



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07023954 0













# CHRESTOMATHIE FRANÇAISE



ASSOCIATION PHONÉTIQUE INTERNATIONALE

# CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

MORCEAUX CHOISIS DE PROSE ET DE POÉSIE  
AVEC PRONONCIATION FIGURÉE

A L'USAGE DES ÉTRANGERS

PAR

JEAN PASSY ET ADOLPHE RAMBEAU

PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

SUR LA MÉTHODE PHONÉTIQUE

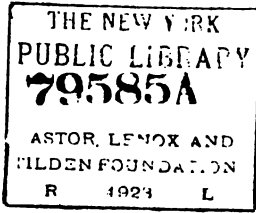
TROISIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE



1908

LEIPZIG ET BERLIN

B. G. TEUBNER · LIBRAIRE-ÉDITEUR



PUBLISHED JUNE 30, 1908.  
PRIVILEGE OF COPYRIGHT IN THE UNITED STATES  
RESERVED UNDER THE ACT APPROVED MARCH 3, 1905'  
BY B. G. TEUBNER LEIPZIG.

NOY 20 1908  
LIBRARY  
79585A

TOUS LES DROITS,  
Y COMPRIS LE DROIT DE TRADUCTION, SONT RÉSERVÉS.

A LA MÉMOIRE DE MON AMI

JEAN PASSY

NÉ LE 12 AOÛT 1866,  
MORT LE 19 AVRIL 1898.

ADOLPHE RAMBEAU.

MARS 1908.



## Préface

de la deuxième édition (1901)

---

C'est pour moi un devoir agréable de remercier sincèrement tous les juges compétents qui ont pris la peine d'exprimer par lettre ou dans des journaux philologiques et pédagogiques leur opinion sur la *Chrestomathie*. Sans doute, elle n'a pas plu à tout le monde, ce qui serait bien étonnant. Les auteurs, en écrivant un livre où ils ont essayé de suivre, dans la méthode de l'enseignement linguistique et dans l'étude d'une langue vivante, des routes encore relativement nouvelles, savaient d'avance qu'ils choqueraient des préjugés et dérangeraient des habitudes invétérées, et aussi qu'ils commettraient des fautes et s'exposeraient aux critiques acerbes de ceux qui pensent différemment. Mais malgré toutes les imperfections inhérentes à un tel ouvrage, et malgré toute l'opposition de la routine, la *Chrestomathie* a eu plus de succès qu'ils ne l'avaient espéré. Deux ans après la publication de notre livre (1897), il a fallu penser à en préparer une nouvelle édition. Malheureusement j'ai dû m'en occuper seul, sans l'aide de mon regretté ami et collaborateur Jean Passy. J'aurais du reste entrepris ce travail avec beaucoup moins d'ardeur si son frère Paul Passy, à qui nous avons dédié la première édition de notre livre, n'avait pas promis de m'assister de ses conseils, comme il l'avait déjà fait, et de se charger du soin de surveiller l'impression.

La *Chrestomathie* a fait son chemin en Europe aussi bien qu'en Amérique, où, pour des raisons sérieuses qu'il serait trop long d'énumérer ici, le succès semblait d'abord le plus douteux. Je peux constater avec joie qu'elle n'est pas restée entre les mains des érudits et de leurs élèves dans les séminaires des universités, et qu'elle est entrée dans les classes de l'enseignement secondaire, c'est-à-dire des *colleges* américains, où elle paraît s'établir de plus en plus fermement. Ce dernier résultat est évidemment de la plus haute importance pour l'avenir du phonétisme, et contribuera puissamment, je l'espère, à amener dans l'enseignement scolaire des langues vivantes des améliorations durables et plus étendues.

La vie de la *Chrestomathie* a été trop courte pour permettre dans une seconde édition de très grands changements,

qui pourraient arrêter ou même mettre en question les beaux résultats obtenus dans les collèges et les écoles. On s'habituerait mieux à ce livre, qu'on trouve naturellement étrange au premier abord, s'il se présente encore pendant quelque temps sous la même forme; et il y a aussi grand avantage à ce que les élèves d'une même classe puissent se servir sans inconvénient des deux éditions. Je me suis donc décidé à laisser encore les textes à peu près intacts, et à ne changer que peu de chose dans l'introduction, tout en faisant quelques additions; et je me suis contenté, en général, de corriger rigoureusement toutes les fautes d'impression et de faire disparaître toutes les bévues et erreurs de détail.

J'ai dédié cette édition à la mémoire de Jean Passy, pour indiquer combien la *Chrestomathie* doit au travail, au talent et à l'initiative de mon ami. Des renseignements sur la vie et les œuvres du jeune savant dont nous pleurons la mort prématurée, se trouvent dans deux articles du *Maître Phonétique*, vol. 13, Mai—Juin, 1898, pp. 67—72 (Paul Passy) et des *Neueren Sprachen*, vol. 6, Septembre—Octobre, 1898, pp. 460—462 (A. Rambeau); ainsi que dans la préface écrite par Paul Passy au livre posthume de son frère, *l'Origine des Ossalois* (Paris, Bouillon, 1904).

Massachusetts Institute of Technology, Boston,  
décembre 1900.

A. Rambeau.

## Préface

### de la troisième édition

J'ai changé et complété plusieurs paragraphes de l'Introduction afin de comparer les sons du français non seulement avec ceux de l'anglais, comme nous l'avons déjà fait dans la première édition, mais aussi avec ceux de l'allemand. Les textes sont restés les mêmes, mais ont été revus avec soin.

Dans la préparation de la troisième édition, j'ai eu, comme précédemment, l'avantage d'être aidé par les bons conseils de mon ami Paul Passy.

Friedrich-Wilhelms-Universität, Berlin,  
mars 1908.

A. Rambeau.



## INTRODUCTION

No language combines power and harmony with elegance and brevity more successfully than French.

Henry SWEET,  
*Handbook of Phonetics*, p. 127.

1. Ce livre est né de la nécessité d'augmenter constamment la littérature en transcription phonétique. Il est un signe de la marche des idées. Les temps ont bien changé depuis qu'il y a vingt-cinq ans environ, une polémique très vive s'est engagée entre les champions de la méthode synthétique et vivante, dont ce livre est une application, et les défenseurs de la méthode des thèmes, versions, règles grammaticales et orthographiques. On pouvait alors répondre aux arguments des novateurs par un silence méprisant ou quelques agréables plaisanteries sur l'aspect bizarre que présentait la transcription... aux yeux de ceux qui ne la comprenaient pas. Ce n'est plus guère possible aujourd'hui. De plus en plus on reconnaît que les idées défendues jadis par Sayce, Storm, Vietor, Franke, Sweet, Jespersen, Paul Passy et d'autres, doivent présider à l'organisation des différents degrés de l'enseignement linguistique. On se rend compte que la phonétique élémentaire et pratique est la base nécessaire de l'acquisition correcte des langues vivantes; que la phonétique théorique et une sérieuse étude linguistique sont le fondement indispensable de toute philologie sérieuse. Nous avons assisté dans ces dernières années, surtout dans les pays scandinaves et allemands, à un mouvement de réforme très marqué et très fructueux. Nous ne doutons pas qu'il n'en soit bientôt de même dans les pays de langue romane et anglaise, où déjà la phonétique s'introduit, surtout dans l'enseignement supérieur; et nous n'hésitons pas à dire que l'avenir est aux premiers qui entreront dans une voie où le corps enseignant, malgré toute la force d'inertie de ses

rouages, sera bientôt obligé de se mouvoir, veuille ou non veuille.<sup>1)</sup>

2. Notre *Chrestomathie* est destinée aux conférences pratiques (séminaires) des universités étrangères, à l'enseignement secondaire, public ou privé, et aussi aux étudiants isolés. C'est surtout aux pays de langue allemande et anglaise que nous avons pensé dans cette introduction. Mais sans doute, on pourra s'en servir partout où on apprend l'une ou l'autre de ces deux langues. Quant aux textes, *le Français parlé* de Paul Passy et le présent ouvrage peuvent se compléter. — Les exercices préliminaires (Première Partie) tiennent une place à part. Ils sont naturellement adaptés surtout aux commençants, mais beaucoup moins aux très jeunes élèves qu'aux adultes, et à ceux qui, tout en sachant peut-être assez bien la grammaire et le vocabulaire de la langue littéraire, entreprennent pour la première fois l'étude scientifique de la prononciation française. Du reste, l'expérience a déjà montré suffisamment que les textes en double transcription et les anecdotes linguistiques intéressent aussi les étudiants avancés. Ils lisent avec profit même les calembours et les devinettes, où il s'agit en réalité de questions de phonétique assez difficiles et très importantes (liaison, syllabation, accent, durée, etc.). Les autres morceaux, contes divers et poésie, peuvent être utiles aux professeurs qui, sans vouloir se servir d'un second livre, désireraient encore quelques exercices faciles avant de commencer la lecture des textes de la deuxième et de la troisième partie. Voir § 68.

3. Dans notre collaboration, le choix et la transcription des morceaux ont été faits surtout par A. Rambeau; la révision de la prononciation, la notation de l'accent et le soin de l'impression sont surtout l'ouvrage de J. Passy.

4. Nous avons tenu compte des avis d'un certain nombre de nos collègues dont les réponses à une consultation publique sur quelques points délicats ont été publiées dans le *Maître*

---

1) Pour la justification de ces idées, voir la suite de cette introduction et les ouvrages cités dans la bibliographie, pp. LV ss.; notamment pour l'historique du mouvement de réforme: Paul Passy, *Le Phonétisme au Congrès de Stockholm*, et A. RAMBEAU, *Phonetics and 'Reform-Method'* et *On the Value of Phonetics*; et pour l'exposé détaillé des principes: VIETOR, *Der Sprachunterricht muss umkehren*, FRANKE, *Die praktische Spracherlernung*, SWEET, *The Practical Study of Languages*, BRÉAL, *De l'enseignement des langues vivantes*, et Paul Passy, *De la méthode directe dans l'enseignement des langues vivantes*.

*Phonétique*<sup>1)</sup>, 1894, pp. 53, 69, 122. Nous devons des remerciements particuliers à M. Paul Passy, qui, après nous avoir frayé la voie par ses livres, nous a aidés dans la correction si difficile des épreuves; ainsi qu'à M. Louis Havet, qui a bien voulu revoir, avec sa haute compétence, les transcriptions grecques et latines de la page 76.

5. Enfin, nous exprimons toute notre obligation à MM. Gaston Paris, Sarcey, Faguet, Daudet, Sully-Prudhomme et Coppée; à M<sup>me</sup> Taine; à M. Paul Meurice; à la Société propriétaire des œuvres de Lamartine; à MM. Hetzel, Hachette, Jouvot, Dentu, Charpentier et Fasquelle, Lemerre, qui ont bien voulu nous autoriser à reproduire des extraits d'ouvrages dont ils sont les auteurs, les propriétaires ou les éditeurs.

### Coup d'œil sur nos principes

6. Nous grouperons les quelques observations que nous voudrions présenter ici autour des six articles qui forment le programme de l'*Association Phonétique Internationale* et figurent sur la couverture de son organe, le *Maître Phonétique*.

**7. ARTICLE 1.** Ce qu'il faut étudier d'abord dans une langue étrangère, ce n'est pas le langage plus ou moins archaïque de la littérature, mais le langage parlé de tous les jours.

8. On a remarqué bien souvent que les étrangers « parlent comme des livres »; que leur langage, quand il n'est pas absolument incorrect, est guindé et semble pédant.<sup>2)</sup> Rien de plus grotesque que de les entendre débattre une question financière avec un cocher ou causer d'un sujet banal dans des tournures à la Molière, horriblement défigurées par une prononciation barbare: « *Qu'est-ce à dire? Eh quoi! N'est-ce que cela? Il se pourrait!...* » Rien de plus fatigant que de les voir s'embrouiller dans des passés définis et des passés du subjonctif, temps absolument morts dans le parler de l'Île-de-France, et dont il est par conséquent plus qu'inutile de charger la mémoire des commençants, au détriment de faits essentiels tels que l'emploi correct de l'imparfait, du passé indéfini et du

1) Voir à la bibliographie. Nous citons en abrégé dans cette introduction.

2) Voir comme exemple notre numéro 4, page 16.

présent de l'indicatif. Leur malheur est d'avoir appris le français dans les auteurs du 17<sup>e</sup> siècle et les littérateurs de celui-ci<sup>1)</sup>; ou, plus souvent, dans ces manuels de prétendue conversation qui vous donnent gravement la prose d'il y a deux siècles pour celle d'aujourd'hui.<sup>2)</sup>

9. Le langage parlé est d'ailleurs, à toutes les époques, le fondement du langage littéraire, qui est essentiellement la prose usuelle à laquelle s'ajoutent des mots, des formes et des tournures empruntés à d'autres époques ou à d'autres dialectes, avec une syntaxe plus compliquée. Avant d'écrire, les hommes parlaient. Le langage littéraire se confondait à l'origine avec le langage parlé, et ce n'est que peu à peu qu'il s'en est écarté, surtout en conservant des faits, usuels autrefois, mais qui sont morts depuis.

10. Au point de vue pédagogique, le langage parlé est éminemment propre à enseigner le sens ordinaire des mots. Une des différences capitales entre le langage littéraire et celui de la conversation, c'est l'emploi rigoureusement limité et défini, dans ce dernier, des adjectifs et autres qualificatifs. Il en résulte que le contexte suffit souvent à expliquer le sens d'un mot nouveau. Dans une phrase comme celle-ci, par exemple: *Le soleil se lève à l'Est et se couche à l'Ouest*, la connaissance

1) Tout le monde sait que le passé défini et le passé du subjonctif s'emploient encore dans la langue littéraire d'aujourd'hui, l'un très couramment, du moins à la troisième personne, l'autre avec beaucoup de restrictions. Mais il vaut mieux étudier d'abord le langage parlé de la bonne société où ces deux temps n'existent pas plus que dans le parler populaire de la région parisienne. Voir, sur le passé défini, p. 141, note. Il faut que les élèves apprennent à fond, pendant les débuts, seulement les formes et les mots dont on se sert en parlant. C'est aussi la meilleure préparation pour une étude sérieuse de la langue littéraire qui est beaucoup plus difficile et devrait suivre, dans un ordre naturel, celle du langage parlé. — Certains critiques ont cru découvrir que nous méprisons la littérature et le langage littéraire, et que nous recommandons aux étrangers d'apprendre exclusivement les phrases de tous les jours, et de ne lire ni les classiques ni les auteurs modernes! Voir § 11.

2) Les phrases citées plus haut sont extraites de la 16<sup>e</sup> édition des *Causeries parisiennes* de PESCHIER. En voici quelques-unes encore que nous trouvons dans un ouvrage qui contient d'ailleurs de très bonnes choses, la 3<sup>e</sup> édition du *Notwörterbuch* de LANGENSCHIEDT: *Je ne puis faire enregistrer* [au lieu de *Je ne peux pas*]; *Nous avons hâte d'y arriver* [*Nous sommes pressés d'y arriver*]; *Quel en est le prix?* [*Combien ça coûte-t-il?*]; *Hâtez-vous* [*Dépêchez-vous*]; *Il est vrai* [*C'est vrai*]; *Voilà qui est bien débiter!* [*Nous commençons bien!*]

le l'un quelconque des mots principaux permet presque de deviner les autres. Qu'on lise au contraire une pièce littéraire, *Le Lac* de Lamartine, par exemple [page 182], et on verra que le contexte n'explique presque aucun des mots, et suppose au contraire une connaissance étendue et exacte du vocabulaire et de ses nuances [*L'année a fini sa carrière; les flots chéris; des accents inconnus à la terre; heures propices, etc.*].<sup>1)</sup>

11. Il va sans dire que nous ne prenons pas parti ici pour ou contre le langage littéraire, auquel nous faisons, au contraire, dans le présent ouvrage, la part du lion; nous disons seulement que ce n'est pas lui qu'on doit mettre au début de l'enseignement des langues.

**12. ARTICLE 2. Le premier soin du maître doit être de rendre parfaitement familiers aux élèves les SONS de la langue étrangère. Dans ce but il se servira d'une transcription phonétique, qui sera employée à l'exclusion de l'orthographe traditionnelle pendant la première partie du cours.**

13. Rendons-nous compte d'abord de la façon dont une personne qui est sortie de la première enfance apprend en général la prononciation d'une langue étrangère. Les erreurs sont de deux sortes: mauvaise imitation des sons eux-mêmes; et mauvaise distribution de ces imitations fautives.

14. C'est une tendance générale et d'une extrême importance que de remplacer les sons de la langue étrangère par les sons les plus voisins de la langue maternelle. Le système phonétique de chacun de nous [nous entendons par là l'ensemble des sons qui nous sont familiers] se constitue dans notre enfance; et plus tard l'habitude et la paresse s'opposent à ce que nous l'enrichissions. Tout au plus apprenons-nous les sons qui ont vraiment très peu de ressemblance avec ceux de notre langue, tels que le *ch* allemand et le *th* anglais. Pour les autres, non seulement nos organes n'arrivent pas à les reproduire, mais notre perception auditive les identifie inconsciemment avec nos sons à nous.<sup>2)</sup> C'est ce qu'illustrent nos textes 12, 13 et surtout 14. Et qu'on ne croie pas que nous avons exagéré. La meilleure preuve du contraire, ce sont certaines

---

1) SWEET, *Practical Study of Languages*.

2) Voir *La dictée phonétique*, par Jean PASSY, *Maît. Phon.*, 1894, p. 34.

méthodes pseudo-phonétiques basées sur l'identité des sons anglais et français. On y enseigne par exemple que, pour dire correctement la phrase française *Comme cette ville est belle*, on n'a qu'à prononcer les mots anglais *Come set veal A bell*; et que, dans *Jhor, ray vahnt sank ohn, ah lah fahn du mwoaah*, il suffit de «prononcer chaque lettre comme en anglais» pour dire correctement *J'aurai vingt-cinq ans à la fin du mois.*<sup>1)</sup> On ne peut pas donner une démonstration plus parlante de ce que nous avons dit.

15. Les effets de cette imitation imparfaite sont de beaucoup aggravés par notre déplorable orthographe. Comment l'élève, même s'il sait prononcer correctement chacun de nos sons, saura-t-il et se souviendra-t-il que le *p* se prononce dans *cap* et non dans *coup*; ou que *è, e, ë, ê, ai, ais, ait, et, est*, etc. etc., représentent tous, dans différents mots, un seul et même son, *è* ouvert; tandis qu'un seul signe, *e* par exemple, peut se prononcer *é* dans *exiger*, *è* dans *belle*, *e* (ə) dans *celui*, et, dans *beau*, pas du tout? On doute, lorsqu'on rencontre le signe *o*, si on doit le prononcer ouvert et bref comme dans *botte* (bət), ouvert et long comme dans *corps* (kɔ:r), fermé et bref comme dans *pot* (pɔ), fermé et long comme dans *pose* (po:z). Et, à côté de cette pénurie qui représente quatre nuances bien tranchées par un seul signe, on trouve des dizaines de signes différents pour représenter ce même son: *o, ô, ho, oh, ot, os, oc, au, ault, aulx, eaux*, etc. etc.<sup>2)</sup> Il résulte inévitablement de cette incohérence de la graphie que ces sons déjà mal prononcés sont encore plus mal distribués.

16. Pour remédier à cette double difficulté, deux choses s'imposent.

1) La première de ces phrases est extraite de *French in English, or French Phrases Phonetically Formed with Real English Words*, par A. B. LYMAN; la seconde de *French Made Easy, Phonetic Method of Learning French*, par SMITH. Voir *M. Ph.*, Décembre 1886; 1894, p. 119; aussi 1893, p. 139, et 1898, p. 157; *Die Neueren Sprachen*, II (1894), p. 108. — Pour qu'on se rende compte de l'énormité de ces équivalences, nous transcrivons ici les deux phrases d'abord en français, puis en anglais [prononciation du Sud de l'Angleterre]: *kəm sɛt vil ɛ bɛl*: (kəm sɛt vijl ei bɛl); *ʒ ore vētsɛk ũ a la fɛ dy mwɑ* (dʒɔ:ɔrei vɑ:nt sɛpk ɔ:n a: la: fɑ:n djuw mwɔ:ɑ). Notez que, ainsi qu'il sera dit § 43, aucun des sons, même de ceux que nous notons de même, n'est rigoureusement identique dans les deux langues.

2) D'après le néographe Marle, le son *o* [ouvert et fermé] s'écrit de 30 manières différentes; le son *an* de 52; le son *è* de 55.

D'abord, enseigner correctement chaque son individuellement au moyen des ressources et des procédés que la phonétique scientifique met à notre disposition et dont il sera question au chapitre suivant. Et cela de suite, dès le début du cours; car l'expérience démontre qu'il est infiniment plus facile de prévenir une mauvaise prononciation que de la corriger une fois que l'élève sait déjà s'exprimer couramment.

Puis, représenter chaque son par un signe spécial de façon à ce que l'élève qui a appris tous les sons et leur correspondance avec les signes puisse prononcer à première vue tout mot nouveau sans même l'avoir entendu.

**17. ARTICLE 3.** En second lieu, le maître fera étudier les PHRASES et les tournures idiomatiques les plus usuelles de la langue étrangère. Pour cela il fera étudier des textes suivis, dialogues, descriptions et récits, aussi faciles, aussi naturels et aussi intéressants que possible. [Les conversations en classe sont comprises dans les dialogues. Bien entendu, l'étude des phrases, la lecture, la conversation doivent s'entremêler avec l'étude des sons.]

**ARTICLE 4.** Il enseignera d'abord la grammaire inductivement, comme corollaire et généralisation des faits observés pendant la lecture; une étude plus systématique sera réservée pour la fin.

**ARTICLE 5.** Autant que possible, il rattachera les expressions de la langue étrangère directement aux idées ou à d'autres expressions de la même langue, non à celles de la langue maternelle. Toutes les fois qu'il le pourra, il remplacera donc la traduction par des leçons de choses, des leçons sur des images et des explications données dans la langue étrangère.

**ARTICLE 6.** Quand plus tard il donnera aux élèves des devoirs écrits à faire, ce seront d'abord des reproductions de textes déjà lus et expliqués, puis de récits faits par lui-même de vive voix; ensuite viendront les rédactions libres; les versions et les thèmes seront gardés pour la fin.

**18.** La plupart de ceux qui ont étudié une langue par les méthodes ordinaires et qui ont dû ensuite se mettre à la parler, se sont aperçus que ce qui leur manquait, c'était moins les mots

que l'art de les assembler en phrases, le pouvoir de parler. Bien des gens peuvent lire un texte assez difficile, le comprendre, le traduire, tout en étant incapables de demander correctement leur chemin ou un billet de chemin de fer. Ceux qui arrivent à s'exprimer ne le font en général qu'en transportant les tournures de leur langue dans les mots de la langue étrangère.<sup>1)</sup>

19. Les études grammaticales ordinaires sont ici de peu de secours. On n'a pas le temps, quand on parle, de penser aux règles; et c'est constamment que nous voyons des étrangers violer toujours à nouveau des règles qu'ils savent sur le bout des doigts. D'ailleurs les grammaires courantes sont incapables, sous ce rapport, d'enseigner grand'chose de bon. On y trouve, en général, à côté de quelques observations justes, des lacunes considérables, un immense amas de subtilités inutiles, parfois fausses; et le peu qui concerne la langue vivante, c'est-à-dire le langage parlé, y est noyé dans une sauce abondante de chinoiseries orthographiques.<sup>2)</sup>

20. La grande difficulté, quand on est sorti de la première enfance, c'est d'apprendre à **penser dans la langue étrangère**, et voilà ce qu'aucune grammaire, aucun dictionnaire, aucune version, aucun thème ne peut donner. Nous allons plus loin; nous croyons que la traduction et surtout le thème est le meilleur moyen d'empêcher de pénétrer dans la pensée étrangère. Pour y arriver, il faut s'émanciper de la langue maternelle,

1) Voir nos textes 11, 12, 13, 14.

2) Voir, dans la préface de l'excellente *Grammaire raisonnée de la langue française* de M. L. CLÉDAT, la façon magistrale dont M. Gaston PARIS critique les grammaires ordinaires. — Les remarques un peu vives, dans le § 19, ne se rapportent pas, bien entendu, à un grand nombre de livres d'école publiés pendant ces deux ou trois dizaines d'années et écrits sous l'influence des idées de réforme. Sans doute, la grammaire scolaire et soi-disant pratique peut rendre de très bons services, quoique son utilité ne soit pas celle que l'adepte de la méthode classique attribue aux études grammaticales dans l'enseignement linguistique. Nous prétendons qu'on n'apprend par la grammaire ni le langage parlé ni même la langue littéraire. Mais « il n'en est pas moins vrai que la connaissance des principaux faits grammaticaux est très utile pour donner de la sûreté dans la pratique d'une langue, et surtout presque indispensable pour retenir ce qu'on a appris » (Paul PASSY, *De la méthode directe*, p. 25). Voir aussi § 22. Il va sans dire que nous ne parlons pas ici de la grammaire scientifique qui a son but et sa valeur à elle et n'a rien à faire avec l'acquisition d'une langue étrangère.



véhicule et forme de la pensée nationale à laquelle le thème nous enchaîne. Felix Franke a très bien montré comment la traduction introduit dans l'opération de la parole des complications inutiles qui la ralentissent et l'empêchent. Si en effet, dans notre langue maternelle, nous parlons d'une *chaise*, nous passons directement de l'idée au mot. C'est là qu'il faut en arriver aussi dans la langue étrangère; c'est au concept de l'objet et non au mot de notre langue qu'il faut rattacher le mot étranger. Mais que fait la méthode des traductions? C'est le mot *chaise* qu'elle associe au mot étranger, *chair* ou *Stuhl*; de sorte que l'opération peut se figurer comme suit: 1<sup>o</sup> *idée de chaise*; 2<sup>o</sup> *mot chaise*; 3<sup>o</sup> *mot chair* (ou *Stuhl*); au lieu de l'opération beaucoup plus simple et tout à fait parallèle à l'opération qui a lieu pour la langue maternelle: 1<sup>o</sup> *idée de chaise*; 2<sup>o</sup> *mot chair* (ou *Stuhl*).

Ceci n'est rien, parce que le mot choisi représente une idée simple et matérielle, identique en toutes langues ou à peu près. Mais si nous envisageons des mots représentant des concepts compliqués, plus ou moins différents dans chaque pays, la difficulté augmente. La traduction, — précieuse ici pour des linguistes déjà forts, parce qu'elle leur apprend à rendre conscientes ces différences, à les analyser et à s'exercer dans l'art si difficile des équivalences de phrase qui est tout l'art du traducteur, — est une véritable trahison au début de l'enseignement, parce qu'elle fausse le sens du mot étranger en paraissant établir une identité qui n'existe pas. Est-il juste de traduire *apprendre* par *learn* et *teach* par *enseigner*? Le sens et l'emploi des mots ne se recouvrent nullement. Ou bien peut-on dire que *love* soit identique à *aimer* et *like* à *me plaire*? En aucune façon. Quelle équivalence établit entre les prépositions et adverbess français et anglais dont les nuances de sens et d'emploi sont si difficiles pour l'étranger? Les mêmes complications se rencontrent dans certains rapports grammaticaux: On désigne *la sœur de lui* par *sa sœur* en français, par *his sister* en anglais, mettant le pronom au féminin dans la première langue, au masculin dans la seconde. Les deux rapports se conçoivent facilement en eux-mêmes; par la conversation habilement dirigée et la répétition, il est facile de créer dans une langue une forte association avec le possesseur, dans l'autre avec l'objet possédé. Mais la traduction embrouille et la règle ne débrouille pas, à preuve les innombrables fautes réciproques des élèves anglais et français.

21. C'est sur ces observations, basées elles-mêmes sur des faits innombrables, que se fondent les articles 3 à 6 de notre programme.

22. Peut-être doutera-t-on de la possibilité d'entrer dès l'abord dans la langue étrangère. Comment des élèves pourraient-ils parler ou comprendre une langue dont ils ignorent les mots? Mais il ne s'agit pas de conversations libres sur des sujets variés. Elles doivent être préparées et graduées. Sans que nous entrions ici dans les détails, on comprendra facilement la méthode que nous avons en vue en examinant les dialogues de STERN<sup>1)</sup> et surtout les excellentes *Leçons de choses* de PASSY-TOSTRUP.<sup>2)</sup> On verra, en étudiant ces dialogues avec les explications qui les précèdent, comment on peut enseigner directement et le plus souvent sans traduction [le geste, de temps en temps une explication dans la langue maternelle suffisent] la plupart des phrases élémentaires et des faits grammaticaux essentiels. C'est en procédant toujours par phrases qu'on évitera d'ennuyer les élèves et de leur bourrer la tête de mots isolés qu'ils ne savent pas comment assembler. C'est par des répétitions fréquentes d'une action accompagnée de la phrase qui la décrit, qu'on les associera fortement, enseignant ainsi à l'élève à penser directement dans la langue étrangère. C'est en faisant sortir inductivement la grammaire des textes étudiés et appris qu'elle deviendra réellement utile et même attrayante; l'élève y verra ce qu'elle est en effet, la généralisation des lois du langage, et non un recueil de dogmes obscurs exemplifiés par des paradigmes alambiqués; et il prendra naturellement l'habitude, si nécessaire pour ses progrès ultérieurs, d'observer, de généraliser, d'abstraire. Peu importe que, par cette méthode qui introduit peu de mots nouveaux et cherche plutôt à en présenter un petit nombre dans leurs diverses fonctions, leurs diverses formes et leurs divers rapports, le vocabulaire reste mince: il s'enrichira plus tard par la lecture. D'ailleurs, pour les besoins usuels et la conversation, un petit nombre de mots suffisent: Franke dit deux à trois mille, pourvu qu'ils soient bien choisis et qu'on les possède parfaitement.

1) *Étude progressive de la langue française*, by S. M. STERN and Baptiste MÉRAS; *Studien und Plaudereien*, by Sigmon M. STERN etc., New York, Henry Holt.

2) Voir aussi Jean PASSY, *Teaching Dodges*, dans le *M. Ph.*, 1888, pp. 36 et 42.

Ce qu'il faut tout d'abord, c'est de constituer les cadres phraséologiques dans lesquels entreront peu à peu les mots nouveaux; la base solide d'une étude linguistique sérieuse, c'est ce que Sweet appelle: «A thorough command of a limited number of words».

23. On le voit, la méthode que nous décrivons n'est pas autre chose que la systématisation de la méthode naturelle par laquelle chacun de nous apprend sa propre langue dans son enfance. Mais on comprend aussi qu'elle demande beaucoup de modifications proportionnées à l'âge des élèves. Ces modifications s'imposent au maître surtout lorsqu'il enseigne des adultes ou des enfants dont l'intelligence est déjà développée, et qui savent et même connaissent déjà assez bien leur langue maternelle.<sup>1)</sup>

### Notions de phonétique française

24. L'alphabet et le système de transcription employés ici sont ceux de l'*Association Phonétique* et de son bulletin, presque universellement adoptés aujourd'hui par les phonéticiens de tous les pays. On trouvera le tableau général des signes avec une courte explication dans l'*Exposé des principes de l'Association Phonétique*, et des développements théoriques dans les *Sons du français* ou la *Petite phonétique* de Paul PASSY. Nous nous bornerons ici au strict nécessaire.<sup>2)</sup>

1) Voir Paul PASSY, *De la méthode directe*, p. 9.

2) Nos *Notions* ne suffisent pas pour faire comprendre aux élèves toutes les particularités de la prononciation française et toutes les différences entre les systèmes phonétiques du français, de l'anglais et de l'allemand. Nous conseillons à nos lecteurs d'étudier, à côté de nos remarques, les *Sons du français* ou la *Petite Phonétique comparée des principales langues européennes* de P. PASSY et, en même temps, la *Kleine Phonetik des Deutschen, Englischen und Französischen* de VIETOR ou les *Elements of Phonetics, English, French and German* de VIETOR-RIFFMANN. Mais le professeur qui se sert de la *Chrestomathie* dans ses classes, ne peut pas se passer d'une étude approfondie d'un ou de plusieurs des grands ouvrages mentionnés dans la bibliographie, pp. LV ss. En effet, il lui reste encore beaucoup à faire pour expliquer à ses élèves et leur faire reproduire correctement tous les phénomènes phonétiques que nous avons indiqués par des signes dans les textes. Notre livre doit l'aider dans son travail. Mais le succès dépend toujours de sa propre initiative et de sa propre capacité, et rien ne peut remplacer sa voix. La pratique et la théorie doivent aller ensemble dans l'enseignement phonétique: l'une ne vaut rien sans l'autre.

25. Nous devons dire d'abord quel est le type linguistique, ou, si on veut, le dialecte [*the standard*], que nous avons choisi :

26. Pour le français, c'est le langage usuel de la classe cultivée de Paris, de l'Île-de-France et des provinces environnantes. Ce qui nous a déterminés à ce choix, c'est l'importance de ce dialecte qui est d'ailleurs la continuation directe de l'ancien parler de l'Île-de-France devenu notre langue nationale.<sup>1)</sup> C'est aussi qu'il est la langue maternelle de l'un de nous et celle que l'autre a acquise. Nous avons toutefois cherché à normaliser notre prononciation sur quelques points où nous l'avons crue en contradiction avec celle de la majorité. En outre, contrairement à la prononciation de la région parisienne où l'*h* est complètement muet<sup>2)</sup>, nous avons cru devoir l'indiquer à titre facultatif, c'est-à-dire en italiques. Nous recommandons aux élèves anglais et américains l'*r* du bout de la langue, complètement disparu chez les Parisiens de naissance, mais bien plus facile pour les Anglo-Saxons que l'*r* de la lurette; il se trouve encore aux environs même de Paris et, nous le croyons, dans la plus grande partie de la France. — On pourra comparer la prononciation figurée dans notre livre avec celle de chacun de nous dans nos articles du *Maître Phonétique*.

27. Dans les comparaisons que nous établissons plus loin entre les sons français et anglais, nous avons pris pour type le langage de la classe éduquée du Sud de l'Angleterre. C'est là un pis aller: pour bien faire, il faudrait pouvoir dire à chaque élève quelle différence précise existe entre ses sons à lui et ceux de notre français. Nous savons en effet que dans l'immense étendue où on parle anglais, la prononciation varie d'une façon considérable. Il en est ainsi notamment dans l'Amérique, dont beaucoup d'habitants sont d'origine étrangère et souvent peu anglicisés au point de vue de la langue, même quand ils ont oublié celle de leurs parents. Mais la dialectologie anglaise n'est pas faite; et quoique plusieurs travaux remarquables aient paru sur l'anglais américain<sup>3)</sup> et sur le

1) KOSCHWITZ a donné dans l'introduction de ses *Parlers Parisiens* un intéressant historique de la prononciation\* du français littéraire.

2) L'*h* dit *aspiré* n'est, en Île-de-France et dans beaucoup d'autres régions, qu'une façon d'indiquer que l'élosion n'a pas lieu.

3) Entre autres les articles de GRANDGENT, avec les remarques de RAMBEAU dans les *Neueren Sprachen*, II, 1895.

langage du Nord de l'Angleterre<sup>1</sup>), nous croyons préférable de prendre pour norme, arbitraire mais commode, celui des dialectes anglais qui a fait l'objet des travaux les plus approfondis, surtout de la part de Sweet, Western et Miss Soames.

En comparant les sons français et allemands, nous avons suivi l'exemple de M. Vietor et choisi comme type de la langue allemande une variété du *Bühnendeutsch*, de la prononciation dramatique, telle qu'elle paraît dans la récitation de la bonne comédie et du drame écrit en prose. Cette prononciation représente à peu près le langage des gens cultivés du Nord et du centre de l'Allemagne, lorsqu'ils se donnent la peine de parler plus ou moins sans accent local. Elle se trouve sans doute dans un état assez stable partout où se rencontrent des représentants des différents pays formant l'Empire allemand, surtout dans la capitale et dans les *Reichslande*. Mais on peut encore dire aujourd'hui qu'en général, tous les Allemands gardent dans leur prononciation des traces très marquées du langage qu'ils ont appris dans leur enfance.

Il est nécessaire que chaque professeur digne de sa vocation étudie non seulement la phonétique du français, mais tout autant celle de sa propre langue telle qu'il la parle et que la parlent ses élèves. Il faut lui conseiller de faire bien attention aux particularités dialectales qui paraissent dans le langage naturel de ses élèves, et qui ne se trouvent pas dans la prononciation de l'anglais ou de l'allemand que nous considérons comme normale dans ce livre. Car si, comme nous l'avons posé en principe, l'étudiant tend à remplacer les sons de la langue étrangère par ceux qui lui sont familiers, il est nécessaire de connaître ceux-ci, afin de se rendre compte, dans chaque cas particulier, des obstacles à l'acquisition d'une prononciation correcte.

28. Nous donnons ci-dessous la liste de tous les signes employés dans ce livre. Les signes se suivent dans l'ordre alphabétique, les modifications d'une lettre faisant suite à cette lettre elle-même. On a mis en regard les sons allemands, anglais et français les plus voisins, laissant une lacune là où il n'y a aucune équivalence. Il est bien entendu que nous ne voulons pas établir d'identité entre les sons mis en regard. Au contraire, s'ils sont rapprochés, c'est pour qu'on étudie, avec un soin particulier, les nuances qui les distinguent.

---

1) Voir LLOYD, *Northern English*, Phonetics, Grammar, Texts, 1899, Leipzig, Teubner.

## Liste alphabétique des signes employés

	Français	Anglais	Allemand
a	patte, part - pat, par	ai au æ A a:	híghl - hai ho: - hau man, pát - mæn, pæt bat, one - bæt, wan pá:son, part - pá:son, pært
á	pas, passe - pa, pus		a: à ai au
ã	tant, tante - tã, tãt	b	Kahn - ka:n kann - kân
b	beau, robe - bo, rób	d	Bein - bain Baum - baum
d	dais, fade - de, fad	ð	
e	dé, génie - de, 5eni	ei	b d
é	fait, faire - fe, fe:r <sup>2</sup>	è	bei - bai da - da:
ê	teint, teinte - té, té:t	ε	e: è ε:
			Bæ:t - be:t Bett - bêt <sup>1</sup> Bî:r - bî:r

1) (é), en anglais et en allemand, est une voyelle brève et relâchée (*wide*), moins ouverte que (e); voir aussi (i), (i) en anglais et en allemand, et (i), (ø), (y) en allemand.

2) Pour le (è) français, intermédiaire entre (e) et (é), en syllabe faible, p. e. (mèjã) = (mèjã) méchant, (mèsjã) = (mèsjã) messieurs, (lèzãm) = (lèzãm) les hommes, voir § 41 et l'annexe n° 5 avec la note, p. 20.

	Français	Anglais	Allemand
e	mesure - mezy:r le père - lepe:r	ə ə: f g h ij i j	o f g h i: i j
f	faux, sauf - fo, so:f	fur, bird - fe:, bo:d	fiel, lief - fi:l, li:f
g	gai, dogue - ge, dæg	foe, safe - fou, seif	gut - gu:t
h	hasard - hazar <sup>1)</sup>	gay, dog - gei, dæg	Hand - hânt
i	site, assise - sit, asiz	hazard - hazəd	Biene - bina
j	yole, payer - jək, peje travail, bien - trava:j, bjē pied - pje	scot - sijt sit - sit yes, onion - jēs, anjən view, few - vjuw, fjuw	bīn - bīn ja, Union - ja:, unjən Kognak - kōnjək Nation - ndōsjən
k	canne, bac - kan:, bak	can, back - kæn, bæk	kann, keck - kån, kək
l	long, poule - lō, pul: table - tabl, tablə	long, pull - lɔŋ, pul: table - tæbl	lang, Null - lāŋ, nūl Tafel - tæ:fəl, tæ:fl
m	mot, homme - mo, om: prisme - prismə	mow, name - mou, neim prism - prizm	mein, Kamm - main, kām Atem - Pætəm, ʔæt:m
n	matte, canne - nat, kan: oignon, signe - əpō, sij:	mat, can - nat, kæn onion - anjən sing - sɪŋ	mein, kann - nain, kån Union, Kognak - unjən, kōnjək Ding - dɪŋ

1) (h), le soi-disant «*h aspiré*», peut être omis partout où nous l'avons marqué dans nos textes. Il manque comme son normal au langage parisien, et il n'existe régulièrement que dans la prononciation de certaines provinces comme la Lorraine, la Normandic, la Gascogne, le Béarn. Voir Paul Passy, *Les Sons du français*, § 216.

Français	Anglais	Allemand
o <i>soł, dose - so, do:z<sup>2</sup></i>	ō ou <i>so, doze - sou, douz</i>	oi ō ōi
o <i>note, bord - not, bō:r</i>	o: ō oi	oi ō ōi
ō <i>ronđ, ronde - rō, rō:d</i>		
o <i>creux, creuse - krø, krø:z</i>		
œ <i>neuf, neuve - noef, noe:v</i>		o: ō
œ <i>un, humble - œ, œ:blø</i>		
p <i>passe, cap - pō:s, kap</i>	p <i>pass, cap - pō:s, kæp</i>	p
r <i>rose, bord - ro:z, bō:r</i>	r <i>rose - rouz</i>	r
<i>poudre - pudr, pudro</i> (r lingual)	<i>here and there - hi:erəndē:ə</i>	
R <i>rose, bord - ro:z, bō:r</i>		R
<i>poudre - pudr, pudro</i> (r vélaire) <sup>3</sup>		<i>Rose, Moor - ro:ze, mo:r</i> <i>Pulver - pùlfər</i>

1) (ō), au lieu de (ou), inaccentué, en anglais, est une voyelle mixte ou moyenne, comme (A), (ə), (e), (i); voir § 31.

2) L'ō), dans les vers de la *Chanson de Roland*, p. 72 et suivantes, est un (o) très fermé, voisin de (u).

3) Dans les textes, nous avons marqué partout (r), laissant chacun libre d'interpréter comme il lui plaît par (k) ou (r).

**LES AUTEURS EMPLOIENT TOUJOURS (r). Voir aussi les remarques sur (r) §§ 26, 38, 50.**



Français		Anglais		Allemand	
s	si, sauce - si, so's	s	sea, sauce - sij, so:s	s	Sphäre, Moos - sfære, mo:s
f	chou, hache - fu, haf	f	shoe, hash - fuw, haf	f	Schuh, rasch - fu, ruf
t	foot, patte - to, pat	t	toe, pat - tou, pæt	t	Tor, hat - to:r, hõt
		θ	thought - θo:t		
		ü	value - væljü		
u	poule, cour - puk, ku:r	uw	pool - puwl	u:	Mut, du - mu:t, du:
w	oui, bois - wi, bwɑ	ù	pull - pùl:	ù	Mutter, Hand - mütər, hünt
v	poids - pwa	w	wre, witch - wij, wits		
v	vin, care - vë, ka:v	v	twine, which - twain, wits	v	Wein, was - vain, vɑs
y	pur, py - py, py:r		vine, care - vain, keiv	v	Schwester, Qual - svæstər, kval
q	lait, bois - qit, bui			y:	Hüte, kühn - hy:te, kyn
z	zèle, rose - zel:, ro:z	z	zeal, rose - zijl, rouz	y	Hütte, Sünde - hy:te, zündə
ʒ	léger, âge - le:ʒə, a:ʒ	ʒ	leisure, age - lè:ʒə, eidʒ	z	See, Rose - ze:, ro:zə
?	(Coup de glotte) <sup>1)</sup>	ʒ		ʒ	Journal - žürna:l der Adler, ein - der ʔadler, ʔain

1) Très rare en français. Employé seulement p. 80, l. 4; p. 86, l. 2; p. 124, l. 4 et 8.

- ˘ Ce signe, placé sur une voyelle, indique qu'elle forme l'élément faible d'une diphtongue dont la voyelle qui précède ou suit est l'élément fort. Employé seulement pp. 72 ss., et pp. 236 ss.
- ° La *dévoicalisation*<sup>1)</sup> est indiquée par un (°) au-dessus ou au-dessous de la lettre:  $\mathring{b}$ ,  $\mathring{d}$ ,  $\mathring{g}$ ,  $\mathring{j}$ ,  $\mathring{l}$ ,  $\mathring{m}$ ,  $\mathring{n}$ ,  $\mathring{r}$ ,  $\mathring{v}$ ,  $\mathring{w}$ ,  $\mathring{z}$ ,  $\mathring{\text{ç}}$ . Il faut distinguer plusieurs cas de dévoicalisation que nous marquons tous du même signe:
- 1° la dévoicalisation des consonnes vocaliques causée par l'assimilation, avant ou après une consonne soufflée,
- a) celle de (b), (d), (g), (v), (z), (j), par assimilation régressive, p. e. ( $\mathring{\text{ʒ}}\text{se} = \text{ʒ}\text{ə se}$ ) *je sais*, et celle de (v), par assimilation progressive, dans ( $\mathring{\text{f}}\text{val} = \text{f}\text{əval}$ ) *cheval*,
- b) celle de (w), (v), (j), par assimilation progressive, p. e. ( $\mathring{\text{p}}\text{w}\text{a}$ ) *poids*,
- c) celle de (r) ou (R), (l) et des consonnes nasales, par assimilation régressive, et de (r) ou (R), (l), (n), aussi par assimilation progressive, p. e. ( $\mathring{\text{a}}\text{rk}$ ) *arc*, ( $\mathring{\text{p}}\text{r}\text{ɛ}$ ) *près*, ( $\mathring{\text{h}}\text{ant}\mathring{\text{ɔ}}$ ) *hanneton*, ( $\mathring{\text{n}}\text{utn}\mathring{\text{ɔ}}$ ) *nous tenons* [voir §§ 46, 52, 53];
- 2° la dévoicalisation de (l), au lieu de (lə), *le*, et de (r) ou (R), au lieu de (rə) ou (Rə), *re*, après une consonne, et de (m), au lieu de (mə), *me*, après une consonne soufflée, à la fin d'un groupe d'énonciation, avant une pause, ou à la fin d'un mot, à l'intérieur d'un groupe, avant une consonne, p. e. ( $\mathring{\text{tab}}\mathring{\text{l}}$ ), au lieu de ( $\text{tab}\text{l}\text{ə}$ ), *table*, ( $\mathring{\text{pud}}\mathring{\text{r}}$ ), au lieu de ( $\text{pudr}\text{ə}$ ), *poudre*, ( $\mathring{\text{prizm}}$ ), au lieu de ( $\text{prism}\text{ə}$ ), mais ( $\mathring{\text{prizm}}$ ) ou ( $\mathring{\text{prizm}}\text{ə}$ ), *prisme*, [voir § 46];
- 3° la dévoicalisation complète des voyelles et des consonnes vocaliques causée par le chuche ou chuchotement dans cer-

1) Voir §§ 44—46, et §§ 52—53. — La vocalisation et la dévoicalisation 1°, a, sont plus ou moins complètes selon la rapidité de l'énonciation, le plus souvent partielles [voir §§ 52—53], quelquefois facultatives, et nulles dans une lecture très ralentie. — La dévoicalisation 1°, b et c, est très rarement complète, et a lieu selon les cas à la fin ou au commencement du son [voir §§ 52—53]. Elle n'a pas été marquée dans les textes parce qu'elle est peu perceptible à l'oreille et peut se faire ou se négliger sans fausser la prononciation. — La dévoicalisation 2° est souvent complète; (l), (r) ou (R), et (m) deviennent alors très faibles; (l) et (r) ou (R), dans ce cas, tombent toujours à l'intérieur d'un groupe de mots, avant une consonne, p. e. (kat  $\mathring{\text{fr}}\mathring{\text{u}}$ ), (katrə  $\mathring{\text{fr}}\mathring{\text{u}}$ ) *quatre francs*, (mɛtɔdɔtɛl), (mɛtrədɔtɛl) *maître d'hôtel*. — Nous n'avons marqué la dévoicalisation causée par le chuche [3°] que dans les numéros 55 et 62.

taines syllabes avant une pause: (v̄ȳ) *vu*, (d̄i) *dit*, p. 194, l. 21, (ve:k̄ȳ) *vécu*, p. 196, l. 13, (l̄ȳ) *lu*, p. 196, l. 16, [voir § 46];  
 4° la dévocalisation complète des voyelles et des consonnes vocaliques causée par l'inhalation de l'air, qu'on emploie au lieu de l'exhalation lorsqu'on imite par exemple le bruit qui se fait en buvant: (ûit:) *uit*, p. 134, l. 36, [voir § 46].

(˘) au-dessus ou au-dessous de la lettre indique la *vocalisation*<sup>1)</sup> des consonnes soufflées, avant une consonne vocalique, causée par l'assimilation régressive: p̄, t̄, k̄, f̄, s̄, ʃ̄, p. e. (i ʃ̄ **ʒɛt** = il s̄ɛ **ʒɛt**) *il se jette*.

Les syllabes *fortes* ou *accentuées* [§§ 56—57] sont imprimées en **caractères gras**: (leʒ**ɛ**) *léger*.

Deux points (:) indiquent la *longueur d'une consonne*<sup>2)</sup> à la fin d'un groupe d'énonciation, avant un arrêt de la voix, p. e. (r**ɛ**n:) *renne*, (r**ɛ**d:) *raide*; de même la *longueur pleine d'une voyelle* en syllabe forte, p. e. (men**a:ʒ**) *ménage*, (r**ɛ**:n) *reine*, (p**o:z**) *pause*, (k**õ:t**) *compte*.

Un seul point (˘) indique la *durée moyenne* ou *semi-longueur d'une voyelle* en syllabe faible, p. e. (p**o**˘z**ɛ**) *poser*, (k**õ**˘t**ɛ**) *compter*.

Les sons *facultatifs*, qu'il est permis de prononcer ou non, sont imprimés en *italiques*: (ʒ**ə** *hɛ*) *je hais*; (ʒ**ə** l e d**ə**v**in**é) *je l'ai deviné*; (ɛk**str**æ**ord**in**ɛ**:r) *extraordinaire*.

Les *groupes d'énonciation* [entre lesquels on peut à la rigueur s'arrêter dans une lecture lente] sont séparés par des *espaces blancs* [§ 57].

Le *tiret* indique la réunion, dans une même syllabe, de sons appartenant à deux mots différents. Nous ne l'avons employé que dans la transcription lente des numéros 1 et 2, p. e. (l-ete) *l'été*, (p**ø**t**it**-wazo) *petit oiseau*.<sup>3)</sup> Sur la

1) Voir p. xxvi, note 1.

2) Sur les consonnes *longues*, voir Paul Passy, *Les Sons du français*, §§ 124—125; sur les consonnes *doubles*, p. e. (ladd**ā**) *là dedans*, voir le même ouvrage, §§ 126—128.

3) Dans la transcription rapide des deux premiers morceaux, les groupes d'énonciation sont imprimés sans séparation de mots. — Dans les autres textes, où les mots sont séparés, le tiret (-) manque sans aucun inconvénient: les espaces blancs qui y séparent les groupes d'énonciation indiquent suffisamment la réunion, dans une même syllabe, de sons appartenant à deux mots différents du même groupe. P. e. (ʒ e v y

conservant soigneusement la position de langue, d'arrondir les lèvres en leur donnant la forme qu'elles ont pour (u), (o), (ɔ). Dans les commencements, on peut s'aider des doigts, avec lesquels on arrondit les lèvres pendant qu'on prononce (i), (e) ou (ɛ). Les Anglais ont beaucoup de peine à prononcer correctement ces trois sons et à les distinguer l'un de l'autre. Ils remplacent (ɪ) par (uw) ou (juw); (œ), (ø) par des sons voisins ou identiques à l'(a) de *but*, à l'(ø) de *fur* ou à l'(ə) de *about*. C'est ici surtout que les exercices systématiques du genre de ceux que nous venons d'indiquer sont utiles. L'élève devra avoir soin de bien tendre et bomber la langue vers les dents. — Les Allemands doivent faire les mêmes exercices pour acquérir la prononciation exacte des voyelles orales d'avant arrondies en français. Ils confondent facilement ces voyelles avec les sons semblables qu'ils ont dans leur propre langue, (y), (ÿ), (o), (ò), et qu'ils prononcent souvent avec les lèvres peu arrondies ou même désarrondies.

**36. Voyelles nasales.** — Pour les voyelles nasales, la voix, contrairement à ce qui a lieu pour les voyelles orales, passe à la fois *par le nez* et *par la bouche*: pour (a), par exemple, le voile du palais [sorte de muscle qui termine le palais en arrière] est relevé, s'applique contre la paroi postérieure du pharynx et bouche entièrement le passage du nez. Pour (ā), au contraire, le voile du palais s'abaisse un peu, de façon à pendre librement sans toucher ni la paroi du pharynx ni la langue, et laisse par conséquent la voix passer à la fois par la bouche et par le nez. On peut voir très nettement le mouvement du voile du palais en observant l'arrière-bouche d'un Français pendant qu'il prononce (a — ā).

**37.** Ceci étant bien compris, nous pouvons dire que (ɔ̃), (ā), (ɛ̃), (œ̃) sont des (ɔ), (a), (ɛ), (œ) nasalisés; c'est-à-dire que la position de la bouche est pratiquement la même pour (ɔ) et (ɔ̃), (a) et (ā), (ɛ) et (ɛ̃), (œ) et (œ̃), la position du voile du palais les distinguant seule.<sup>1)</sup>

**38.** On devra commencer l'étude des voyelles nasales par (ā), qui permet de bien observer la bouche. La tendance de tout Anglais sera de prononcer le son de l'anglais *long* (ɑŋ)

1) Pour être tout à fait exact, il faudrait dire que (ɛ̃) et (œ̃) sont un peu plus ouverts, (ɔ̃) sensiblement plus fermé et (ā) une idée plus fermé [voir § 34, p. xxxii, note 1] que les voyelles orales correspondantes.

Tableau comparé des voyelles françaises, anglaises et allemandes <sup>1)</sup>

Voyelles françaises		Voyelles anglaises			Voyelles allemandes		
d'arrière	d'avant	d'arrière	moyennes	d'avant	d'arrière	moyennes	d'avant
u	y i	uw	î	ij	u:		y: i:
o	ø e	ou	ô	i	û		ÿ ÿ
ō	à		è	ei	o:	à	ø: e:
o	œ ε	à è e:	è	è	ò		ø è
	œ ε	à è e:	è	è			
	œ ε	à è e:	è	è			
	œ ε	à è e:	è	è			
a ā	a	à a:	à	à	à a:		e:

1) Dans ce tableau, mais dans ce tableau seulement, nous marquons en caractères gras les voyelles *arrondies* [ʒ ʒ4 et ʒ5]: les voyelles *détachées* [ʒ ʒ3 et note], sont, — ici et, quand cela est utile, dans le cours de l'introduction et dans les textes, — surmontées d'un ('): ('), (è), etc.

Le tableau p. XXIX est destiné à indiquer la position de la langue pour chaque voyelle. La glace fera voir, en effet, que pour (i) et (u) la bouche est presque fermée; pour (a) en français, (ɑ) en allemand, (ɔ) et (ɑ) en anglais, au contraire, elle est grande ouverte, et la langue très éloignée du palais. La distance verticale qui sépare sur le tableau (a) en français, (ɑ) en allemand, (ɔ) et (ɑ) en anglais de (i) et de (u), représente cette différence d'ouverture.

D'autre part, on verra à l'aide du doigt que pour (i) c'est l'avant de la langue qui se lève; pour (u), l'arrière. La distance horizontale qui sépare (i) de (u) représente cette différence de position.

**31.** (i), (u), et (a) en français ou (ɔ) en anglais sont les trois positions extrêmes de la langue pour les voyelles.<sup>1)</sup> Entre elles s'échelonne toute une série d'intermédiaires: la bouche s'ouvre, et la langue s'abaisse de (i) à (a) en français ou à (æ) en anglais [voyelles d'avant]; la langue se retire et s'élève un peu en arrière, avec un léger abaissement de la partie antérieure, de (a) à (ɑ) en français ou de (æ) à (ɔ) en anglais; puis elle s'élève de plus en plus, toujours en arrière, jusqu'à (u) [voyelles d'arrière]. Les sons (ü), (ö), (ʌ), (ə), (ɐ) en anglais sont des voyelles moyennes ou mixtes: pour les prononcer, c'est la partie intermédiaire de la langue qui s'élève. Le (ə) en français est une voyelle d'avant arrondie, mais son articulation de langue s'approche de la position moyenne ou mixte. Voir § 41. Le (ə) allemand est une véritable voyelle moyenne ou mixte; une variété de ce son ressemble beaucoup au (ə) français, mais il lui manque l'arrondissement des lèvres. Nous parlerons de (y), (ø), (œ) [voyelles d'avant arrondies], § 35, et de (ɔ̃), (ā), (ē), (œ̃) [voyelles nasales], §§ 36 à 40.

**32.** Passons au détail en commençant par les voyelles *orales*, c'est-à-dire celles pour lesquelles la voix passe uniquement par la bouche comme dans la «bonne» prononciation de l'allemand, le *Bühnendeutsch*, et dans l'anglais du Sud de l'Angleterre.

1) Pour ne pas trop prolonger nos explications phonétiques, nous nous contentons généralement de comparer les sons français et anglais. Le lecteur n'aura pas de difficulté à faire lui-même la comparaison des sons français et allemands, s'il suit la même méthode pour l'allemand, en se servant des tableaux pp. XXIX, XLII, XLIII et XLIV, et en se rappelant les exemples qui se trouvent dans la liste alphabétique des signes employés, § 28.

[Ailleurs, et notamment dans l'Allemagne du Sud et du Nord-Ouest et en Amérique, elles sont souvent un peu nasalisées, *nasal twang*].

**33. Voyelles orales d'avant.** — Si, devant une glace, nous prononçons la série des voyelles de (i) à (a), nous voyons que, tandis que la bouche s'ouvre, les lèvres, écartées aux coins et comme fendues pour (i), reviennent peu à peu à leur position normale. Cet écartement des coins est *beaucoup plus fort* en français qu'en anglais et, généralement, qu'en allemand.

En prononçant la même série de voyelles en français dans un ordre inverse, (a), (a), (ɛ), (e), (i), nous nous apercevons que, tandis que la bouche se ferme, la langue, qui est d'abord retirée au fond de la bouche, se relève de (a) à (i) [voir § 31] et s'avance peu à peu, et que la pointe de la langue touche de plus en plus fermement les dents d'en bas. Mais si nous prononçons, immédiatement après, les voyelles correspondantes en anglais, depuis (ɔ), (ə:) jusqu'à (i), (ij), nous pouvons constater facilement que la langue, tout en faisant des mouvements analogues, s'avance beaucoup moins, et que la pointe de la langue reste loin des dents d'en bas. Voir § 61. En allemand aussi, cet avancement de la langue est généralement moins fort qu'en français.

(i). — L'(i) français, bref ou long, est plus fermé et, ce qui est plus important, prononcé avec une plus grande tension musculaire que l'(i) bref anglais ou allemand de *sit*, *sitzen*<sup>1)</sup>; il n'est pas légèrement diphtongué comme l'(i) long de la plus grande partie du domaine anglais, que nous écrivons (ij) [(j) = y]. L'étudiant anglais se rendra compte de cette diphtongaison en s'observant dans la glace pendant qu'il dit *he* (**hi**): la bouche se ferme légèrement pendant l'émission de la voyelle. En français, au contraire, l'(i) a toujours le même son, si longtemps qu'on le prolonge. *Site* (**si**t) et *sire* (**si**:r) ont le même (i).

(e). — De même (e) français de *dé* (**de**) est beaucoup plus tendu et un peu plus fermé que (è) anglais de *dead* (**dèd**); il n'est pas diphtongué comme (ei) anglais de *day*, *date* (**dei**, **deit**).

1) Nous renvoyons aux traités de phonétique pour l'analyse exacte de la différence des voyelles *tendues* (*narrow*) du français et *détendues* (*wide*) de l'anglais. La différence essentielle est que pour les sons détendus les muscles sont moins raidis, plus relâchés que pour les voyelles tendues correspondantes. Il est à noter que même les voyelles tendues de l'anglais et, en général, aussi de l'allemand, le sont beaucoup moins que les voyelles françaises [voir §§ 59 et suivants].

(ɛ). — L'(ɛ) français est presque identique à l'(ɛ) anglais de *fare* (fɛ:ə), [sauf les différences générales entre les vocalismes des deux langues, qui seront exposées §§ 59 et suivants]. Il est notablement plus ouvert que (e): De même que (e) est intermédiaire entre (i) et (ɛ), de même (ɛ) est intermédiaire entre (e) et (a): *paix, père* (pɛ, pɛ:r).

(a). — Pour (a) la bouche s'ouvre davantage. Elle est un peu plus ouverte que pour le (æ) de *man* (mæn). — La différence entre (a) et (ɑ) est que pour (a) la langue est avancée, la pointe touchant les dents d'en bas, tandis que la partie moyenne est très légèrement bombée; c'est la même position que pour (ɛ), mais la bouche plus ouverte et la langue plus abaissée. Pour (ɑ), au contraire, la langue quitte les dents et recule, en s'élevant un peu, au fond de la bouche. — *Patte, part* (pat, pa:r).

**34. Voyelles orales d'arrière.** — De (ɑ) à (u) les lèvres se rapprochent, s'arrondissent et s'avancent de plus en plus, tandis que la bouche se ferme et que la langue s'élève en arrière vers le palais. Cet avancement, cet arrondissement et cette fermeture des lèvres sont *beaucoup plus forts* en français qu'en anglais et, généralement, qu'en allemand.

(ɑ). — Il est plus ouvert<sup>1)</sup> que l'(ɑ:) de *father* en anglais, et que l'(ɑ:) de *Kahn* et l'(à) de *kann* en allemand. Les Anglais devront se méfier de prononcer (ɑ:) au lieu de (ɑ). On peut obtenir l'(ɑ) français en prononçant l'(ɑ:) anglais de *ball* et en écartant ensuite les coins des lèvres sans changer la position

1) Il faut s'entendre sur la signification de l'expression «ouvert», qui prête facilement à l'ambiguïté lorsqu'il s'agit de (ɑ) et des autres voyelles qui lui ressemblent. Si on compare le passage d'articulation où se forme l'(a) de *patte, part* [entre la partie moyenne de la langue et le palais dur] avec celui où se forme l'(ɑ) de *pas, pâte* [entre la partie postérieure de la langue et le palais mou], on trouve que le second passage est, par sa nature même [voir § 33], beaucoup plus étroit que le premier. C'est apparemment pour cela que plusieurs romanistes désignent l'(ɑ) de *pas, pâte* sous le nom de «a fermé» et l'(a) de *patte, part* sous le nom de «a ouvert». Mais l'(ɑ) de *pas, pâte* est généralement plus ouvert que l'(a) de *patte, part* par rapport à l'angle maxillaire, et toujours beaucoup plus ouvert par rapport à la distance entre la langue antérieure et moyenne et le palais dur. Dans le même sens, l'(ɑ:) de *ball*, l'(ɑ) de *knot* en anglais et l'(ɑ:) de *pâte*, l'(ɑ) de *pas* en français sont plus ouverts que l'(ɑ:) de *father*. On se rend compte de ce fait en examinant, parmi les diagrammes de Lloyd, ceux qui représentent la position différente de la langue pour l'(ɑ:) de *father* et l'(ɑ:) de *all*. Voir RIPPmann-VIETOR, *Elements of Phonetics*, p. 29.



de la langue.<sup>1)</sup> — Dans une grande partie de l'Amérique, l'(ə) bref anglais de *not*, *knot* s'est désarrondi et a pris un son très voisin de notre (ɑ), quoique moins tendu. — *Pas*, *pâte* (pa, pa:t).

(ɔ). — De (ɑ) à (ɔ) la langue se relève en arrière et la mâchoire se ferme un peu, avec un léger arrondissement des lèvres. (ɔ) français est sensiblement plus fermé que (ɔ) et (ɔ:) anglais de *knot*, *ball*. — *Coq*, *corps* (kək, kɔ:r). — À Paris, on entend souvent un (ɔ) qui ressemble un peu à un (œ) [voir § 35], et qui se forme moins en arrière et s'approche de la position mixte ou moyenne [voir § 31]. P. e. *Batignolles* (batɪjəl, batɪjœl), *joli* (ʒoli, ʒœli). Les Anglais et les Américains confondent facilement ce son avec leurs voyelles mixtes ou moyennes, surtout avec (ʌ), dont une variété se prononce avec un faible arrondissement des lèvres [p. e. *sun*, *son* (sʌn)].

(o). — De (ɔ) à (o), le mouvement de fermeture et d'arrondissement augmente. Le son est assez semblable au commencement de la voyelle anglaise de *so* (sou); mais tandis que pour (sou) la voyelle est légèrement diphtonguée par suite d'un léger mouvement de fermeture de la mâchoire et surtout des lèvres, en français le son reste invariable, même quand il est prolongé. Il est aussi un peu plus fermé, et beaucoup plus tendu. — *Dos*, *dose* (do, do:z).

(u). — La fermeture et l'arrondissement des lèvres continuent: (u) français est plus tendu que (ù) anglais de *pull*, *should* (pʉl:, ʃʉd), mais n'est pas légèrement diphtongué comme (uw) long de *pool* (puwl). Il est identique, sauf pour la quantité, qu'il soit bref ou long: *poule*, *cour* (pul:, ku:r).

**35. Voyelles orales d'avant arrondies.** — (y), (ø), (œ) n'ont *aucun équivalent, même approché*, en anglais. Il est relativement facile de les acquérir quand on prononce correctement (i), (e), (ɛ) français: en effet, la position de la langue est pratiquement identique pour (i) et (y), (e) et (ø), (ɛ) et (œ). C'est la position des lèvres [écartées aux coins pour (i), (e), (ɛ), arrondies pour (y), (ø), (œ)] qui les distingue. Il suffit donc pour acquérir ces sons de prononcer (i), (e), (ɛ), et, tout en

1) La position de la langue est à peu près la même pour l'(ɑ), l'(ɑ:) de *pas*, *pâte* en français et pour l'(ɔ), l'(ɔ:) de *knot*, *ball* en anglais; les lèvres restent neutres pour (ɑ), (ɑ:), tandis qu'elles sont un peu arrondies pour (ɔ), (ɔ:). (ɔ) anglais [*knot*], comparé avec (ɔ:) [*ball*], est une voyelle détendue [voir § 33, p. xxxi, note 1].

conservant soigneusement la position de langue, d'arrondir les lèvres en leur donnant la forme qu'elles ont pour (u), (o), (ɔ). Dans les commencements, on peut s'aider des doigts, avec lesquels on arrondit les lèvres pendant qu'on prononce (i), (e) ou (ɛ). Les Anglais ont beaucoup de peine à prononcer correctement ces trois sons et à les distinguer l'un de l'autre. Ils remplacent (y) par (uw) ou (juw); (œ), (ø) par des sons voisins ou identiques à l'(a) de *but*, à l'(e) de *fur* ou à l'(ə) de *about*. C'est ici surtout que les exercices systématiques du genre de ceux que nous venons d'indiquer sont utiles. L'élève devra avoir soin de bien tendre et bomber la langue vers les dents. — Les Allemands doivent faire les mêmes exercices pour acquérir la prononciation exacte des voyelles orales d'avant arrondies en français. Ils confondent facilement ces voyelles avec les sons semblables qu'ils ont dans leur propre langue, (y), (ÿ), (ø), (ö), et qu'ils prononcent souvent avec les lèvres peu arrondies ou même désarrondies.

**36. Voyelles nasales.** — Pour les voyelles nasales, la voix, contrairement à ce qui a lieu pour les voyelles orales, passe à la fois *par le nez* et *par la bouche*: pour (a), par exemple, le voile du palais [sorte de muscle qui termine le palais en arrière] est relevé, s'applique contre la paroi postérieure du pharynx et bouche entièrement le passage du nez. Pour (ã), au contraire, le voile du palais s'abaisse un peu, de façon à pendre librement sans toucher ni la paroi du pharynx ni la langue, et laisse par conséquent la voix passer à la fois par la bouche et par le nez. On peut voir très nettement le mouvement du voile du palais en observant l'arrière-bouche d'un Français pendant qu'il prononce (a — ã).

**37.** Ceci étant bien compris, nous pouvons dire que (õ), (ã), (ê), (œ) sont des (ɔ), (a), (ɛ), (œ) nasalisés; c'est-à-dire que la position de la bouche est pratiquement la même pour (ɔ) et (õ), (a) et (ã), (ɛ) et (ê), (œ) et (œ), la position du voile du palais les distinguant seule.<sup>1)</sup>

**38.** On devra commencer l'étude des voyelles nasales par (ã), qui permet de bien observer la bouche. La tendance de tout Anglais sera de prononcer le son de l'anglais *long* (ɑ̃) >

1) Pour être tout à fait exact, il faudrait dire que (ê) et (œ) sont un peu plus ouverts, (õ) sensiblement plus fermé et (ã) une idée plus fermée [voir § 34, p. xxxii, note 1] que les voyelles orales correspondantes.

ou celui de *fang* (æŋ) ou au mieux (aŋ), avec une voyelle soit purement orale, soit, — surtout en Amérique, — légèrement nasalisée. L'absence ou l'insuffisance de nasalité de la voyelle provient de ce que le voile du palais ne s'abaisse pas assez tôt ou pas suffisamment. La consonne qui suit et qui doit disparaître [*ng*, ou, d'après notre alphabet, (ŋ)], provient de ce qu'à la fin le voile du palais s'abaisse trop et que la langue s'élève jusqu'à le toucher au lieu de rester tranquille. Pour se corriger, un bon exercice c'est de prononcer (a — ā) en plaçant un crayon sur la langue, aussi profond qu'on peut le supporter sans gêne: si le crayon bouge, le son n'est pas correct. Des exercices tels que (p-b-m), (t-d-n), (k-g-ŋ) et l'étude de (ŋ) vélaire bien roulé sont également très utiles comme préliminaires, pour rendre conscients les mouvements du voile du palais.

39. Quand on prononce (ā) correctement, on peut acquérir facilement les autres voyelles nasales par des exercices semblables: (ε — ē), (o — ô), (œ — œ̄). Toutefois, qu'on ne s'attende pas au succès avant une longue période d'efforts quotidiens. — La plupart des Allemands, surtout au Nord, en apprenant les voyelles (ā), (ō), (ē), (œ̄), ont beaucoup de peine à éviter la prononciation (aŋ), (oŋ), (eŋ), (øŋ), parce qu'ils ont l'habitude d'employer ces combinaisons de sons au lieu de *an*, *on*, *in*, *um*, etc., dans les mots étrangers de leur langue maternelle empruntés au français [*Chance*, *Ballon*, *Bassin*, *Parfum*, etc.]. D'autres réussissent assez facilement à nasaliser un peu les voyelles, mais n'omettent pas la consonne (ŋ). Ils ont à peu près les mêmes difficultés que les Américains et beaucoup d'Anglais. — Les voyelles nasales qui se trouvent dans quelques dialectes allemands, diffèrent considérablement de celles du « bon » français.

40. Dans l'intérieur des mots, on devra se méfier de prononcer, après les voyelles nasales, des consonnes nasales devant d'autres consonnes, (p), (t), (k), etc.; de dire (kāmpe) au lieu de (kūpe) *camper*; (fānte) au lieu de (fāte) *chanter*; (mānke) au lieu de (mūke) *manquer*, etc.<sup>1)</sup> Pour éviter cette faute, prononcer les mots en deux syllabes détachées (kū: — pe), (fā: — te), (mū: — ke), et réduire peu à peu l'intervalle jusqu'à établir le contact.

1) Remarquons pourtant que cette prononciation, avec la voyelle faiblement nasalisée, est usuelle dans le Midi de la France. Mais elle n'est nulle part jugée digne d'imitation.

**41. Voyelles faibles.** — Les voyelles précédentes se trouvent, en français, aussi bien en syllabe faible [= inaccentuée ou atone] qu'en syllabe forte [accentuée ou tonique]. Elles gardent même généralement en syllabe faible une grande netteté que les Anglais ont peine à reproduire; car, dans leur langue, les voyelles non accentuées s'articulent toutes d'une façon très détendue et dans une position moyenne ou mixte [intermédiaire entre les positions d'avant et d'arrière]<sup>1)</sup>, ce qui leur donne un timbre indistinct. Il leur faudra donc combattre cette tendance en français et s'efforcer de donner aux voyelles faibles une grande netteté. — La tendance anglaise n'est pourtant pas absolument inconnue en français, mais si peu marquée en général, que l'élève l'exagérera plutôt qu'il ne l'omettra. Cette tendance s'observe pour les voyelles (ɔ), (o), (ɑ), (a), (ɛ), (e), (œ), (ø), lorsqu'elles sont inaccentuées. Chacune de ces voyelles paraît alors non seulement un peu moins tendue, mais aussi un peu moins fermée ou ouverte, selon le cas, que quand elle se trouve dans la syllabe accentuée d'un mot semblable. (D'après les recherches de la phonétique expérimentale, cette particularité existe même pour (i), (y) et (u); mais il vaut mieux la négliger tout à fait dans ces trois voyelles, parce qu'elle n'y est pas perceptible pour l'ouïe.) Qu'on compare attentivement dans la prononciation rapide et naturelle du discours et de la conversation des couples de mots tels que (ɔ:r) *or* — (dɔ:re) *doré*; (kɔ:t) *côte* — (kɔ:te) *côté*; (pa:s) *passé* — (pa:se) *passé*; (ma:rs) *mars* — (ma:rdi) *mardi*; (mɛ)  *Mets* — (mɛtɔ) *mettons*; (ʒe) *j'ai* — (ʒe:te) *j'ai été*; (pœ:r) *peur* — (pœ:rø) *peureux*; (krø) *creux* — (krø:ze) *creuser*; (kit) *quitte* — (kite) *quitter*; (lyt) *lutte* — (ly:te) *lutter*; (pus) *pousse* — (puse) *pousser*.

On distingue donc en français quatre voyelles faibles, (ò), (à), (è), (ø), qui ne se trouvent qu'en syllabe inaccentuée, et qui paraissent flotter entre (ɔ) et (o), entre (ɑ) et (a), entre (ɛ) et (e), entre (œ) et (ø). Les deux dernières, (è) et (ø), méritent seules qu'on s'y arrête ici.<sup>2)</sup>

(è). — La langue est plus basse que pour (e), plus élevée que pour (ɛ), un peu moins avancée vers les dents, et un peu moins tendue [mais beaucoup plus tendue pourtant que pour (è) anglais]. (è) remplace très souvent (e) et (ɛ) en syllabe faible.

1) Voir § 31.

2) On verra p. 138, l. 14, 24, 29, 36 un exemple d'affaiblissement poussé très loin; mais il est exceptionnel et dialectal.

Ce son est d'ailleurs variable, et comme il se rapproche tantôt plus de (e), tantôt plus de (ε), nous avons préféré, à un point de vue pratique, ne pas le marquer dans nos textes [voir p. 20, note].

(ø). — C'est le son précédent avec les lèvres légèrement arrondies. Il diffère du (ə) anglais 1<sup>o</sup> par cet arrondissement, 2<sup>o</sup> parce qu'il est beaucoup moins détendu, 3<sup>o</sup> parce que la langue est plus élevée et moins retirée en arrière vers la position moyenne ou mixte. C'est la voyelle neutre du français.<sup>1)</sup> Elle est très fréquente: elle remplace souvent (æ) et (ø) en syllabe inaccentuée et représente surtout l'*e* soi-disant *muet* de l'orthographe dans tous les cas où il se prononce. — Sur le (ə) allemand voir une remarque au § 31. — Si, dans une phrase, un (ø) vient à être accentué, il se change aussitôt en (æ) ou en (ø) selon les personnes: on dit (ʒə lə **prã**) ou même (ʒə l **prã**), *je le prends*, mais (prã læ) ou (prã lø), *prends-le*.

### Consonnes

42. Nous donnons, pages XLII, XLIII et XLIV, les tableaux des consonnes françaises, anglaises et allemandes, auxquels nous ajoutons, à titre récapitulatif, les voyelles de chaque langue.

43. En comparant les deux tableaux des sons français et anglais, on verra qu'ils contiennent 25 signes consonnes identiques. Vingt-deux de ces signes se trouvent sur tous les trois tableaux. C'est que nous donnons le même signe à des nuances de sons voisines; car, à parler strictement, *il n'y a pas un seul son qui soit absolument identique dans deux ou dans les trois langues*. Toutefois, en pratique, et si on ne vise pas à une prononciation parfaite, on peut considérer comme équivalents: (k), (g), (p), (b), (m), (j), (ʃ), (ʒ), (s), (z), (f), (v), (w). Même pour (t), (d), (n), la différence peut être négligée. Remarquons pourtant que (k), (p), (t), placés devant des voyelles, et surtout devant des voyelles accentuées, sont suivis en allemand et en anglais d'une aspiration, d'un (h) réduit. Une telle aspiration n'existe pas en français dans cette position. Mais, d'autre part, elle est très forte après (k), (p), (t) en français, si ces consonnes se trouvent à la fin des mots devant un arrêt ou pause, et qu'on ne prononce pas un (ə) à sa place. Qu'on

1) Voir Paul Passy, *Les Sons du français*, § 168.

compare (ka) *cas*; (pa) *pas*; (ta) *tas* — (lak:) *lac*, (pa:k) *Pâques*; (kap:) *cap*, (nap:) *nappe*; (fɛt:) *fait*, s. m., (nat:) *natte*.<sup>1)</sup>

**44. Voix et souffle.** — Remarquons tout d'abord que (p — b), (t — d), (k — g), . . . (f — v), (s — z), etc. constituent des paires de sons dont chacune est articulée dans la bouche à une place et d'une façon identique. Ce qui distingue (p) de (b), (f) de (v), etc., c'est que pour (p), (t), (k), (f), (s), l'air passe à travers le larynx sans y produire d'autre bruit que celui d'un léger *souffle* qu'on entend lorsqu'on respire la bouche ouverte (h); tandis que pour (b), (d), (g), (v), (z), les *cordes vocales* [sortes de muscles placés en travers du larynx dont ils tapissent les parois] se tendent, se rapprochent et ne laissent entre elles qu'une fente; en sorte que l'air, en passant au travers à force, met les cordes vocales en vibration et produit un son appelé *voix*. Aussi appelle-t-on (p), (t), (k), (f), (s) . . . des *consonnes soufflées* [*voiceless* en anglais, *stimmlos* en allemand], (b), (d), (g), (v), (z) . . . des *consonnes vocaliques* [*voiced* en anglais, *stimmhaft* en allemand].

**45.** Les expériences suivantes apprendront à distinguer les consonnes vocaliques des consonnes soufflées: 1° Toutes les consonnes vocaliques (v), (z), (ʒ), etc. peuvent se chanter comme les voyelles; les consonnes soufflées (f), (s), (ʃ), etc. ne peuvent pas se chanter; 2° si on prononce successivement (f — v), (s — z) . . ., en se bouchant les oreilles, on n'entendra presque rien pour (f), (s), mais un bourdonnement marqué pour (v), (z); 3° en plaçant son doigt sur la pomme d'Adam pendant qu'on prononce (f — v), (s — z) . . ., on sentira une légère vibration pour (v), (z), qui n'existe pas pour (f), (s). Il faut seulement avoir soin de ne pas prononcer (fə), (sə), (pə), (tə), auquel cas on pourrait attribuer à la consonne les vibrations qui appartiennent à la voyelle (ə).

**46.** Nous distinguons la vocalique de la soufflée par des signes spéciaux pour (k — g), (c — ʒ), (t — d), (p — b), (ʃ — ʒ), (s — z), (f — v), en anglais encore pour (θ — ð), et en allemand pour (x — ʒ), (ç — j), (F — v). On donne souvent aux consonnes soufflées (k), (t), (p), (f), (s), (θ), (f), etc. le nom de *consonnes dures* ou *fortes*, et aux consonnes vocaliques (g), (d),

1) Voir les notes intéressantes de Paul Passy, de H. KLINGHARDT et de Th. JAEGER sur la formation des plosives (k p t) devant des voyelles en français et en allemand dans les *Neueren Sprachen*, vol. xiv, pp. 253—254, 438—439; pp. 310—315, 439—445, 510—511; pp. 383—384.

(b), (ʒ), (z), (ð), (v), etc. le nom de *consonnes douces* ou *faibles*, parce que les premières se prononcent avec plus de force que les secondes [voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, § 174]. Cette différence de force est très grande dans beaucoup de langues; elle remplace la différence de voix et de souffle dans certains dialectes allemands. Mais elle est sans doute en français moins grande et moins importante qu'en anglais, en allemand<sup>1)</sup> et dans d'autres langues. En revanche, la présence ou l'absence de la *voix* accompagnant le bruit de la consonne [voir §§ 44 et 45] distinguent en français avec une netteté extrême les deux séries, (g), (j), (d), (b), (ʒ), (z), (v) et (k), (c), (t), (p), (f), (s), (ʃ). Cette différence essentielle n'est effacée que par l'assimilation qui cause la dévocalisation partielle ou complète des consonnes vocaliques et la vocalisation partielle ou complète des consonnes soufflées [voir §§ 52—53, et § 28]. — Les consonnes (m), (n), (ɲ), (l), (r) ou (ʀ), (w), (ɥ), (j) sont vocaliques; les soufflées correspondantes ne se trouvent qu'exceptionnellement en français et n'ont pas besoin de signes spéciaux. Dans certains cas où la voix s'arrête trop tôt à la fin d'un mot ou d'un groupe de mots, (l), (r) ou (ʀ), (m) se dévocalisent souvent entièrement, s'affaiblissent et tendent à disparaître: (**tab**) ou (**table**) *table*; (**pudr**) ou (**pudrə**) *poudre*; (**prism**) ou (**prismə**) *prisme* [voir § 28, p. xxvi]. — La dévocalisation par assimilation est rarement complète pour (j) et presque toujours partielle pour (m), (n), (ɲ), (l), (r) ou (ʀ), (w), (ɥ) [voir §§ 52—53, et § 28, p. xxvi]. Il est encore à remarquer que les consonnes (m), (n), (ɲ), (l), (r) ou (ʀ) se prononcent avec plus de force et sont beaucoup plus distinctes lorsqu'elles sont pleinement vocaliques que lorsqu'elles perdent la *voix* ou une partie de la *voix*. — Sauf les cas de dévocalisation [voir ci-dessus, et § 28], les consonnes vocaliques finales sont beaucoup plus vocaliques en français qu'en anglais, où elles finissent souvent sans *voix*, tandis qu'en français on entend souvent la *voix* après

1) En anglais et en allemand, on renforce les plosives dures (k t p) par une aspiration qui les suit, lorsqu'elles se trouvent devant des voyelles [voir § 43]. Cette aspiration est très forte surtout dans les dialectes allemands où on n'emploie pas la *voix* en prononçant les consonnes douces. Pour mon oreille et mon sentiment musculaire, (g), (d), (b), (ʒ), (z), (v), en français, paraissent s'articuler presque avec la même force que (k), (t), (p), (f), (s), (ʃ). Il y a des Allemands qui croient entendre les (g d b) de leur langue maternelle, lorsqu'un Français prononce ses (k t p) devant des voyelles. Ces questions demandent encore des recherches exactes et minutieuses de la part de la phonétique expérimentale. — A. R.

que la consonne même est finie, semblable à un (ə) réduit. Cp. (rəb) *robe*, (ka:v) *cave*, en français, et (rəb) *rob*, (keiv) *cave*, en anglais. Quant à l'allemand, les consonnes douces, plosives et fricatives, de cette langue perdent tout à fait leur *voix*, quand elles deviennent finales. Cp. (dəs lo:bəs) *des Lobes* — (dàs lo:p) *das Lob*; (dəs gra:zəs) *des Grases* — (dàs gra:s) *das Gras*. — Le chuche ou chuchotement<sup>1)</sup>, qui s'emploie quelquefois dans certaines syllabes avant une pause, remplace, dans ce cas, la *voix* de la prononciation ordinaire, et dévocalise complètement les consonnes vocaliques aussi bien que les voyelles [voir § 28, pp. xxvi, xxvii]. — L'inhalation ou inspiration de l'air, qu'on emploie parfois, en parlant, au lieu de l'exhalation ou expiration, pour imiter certains bruits naturels, p. e. (ūit:) *uit*, p. 134, l. 36, empêche les cordes vocales de vibrer, ce qui est nécessaire pour la formation des voyelles et des consonnes vocaliques du langage ordinaire, et fait remplacer la *voix* ou par le *chuche* ou par le *souffle*. Voir § 28, p. xxvii, et Paul Passy, *Les Sons du français*, §§ 221, 222: *Sons inverses*.

47. **Détail.** — Nous ne nous arrêterons qu'aux détails suivants:

48. (t — d), (ŋ — n), (l̥ — l) sont prononcés en français contre les dents, plus en avant par conséquent qu'en anglais et aussi en allemand. Pour (l) et peut-être aussi pour les autres sons, il y a en anglais une élévation de l'arrière-langue, qui n'existe pas en français. L'(l) qu'on emploie communément en allemand, est à peu près le même son qu'une variété alvéolaire de l'(l) français. Mais l'impression acoustique de l'(l) anglais est très différente, surtout à la fin des mots et des syllabes. Cp. (mil:) *mill* en anglais et (mil:) *mille* en français.

(k — g). — Dans la formation de ces consonnes, le lieu de contact entre la langue et le palais change beaucoup selon la nature du son qui les suit. Devant (r) ou (ŋ) [voir § 50], elles se prononcent à Paris et ailleurs très en arrière: (krut) *croûte*, (grā) *grand*. Mais en général elles se forment en français beaucoup plus en avant qu'en allemand et en anglais. Devant les voyelles d'avant et (j), elles se rapprochent même de (c — j), et aboutissent à cette prononciation dans les patois de la cam-

1) Sur l'emploi du chuche en français, voir Paul Passy, *Les Sons du français*, § 224; sur la nature du chuche, voir les grands ouvrages phonétiques cités dans la bibliographie, pp. lv ss., et surtout les *Artikulations- und Hörübungen* de KLINGHARDT.



tagne à l'Ouest de Paris: p. e. (**kē:z**, **cē:z**) *quinze*, (**ye**, **je**) *gué*. Voir Paul PASSY, *Petite phonétique comparée*, § 188.

49. (**ɲ**). — Ce son, nasal comme (m) et (n), est produit de la même manière qu'eux, mais à une place différente. C'est le milieu de la langue [la partie qui articule (j)], qui s'appuie sur le milieu du palais. Mais dans beaucoup de parties de la France (**ɲ**) est remplacé par (nj), et l'étranger peut à la rigueur faire de même.

50. **r**, **ʀ**. — Dans le Sud de l'Angleterre, chez beaucoup d'Américains et dans d'autres parties encore du domaine anglais, (r) est complètement tombé devant une consonne ou avant une pause: *father* et *farther* se prononcent tous deux (**fɑ:ðə**). En se regardant prononcer successivement *are* et *ara*, les personnes qui ont cette prononciation s'apercevront facilement que pour le premier mot leur langue ne bouge pas. L'(r) uvulaire n'existe pas en anglais. — En français, l'(r) lingual est *toujours*, et dans toutes les positions, nettement roulé, comme en Écosse, et généralement en Irlande. On fera bien de s'exercer à dire *part* (**pa:r**), *porte* (**pørt**), *courbe* (**kurb**), etc. en roulant (r). — Beaucoup d'Anglais et la plupart des Américains prononcent leur (r) ou leur (ɹ) [non roulé et fricatif] avec une articulation *cacuminale* [*inverted r*], c'est-à-dire en reculant ou même en recourbant vers le palais la pointe de la langue. Il est très important, en français, d'éviter cette particularité, et d'avancer au contraire la langue vers les dents d'en haut, où le courant d'air la fait trembler [voir p. 240, l. 5]. — Nous avons déjà recommandé aux élèves américains et anglais l'(r) du bout de la langue de préférence à l'(ʀ) de la luette [§ 26; voir aussi § 28, p. xxiv]. S'ils désirent acquérir l'(ʀ) uvulaire [vélaire], pour s'en servir en parlant français, ou simplement pour exercer le voile du palais [voir § 66], il faut qu'ils s'efforcent de faire bien vibrer leur luette. Nous leur conseillons de ne pas imiter dans leur prononciation une variété désagréable de l'(ʀ), l'(ʀ) non roulé, qui est une consonne fricative et ressemble à la consonne soufflée et vocalique (x — ɣ) des mots allemands *Sachen* et *sagen* (ɣ, prononciation de l'Allemagne du Nord). Ce son s'emploie surtout dans le bas peuple de Paris, mais il n'est pas rare dans les classes moyennes et même parmi les Parisiens de la bonne société. On donne parfois à (ʀ) le nom de *r grasseyé*, par lequel on a désigné d'abord (ʀ). Voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 199, 214. — Dans la prononciation de l'allemand, on entend (r), (ʀ), (ʁ),

occupés de la pratique que de la théorie. Nous écrivons (pā'dā de **sjɛkl**), p. 66, l. 11, et (karū't **sjɛklə** vu kō'tū'pl), p. 106, l. 19, mais (avɛk **lɥi**), p. 18, l. 8, 9, et (s et ɛ'si k lez etrū'ʒə), p. 16, l. 18, 19, quoique dans les quatre cas (k) paraisse appartenir à la même syllabe que (l).<sup>1)</sup> Nous croyons mieux guider ainsi que par une rigoureuse exactitude. — Dans (il etydi sɔ diksjɔnɛ:r e fabrik sa fra:z), p. 24, l. 10, 11, il va sans dire que, si on presse un peu plus, l'(r) de (diksjɔnɛ:r) appartiendra à la syllabe suivante, et il en est de même dans beaucoup d'autres cas; car l'énonciation que nous figurons est naturellement un peu ralentie. La notation de la liaison syllabique, comme celle des assimilations [§§ 52—53], est forcément un peu arbitraire, parce qu'elle dépend de la rapidité du discours et des habitudes personnelles de chacun. On ne devra la considérer que comme une indication générale qui peut souvent être modifiée.

#### Accent de force et accent musical

56. L'accent de force porte toujours sur la dernière syllabe d'un mot isolé, à moins que celle-ci ne contienne (ə). C'est là un des points de la prononciation française qui donne le plus de peine à beaucoup d'étrangers. Voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, § 77, ss.

Dans la phrase, cet accent souffre un grand nombre de modifications, qui ont été étudiées ailleurs<sup>2)</sup>, et dont on trouvera beaucoup d'exemples dans nos textes. Voir aussi § 72, et une remarque sur la transcription du n° 55, p. 195.

57. Les *groupes d'accentuation*, c'est-à-dire les petits groupes de mots qui ne reçoivent qu'un accent fort, ne concordent pas toujours avec les *groupes d'énonciation*, c'est-à-dire les petits groupes de mots intimement liés, entre lesquels on peut à la rigueur s'arrêter dans une énonciation très ralentie.<sup>3)</sup> Tel groupe d'énonciation n'a pas d'accent, tel autre en a plusieurs. Nous les séparons par des espaces blancs. — Voir les remarques sur les espaces blancs, le tiret (—) et la virgule (,), § 28, pp. xxvii et xxviii. — Les groupes d'énonciation sont très

1) Ces questions sont quelquefois très délicates et ne se laissent pas toujours décider simplement par l'oreille. Elles méritent donc l'attention de la phonétique expérimentale.

2) Jean Passy, *Phonetische Studien*, III, 1890, p. 345; et Paul Passy, *Les Sons du français*, §§ 89—97, et *Petite Phonétique comparée*, §§ 80—96.

3) Sur les groupes d'accentuation et d'énonciation, voir Jean Passy, *Maître Phonétique*, 1893, p. 116.

des Allemands du Nord a souvent une base d'articulation qui ressemble beaucoup à celle de l'anglais. Cette particularité se fait remarquer partout où le peuple parle encore un dialecte du bas allemand.

62. Cette opposition si tranchée entre le français et l'anglais, d'un côté, et entre le français et l'allemand, de l'autre, fait assez comprendre la nécessité d'exercices systématiques et répétés souvent pour se rompre aux difficultés. À ceux que nous avons déjà indiqués, nous ajoutons :

63. Pour acquérir une accentuation correcte, il est utile de battre, en quelque sorte, la mesure sur les syllabes marquées en caractères gras dans les textes, ce qui aidera à les prononcer fortes.

64. Pour arriver à la nuance exacte qui distingue les voyelles françaises de celles de l'anglais, comparer des mots où ces voyelles sont placées dans un entourage aussi semblable que possible. Voici un exemple, qu'on pourra compléter par la liste § 28.

<i>Anglais</i>	<i>Français</i>	<i>Anglais</i>
fit ( <b>fît</b> )	fîtes ( <b>fît</b> )	feet ( <b>fjît</b> )
fed ( <b>fêd</b> )	fée ( <b>fê</b> )	fade ( <b>fêid</b> )
pull ( <b>pûl</b> :)	poule ( <b>pul</b> :)	pool ( <b>puwl</b> )
	sot ( <b>so</b> )	so ( <b>sou</b> )

Aussi les élèves allemands trouveront utile de faire des exercices de la même sorte, en comparant des voyelles ou des consonnes allemandes et françaises. P. e.:

<i>Allemand</i>	<i>Français</i>
Hüte ( <b>hyt</b> ê); Hütte ( <b>hyt</b> ê)	ruse ( <b>ryz</b> ); russe ( <b>rys</b> ), hutte ( <b>hyt</b> )
Rute ( <b>ru:t</b> ê); Butter ( <b>bûter</b> )	rouge ( <b>ru:z</b> ); route ( <b>rut</b> )
Wiese ( <b>vi:z</b> ê); Biss ( <b>bis</b> )	bise ( <b>biz</b> ); lis ( <b>lis</b> )
Redakteur ( <b>re:dâkt</b> œ:r)	rédacteur ( <b>redâkt</b> œ:r)
Corps ( <b>kœ:r</b> )	corps ( <b>kœ:r</b> )
Pass ( <b>pâs</b> ); Bass ( <b>bâs</b> )	passé ( <b>pâs</b> ); basse ( <b>bâs</b> )
platt ( <b>plât</b> ); Blatt ( <b>blât</b> )	plat ( <b>plâ</b> ); blasé ( <b>blâ:z</b> ê)
Trupp ( <b>trûp</b> ), Raub ( <b>raup</b> ); rauben ( <b>raub</b> ên)	troupe ( <b>trup</b> ), chope ( <b>ʃœp</b> ); robe ( <b>rœb</b> ).

65. Pour acquérir la mobilité si essentielle des lèvres, prononcer devant une glace, en exagérant les mouvements: (i — y), (e — ø), (ɛ — œ), où les lèvres seules agissent; puis (u — i), (o — e), (œ — ɛ), où lèvres et langue agissent.

66. De même, pour exercer le voile du palais: (ε — ê), (œ — œ̃), (ɑ — ā), (ə — ɔ̃), (ʀ) vélaire [uvulaire], etc., en variant les exercices.

67. La *dictée phonétique* offre un excellent moyen de développer l'oreille, de découvrir les erreurs acoustiques de l'élève, de lui montrer d'une façon vivante les différences qui existent entre une prononciation lente et une prononciation courante. Elle consiste à dicter une première fois lentement, en séparant tous les mots, un texte que l'élève transcrit phonétiquement; on le corrige ensuite, et on le fait étudier pendant et après la leçon. Dans la leçon suivante, on le dicte de nouveau; mais rapidement, et on fait noter les modifications qui se produisent, ainsi que les arrêts, l'accent de force et l'accent musical; après quoi le texte est étudié de nouveau sous sa nouvelle forme. Les textes 1 et 2, en double transcription, contenus dans le présent livre, pourront guider pour la dictée phonétique, et la remplacer dans une certaine mesure.<sup>1)</sup>

### Observations spéciales

#### au présent ouvrage

68. Les textes de la seconde et de la troisième partie de notre *Chrestomathie* ne sont pas destinés aux commençants. Ils forment la suite du *Fransk Begynderbog* de JESPERSEN, de l'*Elementarbuch* de BEYER-PASSY et d'autres livres élémentaires de la même espèce, et aussi des textes de la première partie de cet ouvrage [voir § 2]. Quelques-uns présentent, en effet, une réelle difficulté. — Nous n'avons pas cherché à les graduer. — La plupart sont des documents sur la France en même temps que des textes en français.

69. On trouvera une assez grande variété de prononciation: D'une part, énonciations plus ou moins rapides qui s'échelonnent entre la forme lente des deux premiers textes et la forme rapide du second. D'autre part, différences dialectales, depuis la langue populaire du conte de Daudet jusqu'au langage littéraire de la poésie; enfin une certaine instabilité qui existe en partie dans la bouche d'une seule et même personne, et, dans une mesure beaucoup plus grande, chez deux individus appartenant même à une seule famille: (katrə), (katr̥) ou (kat); (il et ale)

1) Voir sur ces questions: Jean Passy, *Systèmes de transcription*, *M. Ph.*, 1893, p. 116, et *La dictée phonétique*, *M. Ph.*, 1894, pp. 34 et 50.

ou (il et ale); (il di) ou (i di); (əʒərduʁ) ou (oʒurduʁ), etc. Il est nécessaire qu'on s'habitue à ces variations puisqu'elles existent.

70. Nous nous attendons à ce qu'on nous reproche une prononciation vulgaire: c'est un grief assez général contre les phonétistes. Nous répondrons qu'avant de trancher de haut sur ces matières, — beaucoup plus difficiles qu'on ne le croit en général, — on fera bien de les étudier, comme nous l'avons fait, pendant dix ou quinze ans. Il existe une opération psychologique dont le rôle est considérable dans tout ce qui touche au langage, qui consiste à substituer inconsciemment dans notre esprit la forme pleine, lente et normale d'un mot à sa forme occasionnelle, modifiée considérablement dans la phrase par l'assimilation, l'élosion ou la rapidité du discours. Sans que nous puissions insister ici, nous renvoyons à nos anecdotes du numéro 3, qui nous justifieront peut-être aux yeux du lecteur sans parti pris, en montrant combien il est difficile à ceux qui ne se sont pas observés de près et longtemps, de savoir comment ils prononcent.

71. Un mot seulement sur une question qui mériterait une longue étude, notre notation des vers. Ce qui, dans cet ouvrage comme dans ceux de Paul Passy, a déterminé la disposition des vers transcrits, c'est non le nombre des syllabes, mais le nombre des accents forts.<sup>1)</sup>

Nous croyons en effet que c'est le nombre d'accents forts et leur alternance avec un plus ou moins grand nombre de syllabes faibles qui constitue essentiellement le rythme, cet élément essentiel et constitutif du vers. Voici quelques-unes de nos raisons:

1° C'est une observation courante<sup>2)</sup> que, dans beaucoup de vers, certains *e*, qui sont comptés pour une syllabé d'après la prosodie classique, sont muets, et par conséquent n'existent pas. Ces vers, qui ont une ou deux syllabes de moins que leurs voisins, ne détonnent pourtant pas, pourvu qu'ils aient le même nombre d'accents forts, dans un dessein rythmique analogue. Ainsi les trois premiers vers alexandrins de notre n° 58 ont, dans une prononciation normale<sup>3)</sup>, le premier dix syllabes, le

1) Voir Paul Passy, *Les Sons du français*, §§ 98—99 (*Rôle du rythme. Versification*), et *Petite Phonétique comparée*, §§ 97—109 (*Rôle du rythme dans le langage. Versification*).

2) M. KUERSTEINER l'a répétée au *Théâtre-Français* d'une façon très précise, *M. Ph.*, 1895, page 154.

3) Rappelons que nous prenons pour base la prononciation naturelle de l'Île-de-France, non celle du Midi, qui conserve beaucoup plus d'(ə).

second onze ou douze, le troisième douze; mais chacun de ces vers a quatre accents forts.

2° Inversement, certains vers d'une pièce de décasyllabes [n° 46] ont un rythme tout autre que ceux qui les entourent: les vers 23 de la page 170, et 21 à 23 de la page 172, par exemple. Ils ont le même nombre d'accents forts que des alexandrins ordinaires: qu'on les introduise dans une pièce d'alexandrins, ils ne détonneront pas. — La différence de rythme est encore plus sensible entre les vers 26, 27 et 31 de la page 202 et les autres alexandrins qui les précèdent et les suivent [n° 58]. Le nombre d'accents forts, en effet, n'est pas le même, quoique celui des syllabes le soit d'après les règles de la prosodie traditionnelle.

Si donc le rythme est l'essence du vers, nous sommes pleinement justifiés à disposer les vers comme nous l'avons fait.

72. Il est bon de remarquer que deux accents forts consécutifs ne comptent habituellement que pour un seul [sauf le cas où il y a une pause entre eux].<sup>1)</sup> Les deux syllabes accentuées qui se suivent alors sans pause, et dont la première est plus forte que la seconde, sont le résultat d'un déplacement d'accent pour cause émotionnelle. Voir § 56, et une remarque sur la transcription du n° 55, p. 195; Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 89—95, et *Petite Phonétique comparée*, §§ 80—91.

Paris et Baltimore, février 1897.

Jean PASSY,  
*Neuilly-sur-Seine, France.*

Adolphe RAMBEAU,  
*Johns Hopkins University, Baltimore.*

Boston, Mass., décembre 1900.

A. RAMBEAU,  
*Massachusetts Institute of Technology, Boston.*

Berlin, mars 1908.

A. RAMBEAU,  
*Friedrich-Wilhelms-Universität, Berlin.*

---

1) Cp., par exemple, les vers 24 et 31 de la page 202 [n° 58].

### Ouvrages phonétiques recommandés:<sup>1)</sup>

A. Melville BELL: 1° *Visible Speech, the Science of Universal Alphabets*, London (1867), and the Volta Bureau, Washington, D. C.; — 2° *The Science of Speech*, 1897, the Volta Bureau, Washington, D. C.

Franz BEYER: 1° *Das Lautsystem des Neufranzösischen*, 1887; — 2° *Französische Phonetik für Lehrer und Studierende*, 2. Auflage, 1897, Köthen, Otto Schulze.

Franz BEYER et Paul PASSY: 1° *Elementarbuch des gesprochenen Französisch*; — 2° *Ergänzungsheft*, 1893 (1. Auflage), 1905 (2. Auflage), Köthen, Otto Schulze.

Michel BRÉAL: *De l'Enseignement des langues vivantes*, 1893, Paris, Hachette.

Hermann BREYMANN: 1° *Die neusprachliche Reform-Literatur von 1876—1893, eine bibliographisch-kritische Übersicht*, 1895;

1) Nous n'indiquons dans cette liste que les ouvrages qui se rapportent directement ou indirectement à l'étude phonétique du français et à la pédagogie linguistique; nous ne cherchons pas d'ailleurs à être complets. — Pour l'étude de l'anglais parlé du Sud de l'Angleterre, nous devons recommander, outre les ouvrages généraux indiqués plus haut, Henry SWEET, *Elementarbuch des gesprochenen Englisch*, 1891<sup>s</sup>, *Primer of Spoken English*, 1895<sup>s</sup>, Oxford, Clarendon Press, et Aug. WESTERN, *Kurze Darstellung der englischen Aussprache für Schulen und zum Selbstunterricht*, 1897<sup>s</sup>, *Englische Lautlehre für Studierende und Lehrer*, 1902<sup>s</sup>, Leipzig, O. R. Reisland. Voir aussi Rich. J. LLOYD, *Northern English, Phonetics, Grammar, Texts*, 1899, Leipzig, Teubner (*Skizzen lebender Sprachen*, herausgegeben von Wilhelm VIETOR, 1.) et C. H. GRANDGENT, *English in America*, pp. 443—467, 520—528, avec les remarques de RAMBEAU, pp. 528—533, "Die Neueren Sprachen", II, 1895. — Pour l'étude spéciale de l'allemand parlé, nous recommandons Wilhelm VIETOR, *Die Aussprache des Schriftdeutschen*, 1906<sup>s</sup>, *German Pronunciation*, 1903<sup>s</sup>, Leipzig, O. R. Reisland, *Wie ist die Aussprache des Deutschen zu lehren?* 1901<sup>s</sup>, Marburg, N. G. Elwert, *Deutsche Bühnenaussprache* (Besprechung der Schrift *Deutsche Bühnenaussprache* von Theodor SIEB), pp. 315—324, "Die Neueren Sprachen", VI, 1898, et George HEMPL, *German Orthography and Phonology*, 1897, Boston, U. S. A., and London, Ginn & Co.

— 2° *Die phonetische Literatur* von 1876—1895, eine bibliographisch-kritische Übersicht<sup>1)</sup>, 1897; — 3° *Die neusprachliche Reform-Literatur* von 1894—1899, eine bibliographisch-kritische Übersicht, 1900; — 4° Hermann BREYMANNS *Neusprachliche Reformliteratur* (drittes Heft), eine bibliographisch-kritische Übersicht, bearbeitet von Prof. Dr. STEINMÜLLER, 1905, Leipzig, A. Deichert (Georg Böhme).

Felix FRANKE: 1° *Die praktische Spracherlernung* auf Grund der Psychologie und der Physiologie der Sprache dargestellt, 3. Auflage, 1896; — 2° *Phrases de tous les jours*, 8° édition, 1900; — 3° *Ergänzungsheft zu "Phrases de tous les jours"*, 6. Auflage, 1902, Leipzig, O. R. Reisland.

C. H. GRANDGENT: *A Short French Grammar* [based on Phonetics], 1894, Boston, Mass., D. C. Heath & Co.

J. C. G. GRASÉ: *Directe methode en phonetisch schrift* als grondslagen van taalonderwijs, 1896, Groningen, Wolters.

Otto JESPERSEN: 1° *The Articulations of Speech Sounds* represented by means of Analphabetic Symbols, 1889, Marburg, N. G. Elwert; — 2° *Fransk Begynderbog*, 1892 (2° édition, 1897); — 3° *Redegørelse for min franske Begynderbog*, 1892, København, Carl Larsen; — 4° *Lehrbuch der Phonetik*, autorisierte Übersetzung von Hermann DAVIDSEN, 1904; — 5° *Phonetische Grundfragen*, 1904, Leipzig, Teubner.

H. KLINGHARDT: 1° *Ein Jahr Erfahrungen* mit der neuen Methode, 1888; — 2° *Drei weitere Jahre Erfahrungen* mit der imitativen Methode, 1892, Marburg, N. G. Elwert; — 3° *Artikulations- und Hörübungen*, 1897, Köthen, Schulze.

Eduard KOSCHWITZ: *Les Parlers parisiens*, anthologie phonétique, 2° édition, 1896, Paris, H. Welter.

K. KÜHN: *Entwurf eines Lehrplans* für den französischen Unterricht am Realgymnasium, Mittel- und Oberstufe, 1889, Marburg, N. G. Elwert.

R. LENZ: *Fonética aplicada á la enseñanza de los idiomas vivos*, fonética francesa, 1893, Santiago de Chile.

H. MICHAELIS et P. PASSY: 1° *Dictionnaire phonétique* de la langue française, 1897, Hanovre-Berlin, Carl Meyer (Gustav

1) Pour compléter les renseignements précieux de B., on n'a qu'à lire la bibliographie à la fin des grands ouvrages phonétiques ou de leurs nouvelles éditions qui ont paru après 1895, p. e. la seconde édition de la *Phonetik* de F. BEYER. Voir aussi la *Bibliographia phonetica* (depuis 1906) de G. PANCONCELLI-CALZIA, que nous avons indiquée plus haut dans cette liste.



Prior); — 2° *Französische Unterrichtsbriefe für das Selbststudium*, 1906, Leipzig, E. Haberland.

Kristoffer NYROP: 1° *Kortfattet fransk Lyllære til Brug for Lærere og Studerende*, 2° édition, 1902, København, P. G. Philipsens Forlag;<sup>1)</sup> — 2° *Manuel phonétique du français parlé*, 2° édition, traduite et remaniée par Emmanuel PHILIPOT, 1902, Copenhague, Det Nordiske Forlag (Bojesen), Leipzig, Harrassowitz, Paris, Picard et fils.

G. PANCONCELLI-CALZIA: *Bibliographia phonetica*, 1906, 1907, in der "Medizinisch-pädagogischen Monatsschrift für die gesamte Sprachheilkunde", XVI, XVII, Berlin.

Jean PASSY: 1° *Teaching Dodges*, «M. Ph.», II (1888), pp. 36—37, 42; — 2° *Remarques a) sur le passé défini, b) sur les assimilations*, «M. Ph.», VIII (1893), pp. 28—29; — 3° *Systèmes de transcription*, «M. Ph.», VIII (1893), pp. 116—121; — 4° *La dictée phonétique*, «M. Ph.», IX (1894), pp. 34—38, 50—52; — 5° *Notes de phonétique française*, «Phonetische Studien», III (1890), pp. 345—354.

Paul PASSY: 1° *Le Phonétisme au Congrès de Stockholm en 1886*, Paris, Delagrave, 1887; — 2° *Les Sons du français*, 6° édition, 1906; — 3° *Étude sur les changements phonétiques*, 1890 (1891); — 4° *Premier livre de lecture* (méthode phonétique), 5° édition, 1908; *Deuxième livre de lecture*, 3° édition, 1908; *Premières lectures* (premier et deuxième livres réunis), 2° édition, 1908, Paris, Firmin-Didot; — 5° *Versions populaires de divers fragments du Nouveau Testament en transcription phonétique*, Paris, Société des Traités; — 6° *Le français parlé*, 5° édition, 1902, Leipzig, O. R. Reisland; — 7° *Expériences d'un professeur d'anglais*, dans «Englische Studien», Vol. X, p. 506, Heilbronn, Henninger; — 8° *Abrégé de prononciation française* (phonétique et orthoépie) avec un glossaire de mots contenus dans le «Français parlé», 3° édition, 1905, Leipzig, O. R. Reisland; — 9° *De la Méthode directe de l'enseignement des langues vivantes*, mémoire couronné du deuxième prix par la «Société pour la propagation des langues étrangères en France», 1899, Paris, Armand Colin et C<sup>ie</sup>; — 10° *Notes sur l'enseignement au Danemark* (Extrait de la "Revue Pédagogique" du 15 juin 1902), Paris, Ch. Delagrave; — 11° *Choix de lectures*, 1904, Köthen, Schulze; — 12° *Aim and Principles of the International Phonetic*

---

1) Nous devons à ce livre plusieurs anecdotes phonétiques et plusieurs calembours.

*Association*, 1904; (la même brochure en français) *Exposé des principes de l'Association Phonétique Internationale*, 1905, au Siège Social, Bourg-la-Reine, Seine; — 13° *Petite Phonétique comparée des principales langues européennes*, 1906, Leipsic et Berlin, Teubner; — 14° *The Sounds of the French Language, Their Formation, Combination and Representation*, translated by D. L. Savory and D. Jones, 1907, Oxford, Clarendon Press.

Paul PASSY et George HEMPL: *International French-English and English-French Dictionary*, 1904, edited by Robert Morris PIERCE and published by Hinds, Noble & Eldredge, New York.

Paul PASSY et Thalla TOSTRUP: *Leçons de choses en transcription phonétique pour servir au premier enseignement du français*, 1895, Paris, Firmin-Didot. [L'ouvrage est épuisé; il mérite d'être réimprimé.]

Karl QUIEHL: *Französische Aussprache und Sprachfertigkeit*, Phonetik sowie mündliche und schriftliche Übungen im Klassenunterricht, 4. Auflage, 1905, Marburg, N. G. Elwert.

A. RAMBEAU: 1° *Vier Lauttafeln für den französischen und englischen Klassenunterricht (Sons et Exemples)*; — 2° *Die Phonetik im französischen und englischen Klassenunterricht*, Begleitschrift zu den Lauttafeln, 1888, Hamburg, Otto Meissner; — 3° *Phonetics and 'Reform Method'*, «Modern Language Notes», Baltimore, Md., June (col. 321—331), November (col. 385—398), December (col. 484—486), 1893; — 4° *On the Value of Phonetics in Teaching Modern Languages*, with Practical Illustrations (pp. 1—20); — 5° *Remarks on the Study of Modern Languages* (pp. 261—276), «Die Neueren Sprachen», II, 1894; — 6° *Dix thèses sur l'emploi de la phonétique dans l'enseignement des langues vivantes*, dans un article sur H. KLINGHARDT, *Artikulations- und Hörübungen*, «Modern Language Notes», Baltimore, Md., November (col. 421—436), 1897; — 7° *A French Reader Based upon PASSY-RAMBEAU'S "Chrestomathie Française"*, arranged, with Notes and Vocabulary, by A. RAMBEAU, 1905, New York, Holt & Co.

Walter RIPPMMANN: *Elements of Phonetics*, English, French and German, translated and adapted from Prof. Viëtor's «Kleine Phonetik», 1899, London, J. M. Dent and Co.

L'Abbé ROUSSELOT: *Principes de phonétique expérimentale*, Première Partie, 1897, Deuxième Partie, 1901, Paris-Leipzig, H. Welter.

L'Abbé ROUSSELOT et Fauste LACLOTTE: *Précis de prononciation française*, 1902, Paris-Leipzig, H. Welter.

P. SCHUMANN: *Französische Lautlehre für Mitteldeutsche*, insbesondere für Sachsen, 2. Auflage, 1896, Leipzig, Teubner.

Eduard SIEVERS: *Grundzüge der Phonetik*, 5. Auflage, 1901, Leipzig, Breitkopf & Härtel.

Laura SOAMES: *Introduction to English, French and German Phonetics*, with Reading Lessons and Exercises, 1891 (new edition, revised by Wilhelm VIETOR, 1899), London, Swan Sonnenschein & Co.; New York, Macmillan & Co.

W. SÖDERHJELM et N. TÖTTERMAN: *Fransk Elementarbok*, 3<sup>e</sup> édition, 1899, Helsingfors, Otava.

Johan STORM: *Englische Philologie*, 2. Auflage. Die lebende Sprache; 1. Abteilung: Phonetik und Aussprache, 1892, Leipzig, O. R. Reisland.

Henry SWEET: 1<sup>o</sup> *The Practical Study of Language*, «Transactions of the Philological Society», London, 1884; (new and enlarged edition) *The Practical Study of Languages, a Guide for Teachers and Learners*, 1899, London, Dent & Co., and 1900, New York, Holt & Co.; — 2<sup>o</sup> *A Handbook of Phonetics*, 1877; — 3<sup>o</sup> *A Primer of Phonetics*, 2<sup>nd</sup> edition, 1902, Oxford, Clarendon Press.

Moritz TRAUTMANN: *Die Sprachlaute im allgemeinen und die Laute des Englischen, Französischen und Deutschen im besondern*, 1884—1886, Leipzig, Gustav Fock.

Wilhelm VIETOR: 1<sup>o</sup> *Der Sprachunterricht muß umkehren*, 2. Auflage, 1886; — 2<sup>o</sup> *Elemente der Phonetik und Orthoepie des Deutschen, Englischen und Französischen*, 5. Auflage, 1904, Leipzig, O. R. Reisland; — 3<sup>o</sup> *Drei Lauttafeln* (Deutsch, Englisch, Französisch), 1893; — 4<sup>o</sup> *Drei Begleitschriften: Erklärungen und Beispiele* (deutscher, englischer und französischer Text), 1893, 1902, 1905, Marburg, N. G. Elwert; — 5<sup>o</sup> *Kleine Phonetik des Deutschen, Englischen und Französischen*, 4. Auflage, 1905, Leipzig, O. R. Reisland; — 6<sup>o</sup> *A New Method of Language Teaching*, in the «Educational Review», VI, pp. 351—359, 1893, New York, Holt & Co.; — 7<sup>o</sup> *Die Methodik des neusprachlichen Unterrichts* (Neuphilologische Vorträge und Abhandlungen, III), 1902, Leipzig, Teubner.

Max WALTER: *Der französische Klassenunterricht auf der Unterstufe*, Entwurf eines Lehrplans, 2. Auflage, 1906, Marburg, N. G. Elwert.

### Journaux

*Le Maître Phonétique*, organe mensuel de l'Association Phonétique Internationale. Vol. 1 à 23 (1886—1908). Rédaction et administration: Paul PASSY, 20, Rue de la Madeleine, Bourgl-la-Reine, Seine.

*Zeitschrift für Orthographie, Orthoepie und Sprachphysiologie*, herausgegeben von Wilhelm VIETOR. Vol. 1 à 5 (1880—1885), Rostock, W. Werther.

*Phonetische Studien*, Zeitschrift für wissenschaftliche und praktische Phonetik, mit besonderer Rücksicht auf die Reform des Sprachunterrichts, herausgegeben von Wilhelm VIETOR. Vol. 1 à 6 (1887—1893), Marburg, N. G. Elwert.

*Die Neueren Sprachen*, Zeitschrift für den neusprachlichen Unterricht, zugleich Fortsetzung der *Phonetischen Studien*, in Verbindung mit Franz DÖRR und Adolf RAMBEAU (vorher Karl KÜHN) herausgegeben von Wilhelm VIETOR. Vol. 1 à 15 (1893—1908), Marburg, N. G. Elwert; New York, Gustav E. Stechert, 129—133 West 20<sup>th</sup> Street.

*Revue Internationale de Rhinologie, Otologie, Laryngologie et Phonétique expérimentale* (Directeurs: Marcel NATIER et l'Abbé ROUSSELOT), 1899 et 1900, Paris, A. Maloine. Titre nouveau: *La Parole, Revue Internationale de Phonétique et de Grammophonie, consacrée à l'étude théorique et pratique des sons du langage*, dirigée par M. l'Abbé ROUSSELOT, 1901—1908, Paris, H. Welter.

*Medizinisch-pädagogische Monatsschrift für die gesamte Sprachheilkunde*, internationales Zentralblatt für experimentelle Phonetik, herausgegeben von Albert GUTZMANN und Hermann GUTZMANN, seit 1891, Berlin, von Fischer (H. Kornfeld).

**PREMIÈRE PARTIE**

**EXERCICES PRÉLIMINAIRES**

**PROSE ET VERS**

premjēr parti  
egzērsis preliminar

pro:z

tēkst ā dublē trāskripsjō

5 syr l ytilite e l āplwa d se tēkst, vwa:r l ētrō-  
dyksjō. — nu dōnō, dā la trāskripsjō rapid dy  
zqō de tēkstē sqivā, yn enō'sja'sjō bo:ku ply kō-  
trakte kē dā la trāskripsjō kōrēspōdūt dy prēmje.  
i nuz a pary ēterēsā dē dōne ēē spesimēn d elōkysjō  
10 tutafē rapid e negligē, nō pur la prēpoze kōm mō-  
del:, mē pur pērmētrē d etydje, dāz ēēn egzū:plē kō-  
kre, zysk u va l ēstabilite dy lā:ga:z. — dā la  
trāskripsjō lūt, l aksā tōnik, ki n ē pū marke,  
tō:b syr la dērnjē:r silab de mo ki ān ō ply-  
15 zjē:r, u syr l avādērnjē:r, si la dērnjē:r kō'tjē ēēn ē<sup>1)</sup> atōn  
(mūē).

dā la nymerōtārsjō de lip, nu prēnō pur buz  
lē tēkst ortōgrafik; le nymero plase ā marz de  
dōz o:trē tēkst sery sēplēmū dē rā:vwa aprōksi-  
20 matif a sō dy tēkst ortōgrafik.

1) ē = œ. vwa:r l ētrōdyksjō, paragraf karāteē.

# Première Partie

## Exercices Préliminaires

---

### Prose

#### Textes en double transcription

5 Sur l'utilité et l'emploi de ces textes, voir l'Introduction. — Nous donnons, dans la transcription rapide du second des textes suivants, une énonciation beaucoup plus contractée que dans la transcription correspondante du premier. Il nous a paru intéressant de donner un spécimen d'élocution  
10 tout à fait rapide et négligée, non pour la proposer comme modèle, mais pour permettre d'étudier, dans un exemple concret, jusqu'où va l'instabilité du langage. — Dans la transcription lente, l'accent tonique, qui n'est pas marqué, tombe sur la dernière syllabe des mots qui en ont plusieurs, ou sur l'avant-dernière, si la dernière contient un e<sup>1</sup>) atone (muet).

Dans la numérotation des lignes, nous prenons pour base le texte orthographique; les numéros placés en marge des deux autres textes servent simplement de renvois approxi-  
10 matifs à ceux du texte orthographique.

---

1) Voir l'Introduction, § 41.

1. **Ān-wazo ēteligā**

istwar rakōte a ān-āfā

il i ave yn fwa ā pētīt-wazo, ki ave trē trē swaf. s-etēt-ā  
 5 prōvās, dāz-yn de' prōvēs le' ply fo:d e le' ply se:f dē la  
 frūs, yn dē sel u il plō lē mwē. e lē pētīt-wazo ave fē  
 sō ni dāz-yn de' parti le' ply fo:d e le' ply se:f dē la  
 prōvās. il i ave bjē yn surs dā lē bwa u lē pētīt-wazo ave  
 10 fē sō ni; mē tut-otur, il i ave yn grād plēn pjērōz, e dē  
 mōtān pjērōz, sūz-arbr e sūz-o.

zystemā, sēt ane la, il ave fē trē sek. il n-ave pa ply  
 dytu dēpūi kē lē pētīt-wazo ave fē sō ni, o prētā. l-ete ets  
 15 vėny, lē solēj ets dēvny dē plyz-ā ply fo, e il ave se:se tut le'  
 mar, tut le' surs e mē:m bō:ku dē pūi. la surs dy pētīt-  
 wazo ave se:se dē ku'le kōm lez-otr. pādā kelkē zur, il ets  
 re:ste ā:kōr ā pō d-ymidite syr lez-erb, otr dē la surs,  
 20 e lē pētīt-wazo ave py ale s-i rafre:fir lē bek; e pūi tu ave  
 se:se. alōr lē pētīt-wazo ave kōmā:se a sufrir bō:ku dē la swaf.

il o:rē bjē py s-ā:vole tu dē sūt e ale s-ēstale o'pre d-yn  
 25 grād rivjēr. mē sez-ō, k-il ave ku've dēpūi bjē de' zur,  
 vōne d-eklōr; il ave mētnā katrē zoli pēti, e il nē puvs

1. **Ānwazoēteligā**

istwarrakōte aēnāfā

jave:ynfwa āpētīt-wazo, kjavetrē:trēs-waf. sētētāprōvās  
 5 dāzyndēprōvēs leplyfo:d eleplyse:f dēlafrūs, yndēst:  
 wiplōlmwē. elēptitwazo ave:fēsōni dāzyndēpartī  
 leplyfo:d eleplyse:f dēlaprōvās. javebjē ynsurs,  
 10 dālbwa ulēptitwazo ave:fēsōni; metutotur, ijavē-  
 yngrādplēn pjērōz, edemōtān pjērōz, sūzarbr  
 esūzo.

zystemāstanela, ilavefetre:sek. inavepaplydytu dēpūi-  
 kēlpētīt-wazo ave:fēsōni, oprētā. lete stēvny, lēsōlēzj  
 15 etēdēvnydplyzāplyfo, eilavese:se tutle:mar, tutle:surs,  
 emē:m bō:kudpūi. lasurs dyptitwazo ave:se:se:  
 ku'le kōmlezo:tr. pādākekzur, ilētereste ā:kōrēpō  
 dymidite syrle:zērb, otur:dēlasurs, elēptitwazo  
 20 avepyale sirafre:fir lēbek; epūi, tutavese:se-  
 alōr lēptitwazo avekōmā:se asufrirbō:kudlaswaf-  
 ilōrēbjēpy sāvole tutsūt, eale sēstale o'predyn-  
 25 grād rivjēr. mesezō, kilaveku've dēpūibjē:de-  
 zur, vōndeklōr; ilavemētnā katzōlipti, einpuve-



Première Partie

**Exercices Préliminaires**

---

Prose

**Textes en double transcription**

5 Sur l'utilité et l'emploi de ces textes, voir l'Introduction. — Nous donnons, dans la transcription rapide du second des textes suivants, une énonciation beaucoup plus contractée que dans la transcription correspondante du premier. Il nous a paru intéressant de donner un spécimen d'élocution  
 0 tout à fait rapide et négligée, non pour la proposer comme modèle, mais pour permettre d'étudier, dans un exemple concret, jusqu'où va l'instabilité du langage. — Dans la transcription lente, l'accent tonique, qui n'est pas marqué, tombe sur la dernière syllabe des mots qui en ont plu-  
 15 sieurs, ou sur l'avant-dernière, si la dernière contient un e<sup>1</sup>) atone (muet).

Dans la numérotation des lignes, nous prenons pour base le texte orthographique; les numéros placés en marge des deux autres textes servent simplement de renvois approxi-  
 20 matifs à ceux du texte orthographique.

---

1) Voir l'Introduction, § 41.

vremā pa le lēse murir. e puī la pluī vjēdre sū dut bjē-to.  
il i ave si lōtā k-il nē plōve pa; sa nē puve pa dyre.

5 purtā, ō gur pas, dō gur pas, e il nē plōve tuzur pa  
e lē petit-wazo e se' pēti ave dē plyz-ā ply swaf; si  
swaf k-il pasē lē gur a halte, lē bek uvēr, lez-el ekarte.

lē matē dy trwazjēm gur, lē petit-wazo sē desid a ale  
10 dā lez-āvirō sērfe si il nē truvrē pa dē l-o kelkē par-  
il vōl, il vōl, il vōl; mē il nē vwajē tuzur kē lē fā sek  
e blā, kē lē solēj rāde ebluisā kōm la nēz, e brylā  
kōm yn furnēz. d-o, il n-i ān ave pa tras. lē petit-  
15 wazo etufē. il nē puve prēskē ply respire, tā il ave fo e  
swaf; il ave pēn a sē sutnir, e pōapø, sez el bate ply  
lāt mā, e il rētōbe vēr la tēr.

il ale prēskē la tufe, kāt-il aperswa, zyst o'dsu dē luī, yn  
20 butēj avēk ō pø d-o dōdā. s-ets la vi, si lē petit-wazo  
ave py la bwār. mē kōmā fēr? l-o n-arivē pa zysk o  
gulo; lē gulo etē trō pēti pur i āfō'se la tēt; e lē petit-  
wazo n-ets pa ase fōr pur rā'verse la butēj, u pur la  
25 kō'se avēk sō bek. pōvrē petit-wazo! il rēgarde l-o a-  
travēr lē vēr, e sa luī dōnē ākōr ply swaf, dē la vwar  
si prē, e dē nē pa puvwār i trūpe sō bek. il etē tu trist o'si

vremāpa le'semurir. epūi, lapluī vjēdresū'dut  
bjē-to. ijavesilōtā kinplōvepa; sanpuvepa dyre.

5 purtā, ō:zurpas, dō:zurpas, einplōve tuzurpa;  
elēptiwazo esēpti avēdplyzāplyswaf; siswaf  
kipasēlgur ahalte, lēbekuvēr, lezēl ekarte.

lēmatē dytrwazjēmzur, lēptitwazošdesid aaledāle-  
10 zāvirō sērfe siintruvrepadlo kēkpar. ivōl, ivōl,  
ivōl; meinvwajētuzur kēlēfū sek eblā, kēsolēj  
rā'dēbluisā kōmlanēz, ebrylā kōmynfurnēz. dō,  
injānavēpatras. lēptitwazoetufē. inpuveprēskēplyrespire,  
15 tūlavēfo eswaf; ilavēpēn assutnir, epōapø, sezēl  
bateplylāt mā, eirtōbe verlate:r.

ilaleprēskē latufe, kātīlaperswa, zystotsadluī,  
20 ynbutēj avēkēpōdōdā. setslavi, silēptitwazo  
avēpy labwār. mēkōmāfēr? lo narivēpa zyskogulo;  
lēgulo etstropiti purjāfō'se latēt; elēptitwazo  
nētpōasēfōr purrā'verse labutēj, upurlakō'se  
25 avēksō'bek. pō:ypōtitwazo! irgardēlo atravērlōvēr,  
esalqidōnēā'kōrplyswaf, dōlōwār:rsiprē, edōnpa-  
puvwār itrūpe sō'bek. ilstetutrist o'si

aiment pas les laisser mourir. Et puis la pluie viendrait sans doute bientôt. Il y avait si longtemps qu'il ne pleuvait pas; ça ne pouvait pas durer.

Pourtant, un jour passe, deux jours passent, et il ne pleuvait toujours pas; et le petit oiseau et ses petits avaient de plus en plus soif; si soif qu'ils passaient le jour à haleter, le bec ouvert, les ailes écartées.

Le matin du troisième jour, le petit oiseau se décide à aller dans les environs chercher s'il ne trouverait pas de l'eau quelque part. Il vole, il vole, il vole; mais il ne voyait toujours que les champs secs et blancs, que le soleil rendait éblouissants comme la neige et brûlants comme une fournaise. D'eau, il n'y en avait pas trace. Le petit oiseau étouffait. Il ne pouvait presque plus respirer, et il avait chaud et soif; il avait peine à se soutenir, et peu à peu, ses ailes battaient plus lentement, et il tombait vers la terre.

Il allait presque la toucher, quand il aperçoit, juste en dessous de lui, une bouteille avec un peu d'eau dedans. C'était la vie, si le petit oiseau avait pu la boire. Mais comment faire? L'eau n'arrivait pas jusqu'au goulot; le goulot était trop petit pour y enfoncer la tête; et le petit oiseau n'était pas assez fort pour renverser la bouteille, pour la casser avec son bec. Pauvre petit oiseau! Il regardait l'eau à travers le verre, et ça lui donnait encore plus soif, de la voir si près, et de ne pas pouvoir y tremper son bec. Il était tout triste aussi

ã pã:sũ k-il nã rãvãrs ply sã po:vãrã pãti; kar il sã:te  
bjã k-il etã trã fã:blã mã:tnũ pur returne zysk o ni. il n-i  
avã ply k-yn fo:z a fã:r: sã kãfã suz-yn mot dã tã:r, a l-abri  
5 dy solã:j, e atã:drã la mã:r.

tu d-ã ku, lã pãtit-wazo a yn bãn ide: il i avã la, tut-  
o:tur dã lqi, yn kãrtite dã pãtit pjã:r; il ã prã yn avãk sã  
bãk, il la port o:prã dã la butã:j, e il la lã:s glisã dã lã gulo;  
10 la pjã:r tã:b o fã de l-o, e l-o mã:t ã pø dã la butã:j. lã  
pãtit-wazo prã yn sãgã:d pjã:r, il la zãt ã:kã:r dã la butã:j,  
e l-o mã:t ã:kã:r ã pø. il ã zãt yn trwã:zjã:m, e pqi yn  
kãtrijã:m, e il kã:tiny kãm sa a zãtã dã pãtit pjã:r dã l-o,  
15 e l-o kã:tiny a mã:te dã la butã:j, zysk a sã k-ã:fã el ariv  
o gulo. alã:r lã pãtit-wazo i plã:z sã bãk, prã yn gut d-o,  
rãlã:v la tã:t, e bwa avãk delis. el dãvã s:trã bjã fo:d, sãt o,  
ki etã la, o grã solã:j, dãpqi lã matã. mã kãm el lqi pãrã:s  
20 bãn! e kãm il sã:te la vi e la fãrs lqi rãvniã:r a mã:zã:r k-il byvã!  
s-ãtã prãbãblãmũ ã piknik ki avã lã:sã la sãt butã:j; kar  
tut-o:tur, il i avã dã papjã gra, dã kãk d-ø, dã mjãt dã pã-  
25 dã sãrt kã lã pãtit-wazo, aprã avwã:r by, puvã mã:zã.

mã sã n-ãtã pa tu dã bwa:r e dã mã:zã. il falã  
ã:kã:r portã a sã pãti dã kwa bwa:r e mã:zã. kãmã

ãpã:sũ kinrãvãrãply sãpã:pãti; karisã:rtãbjã kilstãtrãfã:blã  
mã:tnũ purreturne zysko:ni. injãvãplykynfo:zãfã:r=

5 sãkãfã suzynmã:t dãtã:r, alabri dysolã:j, eãtã:drãlamã:r=

tudãku, lãptitwazo aynbãnide: jãvelã tutotur=

dãlqi, ynkã:tãdãptitpjã:r: ilãprãyn avãksã:bãk=

illãpãrt o:prãdãbutã:j, eillãlã:sglisã dãlgulo =

10 lapjã:rtã:b ofãdlo, elo mã:tãpø dãlabutã:j -

lãptitwazo prãynsãgã:dãpjã:r, illãzãtã:kã:r dãlabutã:j -

elo mã:tãkã:rãpø. ilãzãt ynrwã:zjã:m, epqiyn -

kãtrijã:m, eikã:tiny kãmãããzãtã dãptitpjã:r dã:lã,

15 elo kã:tiny amã:te dãlabutã:j, zyskãkã:fã elãri:✓

ogulo. alã:r lãptitwazo iplã:zã sã:bãk, prãynqũtdã,

rãlã:vlatã:t, ebwa avãkãdelis. eldãvãtãbjã:fo:d, sãtã,

kjãtãlã, ogrãsolã:j, dãpqiãmatã. mãkãmãllqipãrã:sãbãn!

20 ekãmã:sã:te lãvi elãfãrs lqãrãvniã:rãmã:zã:rkiãbyvã!

sãtãprãbãblãmũãpiknikkjãvelã:sãlã sãtãbutã:j; kar

tutotur, ijãvã dãpapjãgrã, dãkãkãdø, dãmãtãdãpã.

25 dãsãrt kãlãptitwazo, aprããvãrãby, puvãmã:zã.

mãsnãtãpãtu dãbwa:r edãmã:zã. ifãlãtã:kã:r

portãããpãti dãkwãbwa:r emã:zã. kãmã

en pensant qu'il ne reverrait plus ses pauvres petits; car il sentait bien qu'il était trop faible maintenant pour retourner jusqu'au nid. Il n'y avait plus qu'une chose à faire: se cacher sous une motte de terre, à l'abri du soleil, et attendre la mort.

Tout d'un coup, le petit oiseau a une bonne idée: il y avait là, tout autour de lui, une quantité de petites pierres; il en prend une avec son bec, il la porte auprès de la bouteille, et il la laisse glisser dans le goulot; la pierre tombe au fond de l'eau, et l'eau monte un peu dans la bouteille. Le petit oiseau prend une seconde pierre, il la jette encore dans la bouteille, et l'eau monte encore un peu. Il en jette une troisième, et puis une quatrième, et il continue comme ça à jeter des petites pierres dans l'eau, et l'eau continue à monter dans la bouteille, jusqu'à ce qu'enfin elle arrive au goulot. Alors le petit oiseau y plonge son bec, prend une goutte d'eau, relève la tête, et boit avec délice. Elle devait être bien chaude, cette eau, qui était là, au grand soleil, depuis le matin. Mais comme elle lui paraissait bonne! Et comme il sentait la vie et la force lui revenir à mesure qu'il buvait!

C'était probablement un pique-nique qui avait laissé là cette bouteille; car tout autour, il y avait des papiers gras, des coques, d'œufs, des miettes de pain. De sorte que le petit oiseau, après avoir bu, pouvait manger.

Mais ce n'était pas tout de boire et de manger. Il fallait encore porter à ses petits de quoi boire et manger. Comment

fær? læ pøtit-wazo, — pa bæt, — prū dā sō bek kēlkə mjē  
dē pē, trūp sō bek dā l-o, læ rūpli o'tā kə pōsibl, e rəvə  
bjē vit a sō ni.

5 se' pøti l-atā'de tu haltā, læ bek uvær, lez el ekarte, preskə  
mør dē swaf. tu d-ōē ku il vwa:j lær māmū ki ariv ē  
vōlā, ā vōlā dē tut sa fors, ki sē pərj syr læ bōr dy ni  
e ki lær tū sō bek plē dē pē trā'pe. kəl bōncær! kōm il sē  
10 zēt dēsyt! kōm il sē dispyt! kōm ilz-aval sē bō pē kə lær  
māmū lær apørt!

mē sē n-ets rjē, yn bufe, pur katrē pøtiz-afame. e tu dē  
sqit la māmū rēpar, pur ale fərje yn o:trē bēke dē pī  
trū'pe. e tut la zurne, el kō'tiny a fær la navēt ā:trē læ  
15 butej e læ ni, dē sōrt kə læ swar il s-ā'dorm tu le' sē:k  
trū'kilmā, bjēn-ærø e bjē rūpli.

læ lā'dmē matē, læ pøtit-wazo rēkōmūs sez-ale e vony, e  
il kō'tiny tu le' zur sqivū; zysk a sē k-ā'fē ōē grūt-ærəz  
20 a eklate ki a rūpli tut le' mar e tu le' pūi, e fē kul'e tu le'  
rūiso e tut le' surs.

vvala ōē pøtit-wazo ki ets zōlimā ē'telīgā, n-s:s pa?

fær? læptitwazo, — pabæt, — prū dāsō'bek kēlkə  
mjēt dēpē, trūp sōbek dā'lo, lærā'pli  
otāk'pōsibl, ervəl bjēvit asō'ni.

5 septi latā'de tuhaltā, læbekuvær, lezel ekarte  
preskəmør dēswaf. tudōēku ivwa:j lærmāmū  
kjariv āvōlā, āvōlād'tutsaførs, kispərj syr'ləbō:  
dyni, ekilcørtū sō'bek plēdpē trā'pe. kēlbōncær  
10 kōmiszēt'dēsyt! kōmisdispyt! kōmizaval sēbō'pī  
kælōrmāmū lærapørt!

mēsnetərjē, ynbufe, purkatpøtizafame. etutsqit  
lamāmūrpar, puralefərje yno:trəbəkēdpētrā'pe  
etutlagurne, el kō'tiny afē:rlanavēt ā:trələbutej elni  
15 dēsōrt kēlswar, isā'dorm tulesē:k trā'kilmā  
bjēn-ærø ebjē:rā'pli.

lēlā'dmēmatē, læptitwazorkōmūs sezalēevny,  
eikō'tiny tuleszursqivū; zyskaskū'fē ōēgrūt'ærəz  
20 aeklate, kjarā'pli tutle'mar etulepūi, efekule  
tulerqiso etutlesurs.

vvalaōēptitwazo kjetszōlimāē'telīgā, nēspa?

faire? Le petit oiseau, — pas bête, — prend dans son bec quelques miettes de pain, trempe son bec dans l'eau, le remplit autant que possible, et revole bien vite à son nid.

Ses petits l'attendaient tout haletants, le bec ouvert, les ailes écartées, presque morts de soif. Tout d'un coup ils voient leur maman qui arrive en volant, en volant de toute sa force, qui se perche sur le bord du nid, et qui leur tend son bec plein de pain trempé. Quel bonheur! Comme ils se jettent dessus! Comme ils se disputent! Comme ils avalent ce bon pain que leur maman leur apporte!

Mais ce n'était rien, une bouchée, pour quatre petits affamés. Et tout de suite la maman repart, pour aller chercher une autre becquée de pain trempé. Et toute la journée, elle continue à faire la navette entre la bouteille et le nid, de sorte que le soir ils s'endorment tous les cinq tranquillement, bien heureux et bien remplis.

Le lendemain matin, le petit oiseau recommence ses allées et venues, et il continue tous les jours suivants; jusqu'à ce qu'enfin un grand orage a éclaté qui a rempli toutes les mares et tous les puits, et fait couler tous les ruisseaux et toutes les sources.

Voilà un petit oiseau qui était joliment intelligent, n'est-ce pas?

Jean Passy, *Le Maître Phonétique*, 1892.

ʒã pasi, lə mɑ:trø fɔnetik, dizɔisũ katrøvødu:z.

## 2. yn mǝvɛ:z fars

- trwa bɛrʒe pɑ:sɛ ǝ swɑ:r pɑ:r o'bɔn, ǝ s-ǝ rɛturnǝ .  
 vila:ʒ. ilz-ɛtɛ fatige, e ilz-avɛ fɛ, kɑ:r il vɛnɛ dɛ lwɛ, e  
 5 farʒe dɛ frɔma:ʒ. ilz-ɔrɛ bjɛn-ɛ me s-arɛtɛ dǝz-ǝ dɛ' bɔ  
 k-il vwajɛ syr la plas, pur mǝ'ʒɛ ǝ mɔrso; mɛ il n-a  
 sɛlmǝ dɔ su a ɔ trwa, pur sɛ pɛʒɛ a dine.
- 10 «vule vu parʒɛ,» di l-ǝ d-ɔ, «kɛ ʒɛ vɛ dine pur  
 sɛt-ɔtɛl la?  
 «blagɔɛr!  
 «ʒɛ vu pari kɛ ʒ-i vɛ.  
 «ɛbjɛ, vɑz-i.  
 «kɔ'bjɛ parʒɛ vu?  
 15 «rjɛ dytu; il sɛrɛ kapablɛ dɛ lɛ fɛ:r!  
 «ɛbjɛ, ʒ-i vɛ tudmɛ:m.»  
 e lɛ bɛrʒɛ s-ǝ'vɑ kɔpɛ a la port dɛ l-ɔtɛl.  
 «alɛ mɛ fɛrʒɛ lɛ mɛ:trɛ dɛ l-ɔtɛl, vit!»  
 lɛ mɛ:trɛ d-ɔtɛl ari:v.
- 20 «kɛskɛ vu vule, bɛrʒɛ? nu n-avɔ pɑ bɛzwɛ dɛ fr  
 pur ɔ'ʒurɔi.  
 «nɔ, mɛʒjɔ, sɛ n-ɛ pɑ sa. ʒɛ vudrɛ vu dir ǝ sɛkr  
 ʒ-e pɔɛr k-ɔ (nɔ) nuz-ǝ'tǝ:d isi.
- 25 «nɔ, nɔ, il n-i a pɑ dɛ dǝ'ʒɛ; dɛpɛʒɛ vu, ʒɛ sqi  
 «ɛbjɛ, kɛskɛ vu mɛ dɔnriʒɛ d-ǝ mɔrso d-ɔ:r ɔrɔ kɔm mɛ

## 2. ynmovɛzɛfars

- trwa:bɛrʒɛ, pɑ:sɛtɛswɑ:r pɑrɔ'bɔn:, ǝsǝr  
 alɛrvila:ʒ. izɛtɛfatige, eizavɛfɛ, karivn  
 5 eizɛtɛfarʒɛdfrɔma:ʒ. izɔrɛbjɛnɛme sarɛtɛ dǝzɛdɛbɔ  
 kiwajɛ syr laplas, pur mǝ'ʒɛ ǝ mɔrso; meinavɛpɑsɛlmɛ  
 aɔtrwa, pursɛpɛʒɛ adine.
- 10 «vulevuparʒɛ,» dilɛ'dɔ, «kɛʒvedine purrjɛ astɔ  
 «blagɔɛr!  
 «ʒvuparikʒive.  
 «ɛbɛ, vazi.  
 «kɔmjɛ parʒɛvu?  
 15 «rjɛdytu; isrɛkapab dɛlfɛ:r!  
 «ɛbɛ, ʒivɛtunmɛ:m.»  
 elbɛrʒɛ sǝvakɔpɛ alapɔrt dɛlɔtɛl.  
 «alɛmfɛrʒɛlmɛ:tɛdɛlɔtɛl, vit!»  
 lɛmɛtɛdɛlɔtɛlari:v.
- 20 «kɛswuule, bɛrʒɛ? nunavɔpɑbɛzwɛdfrɔma:ʒ purɔʒ  
 «nɔmɛʒjɔ, sɛpasa. ʒvudrɛvudi:r ǝ  
 mɛʒɛpɔɛr kɔnuzǝ'tǝ:d isi.
- 25 «nɔnɔ, japuddǝ'ʒɛ; dɛpɛʒɛvu, ʒsqiprɛ:se.  
 «ɛbɛ, kɛswumdɔnriʒɛ dɛmɔrsodɔ:r ɔrɔ:kɔmmɛ



## 2. Une mauvaise farce

Trois bergers passaient un soir par Eaux-Bonnes<sup>1)</sup>, en s'en retournant à leur village. Ils étaient fatigués, et ils avaient faim, car ils venaient de loin, et ils étaient chargés de fromages.

Ils auraient bien aimé s'arrêter dans un des beaux hôtels qu'ils voyaient sur la place, pour manger un morceau; mais ils n'avaient pas seulement deux sous à eux trois, pour se payer à diner.

«Voulez-vous parier,» dit l'un d'eux, «que je vais diner pour rien à cet hôtel-là?»

«Blagueur!

«Je vous parie que j'y vais.

«Eh bien, vas-y.

«Combien pariez-vous?

«Rien du tout; il serait capable de le faire!»

«Eh bien, j'y vais tout de même.»

Et le berger s'en va cogner à la porte de l'hôtel.

«Allez me chercher le maître de l'hôtel, vite!»

Le maître d'hôtel arrive.

«Qu'est-ce que vous voulez, berger? Nous n'avons pas besoin de fromage pour aujourd'hui.

«Non, monsieur, ce n'est pas ça. Je voudrais vous dire un secret, mais j'ai peur qu'on (ne) nous entende ici.

«Non, non, il n'y a pas de danger; dépêchez-vous, je suis pressé.

«Eh bien, qu'est-ce que vous me donneriez d'un morceau d'or gros comme mon bras?»

1) Eaux-Bonnes, ville d'eaux du département des Basses-Pyrénées.  
o'bøn:, vil d o dy departamũ de ba:spirene.

«nø parle pa si fœ:r... vwajō vwar sa... nō, atū'de, v  
prū'dre bjē kēlkēfoz? wi, wi, ā'tre, zō vē vu fœ:r dine  
pø; aprē sa, nu kō'zrō.»

5 e lō mē:trō d-ōtēl lō fē ā'tre dāz-yn fā:br u il n-i a  
pērsøn; e la il lqi fē servir œ bō dine: dē la sup, d  
fu, œ biftēk, etsētera. syr tu bō'ku dē vē, e dy bō. s-ē k-  
espēre lō grize e avwar lō mōso d-ō:r a bō marfe. l  
berze nō sē zēne pa pur mā'ze. mē il nō by've pa tr  
10 parsē k-il vule garde tut sa tēt pur sōrtir dē la.

dē tāz-ā tū, lō mē:trō d-ōtēl alē zōte œ ku d-œ:j par y  
pētīt fōnē:trō k-il i avē dū lō my:r; e il etēt-ā'nqije d  
vwar kē le' butē:j nō sē vidē pa. il alē lqi fœ:r porte d  
15 sō mejœ:r, kū lō berze sē lē:v pur s-ā'nale.

«dit dō, berze,» lqi di lō mē:trō syr lō pa dē la pōr  
«vu m-ave dēmā'de sē kē zō vu dōnrē dē vōtrē mōrs  
d-ō:r. mō'tre lō mwa dabō:r, e pqi nu vērō.»

20 mē lō berze lō rōgard dā lez-jō ā rjā :

«a! mēsjo, s-ē kē zō nō l-e paz-ā'kō:r. zō vu dēmā'd  
sa sœlmā pur si z-ā tru've œ.»

25 e ā dizā sla, il desū l-eskalje katr a katr, il prū sō bōt  
e sē bōzas e il fil vēr sō vilā:z, ā lē'sū lō pō:vre mē:trō d-ōtē  
tut-abazurdi.

«parle pasifō:r... wōjōwarsa... nōtū'de, vprū'dreb  
kēkfoz? wiwiā'tre, zveufērdineœ:pø; aprēsa, nuko:zrō.

5 elmetdōtēl lēfētā'tre dāzynfā:br uinjavepērsøn  
ela ilqifēsērvir œbō:dine: dlasup, dēft  
œbiftēk, etsētera. syr tu bō'kudvē, edybī  
sekilēspērelgrize eawarlēmōrsodō:r abōmarfo  
lēberzē nēsēnēpa purmā:ze. meinby'vepatr  
10 paskivulē gardētutsatēt pursōrtir:rdēla.

tā:zā'tūlmetdōtēl alēz'teœkudœ:j paryntitfōnē  
kijavēdūlmy:r; eiletstā'nqije dwarekēbutē:j nēsēv

15 dēpa. ilalēlqifērpōrtēdsōmējœ:r, kālberzeslē:v pursā'nalē  
«ditdōberze,» lqidilmē:trō syr lēpadlapōr

«vumavēdmā'deskēzvudōnrē dāvōtmōrsodō:l  
mō'trēlmwadbō:r, epqinuverō.»

20 mēlberzē lōrgard dāle:zjō ā'rjā :

«a:mēsjo! sēkzōnlēpaā'kō:r. zōvudmā'dēs  
sœlmā, pursi zātru'veœ.»

25 eūdizāsa, idēsūleskalje katakat, iprāsōbōt  
esēbōzas, eifil vērsōvilā:z, ālēsālpo:vmētdōtēl tutabazurd

«Ne parlez pas si fort... Voyons voir ça... Non, attendez, vous prendrez bien quelque chose? Oui, oui, entrez, je vais vous faire dîner un peu; après ça, nous causerons.»

Et le maître d'hôtel le fait entrer dans une chambre où il n'y avait personne; et là il lui fait servir un bon dîner: de la soupe, des choux, un bifteck, et cætera. Surtout beaucoup de vin, et du bon. C'est qu'il espérait le griser et avoir le morceau d'or à bon marché. Le berger ne se gênait pas pour manger. Mais il ne buvait pas trop parce qu'il voulait garder toute sa tête pour sortir de là.

De temps en temps, le maître d'hôtel allait jeter un coup d'œil par une petite fenêtre qu'il y avait dans le mur; et il était ennuyé de voir que les bouteilles ne se vidaient pas. Il allait lui faire porter de son meilleur, quand le berger se lève pour s'en aller.

«Dites donc, berger,» lui dit le maître sur le pas de la porte; «vous m'avez demandé ce que je vous donnerais de votre morceau d'or. Montrez-le-moi d'abord, et puis nous verrons.»

Mais le berger le regarde dans les yeux en riant:

«Ah! monsieur, c'est que je ne l'ai pas encore. Je vous demandais ça seulement pour si j'en trouvais un.»

Et en disant cela, il descend l'escalier quatre à quatre, il prend son bâton et ses besaces et il file vers son village, en laissant le pauvre maître d'hôtel tout abasourdi.

Jean Passy, *Le Maître Phonétique*, 1893.

ʒã pasi, lə mɛ:trə fɔnetik, dizɔisũ katrɔvɛtrɛz.

## anægdæt lēgqistik

## 3. sə k ɔ̃ krwa prɔnɔ'se n ɛ pa s k ɔ̃ prɔnɔ's

- i j a pø d tã, nuz avjõ fe nu ɔ̃ z  
 pørtugē ki aprɛn l frã'se. ɔ̃ zur, i dmã  
 5 ɔ̃ d me' bo'frɛ:r :  
 «kɛskə s ɛ dɔ̃ k sə mo mã:fē kə  
 dit si suvã?  
 «mã:fē? zə n kɔnɛ pa. zə n krwa pa av  
 zame di sa.  
 10 «me si, z vuz asy:r, z l e bjēn ātã'dy; v  
 dit tu l tã.»  
 le fo:z ā restə la pur l ɛstã. me l sw  
 mɔ bo'frɛ:r avet apɛn kɔmã'se yn fra:z, k  
 pørtugē l arɛt :  
 15 «vu vne d di:r sə mo, mã:fē.»  
 e mɔ bo'frɛ:r s apɛrswa k il avɛ kɔmã'se  
 fra:z par le' mo mɛ ā:fē, kə, sã s ān ɛ:trə z  
 apɛrsy, i prɔnɔ's suvã mã:fē. — s ɛt ɛ'si k  
 ɛ:trã'zɛ nuz apɛn kɛkfwa a mjø nuz ātã'dr.

\* \* \*

- 20 nuz avjõ ɔ̃ zur a tablə lə filɔlɔg danwa  
 kɔny ɔto jɛspɛrɛn:. ɔ̃ parlɛ d la prɔnɔ'sjã'sjõ  
 frã'se, e lez ɔ̃ di:zɛ k ɔ̃ prɔnɔ'se tuzur  
 e nɔ il:, dɛvãt yn kɔ'sɔn: (i vɔ, i  
 tã'diskə lez ɔ:trə deklarɛ sɛt prɔnɔ'sjã'sjõ tut  
 25 inyzite parmi le' zã ɛstru:ɪ. mɔ pɛ:r syrtu s  
 avɛk fɔrs kɔ'trə s k il aplɛ ɔ̃ vylgarism afrø.  
 aprɛ l dine, mɛsjø jɛspɛrɛn:, ki n sɛ's z  
 d ɔpsɛrve mɛ:m kãt i diskyt, s aprɔf dɛ mɔ  
 ɛ:nɛ e lɪ: di:  
 30 — ɛbjē, ty sɛ, tɔ pɛ:r, il a di: «mɛsjø jɛspɛr  
 nɛ lez ekute pa, i n say pa s k i di:z!»

zã pasi.

## 4. lã:g literɛ:r e lã:g dy pœpl̥

- i j a, ā:trə la lã:g k ɔn aprã dã le' li:vɛ, ɛ  
 35 dy pœpl̥, dɛ' difɛrã:s parfwa trɛ: grã'd dɔ̃  
 ɔ:trə frã'se nu n nu dutɔ̃ gɛ:r, pars  
 nu sɔ̃ familjɛ:r. pur bjē fɛr sɛ:zi:r sɛ' difɛr

## Ancedotes linguistiques

### 3. Ce qu'on croit prononcer n'est pas ce qu'on prononce

Il y a peu de temps, nous avions chez nous un jeune Portugais qui apprenait le français. Un jour, il demande à un de mes beaux-frères :

«Qu'est-ce que c'est donc que ce mot *manfin* que vous dites si souvent?

«*Manfin*? Je ne connais pas. Je ne crois pas avoir jamais dit ça.

«Mais si, je vous assure, je l'ai bien entendu; vous le dites tout le temps.»

Les choses en restent là pour l'instant. Mais le soir, mon beau-frère avait à peine commencé une phrase, quand le Portugais l'arrête :

«Vous venez de dire ce mot, *manfin*.»

Et mon beau-frère s'aperçoit qu'il avait commencé sa phrase par les mots *mais enfin*, que, sans s'en être jamais aperçu, il prononce souvent *manfin*. — C'est ainsi que les étrangers nous apprennent quelquefois à mieux nous entendre.

\* \* \*

Nous avons un jour à table le philologue danois bien connu Otto Jespersen. On parlait de la prononciation du français, et les uns disaient qu'on prononçait toujours *i*, et non *il*, devant une consonne (*i' vont*, *i' jouent*), tandis que les autres déclaraient cette prononciation tout à fait inusitée parmi les gens instruits. Mon père surtout s'élevait avec force contre ce qu'il appelait un vulgarisme affreux.

Après le dîner, M. Jespersen, qui ne cesse jamais d'observer même quand il discute, s'approche de mon frère aîné et lui dit :

— Eh bien, tu sais, ton père, il a dit : «Monsieur Jespersen, ne les écoutez pas, i' n' savent pas ce qu'i' disent!»

Jean Passy.

### 4. Langue littéraire et langue du peuple

Il y a, entre la langue qu'on apprend dans les livres et celle du peuple, des différences parfois très grandes dont nous autres Français nous ne nous doutons guère, parce qu'elles nous sont familières. Pour bien faire saisir ces différences,

ðe d no plyz ilystræ rōmanist rakōte dūz ðe  
 se: ku:r lə fe sɣivū :  
 i s prōmne ðe zur oz ūvirō d pari avek ðe  
 o:t etrāze, om de ply distēge e savū lēgɣis  
 5 ki parle l frāse pyrmā e sū grāt aksū. n  
 s ets l frāse de livr.  
 le: dō prōmno:r ari:v o:pre d ðe fū u  
 peizū koeje de pwar. i s met a ko:ze ave  
 lqi, e d fl ūn egɣi:j l etrāze ū vjet a dmād  
 10 o brav om:, a ki i mōtre ðe frui :  
 «purje vu mē dir kel ūn e la savo:r?»  
 s ete dy frāse, dy frāse kōrekt, elegā mēm, s  
 vu vule; me s ete dy frāse tel k ō ll ekri, e n  
 tel k ō l parl. lə bonom:, ki n ave pa grā  
 15 literaty:r, nē kōprā pa, e restē la, tu kōfy  
 alō:r lə profeso:r frāse, ki vwaje d u vns l mak  
 tradqi la kestjō dā la lūg dy poepl :  
 «s mēsjo vu dmād kel gu k sa a!»  
 e tudsqit lə peizū kōprā.

20 dā not miljō ōn o:re di: «kel gu sa at i»  
 u pte:trə n o:ret ō pa po:ze la kestjō dytu.  
 si la diferā:s ūtre l frāse tel kə l parlə lə  
 klas estruqit e selqi de livr e mwē grād, el e  
 purtā reel. lə kōtrastə ki egzistə suvū, dā lə  
 25 buf dez etrāze, ūtre la pō:p d ekspresjō arkab  
 e lez sro:r de prōnō:sjō:sjō u d kōstryksjō, prōdɣ  
 tuzur yn fa:ʃø:z ēpresjō. mjø vo vize ðen ideal  
 mwē:z elve, e i atē:dr.

zā pasi.

30

## 5. lafō e l amato:r

ðen amato:r, ki s pike d bjē dir, demā:da ðe  
 zur de lsō o selebre tragedjē lafō. i ferfē  
 mwē de kōsē:j, kə l ōkuzjō d s ūtā:drə lwe pa  
 ðe grāt artist. i fwa:zi dō, par flatri, lə ply bo  
 35 ro:l de sō mē:tr: o:rozman:.

«...tōn o:rgø:j, isi, sē sōret il flate  
 d efasē:r o:rozman ū zenerozite?  
 rōprū ta liberte, rā:portē te rifs!»

un de nos plus illustres romanistes racontait dans un de ses cours le fait suivant:

Il se promenait un jour aux environs de Paris avec un hôte étranger, homme des plus distingués et savant linguiste, qui parlait le français purement et sans grand accent. Mais c'était le français des livres.

Les deux promeneurs arrivent auprès d'un champ où un paysan cueillait des poires. Ils se mettent à causer avec lui, et de fil en aiguille l'étranger en vient à demander au brave homme, à qui il montrait un fruit:

«Pourriez-vous me dire quelle en est la saveur?»

C'était du français, du français correct, élégant même, si vous voulez; mais c'était du français tel qu'on l'écrit, et non tel qu'on le parle. Le bonhomme, qui n'avait pas grande littérature, ne comprend pas et reste là tout confus.

Alors le professeur français, qui voyait d'où venait le mal, traduit la question dans la langue du peuple:

«Ce monsieur vous demande quel goût qu'ça a!»

Et tout de suite le paysan comprend.

Dans notre milieu on aurait dit: «Quel goût ça a-t-il?» Ou peut-être n'aurait-on pas posé la question du tout.

Si la différence entre le français tel que le parle la classe instruite et celui des livres est moins grande, elle est pourtant réelle. Le contraste qui existe souvent, dans la bouche des étrangers, entre la pompe d'expressions archaïques et les erreurs de prononciation ou de construction, produit toujours une fâcheuse impression. Mieux vaut viser un idéal moins élevé, et y atteindre.

Jean PASSY.

### 30 5. Lafon et l'amateur

Un amateur, qui se piquait de bien dire, demanda un jour des leçons au célèbre tragédien Lafon. Il cherchait moins des conseils que l'occasion de s'entendre louer par un grand artiste. Il choisit donc, par flatterie, le plus beau rôle de son maître: Orosmane.

«... ton orgueil, ici, se serait-il flatté  
D'effacer Orosmane en générosité?  
Prends ta liberté, remporte t*es* richesses!»

- «**tɛ:** rɪfɛs!» di bryskəmũ lafõ ã l ɛ'te-  
 rõpũ. — «s ɛ s kə ɔ e di.» — «nõ! vuz ave  
 di: **tɛ:** rɪfɛs!» — l amatœ:r kõtiny :  
 «a l œ:r də se rã'sõ, ɔwẽ me ɔystə larɔɛs...»
- 5 «**mɛ:** ɔystə larɔɛs,» s ekri lafõ. — «i m sũ-  
 blet avwar di...» — «vuz ave di: **mɛ:** ɔystə larɔɛs.» —  
 l amatœ:r kõtiny :  
 «o'ljõ də di: kretjẽ kə ɔə dwa t akorde,  
 ɔə t ã vø done sũ; ty pø le' demũ'de...»
- 10 «**lɛ:**!» — l amatœ:r kãmũ:s a s truble.  
 «k ilz a:j syr te' pa.....»  
 «**tɛ:**!» — pur lə ku, l amatœ:r pike, blese,  
 lqi repõ: «me mæsjsø! ɔə parl kəm ɔ parl  
 dũ l mõ:d.»
- 15 «lə mõ:d ɛ l mõ:d, mæsjsø», rɛpri lafõ frwad-  
 mũ, «mɛ l ar ɛ l ar; la lekty:r ɛ la lekty:r, e  
 se rɛglə nə sõ pa sɛl də la kõ'vɛrsã'sjõ.»<sup>1)</sup>  
 ernest laquve, l ar də la lekty:r, pari, hetsel.

## 6. pa d ɛs!

- 20 ã ɔur, dãz yn pjɛʃ də madam də ɔirardẽ, «la  
 ɔwa fe pœ:r», la ɔœn aktris ɔarɔə dy ro:l də l ɛ-  
 ɔeny di, ã parlã də flœ:r k ɛ l ave plã'te avsk  
 sõ frœ:r: «nu lez avjõ plã'tez ã'sã:blj», ã fõzũ  
 sũ'tir l ɛs. madam də ɔirardẽ bõ:di syr sa fɛ:z. «pa  
 25 d ɛs! pa d ɛs!» s ekriat ɛl: «plã'te ã'sã:blj. vu  
 n ave pa l drwa d fɛr də parɛ:j ljɛ:zõ a vøtr œ:ɔ!  
 ɔə m møk də la gramme:r! i n j a k yn rɛ-

1) la plypa:r dez ɔrtœpistə frã'sɛ, — mɛ:trə də dikajõ u  
 d elokysjõ, — rækomũ:d ã'kor oɔurdui la pronõsja:sjõ lɛ,  
 30 dɛ, mɛ, tɛ, sɛ, sɛ, avɛk ɛ uvɛ:r, kwak ɔ prõnõ:s ã general,  
 a pari e dũ la ply grã'd parti d la frã:s, le, de, me, tɛ,  
 se, se, avɛk œn e fɛrme u mifɛrme [ɛ, ɛ'tɛrmedjɛ:r ã'trɛ e  
 e ɛ], ɔrdinɛrmũ ã pø alõ'ɔe. o'si bõ:ku d aktœ:r,  
 syrta sø dy teã'trə frã'sɛ, prõnõ:s, u fɛrʃ a prõnõ:s,  
 35 dũ la trãɔedi e la ʎo:t kœmedi, dez ɛ uvɛ:r dũ se mo.  
 vwa:r l ɛ'trɔdyksjõ, paragraf karã'teũ.



«*Tais*... richesses!» dit brusquement Lafon en l'interrompant. — «C'est ce que j'ai dit.» — «Non! vous avez dit: *tés* richesses!» — L'amateur continue:

«A l'or de ces rançons, joins *més* justes largesses...»

5 «*Mais*... justes largesses,» s'écrie Lafon. — «Il me semblait avoir dit...» — «Vous avez dit: *més* justes largesses.» — L'amateur continue:

«Au lieu de dix chrétiens que je dois t'accorder, Je t'en veux donner cent; tu peux *lés* demander...»

10 «*Lais!*» — L'amateur commence à se troubler.

«Qu'ils aillent sur *tés* pas...»

«*Tais!*» — Pour le coup, l'amateur piqué, blessé, lui répond: «Mais, monsieur! je parle comme on parle dans le monde.»

15 «Le monde est le monde, monsieur», reprit Lafon froidement, «mais l'art est l'art; la lecture est la lecture, et ses règles ne sont pas celles de la conversation.»<sup>1)</sup>

Ernest LEGOUVÉ, *L'art de la lecture*, Paris, Hetzel.

## 6. Pas d's!

20 Un jour, dans une pièce de Mme de Girardin, «La joie fait peur», la jeune actrice chargée du rôle de l'ingénue dit, en parlant de fleurs qu'elle avait plantées avec son frère: «Nous les avons plantées-ensemble», en faisant sentir l's. Mme de Girardin bondit sur sa chaise. «Pas  
25 d's! Pas d's!», s'écria-t-elle. «Planté ensemble. Vous n'avez pas le droit de faire de pareilles liaisons à votre âge! Je me moque de la grammaire! Il n'y a qu'une rè-

1) La plupart des orthoépistes français, — maîtres de diction ou d'élocution, — recommandent encore aujourd'hui la prononciation *lès*,  
30 *dès*, *mès*, *tès*, *sès*, *cès*, avec *è* ouvert, quoiqu'on prononce en général, à Paris et dans la plus grande partie de la France, *lés*, *dés*, *més*, *tés*,  
*sés*, *cés*, avec un *é* fermé ou mi-fermé [(è), intermédiaire entre (e) et (ɛ)], ordinairement un peu allongé. Aussi beaucoup d'acteurs, surtout ceux du Théâtre-Français, prononcent, ou cherchent à prononcer,  
35 dans la tragédie et la haute comédie, des *è* ouverts dans ces mots. Voir l'Introduction, § 41.

glø pur lez ē:zēny, s ē d ē:tr ē:zēny! sēt afrō:z es  
 vu vjējirē dē dī:z ā! el fōrē d vu yn armūd  
 o:ljō d yn ā:rjet! o: l afrō:z es!»  
 ernst lēgurve, l a:r dē la lēkty:r, pari, hetsel.

5 7. rymatis e egzērsisimē

ō dmā:de a yn dam: kōmūt el sē portē.  
 «o:», repō:dit el:, «zē sufrē bo:ku d ē rymatis.»<sup>1)</sup>  
 «ā s ku la, madam:», lqi dit ō, «fēt bo:ku  
 d egzērsism.»<sup>1)</sup>

10 8. ē kōplimā pō grasjō

ā dizqisā sē:kātđō, ē trē ho persōna:z ave reyni  
 dāz ē bā:ke, ministrō, marefo, amiro, zenero,  
 prefē, mē:r, etsētera, ē:si kē tu le rprezātū de pū:  
 sūs etrā:zē:r. aprē plyzjōer tō:st, lē rprezātū  
 15 d ē pei kē zē n nōmre pā, sē lē:v e di:  
 «mēsjo, zē n sōrē mjō repō:dr a tu sē grasjō tō:st  
 k ā by:vū a la sātē dē tu lez ē:ro<sup>2)</sup> (le: zero)  
 isi prezū.» — bevy ki a fē dī:r lē lādme  
 a ē pti zurnal kō:stik: «a: mēsjo en a di  
 20 yn grād verite sū s ā dute.»

9. patakē:s

ē plezū etst ako:te d dō: dam:; tutaku  
 i truy su sa mē ēn evā:ta:j. «madam:»,  
 dit i a la prēmje:r, «sēt evā:ta:j st i a vu?» —  
 25 «i n ē pwēz a mwa, mēsjo.» — «st i a vu,  
 madam:?» dit i ā l prezātū a l o:tr. —  
 «i n ē pat a mwa, mēsjo.» — «pūisk i n ē pwēz a vu,  
 e k i n ē pat a vu, ma fwa, zē n se pat a kē:s!»  
 l avā:ty:r fi dy brqi, e dōna nēsūs a s mo popylēr  
 30 (patakē:s), ā:kōr ān y:za:z o:zurdqi.

10. nōdje e dypati

ē zūr kē nōdje li:zē a l akademi de rmark  
 syr la lū:q frā:sē:z, i dī:zē kē l tē ā:trē dō:z i  
 a dōrdinē:r, e sof kēlkēz eksepsjō, lē sō d l es.  
 35 «vu vu trō:pe, nōdje, la rēgl ē sūz eksepsjō,»  
 lqi krija emauqel dypati. — «mō fēr kō:frē:r,»

1) rymatism u rymatizm; egzērsis. — 2) le: hero.

pour les ingénues, c'est d'être ingénues! Cette affreuse s  
s vieillirait de dix ans! Elle ferait de vous une Armande  
lieu d'une Henriette! Oh! l'affreuse s!»

Ernest LEGOUVÉ, *L'art de la lecture*, Paris, Hetzel.

### 7. Rhumatisme et exercice

On demandait à une dame comment elle se portait.  
h», répondit-elle, «je souffre beaucoup d'un *rhumatisme*<sup>1</sup>).»  
n ce cas-là, madame», lui dit-on, «faites beaucoup  
*exercice*<sup>1</sup>).»

### 8. Un compliment peu gracieux

En 1852, un très haut personnage avait réuni, dans un  
nquet, ministres, maréchaux, amiraux, généraux, préfets,  
aires, etc., ainsi que tous les représentants des puissances  
angères. Après plusieurs toasts, le représentant d'un  
ys que je ne nommerai pas, se lève et dit: «Messieurs, je  
saurais mieux répondre à tous ces gracieux toasts qu'en  
vant à la santé de tous *les-héros*<sup>2</sup>) (les zéros) ici présents.» —  
vue qui a fait dire, le lendemain, à un petit journal  
istique: «Ah! M. N. a dit une grande vérité sans  
n douter!»

### 9. Pataqués

Un plaisant était à côté de deux dames; tout à coup  
trouve sous sa main un éventail. «Madame», dit-il à  
première, «cet éventail est-il à vous?» — «Il n'est point  
moi, monsieur.» — «Est-il à vous, madame?» dit-il  
le présentant à l'autre. — «Il n'est pas-*t* à moi, mon-  
sur.» — «Puisqu'il n'est point-*z* à vous, et qu'il n'est  
*s-t* à vous, ma foi, je ne sais pas-*t* à qu'est-ce!» L'aven-  
re fit du bruit, et donna naissance à ce mot populaire  
*ataqués*), encore en usage aujourd'hui.

### 10. Nodier et Dupaty

Un jour que Nodier lisait à l'Académie des remarques  
r la langue française, il disait que le *t* entre deux *i* a,  
ordinaire, et sauf quelques exceptions, le son de l's.  
ous vous trompez, Nodier, la règle est sans exceptions,»  
cria Emmanuel Dupaty. — «Mon cher confrère,»

1) rhumatisme; exercice. — 2) les héros.

replika læ malisjō gramma:rjē avek yn ymlite  
 sarkastik, «præne pisje<sup>1)</sup> dē mōn iparū:s e fet  
 mwa l amisje<sup>1)</sup> dē m repete scelmū la mwasje<sup>1)</sup>  
 dē s kə vu vne dē m dir.» l akademi ri, e dypati resta  
 5 kō-vē:ky ki i j ave dez eksepsjō.

### 11. pwatrin dē kalsō

ōn ā:gle vāne d lwe a pari yn fū:brē garni.  
 ā rū:zū sez afēr, i s aperswa k le: tirwar dē sa  
 kōmōd nā s uvvrē pu bjē. avā d ale s plē:dr  
 10 o prōprietēr, il etydi sō diksjōnēr e fabrik sa  
 frōz. i truy kə «tjfest» sē di «pwatrin:», e «drō:z»,  
 «kalsō.» i desū dō, e avek sa gravite ā:glōsaksōn:  
 i dmū:d :

«mēsjs, vudrije vu fēr arū:zē ma pwatrin dē  
 15 kalsō?»

vu vwaje d isi la stypefaksjō dy bōnōm: i sē dmū-  
 dē sār dut si lez ā:gle etē kō:forme o:trēmā  
 k nu, e si la pwatrin lōer puse dā le: zū:b.

zā pasi.

20

### 12. sē:zermē madam:!

ō frū:se dāvet ale ān ā:glōtēr pur sez afēr.  
 il etē bjēn ā:barase, kar i n save pu ō mo  
 d ā:gle. i va truve ō d sez ami e lqi di:  
 «mō fēr, twa ki se si bjē l ā:gle, aprū m ā  
 25 dō kek mo.

«avek ple:zir. wājō; avā tu, i fo k ō frū-  
 se swa poli. se ty kōmā ō di mersi?»

«nō.

«ō di θæŋkjuw.

30 «sē:kju! e kōmū eskə zē m rapelre sa?

«ebjē, pūs a sē:klu.<sup>2)</sup>

«tjē st yn ide. zē dire sē:klu. s e ply sē:pl.»

arive ān ā:glōtēr, lē mēsjs e rsy ō swar dāz  
 yn fami:j pur lakel il avet yn lētre dē rkōmā-

35 1) pitje, amitje, mwatje.

2) vil dez ā:virō d pari.

qua le malicieux grammairien avec une humilité astique, «prenez *pitié*<sup>1)</sup> de mon ignorance et faites-  
l'*amitié*<sup>1)</sup> de me répéter seulement la *moitié*<sup>1)</sup> de ce que  
s venez de me dire.» L'Académie rit, et Dupaty resta  
vaincu qu'il y avait des exceptions.

## 11. Poitrine de caleçon

Un Anglais venait de louer à Paris une chambre garnie.  
rangeant ses affaires, il s'aperçoit que les tiroirs de sa  
mode ne s'ouvrent pas bien. Avant d'aller se plaindre  
propriétaire, il étudie son dictionnaire et fabrique sa  
rase. Il trouve que *chest* se dit «poitrine» et *drawers*,  
«léçon». Il descend donc, et avec sa gravité anglo-saxonne,  
demande:

«Monsieur, voudriez-vous faire arranger ma poitrine de  
léçon?»

Vous voyez d'ici la stupéfaction du bonhomme. Il se deman-  
dit sans doute si les Anglais étaient conformés autrement  
e nous, et si la poitrine leur poussait dans les jambes.

Jean Passy.

## 12. Saint-Germain, Madame!

Un Français devait aller en Angleterre pour ses affaires.  
était bien embarrassé, car il ne savait pas un mot  
anglais. Il va trouver un de ses amis et lui dit:

«Mon cher, toi qui sais si bien l'anglais, apprends-m'en  
me quelques mots.

«Avec plaisir. Voyons; avant tout, il faut qu'un Fran-  
is soit poli. Sais-tu comment on dit merci?

«Non.

«On dit *thank you*.

«*Sainquiou!* Et comment est-ce que je me rappellerai ça?

«Eh bien, pense à Saint-Cloud.<sup>2)</sup>»

«Tiens, c'est une idée. Je dirai Saint-Cloud. C'est plus simple.»

Arrivé en Angleterre, le monsieur est reçu un soir dans  
le famille pour laquelle il avait une lettre de recomman-

1) pitié, amitié, moitié.

2) ville des environs de Paris.

a le malicieux grammairien avec une humilité ique, «prenez *micicé*<sup>1)</sup> de mon ignorance et faites-*micicé*<sup>1)</sup> de me répéter seulement la *moicicé*<sup>1)</sup> de ce que venez de me dire.» L'Académie rit, et Dupaty resta muet qu'il y avait des exceptions.

### 11. Poitrine de caleçon

Un Anglais venait de louer à Paris une chambre garnie. En rangeant ses affaires, il s'aperçoit que les tiroirs de son bureau ne s'ouvrent pas bien. Avant d'aller se plaindre au propriétaire, il étudie son dictionnaire et fabrique une lettre. Il trouve que *chest* se dit «poitrine» et *drawers*, «caleçons». Il descend donc, et avec sa gravité anglo-saxonne, il écrit :

Monsieur, voudriez-vous faire arranger ma poitrine de caleçon ?

Vous voyez d'ici la stupéfaction du bonhomme. Il se demande sans doute si les Anglais étaient conformés autrement qu'en France, et si la poitrine leur poussait dans les jambes.

Jean FERRY

### 12. Saint-Germain, Madame!

Un Français devait aller en Angleterre pour ses affaires. Il se sentait bien embarrassé, car il ne savait pas un mot d'anglais. Il va trouver un de ses amis et lui dit :

Mon cher, toi qui sais si bien l'anglais, apprends-m'en quelques mots.

Avec plaisir. Voyons; avant tout, il faut qu'on s'entende politement. Sais-tu comment on dit merci ?

Non.

On dit *thank you*.

Merci ! Et comment est-ce que je me rappelle ça ? Ah bien, pense à Saint-Cloud.

Oh, c'est une idée. Je dirai Saint-Cloud. C'est plus facile à retenir. En France, le monsieur qui a dit ça s'appelle M. de Saint-Cloud. C'est une ville de France. Elle a une belle église.

Paris.

replika lə malisjə gramma:rjē avək yn ymlite  
 sarkastik, «prəne pisje<sup>1)</sup> də mōn ipərūs e fsi  
 mwa l amisje<sup>1)</sup> də m repste soelmū la mwasje<sup>1)</sup>  
 də s kə vu vne də m dir.» l akademi ri, e dypati resta  
 5 kō-vē'ky ki i j avē dez eksepsjō.

## 11. pwatrin də kalsō

ōn ā'gle vāns d lwe a pari yn fū:brə garni.  
 ā rūzū sez afēr, i s aperswa k le' tirwar də s  
 kōmōd nə s uvrə pa bjē. avū d ale s plēdr  
 10 o prōprijetēr, il etydi sō diksjōnēr e fabrik s  
 fra:z. i truy kə «tjēst» sə di «pwatrin:», e «drə:əz»,  
 «kalsō.» i desū dō, e avək sa gravite ā'glōsaksōn,  
 i dmūd :

«mēsjo, vudrije vu fēr arā'zə ma pwatrin də  
 15 kalsō?»

vu vwaje d isi la stypefaksjō dy bōnəm: i sē dmū-  
 de sā' dut si lez ā'gle etē kō'forme otrēmā  
 k nu, e si la pwatrin lōer pusē dā le' zū:b.

zū pasi.

20

## 12. sē'zermē madam:!

ō frū'se dāvet ale ān ā'glōtēr pur sez afēr.  
 il etē bjēn ā'barase, kar i n save pa ō mo  
 d ā'gle. i va truve ō d se'z ami e lqi di :

«mō fēr, twa ki se si bjē l ā'gle, aprū mā  
 25 dō kək mo.

«avək ple'zir. wājō; avū tu, i fo k ō frū-  
 se swa poli. se ty kōmā ō di mersi?»

«nō.

«ō di θəŋkjuw.

30 «sē'kju! e kōmū eskə zə m rapelre sa?

«ebjē, pās a sē'klu.<sup>2)</sup>

«tjē st yn ide. zə dire sē'klu. s e ply sē'pl.»

ari've ān ā'glōtēr, lə mēsjo e rsy ō swar dāz  
 yn fami:j pur lakel il avst yn letre də rkomā-

35 1) pitje, amitje, mwatje.

2) vil dez ā'virō d pari.

liqua le malicieux grammairien avec une humilité castique, «prenez *pitié*<sup>1)</sup> de mon ignorance et faites-moi l'*amitié*<sup>1)</sup> de me répéter seulement la *moitié*<sup>1)</sup> de ce que vous venez de me dire.» L'Académie rit, et Dupaty resta vaincu qu'il y avait des exceptions.

### 11. Poitrine de caleçon

Un Anglais venait de louer à Paris une chambre garnie. En rangeant ses affaires, il s'aperçoit que les tiroirs de sa commode ne s'ouvrent pas bien. Avant d'aller se plaindre au propriétaire, il étudie son dictionnaire et fabrique sa rase. Il trouve que *chest* se dit «poitrine» et *drawers*, «caleçon». Il descend donc, et avec sa gravité anglo-saxonne, demande:

«Monsieur, voudriez-vous faire arranger ma poitrine de caleçon?»

Vous voyez d'ici la stupéfaction du bonhomme. Il se demandait sans doute si les Anglais étaient conformés autrement que nous, et si la poitrine leur poussait dans les jambes.

Jean PASSY.

### 12. Saint-Germain, Madame!

Un Français devait aller en Angleterre pour ses affaires. Il était bien embarrassé, car il ne savait pas un mot d'anglais. Il va trouver un de ses amis et lui dit:

«Mon cher, toi qui sais si bien l'anglais, apprends-m'en quelques mots.

«Avec plaisir. Voyons; avant tout, il faut qu'un Français soit poli. Sais-tu comment on dit merci?»

«Non.

«On dit *thank you*.

«*Sainquiou!* Et comment est-ce que je me rappellerai ça? «Eh bien, pense à Saint-Cloud.<sup>2)</sup>»

«Tiens, c'est une idée. Je dirai Saint-Cloud. C'est plus simple.» Arrivé en Angleterre, le monsieur est reçu un soir dans une famille pour laquelle il avait une lettre de recomman-

1) pitié, amitié, moitié.

2) ville des environs de Paris.



darsjō. ver dirz æ:r, ð sər lə te. zyskə lə  
 ðn avə parle frūsə, də sərɔt kəl məsjə avət y bə: ʒə.  
 me i sārte bjē kə pur sutnir l ɔnær  
 də sō peji, i fals mōtre sa sjūs. zystamā,  
 5 sōn ami lqi avət apri si ʒənʒəmā a dir mersl.  
 sœlmā, i n sə suvnə ply tutafə: i savə bjē  
 kə s etə l nō d yn vil dez āvirō d pəri, me etə: ʒ  
 versə:ʒ, etə: s marli, etə: s sē:ʒermē? wi wi,  
 s etət œ sē, s etə sē:ʒermē. e kəm la dam  
 10 də la me:zō lqi tāde yn tərʒ də te, i s ʒkliā  
 grasjəzmā, e di avək yn satisfaksjō viziblə:  
 «sē:ʒermē madam:!»

ʒā pasl.

## 13. yn avātyr d ətəl:

15 œ ʒur, döz āgle, ki fəzət œ ptū vwaja:ʒ a pje  
 ā frūs, ari:v dāz œn ətəl, u i vule pə:se la nqi.  
 i dmā:d yn fū:brə, fō mōte lœr sak, e alym  
 dy fə. pqi l œ d ø sə mət a fər sa kərəspōdūs.  
 l ɔ:trə vulst ale s prəmne.  
 20 «ai sei, bèn,» lqi di l prəmje, «təl də weite  
 nət tə lèt də faie gou aut; it s sou kould hi:ə  
 tu dʒ n parlət ākər frūsə k a ku d diksjənər.  
 bən prū dō l sjē, e i fərʃ, l œ aprə l ɔ:tr, tu le mo  
 k i lqi fo: «duw nət lèt», «nə lə:se pə»; «də faie»,  
 25 «lə fə»; «gou aut», «sərti:r». bō. i desā, apəl lə valə d fū:brə, e lqi di  
 avək sa mōvə:ʒ prənō:sjə:sjō d utrēmā:f:  
 «gə:səŋ, nə leisi pə: lə fjuw sɔ:ti:və.»  
 lə garsō, sū trə kōprūd:r, repō: «nō məsjə.»  
 30 l āgle sər, e l garsō refle:ʃi:  
 «lə fju? kək i vø dir, lə fju? lə fu ptə:ʒ?  
 esk i srə fu par azər, sō kōpapō? dam,  
 sa n m etənrə pə: i m a fə mōte œ grū baks  
 d o frwəð pur sə bə:ne. i fo st fu pur prūd:r  
 35 œ bē par sə tū la! alər i vø fər də mwa  
 œ gardəfu? mersl! e si i dəvjē fyrjə?  
 i fōdra k ʒə l tjen:? il ɛ kapab də tu kərə  
 dū la me:zō, si ʒ vø l āpə:ʃə d sərɔt:r; e d m asəme,  
 pardəsy l marʃe! — o ʒ l āfərm, s ɛ ply syr.  
 40 k i gard sō fu lqi mēm, st ot wazo;  
 ʒ m ā lə:v le mē!»

tion. Vers dix heures, on sert le thé. Jusque-là, on avait parlé français, de sorte que le monsieur avait eu beaucoup. Mais il sentait bien que, pour soutenir l'honneur de son pays, il fallait montrer sa science. Justement, son ami lui avait appris si ingénieusement à dire merci. Seulement, il ne se souvenait plus tout à fait: il savait bien que c'était le nom d'une ville des environs de Paris, mais était-ce Versailles, était-ce Marly, était-ce Saint-Germain? Oui, oui, c'était un saint, c'était Saint-Germain. Et comme la dame de la maison lui tendait une tasse de thé, il s'incline poliment, et dit avec une satisfaction visible: «Saint-Germain, madame!»

Jean Passy.

### 13. Une aventure d'hôtel

Un jour, deux Anglais, qui faisaient un petit voyage à Paris en France, arrivent dans un hôtel où ils voulaient passer la nuit. Ils demandent une chambre, font monter leurs sacs et allument du feu. Puis l'un d'eux se met à lire sa correspondance. L'autre voulait aller se promener.

«*I say, Ben,*» lui dit le premier, «*tell the waiter not to put the fire go out; it's so cold here!*»

Tous deux ne parlaient encore français qu'à coup de dictionnaire. Ben prend donc le sien, et il cherche, l'un après l'autre, tous les mots qu'il lui faut: *Do not let, ne laissez pas*; *the fire*, «le feu»; *go out*, «sortir».

Bon. Il descend, appelle le valet de chambre, et lui dit avec sa mauvaise prononciation d'outre-Manche:

«Garçon, ne laissez pas le *fiou* sortir.»

Le garçon, sans trop comprendre, répond: «Non, monsieur.»

L'Anglais sort, et le garçon réfléchit:

«Le fiou? Qu'est-ce qu'il veut dire, le fiou? Le fou, peut-être? Est-ce qu'il serait fou, par hasard, son compagnon? Dame, ça ne m'étonnerait pas: il m'a fait monter un grand seau d'eau froide pour se baigner. Il faut être fou pour prendre un bain par ce temps-là! Alors il veut faire de moi un garde-fou? Merci! Et s'il devient furieux? Il voudra que je le tienne? Il est capable de tout casser dans la maison, si je veux l'empêcher de sortir; et de l'assommer par-dessus le marché! Oh! je l'enferme, c'est plus sûr. Qu'il garde son fou lui-même, cet autre seau; je m'en lave les mains!»

glø pur lez ē:ženy, s e d ē:tr ē:ženy! set afrø:z es  
 vu vje:ri:re dā dir: ū! el fere d vu yn armūd  
 o:ljø d yn ū:rjet! o: l afrø:z es!»  
 .ernest leguve, l a:r dē la lekty:r, pari, hetssl:.

5 7. rymatis e egzersisme  
 5 dmā:dē a yn dam: kōmūt el sē pōrt.  
 «o:», repō:dīt el:, «žē sufrē bo:ku d ē rymatis.»<sup>1)</sup>  
 «ū s ka la, madam:», lqi dīt 5, «fež bo:ku  
 d egzersism.»<sup>1)</sup>

10 8. ē kōplimā pø grasjō  
 ā dizqisā sē:kātdø, ē tre ho persōna:ž ave reyni  
 dāz ē bā:ke, ministrē, marefo, amiro, ženero,  
 prefe, mē:r, etsetersa, ē:si kō tu le' rprezātū de' pqi-  
 sūs etrā:žē:r. aprē plyzjer tost, lē rprezātū  
 15 d ē pei kō žē n nōmre pā, sē lē:v e di:  
 «mēsjo, žē n sōrē mjō repō:dr a tu sē grasjō tost  
 k ā by:vā a la sū:te dā tu lez ero<sup>2)</sup> (le' zē:ro)  
 isi prezā.» — bevy ki a fē dir: lē lādmē  
 a ē pti žurnal kō:stik: «a: mēsjo en a di  
 20 yn grād verite sū s ā dute.»

## 9. patake:s

ē plezū etst akō:te d dō: dam:; tutaku  
 i truy su sa mē ēn evā:ta:j. «madam:»,  
 dīt i a la prēmje:r, «set evā:ta:j et i a vu?» —  
 25 «i n ē pwēz a mwa, mēsjo.» — «et i a vu,  
 madam:?» dīt i ā l prezātū a l o:tr: —  
 «i n ē pat a mwa, mēsjo.» — «pqiisk i n ē pwēz a vu,  
 e k i n ē pat a vu, ma fwa, žē n sē pat a kē:sl»  
 l avā:ty:r fi dy brqi, e dona nēsūs a s mo popylēr  
 30 (patake:s), ā:kōr ān y:za:ž ožurđi.

## 10. nōdje e dypati

ē žur: kō nōdje li:ze a l akademi de' rmark  
 syr la lā:ğ frā:se:ž, i dir:ze kō l te ā:trē dō:ž i  
 a dōrdinēr, e so'f kelkēz eksepsjō, lē sō d l es.  
 35 «vu vu trō:pe, nōdje, la reql ē sūz eksepsjō,»  
 lqi krija emanuēl dypati. — «mō fer kō:frē:r,»

1) rymatism u rymatizm; egzersis. — 2) le' hero.

es dix heures, on sert le thé. Jusque-là, on avait  
 mais, de sorte que le monsieur avait eu beau  
 il sentait bien que, pour soutenir l'honneur  
 il fallait montrer sa science. Justement, son ami  
 pris si ingénieusement à dire merci. Seulement,  
 souvenait plus tout à fait: il savait bien que  
 om d'une ville des environs de Paris, mais était-ce  
 était-ce Marly, était-ce Saint-Germain? Oui, oui,  
 saint, c'était Saint-Germain. Et comme la dame  
 sison lui tendait une tasse de thé, il s'incline  
 ent, et dit avec une satisfaction visible: «Saint  
 madame!»

JEAN PASCÉ

### 13. Une aventure d'hôtel

our, deux Anglais, qui faisaient un petit voyage à  
 France, arrivent dans un hôtel où ils voulaient  
 nuit. Ils demandent une chambre, font monter  
 et allument du feu. Puis l'un d'eux se met à  
 correspondance. L'autre voulait aller se promener  
 ay, Ben,» lui dit le premier, «tell the waiter not to  
 go out; it's so cold here!»

deux ne parlaient encore français que par un  
 ire. Ben prend donc le soin de leur expliquer. L'un  
 autre, tous les mots qu'il voit écrits: «Do not let  
 go; the fire, «le feu est allumé, ne laissez pas»;

Il descend, appelle le garçon et lui dit, par sa  
 mauvaise prononciation d'écriteux français:

«garçon, ne laissez pas le feu sortir.  
 garçon, sans trop comprendre, répond: «Do not let  
 the fire go out.»

«fiou? Qu'est-ce qu'il veut dire à tout ça? Ça veut  
 st-ce qu'il serait fou par un instant de sonner le  
 a ne m'étonnerait pas si un jour un monsieur de grand  
 eau froide pour se rafraîchir. Ça veut dire: «Do not  
 un bain par ce temps-ci. Ça veut dire: «Do not  
 an garde-fou? Merci. Ça veut dire: «Do not  
 ue je le tienne? Ça veut dire: «Do not let me  
 si je veux l'importance de la chose, ça veut dire:  
 dessus le monsieur dit: «Do not let me  
 il garde son feu au chaud. Ça veut dire: «Do not  
 les mains.»

replika læ malisjō grammərjē avek yn ymlite  
 sarkastik, «prone pisje<sup>1)</sup> dē mōn inōrūs e fst  
 mwa l amisje<sup>1)</sup> dē m repete scelmū la mwasje<sup>1)</sup>  
 dē s kē vu vne dē m dir.» l akademi ri, e dypati rsta  
 5 kōvēky ki i j ave dez eksepsjō.

## 11. pwatrin dē kalsō

ōn āgļe vāns d lwe a pari yn jābrē garni.  
 ā rāzū sez afēr, i s aperswa k le tirwar dē sa  
 komōd nē s uvrē pu bjē. avā d ale s plēdr  
 10 o prōprietēr, il etydi sō diksjōnēr e fabrik sa  
 frōz. i truy kē «tjēst» sē di «pwatrin:», e «drōez»,  
 «kalsō.» i desū dō, e avek sa gravite āgļosakson,  
 i dmūd :

«mēsjo, vudrije vu fēr arūzē ma pwatrin dē  
 15 kalsō?»

vu vwaje d isi la stypefaksjō dy bōnōm: i sē dmūd-  
 dē sār dut si lez āgļe etē kōforme o'trēmā  
 k nu, e si la pwatrin lōer puse dā le zūb.

zā pasi.

20

## 12. sēzermē madam:!

ō frūsē dāvet ale ān āgļetēr pur sez afēr.  
 il etē bjēn ābarase, kar i n save pu ō mo  
 d āgļe. i va truve ō d sez ami e lqi di :  
 «mō fēr, twa ki se si bjē l āgļe, aprū m ā  
 25 dō kek mo.

«avek plezir. wājō; avā tu, i fo k ō frūsē  
 se swa poli. se ty komā ō di mersi?

«nō.

«ō di θæŋkjuw.

30 «sēkju! e komū eskē zē m rapelre sa?

«ebjē, pūs a sēklu.<sup>2)</sup>

«tjē st yn ide. zē dire sēklu. s e ply sēpl.»

ari ve ān āgļetēr, lē mēsjo e rsy ō swar dāz  
 yn famij pur lakel il avet yn lētre dē rkōmā-

35 1) pitje, amitje, mwatje.

2) vil dez āvirō d pari.

épliqua le malicieux grammairien avec une humilité arcastique, «prenez *pitié*<sup>1)</sup> de mon ignorance et faites-moi l'*amitié*<sup>1)</sup> de me répéter seulement la *moitié*<sup>1)</sup> de ce que vous venez de me dire.» L'Académie rit, et Dupaty resta convaincu qu'il y avait des exceptions.

## 11. Poitrine de caleçon

Un Anglais venait de louer à Paris une chambre garnie. En rangeant ses affaires, il s'aperçoit que les tiroirs de sa commode ne s'ouvrent pas bien. Avant d'aller se plaindre au propriétaire, il étudie son dictionnaire et fabrique sa phrase. Il trouve que *chest* se dit «poitrine» et *drawers*, «caleçon». Il descend donc, et avec sa gravité anglo-saxonne, il demande:

«Monsieur, voudriez-vous faire arranger ma poitrine de caleçon?»

Vous voyez d'ici la stupéfaction du bonhomme. Il se demandait sans doute si les Anglais étaient conformés autrement que nous, et si la poitrine leur poussait dans les jambes.

Jean PASSY.

## 12. Saint-Germain, Madame!

Un Français devait aller en Angleterre pour ses affaires. Il était bien embarrassé, car il ne savait pas un mot d'anglais. Il va trouver un de ses amis et lui dit:

«Mon cher, toi qui sais si bien l'anglais, apprends-m'en donc quelques mots.

«Avec plaisir. Voyons; avant tout, il faut qu'un Français soit poli. Sais-tu comment on dit merci?

«Non.

«On dit *thank you*.

30 «*Sainquiou!* Et comment est-ce que je me rappellerai ça?

«Eh bien, pense à Saint-Cloud.<sup>2)</sup>»

«Tiens, c'est une idée. Je dirai Saint-Cloud. C'est plus simple.»

Arrivé en Angleterre, le monsieur est reçu un soir dans une famille pour laquelle il avait une lettre de recomman-

1) pitié, amitié, moitié.

2) ville des environs de Paris.

darsjō.            ver dirz œr,            ð sœr læ te.            zyskø la,  
 ðn ave parole frūsē,    de sœrt    kœ l mœsjø    avet y bo: zø.  
 me            i sūrte bjē            kœ pur sutnir            l œnœr  
 dœ sō peji,            i fale mōtre            sa sjūs.            zystemū,  
 5 sōn ami    lqi avet apri            si ē'genjōzmū            a dir mersl.  
 sœlmū,            i n sœ suvne ply            tutafe:            i save bjē  
 kœ s ets l nō    d yn vil    dez āvirō ð pari,    me etæ: s  
 versœj,            etæ: s    marli,            etæ: s    sē'zermē?    wi wi,  
 s etæt œ sē,            s ets    sē'zermē.            e kom            la dam  
 10 dœ la me'zō    lqi tūde            yn tœrş            dœ te,            i s ē'klin  
 grasjōzmū,            e di            avek yn satisfaksjō            viziblø:  
 «sē'zermē            madam:!»

zā pasi.

## 13. yn avātyr: d otel:

- 15    œ zur,    dœz āgle,    ki fœzet    œ pti vwaja:z    a pjø  
 ā frūs,    ariv    dāz œn otel:,    u i vule pa'se    la nqi.  
 i dmūd    yn fū:brø,    fō mōte    lœr sak,    e alym  
 dy fō.    pqi l œ' d ø    sœ mēt a fœ:r    sa kœrspōdūs.  
 l o:trø    vulet ale s prœmne.
- 20    «ai sei,    bœn,»    lqi di l prœmje,    «tøl dœ weitø  
 nœt tœ lēt    dœ faie    gou aut;    it s sou kould    hi'el»  
 tu dœ n parlet ākœ:r    frūsē    k a ku d diksjœnœr.  
 bœn prū dō l sjē,    e i fœrş,    l œ    aprē l o:tr,    tu le' mo  
 k i lqi fo:    «duw nœt lēt»,    «nœ lœ'se pa»;    «dœ faie»,  
 25 «lœ fō»;    «gou aut»,    «sœrtir:».
- bō.    i desū,    apœl læ vale ð fū:brø,    e lqi di  
 avek sa mœvœ:z prœnō'sjœsjō    d utrēmū:f:  
 «gœ:sœj,    nœ leisi pa:    læ fjuw    sœ:tiø.»  
 læ garsō,    sū trø kōprū:dr,    repō:    «nō mœsjø.»
- 30    l āgle sœ:r,    e l garsō    refle:fi:  
 «lœ fju?    kœsk i vø dir,    læ fju?    læ fu ptœ:t?
- esk i sœ fu    par azær,    sō kō'pajō?    dam:,  
 sa n m etœnrē pa:    i m a fē mōte    œ grū bakē  
 d o frwad    pur sœ bœne.    i fo st fu    pur prū:dr
- 35 œ bē    par sœ tū la!    alœ:r    i vø fœr    dœ mwa  
 œ gardœfu?    mersl!    e si i dœvjē    fyrjō?  
 i fœdra k zø l tjœn:?    il ε kapab    dœ tu kœse  
 dā la me'zō,    si z vø l ā'pœ:fē ð sœrtir;    e d m asœme,  
 pardœsy l marfe! —    o    z l ā'fœrm,    s ε ply syr.  
 40 k i gard    sō fu    lqi mœ:m,    st ot wazo;  
 z m ā la:v le' mē!»

dation. Vers dix heures, on sert le thé. Jusque-là, on avait parlé français, de sorte que le monsieur avait eu beau jeu. Mais il sentait bien que, pour soutenir l'honneur de son pays, il fallait montrer sa science. Justement, son ami lui avait appris si ingénieusement à dire merci. Seulement, il ne se souvenait plus tout à fait: il savait bien que c'était le nom d'une ville des environs de Paris, mais était-ce Versailles, était-ce Marly, était-ce Saint-Germain? Oui, oui, c'était un saint, c'était Saint-Germain. Et comme la dame de la maison lui tendait une tasse de thé, il s'incline gracieusement, et dit avec une satisfaction visible: «Saint-Germain, madame!»

Jean PASSY.

### 13. Une aventure d'hôtel

Un jour, deux Anglais, qui faisaient un petit voyage à pied en France, arrivent dans un hôtel où ils voulaient passer la nuit. Ils demandent une chambre, font monter leurs sacs et allument du feu. Puis l'un d'eux se met à faire sa correspondance. L'autre voulait aller se promener.

«*I say, Ben,*» lui dit le premier, «*tell the waiter not to let the fire go out; it's so cold here!*»

Tous deux ne parlaient encore français qu'à coup de dictionnaire. Ben prend donc le sien, et il cherche, l'un après l'autre, tous les mots qu'il lui faut: *Do not let,* 5 «ne laissez pas»; *the fire,* «le feu»; *go out,* «sortir».

Bon. Il descend, appelle le valet de chambre, et lui dit avec sa mauvaise prononciation d'outre-Manche:

«Garçon, ne laissez pas le *fiou* sortir.»

Le garçon, sans trop comprendre, répond: «Non, monsieur.»

30 L'Anglais sort, et le garçon réfléchit:

«Le fiou? Qu'est-ce qu'il veut dire, le fiou? Le fou, peut-être? Est-ce qu'il serait fou, par hasard, son compagnon? Dame, ça ne m'étonnerait pas: il m'a fait monter un grand baquet d'eau froide pour se baigner. Il faut être fou pour 35 prendre un bain par ce temps-là! Alors il veut faire de moi un garde-fou? Merci! Et s'il devient furieux? Il faudra que je le tienne? Il est capable de tout casser dans la maison, si je veux l'empêcher de sortir; et de m'assommer par-dessus le marché! Oh! je l'enferme, 40 c'est plus sûr. Qu'il garde son fou lui-même, cet autre oiseau; je m'en lave les mains!»



e tut ã rəʒənã, i ferm la pørt a dublə tur.  
 o bu d̥ kək tã, læ fə kómã:s a s etɛ:dr̥.  
 l̥ ã:glɛ s̥ ãn apɛrswa, e sɔn læ garsõ. læ gar-  
 sõ n buʒ pɑ. i rson:; tugur rjɛ. i va a la pørt;  
 5 el e ferme. il apɛl:; ð n repõ pɑ. i frap a la pørt;  
 pɛrson: alɔ:r i s mst ã kɔlɛ:r, tap ply fɔ:r, sɛku,  
 kri, dɔn de: ku d̥ pje. me plyz i s̥ demnɛ,  
 plyz i fəzɛ d̥ brɔ:ɟi, plyz i kriʒɛ, e ply l̥ garsõ s̥ gardɛ  
 d̥ uvri:r.

10 «œrøzmã k̥ ʒ e y l̥ ɛspri d̥ l̥ ãferme,» sɛ dirzɛt i.  
 «ty pø tape, m̥ vjø, va, la pørt e solid,  
 ɛ n sɛdra pɑ.»

ã:fɛ, l̥ otr̥ ã:glɛ rã:tr̥. e l̥ garsõ :  
 «mɛsjø, œrøzmã k̥ ʒ e y la prekɔ:sjõ d̥ ãferme  
 15 vɔt k̥ɔ:pajõ a kle; ekute ɛ pø l̥ vakarm k̥ i nu fɛ  
 la/ɔ! il ɔrɛt ete kapab dɛ nu tʒɛ tu:s. s e plys  
 k̥ ɛ fu; s et ɛ fu fyrjø.»

ʒã pasi.

#### 14. trwa minyt pur di: frã

20 [ã:trɛ l̥ɔ:dr̥ e pã:ri, par telefɔ:n. ɛ negɔ:sjã d̥  
 l̥ɔ:bar̥ stri:t<sup>1)</sup> e ɛ negɔ:sjã d̥ la ry dy sã:tje.]

l̥ ã:glɛ. — hɛlou! hɛlou!

læ frã:sɛ. — alo! ʒ i su:ɟi.

l̥ ã:glɛ. — keiskə vuw dijt?

25 læ frã:sɛ. — ɛ?

l̥ ã:glɛ. — keiskə vuw dijt?

læ frã:sɛ. — ʒɛ di kə ʒ i su:ɟi.

l̥ ã:glɛ. — ʒ ij swij? keiskə sɛ vuwli di:rɛ?

læ frã:sɛ. — (bytɔ:r d̥ ã:glɛ, va!) vu n k̥ɔ-

30 prɛne pɑ?

l̥ ã:glɛ. — nou. tã:ʒi pã:li plu distɛntɛmɔ:ɟ.

læ frã:sɛ. — a: par egzã:p! s e vu ki alɛ  
 m aprã:dr̥ a parle frã:sɛ, nɛspɑ?

l̥ ã:glɛ. — (hwɔt s̥ ðæt idjɛt hijðɔn ɔv ɛ frɛnsmɛn  
 35 dzæbɛri:ɟ ɔbaut?) ʒɛ nɛ sei pø: sɛ kə vu ævi dijt;  
 mei vwɔsi sɛ kə ʒ ævi ɛ di:rɛ ɛ vuw. ʒ ævi bɛzwɔ:ɟ  
 væntsɛ:ɟ mi:ɟ li:ʒvɛ dɛ treit su:ɛ pã:ri. kɔmbjæ:ɟ...

1) lɔmbɛd stri:t. pur l̥ ã:glɛ e pur læ frã:sɛ parle par l̥  
 ã:glɛ, vwar l̥ ɛ:trɔdykʒjõ.

Et tout en raisonnant, il ferme la porte à double tour.

Au bout de quelque temps, le feu commence à s'éteindre. L'Anglais s'en aperçoit, et sonne le garçon. Le garçon ne bouge pas. Il resonance; toujours rien. Il va à la porte; elle est fermée. Il appelle; on ne répond pas. Il frappe à la porte; personne. Alors il se met en colère, tape plus fort, secoue, crie, donne des coups de pied. Mais plus il se démenait, plus il faisait de bruit, plus il criait, et plus le garçon se gardait d'ouvrir.

10 «Heureusement que j'ai eu l'esprit de l'enfermer,» se disait-il. «Tu peux taper, mon vieux, va, la porte est solide, elle ne cédera pas.»

Enfin, l'autre Anglais rentre. Et le garçon:

15 «Monsieur, heureusement que j'ai eu la précaution d'enfermer votre compagnon à clé; écoutez un peu le vacarme qu'il nous fait là-haut! Il aurait été capable de nous tuer tous. C'est plus qu'un fou; c'est un fou furieux.»

Jean Passy.

#### 14. Trois minutes pour dix francs

20 [Entre Londres et Paris, par téléphone. Un négociant de Lombard Street et un négociant de la rue du Sentier<sup>1</sup>].

L'ANGLAIS. — *Halloa! Halloa!*

LE FRANÇAIS. — Allo! J'y suis.

L'ANGLAIS. — *Qu'est-ce que vous dites?*

25 LE FRANÇAIS. — Hein?

L'ANGLAIS. — *Qu'est-ce que vous dites?*

LE FRANÇAIS. — Je dis que j'y suis.

L'ANGLAIS. — *J'y souis? Qu'est-ce que ça voulait dire?*

LE FRANÇAIS. — (Butor d'Anglais, va!) Vous ne com-  
30 prenez pas?

L'ANGLAIS. — *No. Tâchez parler plous distinctement.*

LE FRANÇAIS. — Ah! par exemple! C'est vous qui allez m'apprendre à parler français, n'est-ce pas?

L'ANGLAIS. — (*What is that idiot heathen of a Frenchman  
35 jabbering about?*) *Je ne sais pas ce que vous avez dite; mais  
voici ce que j'avais à dire à vous. J'avais besoin vingt-cinq  
mille livres de traites sour Paris. Combien...*

1) Pour l'anglais et pour le français parlé par l'Anglais, voir l'Introduction.

- lə frū'sɛ. — ɛ?            repete,            me ʒ vuz ā pri,  
 parle ɔ̃ pø    mwē vit;    artikyle mjø    u nu n ā sɔrtirɔ̃  
 ʒamɛ.
- l ā'glɛ. — keiskə vuw dijt?
- 5    lə frū'sɛ. — a: tne,            i vo mjø            kə ʒ vu parl  
 vɔtr ɔriblə lā'g            ā'glɛ:z.            ai no dɔɛz ɔendɔrstand  
 zə vɔrdz ju spik.    spik mɔr klir, if ju pliz, sɔɛr!  
 l ā'glɛ. — ʒə kɔmprani pluw djə tuw. ʒə kɔni  
 pɔ: lə itɛljɔn.
- 10    lə frū'sɛ. — (asa,    asa!    i baragwin    də plyz  
 ā plys,    st animal la!)    ā'fɛ,    mɔsjø,    kɛskə vu  
 m vule?            vu vwaje bjɛ k ʒə n se pa l rys!  
 parle    ā'glɛ    ɔ'mwɛ,    pɔiskə vu n kɔ'prɛne pa    lə  
 frū'sɛ.
- 15    l ā'glɛ. — mɔsjuw, ʒə nə sei pɔ: sɛ kə vuw dijt,  
 mei ʒə krwɔ: vuw m ɔnsultɛi. ei kam vuw nə kɔmprani  
 lə frɔŋsi, tæfi æli a l ɔkoul.  
 lə frū'sɛ. — o: ma'tɛ:t!            kɛsk i f:ã:t ā'kɔr,  
 sɛ b:ɔ:dɛ d la tami:z!            esk i n ɔrɛ pa            py byʒɛ  
 20    ɔ̃ pø            nwɛl e ʒapsal,            u ɔlɛndɔrf,            avā d.....  
 l ā'plwaje            dy telefɔ:n. —            alɔ,            mɔsjø!  
 vo trwa minyt            sɔt eku'le,            ʒə kup            la kɔmynikɔ'sjɔ.  
 l ā'glɛ. —    a:rɛtɛi!            a:rɛtɛi!            ʒə n ævi ɔpkɔ:  
 kəmɔŋsei!    sɛt    stjuwpid    ignɔrɔŋ    frɔŋsi    ævi    pɔ:  
 25    kɔmpranei!  
 lə frū'sɛ. —    minyt,            minyt,            mɔsjø l ā'plwaje!  
 nə kupe pa;            sɛ triplɛ so            d ā'glisman            n a pa sy  
 s ɛksplike.    atā'dɛ!
- l ā'plwaje. —    lɛ trwa minyt            sɔt eku'le,            ʒə kup-
- 30                            lə mɛ:trɛ    fonetik,    dizqisā    katrɛvɛtrɛ:z.

LE FRANÇAIS. — Hein? Répétez, mais je vous en prie, parlez un peu moins vite; articulez mieux ou nous n'en sortirons jamais.

L'ANGLAIS. — *Qu'est-ce que vous dites?*

5 LE FRANÇAIS. — Ah! Tenez, il vaut mieux que je vous parle votre horrible langue anglaise. *I no does understand ze vords you speak. Speak more clear, if you please, Sir!*

L'ANGLAIS. — *Je comprenais plous diou tout. Je connais pas le italien.*

10 LE FRANÇAIS. — (Ah ça! Ah ça! Il baragouine de plus en plus, cet animal-là!) Enfin, monsieur, qu'est-ce que vous me voulez? Vous voyez bien que je ne sais pas le russe! Parlez anglais au moins, puisque vous ne comprenez pas le français.

15 L'ANGLAIS. — *Monsieur, je ne sais pas ce que vous dites, mais je crois vous m'insultez. Et comme vous ne comprenez le fronçais, tâchez aller à l'école.*

LE FRANÇAIS. — Oh, ma tête! Qu'est-ce qu'il chante encore, ce baudet de la Tamise! Est-ce qu'il n'aurait pas pu bûcher  
20 un peu Noël et Chapsal ou Ollendorff, avant de...

L'EMPLOYÉ DU TÉLÉPHONE. — Allons, messieurs! Vos trois minutes sont écoulées, je coupe la communication.

L'ANGLAIS. — *Arrêtez! Arrêtez! Je n'avais oncore com-  
moncé! Cette stioupide ignorant Fronçais avait pas com-  
25 prenez!*

LE FRANÇAIS. — Minute, minute, monsieur l'employé! Ne coupez pas; ce triple sot d'*Englishman* n'a pas su s'expliquer. Attendez!

L'EMPLOYÉ. — Les trois minutes sont écoulées, je coupe.

## amyzet fonetik

15. mēsjo sūsusi, etsetera

hola, mēsjo sūsusi! kō·bjē sesi:sūsisi:so-  
 5 sissi? — si:sūsisi:su, sesi:sūsisi:so:sissi. — si:sūsisi:su,  
 sesi:sūsisi:so:sissi, mēsjo sūsusi, setro.

pwasō sūbwasō epwa:zō.

didōdinaditō dezodēdodody dēdodydēdō.

10 grogragrē:dorž, kūtēdegrogragrēdoržerizraty?

tōtetatio·tetatu?

ləri tā·talra, ləratā·te tā·talri, tā·tolri  
 tā·talra, tā·tolra tā·talri.

## kalā·bur e dāvinet

15 16. la fō·ten do·fin, etsetera

[dā sertē ka, l idā·tite d sō ki kōstity l  
 kalā·bur, n e pa kō·plet. tel sō, tel aksū d  
 fōrs, tel are, tel aksū myzikal, difc:r sqi·vā l sūs.  
 nuz avō nōte se diferūs kāt elz egziste;  
 20 el pōv dajō:r nē paz egziste pur tut la frūs.  
 i va sū di:r kē si, o·ljō d vulwar fasilite la kō-  
 fy:zjō, ō vult l ā·pē·fē, ō separre netmā tu  
 le·mo, ān aksū·tjū fakē d ø.]

kēl e la fō·ten dē pa·ri ki dōn la msjō:r o?  
 25 la fō·ten do·fin. (la fō·ten d o fin.)

kēl e la fo:z k ō rʃerʃ kāt ō s ā degut?  
 (kāt ō sū de·gut?)  
 ē paraplūi.

lō komedjē mōle etē kōny pur sa fatqite.  
 30 mēsjo d bjē:vr, ān aprēnū ē zur k il etē rōtny  
 o·li par yn ē·dispozisjō, s ekri: «kēl fatalite!»  
 (kēl fat alite!)

## Amusettes phonétiques

### 15. Monsieur Sans-souci, etc.

Holà, monsieur Sans-souci! Combien ces six cent six saucisses-ci? — Six cent six sous, ces six cent six saucisses-ci. — Six cent six sous, ces six cent six saucisses-ci, monsieur Sans-souci, c'est trop.

Poisson sans boisson est poison.

Didon dina, dit-on, des os d'un dos dodu d'un dodu dindon.

10 Gros gras grain d'orge, quand te dégrogragraindorgeriseras-tu?  
Ton thé t'a-t-il ôté ta toux?

Le riz tenta le rat, le rat tenté tâta le riz, tantôt le riz tenta le rat, tantôt le rat tâta le riz.

---

## Calembours et devinettes

### 15 16. La Fontaine Dauphine, etc.

[Dans certains cas, l'identité de son qui constitue le calembour, n'est pas complète. Tel son, tel accent de force, tel arrêt, tel accent musical, diffère suivant le sens. Nous avons noté ces différences quand elles existaient; 20 elles peuvent d'ailleurs ne pas exister pour toute la France. Il va sans dire que si, au lieu de vouloir faciliter la confusion, on voulait l'empêcher, on séparerait nettement tous les mots, en accentuant chacun d'eux.]

Quelle est la fontaine de Paris qui donne la meilleure eau?  
25 La fontaine Dauphine. (La fontaine d'eau fine.)

Quelle est la chose qu'on recherche quand on s'en dégoûte?  
(quand on sent des gouttes?)

Un parapluie.

Le comédien Molé était connu pour sa fatuité. M. de  
30 Bièvre, en apprenant un jour qu'il était retenu au lit par une indisposition, s'écrie: «Quelle fatalité!»  
(Quel fat alité!)

də kəl kulœ:r    ɛ tuzur    œ kœfrœfœ:r    kāt ɔ̃ l vid?  
il ɛ tu vœ:r. (il ɛt uvœ:r.)

œ zur,    œn œm    truv œ ɔ̃ sez ami    ũkœr o li  
a ɔ̃z œr    parse,    e l træt    də paresœ.    l ɔ̃trœ  
5 luj repō : «zœ n m atũde pa    a de rprœf    pur avwar ete  
trœ poli.» (trœp o' li.)

ɔ̃ dirœ    a œ zvwœ:r    ki garjœ    tuzur :  
«vu n irje pa    la nuji    dāz œ simtjœ:r;    vuz ɛt trœ pœrœ!»  
(trœp œrœ!)

10    ɔ̃ rakō:t    kœ pũdũ    la revolysjō,    ũ dissesũ ka-  
trœvœdis,    œ plezũ    s ɛt amyzœ    a denōsœ  
l kuvũ d la plas mo'bœ:r,    də l œrdre    de' karm,  
kœm detnũ    sœ: kanō    e vœts'k arm.    ɔ̃ dekrœt  
yn pœrkizisjō,    e ɔ̃ truv    sœ:k œnō    e vœtsœ' karm.

15    kœskœ di    œn œm    ki tō:b    a l o ?  
i disparœ.

kœskœ di    yn pœrsœn    ki s promœn    aprœ dine?  
ɛl digœ:r.

kœskœ di    œn œm    ki n ɛ pa kō'tũ ɔ̃  
20 sa fam: ?  
i divœrs.

kœskœ di l pœ,    kāt ɔ̃ l mũ:z ?  
i diminy.

i j a sœ kanœr    syr œ ta d nœ:z    par œ bo sœlœ:j.  
25 kœsk i fō? (kœski fō?)  
la nœ:z.

i j a sœ:k wazo    syr œn arbr̄.    zœ tivr    œ ku ɔ̃ fyzi.  
kō'bjœ    ũ rœstœt i ?  
o'kœ.

30    kœl ɛ la sœ:t    ki n a pa bœzwœ d zartjœ:r ?  
sœ:t sebastjœn:. (sœ't «sœ' bœ    sœ tjœn:».)

kō'bjœ ɔ̃ fœvo    j at i    o paradi ?  
i j ũn a dis,    pœisk i j a sœ' fjœkr<sup>1)</sup>.

1) œ fjœkr    ɛt yn vwaty:r    də plas    a dœ: fjo.    ɔ̃  
35 dœn osi    suvũ    sœ nō    a de' vwaty:r    də plas    a œ sœl  
fœval.

De quelle couleur est toujours un coffre-fort quand on le vide?  
Il est tout vert. (Il est ouvert.)

Un jour, un homme trouve un de ses amis encore au lit à onze heures passées, et le traite de paresseux. L'autre lui répond: «Je ne m'attendais pas à des reproches pour avoir été trop poli.» (trop au lit.)

On disait à un joueur qui gagnait toujours: «Vous n'iriez pas la nuit dans un cimetière; vous êtes trop peureux!» (trop heureux!)

On raconte que pendant la Révolution, en 1790, un plaisant s'est amusé à dénoncer le couvent de la Place Maubert, de l'ordre des Carmes, comme détenant cinq canons et vingt-cinq armes. On décrète une perquisition, et on trouve cinq ânonns et vingt-cinq carmes.

Qu'est-ce que dit un homme qui tombe à l'eau?  
Il disparaît.

Qu'est-ce que dit une personne qui se promène après dîner?  
Elle digère.

Qu'est-ce que dit un homme qui n'est pas content de sa femme?  
Il divorce.

Qu'est-ce que dit le pain, quand on le mange?  
Il diminue.

Il y a cinq canards sur un tas de neige par un beau soleil. Qu'est-ce qu'ils font? (Qu'est-ce qui fond?)  
La neige.

Il y a cinq oiseaux sur un arbre. Je tire un coup de fusil. Combien en reste-t-il?  
Aucun.

Quelle est la sainte qui n'a pas besoin de jarretières?  
Sainte Sébastienne. (Sainte «ses bas se tiennent».)

Combien de chevaux y a-t-il au paradis?  
Il y en a dix, puisqu'il y a saint Fiacre. (cinq fiacres.)<sup>1)</sup>

1) Un fiacre est une voiture de place à deux chevaux. On donne aussi souvent ce nom à des voitures de place à un seul cheval.



- kel ε l animal ki kurr tuzur?  
s ε l serpū, pask i va vū:tr a tēr.
- kel ε l animal ki alēt yn vwaty:r?  
la fē:vrē, pask el nuri sō kabri o' lē. (sō kabriolē.)
- 5 purkwa le' pul nē pō'dt el pa ū mezōpōtami?  
pask el vwa:j lē tigr, e l ø'frat. (e l ø'ef rat.)
- kel ε l pœplē dē l amerik dy syd ki a lez  
artikyl'sjō le' ply solid?  
sē sō le' patagō. (le' pat a gō.)
- 10 kelz etē le' pēsona:z dē la mitōlōzi dō la vwa  
pōrtē l ply lwē?  
s etē le' fō:n. (s ε telefo:n.)
- kel ε l om lē ply parsø e la fam la ply  
bavard?
- 15 s ε z'azō, pask i dirzē tuzur: «vjē mede  
(vjē m ede)»; e mede, pask el dirzē tuzur:  
«vjē z'azō (vjē, z'azō)».
- purkwa esk ō n rēkōn'sē pa napoleō a pari  
lē lā'dmē d la nēsū:s dē sō fis?
- 20 pask il avēt ō nuvo ne. (ō nuvone.)
- purkwa le' kartaginwa pōrtet i tuzur dē' gū?  
pask i krēnē l ē:r o' mē. (le' rōmē.)
- ōn abe e ōn ate tō:b dūz ō pui. il ū sō:r  
dø prōvē:s dē la grēs. kel sōt el:?
- 25 la tesali e la beōsi. (l ate sali, e l abe orsi.)
- keski tō'ḥ tuzur, e ki n sē k'as zamē?  
yn kaskad.
- keski ε ply gro k ō bœf, e ki n p'sz pa la kōk  
d ōn ø'f?
- 30 la fyne.
- zō sqi<sup>1</sup>) s kē ō sqi<sup>1</sup>); zō n sqi<sup>1</sup>) pa s kē ō sqi<sup>2</sup>).  
si ō etē s kē ō sqi<sup>2</sup>), zō n sœrē pa s kē ō sqi<sup>1</sup>).  
l ō:brē.
- purkwa le' mū'tœ:r sōt i kuji?  
35 pask i n sō pa kry.

1) s:tr.

2) sqi:vr.

Quel est l'animal qui court toujours?  
C'est le serpent, parce qu'il va ventre à terre.

Quel est l'animal qui allaite une voiture?  
La chèvre, parce qu'elle nourrit son cabri au lait. (son cabriolet.)

Pourquoi les poules ne pondent-elles pas en Mésopotamie?  
Parce qu'elles voient le Tigre (tigre) et l'Euphrate. (et l'œuf rate.)

Quel est le peuple de l'Amérique du Sud qui a les articulations les plus solides?

Ce sont les Patagons. (les pattes à gonds.)

Quels étaient les personnages de la mythologie dont la voix portait le plus loin?

C'étaient les Faunes. (C'est téléphone.)

Quel est l'homme le plus paresseux et la femme la plus avare?

C'est Jason, parce qu'il disait toujours: «Viens, Médée Viens m'aider»; et Médée, parce qu'elle disait toujours: «Viens, Jason (Viens, jasons)».

Pourquoi est-ce qu'on ne reconnaissait pas Napoléon à Paris le lendemain de la naissance de son fils?

Parce qu'il avait un nouveau nez. (un nouveau-né.)

Pourquoi les Carthaginois portaient-ils toujours des gants?  
Parce qu'ils craignaient l'air aux mains. (les Romains.)

Un abbé et un athée tombent dans un puits. Il en sort deux provinces de la Grèce. Quelles sont-elles?

La Thessalie et la Béotie. (L'athée sali, et l'abbé aussi.)

Qu'est-ce qui tombe toujours et qui ne se casse jamais?  
Une cascade.

Qu'est-ce qui est plus gros qu'un bœuf et qui ne pèse pas la coque d'un œuf?

La fumée.

Je suis<sup>1)</sup> ce que je suis<sup>1)</sup>; je ne suis<sup>1)</sup> pas ce que je suis<sup>2)</sup>.  
Si j'étais ce que je suis<sup>2)</sup>, je ne serais pas ce que je suis<sup>1)</sup>.

L'ombre.

Pourquoi les menteurs sont-ils cuits?

Parce qu'ils ne sont pas crus.

1) être.

2) suivre.

ðe mæsjo ki rã:tre je lqi tre tar dã la nqi  
 etst arive syr la plas de la burs, lorsk i s vwi  
 asaji par trwaz om de mævez min:, dõ l ðe lqi mæ  
 ðe revolver devã la figyr, ã lqi dizã: «la bur  
 5 u la vi!» e l mæsjo, sã s trouble: «mõ bøn ami  
 la burs, s e s grã monymã k vu vwaje la, avæk de  
 koløn: kãt a la vi (l avi), si z ãn e ðe<sup>1)</sup> a vu donè  
 s e ð kite sel<sup>2)</sup> kã vu mne, kar o'trãmã vu purje bj  
 la<sup>3)</sup> pãrdre syr l ejafo.»

10

## kõ:t divær

17. d u vjẽ l ora:z?

yn bøn dam ki sufre d rymatism dirze suvã  
 «i va j avwar de l ora:z; zõ l sã dã mez o:s.  
 ðe zur, sõ ptifs etst a l ekal: le mæ:tr  
 15 lqi dmã:d: «pjær, se ty d u vjẽ l ora:z?  
 e pjær, avæk l ply grã serjõ: «mæsjo, dez o:  
 de ma grã:mær.»

zã pasi.

18. yn reparti ðe pø vi:v

20 dãz yn sesjõ d egzamẽ, ðe kã:dida s ete mõ:t  
 partikyljermã nyl: a la fẽ l egzaminatær e pasjãt  
 s ekri: «me s et ðen a:n bã:te kã st animal la!»  
 s turnã vër l aparitær: «apõrte dõ yn bõt de fv  
 pur lã degõene d mæsjo!»  
 25 «garsõ,» repõ l kã:dida sã s trouble, «apõrtez  
 dõ; mæsjo l egzaminatær mæ fra l õnær de dii  
 avæk mwa.»

zã pasi.

19. l ã:prær zõ:zef dõ e l serzã

30 l ã:prær zõ:zef dõ d o'trif e:mæ l e'kognit  
 suvã i s amyze a kite la kur e le' kurti

1) ðen avi.

2) la vi.

Un monsieur qui rentrait chez lui très tard dans la nuit, était rivé sur la place de la Bourse, lorsqu'il se voit assailli par trois hommes de mauvaise mine, dont l'un lui met un revolver devant la figure, en lui disant: «La bourse ou la vie!» Et le monsieur, sans se troubler: «Mon bon ami, la Bourse, c'est ce grand monument que vous voyez là, avec des colonnes. Quant à la vie (l'avis), si j'en ai un<sup>1</sup>) à vous donner, c'est de quitter celle<sup>2</sup>) que vous menez, car autrement vous pourriez bien la<sup>2</sup>) perdre sur l'échafaud.»

## Contes divers

### 17. D'où vient l'orage?

Une bonne dame qui souffrait de rhumatisme disait souvent: «Il va y avoir de l'orage; je le sens dans mes os.»

Un jour son petit-fils était à l'école. Le maître lui demande: «Pierre, sais-tu d'où vient l'orage?» Et Pierre, avec le plus grand sérieux: «Monsieur, des os de ma grand'mère.»

Jean Passy.

### 18. Une repartie un peu vive

Dans une session d'examen, un candidat s'était montré particulièrement nul. A la fin l'examinateur impatienté s'écrie: «Mais c'est un âne bête que cet animal-là!» Et tournant vers l'appariteur: «Apportez donc une botte de foin pour le déjeuner de monsieur!»

«Garçon,» répond le candidat sans se troubler, «apportez-en deux; monsieur l'examinateur me fera l'honneur de dîner avec moi.»

Jean Passy.

### 19. L'empereur Joseph II et le sergent

L'empereur Joseph II d'Autriche aimait l'incognito. Avant il s'amusait à quitter la cour et les courtisans

1) un avis.

2) la vie.

- pur sɔ prɔmne sɛ'pləmũ, a pje u ã vvaty:r, dã  
 vjen: u lez ãvirõ.
- œ zur, il ete sorti dãz yn kalɛf a dɔ plas  
 k i kɔ'duizɛ lɔi mɛ:m. o miljɔ d la prɔmnad la  
 5 plɔi kɔmã:s a tɔ'be. l ã'prɔ:r turnɛ brid.  
 il etɛt ã'kɔr lwɛ, kãt œ pjetõ ki sɔivɛ lɔ mɛ:m fɔmɛ,  
 lɔi fɛ sɔj d arɛtɛ. ʒɔzɛf œbeɪ.
- «mɛsjɔ,» lɔi di l ɔm:, ki etɛt œ serʒũ,  
 «vudrije vu mɔ permɛtrɔ dɔ mɔ'tɛ akɔ'tɛ d vu?  
 10 mɔn ynifɔrm ɛ tu nœf, e la plɔi va l gartɛ.  
 vu m rãdrije bjɛ servis.  
 «œbjɛ mɔ'tɛ, mɔ bra:v,» di ʒɔzɛf.  
 «aswaje vu la, nu kɔzrõ. — d u vne vu dõ, si s n s  
 pɔz ɛ'diskrɛ ?
- 15 «a: mɔ f:r mɛsjɔ, ʒɔ vjɛ d fez œ gardɛʒã  
 dɔ mez ami, u ʒ e fɛ œ flamɔ dezɔne!  
 «kɛskɔ vuz ave dõ mãʒɔ d si bõ ?  
 «dɔvine.  
 «ʒɔ n se pa mwa; yn sup a la bjɛ:r?  
 20 «a bɛ wi, yn sup a la bjɛ:r, mjɔ k sa.  
 «dɔ la fukrut ?  
 «mjɔ k sa.  
 «œ rɔti d vo ?  
 «mjɔ k sa, mjɔ k sa.  
 25 «ma fwa, ʒɔ dɔn ma lã:g o fa.  
 «œ fɔzũ, mɛsjɔ, œ fɔzũ ti're dã le' ʒã  
 dɔ sa mɔʒɛstɛ!» di l serʒũ ã frapũ syr la kuʒ  
 dɔ sɔ kɔpapõ.  
 «ti're dã le' ʒã dɔ sa mɔʒɛstɛ? i n ã dvet ɛt  
 30 kɔ mejɔ:r.  
 «ʒɔ vuz ã repõ.»  
 ðn etɛt arive a la vil:, e kɔm i plœvɛ  
 tuzur, ʒɔzɛf dɔmũ:d a sɔ kɔpapõ u i vult  
 k ɔ l desũ:d.
- 35 «mɛsjɔ, vuz et trɔ bõ ; ʒɔ n vɔ pa  
 abyze d vu.  
 «o kɔ'trɛ:r, vu m fre pleziz:r. vɔtrɔ ry ?...»  
 lɔ serʒũ dɔn sɔn adres, e pɔi i dmũ:d a  
 savwar lɔ nɔ d sɔlɔi ki l avɛt œbliʒɔ.  
 40 «dɔvine,» lɔi di ʒɔzɛf.  
 «vuz et militɛ:r, ʒɔ pã:s ?

r se promener simplement, à pied ou en voiture, dans une ou les environs.

Un jour, il était sorti dans une calèche à deux places il conduisait lui-même. Au milieu de la promenade la pluie commence à tomber. L'empereur tourne bride. Il était encore loin, quand un piéton qui suivait le même chemin, fait signe d'arrêter. Joseph obéit.

«Monsieur,» lui dit l'homme, qui était un sergent, «voulez-vous me permettre de monter à côté de vous? Mon uniforme est tout neuf, et la pluie va le gâter. Vous me rendriez bien service.

«Eh bien, montez, mon brave,» dit Joseph. «Asseyez-vous là, nous causerons. — D'où venez-vous donc, si ce n'est pas indiscret?

«Ah, mon cher monsieur, je viens de chez un garde-asse de mes amis, où j'ai fait un fameux déjeuner!

«Qu'est-ce que vous avez donc mangé de si bon?

«Devinez.

«Je ne sais pas, moi; une soupe à la bière?

«Ah ben (bien) oui, une soupe à la bière, mieux que ça.

«De la choucroute?

«Mieux que ça.

«Un rôti de veau?

«Mieux que ça, mieux que ça.

«Ma foi, je donne ma langue au chat.

«Un faisan, monsieur, un faisan tiré dans les chasses de sa Majesté!» dit le sergent en frappant sur la cuisse de son compagnon.

«Tiré dans les chasses de sa Majesté? Il n'en devait pas être que meilleur.

«Je vous en réponds.»

On était arrivé à la ville, et comme il pleuvait toujours, Joseph demande à son compagnon où il voulait qu'on le laisse descendre (descendit).

«Monsieur, vous êtes trop bon; je ne veux pas abuser de votre bonté.

«Au contraire, vous me ferez plaisir. Votre rue?...»

Le sergent donne son adresse, et puis il demande à son compagnon de lui donner le nom de celui qui l'avait obligé.

«Devinez,» lui dit Joseph.

«Vous êtes militaire, je pense?

- «wi, me kel grad?  
 «ljøtnā pøt:tr?  
 «a bē wi, ljøtnā; mjø k sa.  
 «kapitēn:?  
 5 «mjø k sa.  
 «bigrø, kolønēl:?  
 «mjø k sa, mjø k sa.  
 «asa,» di l sergū ā s rā'kōnū dā la kalef,  
 «vuz et feldmarefal dō?  
 10 «mjø k sa, mōn ami.  
 «mizerikōrd, s e l ā'prø:r!  
 «lqi mē:m,» di zo'zef ā debutōnū sō pardøsy  
 pur mō'tre se dekorasjō.  
 i n j ave pa mwajē dē tō'be a znu dā la øwa-  
 15 tyr. lē sergū n puve kē s kō'fō:dr ān økskyr,  
 e syplije sō mē:trø d arste pur lqi permētrø dē  
 desū:dr.  
 «nō pa,» di zo'zef; «aprē avwar mū'zø  
 mō fəzū, vu sərje trøp ørø dē vu debarasø  
 20 d mwa kōm sa. vu n mē kitre k a vøt pørt»  
 daprez øn anonim: .

## 20. tyrē:n e l vale

- ø zurr d ete k i fəzø fər fo, lē vikō:t dē tyrē:n<sup>1)</sup>,  
 ā ptit vøstø blū:f e ā bōnē, øtēt a la fnø:trø,  
 25 dā sōn ārtisfū:br. ø d se zū syrvjē, ø, trō'pe  
 par l abijmū, lē prū pur øn ø:d dē kqizin:, øvek løktl  
 sē dōmestik etē familje. i s aprøf dusmē  
 par dərjər, e d yn mē ki n ete pa lø'zər,  
 lqi aplik ø grū ku syr lē ba dy dō. l øm frape  
 30 sē rturn a l østū. lē vale vvat ā frē:misū lē vizaz  
 dē sō mē:tr. i ø zēt a se znu tut øpørdy :  
 «mōsø'nø:r, ø e kry kē s ete zørg!...»  
 «e kū: mē:m s ørēt ete zørg,» s økri tyrē:n  
 ā s frētū l dō, «i n falsø pa frape si fō:r!»  
 35 zā zøk ruse, ømil:, tøm prēmje, livrø katrism: .

1) āri d tyrē:n, marefal zeneral dez arme dy rwa, ne  
 ā sēz sū øz, mō:r ā sēz sū swasāt'kēz, ø dē ply grū  
 kapitēn frā'se.

«Oui, mais quel grade?

«Lieutenant, peut-être?

«Ah ben (bien) oui, lieutenant; mieux que ça.

«Capitaine?

«Mieux que ça.

«Bigre, colonel?

«Mieux que ça, mieux que ça.

«Ah ça,» dit le sergent en se rencognant dans la calèche, «vous êtes feld-maréchal donc?

«Mieux que ça, mon ami.

«Miséricorde, c'est l'empereur!

«Lui-même,» dit Joseph en déboutonnant son pardessus pour montrer ses décorations.

Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture. Le sergent ne pouvait que se confondre en excuses, supplier son maître d'arrêter pour lui permettre de descendre.

«Non pas,» dit Joseph; «après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi comme ça. Vous ne me quitterez qu'à votre porte.»

*D'après un anonyme.*

## 20. Turenne et le valet

Un jour d'été qu'il faisait fort chaud, le vicomte de Turenne<sup>1)</sup>, en petite veste blanche et en bonnet, était à la nôtre, dans son antichambre. Un de ses gens survient et, pompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine avec lequel ce domestique était familier. Il s'approche doucement par derrière, et d'une main qui n'était pas légère, lui applique un grand coup sur le bas du dos. L'homme appelé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à ses genoux tout éperdu:

«Monseigneur, j'ai cru que c'était George! . . .»

«Et quand même ç'aurait été George,» s'écrie Turenne en frottant le dos, «il ne fallait pas frapper si fort!»

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile*, Tome I, Livre 4.

1) Henri de Turenne, maréchal-général des armées du roi, né en 1611, mort en 1675, un des plus grands capitaines français.



## pœzi

[le pœzi sɥivãrt sō tut, a l eksep̃sjō d la der-  
 nje:r, de fã'sō. nu lez avō note purtã  
 kãm si elz et̃ ly. me il ε nes̃es̃e:r d aṽertir  
 5 k̃e lez ε:r ok̃el ō lez a adapte fō sybir  
 o tekst̃e de modifik̃a'sjō ase nō-br̃e:z ã s ki kō's̃er̃n  
 la lō-g̃e:r de vwaj̃el, la plaš d̃e l aksã d̃ f̃ors,  
 lez are d la fra:z, e m̃e:m la f̃orm̃e plyz u mw̃e pla  
 de mo.]

10

## 21. l̃e pti mus

il et̃et ã pti navir,  
 ki syr la m̃e:r s ãn et ale.  
 il et̃et ã pti navir,  
 ki syr la m̃e:r s ãn et ale.

15

vwala k o bu d yn s̃em̃en:  
 l̃e p̃ẽ, l̃e ṽẽ l̃er a m̃ã'ke.  
 i t̃ir a la kurt̃e pa:j  
 savwa:r ki d ø s̃era m̃ã'ze.

20

l̃e pti mus ki f̃e le' pa:j,  
 la ply kurt̃e l̃qi a t̃õ'be.  
 i pl̃e:r, i kri: «o' ṽjerz̃e m̃e:r,  
 s̃e sra d̃õ mwa ki s̃re m̃ã'ze!»

25

m̃ez o gr̃ã ma vwala k il m̃õ't;  
 il ñe vwa k o d̃e tu k̃ote.  
 i m̃õ't ãk̃e:r z̃ysk a la p̃om:,  
 i vwa la t̃e:r! il ε so've!

30

e t̃us, i f̃ã't: «t̃e:r, t̃e:r!  
 l̃e pti mus, i n s̃era pa m̃ã'ze!»  
 e t̃us, i f̃ã't: «t̃e:r, t̃e:r!  
 l̃e pti mus, i n s̃era pa m̃ã'ze!»

ε:r p̃opyle:r (f̃ã'sō d metje).

## Poésie

[Les poésies suivantes sont toutes, à l'exception de la dernière, des chansons. Nous les avons notées pourtant même si elles étaient lues. Mais il est nécessaire d'avertir que les airs auxquels on les a adaptées font subir au texte des modifications assez nombreuses en ce qui concerne la longueur des voyelles, la place de l'accent de force, les rythmes de la phrase et même la forme plus ou moins pleine des mots.]

### 21. Le petit mousse

Il était un petit navire,  
 Qui sur la mer s'en est allé.  
 Il était un petit navire,  
 Qui sur la mer s'en est allé.

Voilà qu'au bout d'une semaine  
 Le pain, le vin leur a manqué.  
 Ils tirent à la courte paille  
 Savoir qui d'eux sera mangé.

Le petit mousse qui fait les pailles,  
 La plus courte lui a tombé.  
 Il pleure, il crie: «O Vierge-Mère,  
 Ce sera donc moi qui serai mangé!»

Mais au grand mât voilà qu'il monte;  
 Il ne voit qu'eau de tous côtés.  
 Il monte encor jusqu'à la pomme,  
 Il voit la terre! il est sauvé!

Et tous, ils chantent: «Terre, terre!  
 Le petit mousse, il ne sera pas mangé!»  
 Et tous, ils chantent: «Terre, terre!  
 Le petit mousse, il ne sera pas mangé!»

*Air populaire (chanson de métier).*

- pur sɛ prɔmne sɛˈpləmũ, a pje u ã vvaty:r, dã  
 vjen: u lez ãvirõ.
- œ zu:r, il ete sorti dãz yn kalɛf a dɔr plas  
 k i kɔˈdqi:zɛ lqi mɛ:m. o miljɔ d la prɔmnad la  
 5 plqi kɔmũ:s a tɔˈbe. l ãˈprɔɛr turnɛ brid.  
 il etɛt ãˈkɔr lwɛ, kãt œ pjetõ ki sqiˈvɛ lɔ mɛ:m fɔmɛ,  
 lqi fɛ sip d arste. ʒoˈzɛf œbei.
- «mɔsjɔ,» lqi di l ɔm:, ki etɛt œ serʒũ,  
 «vudrije vu mɔ permɛtrɔ dɛ mɔˈte akɔˈte d vu?  
 10 mɔn ynifɔrm ɛ tu nœf, e la plqi va l gɔte.  
 vu m rãˈdrije bjɛ servis.  
 «ɛbjɛ mɔˈte, mɔ brãv,» di ʒoˈzɛf.  
 «aswaje vu la, nu kɔˈzrõ. — d u vne vu dõ, si s nɛ  
 pɔz ɛˈdiskrɛ ?
- 15 «a: mɔ f:ɛr mɔsjɔ, ʒɔ vjɛ d fez œ gardɛfãʒ  
 dɛ mez ami, u ʒ e fɛ œ fiamɔ dezɔne!  
 «kɛskɔ vuz ave dõ mãˈʒɛ d si bõ ?  
 «dɔvine.  
 «ʒɔ n se pɔ mwa; yn sup a la bjɛr?  
 20 «a bɛ wi, yn sup a la bjɛr, mjɔ k sa.  
 «dɛ la fukrut ?  
 «mjɔ k sa.  
 «œ rɔti d vo ?  
 «mjɔ k sa, mjɔ k sa.  
 25 «ma fwa, ʒɔ dɔn ma lũ:g o fa.  
 «œ fɛzũ, mɔsjɔ, œ fɛzũ tiˈre dã leˈ fãʒ  
 dɛ sa mɔʒɛstɛl» di l serʒũ ã frapũ syr la kuʒiʒ  
 dɛ sɔ kɔˈpapõ.  
 «tiˈre dã leˈ fãʒ dɛ sa mɔʒɛste? i n ã dvet ɛt  
 30 kɛ mejɔɛr.  
 «ʒɔ vuz ã repõ.»  
 ɔn etɛt arive a la vil:, e kɔm i plœvɛ  
 tuzur, ʒoˈzɛf dɛmũˈd a sɔ kɔˈpapõ u i vult  
 k ɔ l desũˈd.  
 35 «mɔsjɔ, vuz ɛt trɔ bõ ; ʒɔ n vɔ pɔ  
 abyze d vu.  
 «o kɔˈtrɛr, vu m fre plezizɛ. vɔtrɔ ry ?...»  
 lɔ serʒũ dɔn sɔn adrɛs, e pqi i dmũˈd a  
 savwar lɔ nɔ d sɛlqi ki lɛ avɛt œbliʒɛ.  
 40 «dɔvine,» lqi di ʒoˈzɛf.  
 «vuz ɛt militɛr, ʒɔ pãˈs ?

ur se promener simplement, à pied ou en voiture, dans  
enne ou les environs.

Un jour, il était sorti dans une calèche à deux places  
l'il conduisait lui-même. Au milieu de la promenade la  
vie commence à tomber. L'empereur tourne bride. Il était  
core loin, quand un piéton qui suivait le même chemin,  
i fait signe d'arrêter. Joseph obéit.

«Monsieur,» lui dit l'homme, qui était un sergent, «vou-  
iez-vous me permettre de monter à côté de vous? Mon  
iforme est tout neuf, et la pluie va le gâter. Vous me  
ndriez bien service.

«Eh bien, montez, mon brave,» dit Joseph. «Assoyez-  
us là, nous causerons. — D'où venez-vous donc, si ce n'est  
us indiscret?

«Ah, mon cher monsieur, je viens de chez un garde-  
asse de mes amis, où j'ai fait un fameux déjeuner!

«Qu'est-ce que vous avez donc mangé de si bon?

«Devinez.

«Je ne sais pas, moi; une soupe à la bière?

«Ah ben (bien) oui, une soupe à la bière, mieux que ça.

«De la choucroute?

«Mieux que ça.

«Un rôti de veau?

«Mieux que ça, mieux que ça.

«Ma foi, je donne ma langue au chat.

«Un faisan, monsieur, un faisan tiré dans les chasses  
de sa Majesté!» dit le sergent en frappant sur la cuisse de  
son compagnon.

«Tiré dans les chasses de sa Majesté? Il n'en devait  
être que meilleur.

«Je vous en réponds.»

On était arrivé à la ville, et comme il pleuvait toujours,  
Joseph demande à son compagnon où il voulait qu'on le  
descende (descendit).

«Monsieur, vous êtes trop bon; je ne veux pas abuser  
de vous.

«Au contraire, vous me ferez plaisir. Votre rue? . . .»

Le sergent donne son adresse, et puis il demande à  
voir le nom de celui qui l'avait obligé.

«Devinez,» lui dit Joseph.

«Vous êtes militaire, je pense?

- «wi, me kel grad?  
 «ljøtnū pøt:tr?  
 «a bē wi, ljøtnū; mjø k sa.  
 «kapiten:?  
 5 «mjø k sa.  
 «bigrø, koløncl:?  
 «mjø k sa, mjø k sa.  
 «asa,» di l serzū ū s rā'konū dā la kalēf,  
 «vuz et feldmarefal dō?  
 10 «mjø k sa, mōn ami.  
 «mizerikord, s e l ū'prøer!  
 «lqi mē:m, di zozef ū debutonū sō pardəsy  
 pur mō'tre se' dekor:sjō.  
 i n j ave pu mwajē dē tō'be a znu dā la owa-  
 15 ty:r. lē serzū n puve kē s kō'fō:dr ūn ekskyz,  
 e syplije sō mē:trø d arstē pur lqi permetrø dē  
 desū:dr.  
 «nō pu,» di zozef; «aprē avwar māzē  
 mō fozū, vu serje trøp ørø dē vu debarasē  
 20 d mwa kōm sa. vu n mē kitre k a vøt port.»  
 daprez ōn anonim:.

## 20. ty:r:n e l vale

- ō gur d ete k i fəzē fōr so, lē vikō:t dē ty:r:n<sup>1)</sup>,  
 ū ptit vēstē blū:f e ū bōnē, stət a la fn:trø,  
 25 dā sōn ū'tijfū:br. ō d se' zū syrjē, e, trō:pe  
 par l abijmū, lē prū pur ōn ē:d dē kuzin:, avsk lōktl  
 sē dōmestik etē familje. i s aprōf dusmū  
 par derjer, e d yn mē ki n etē pu lēzər,  
 lqi aplik ō grū ku syr lē bu dy do. l ōm frape  
 30 sē rturn a l ēstū. lē vale vwat ū frē:misū lē vizaz  
 dē sō mē:tr. i š zēt a se' znu tut epərdy :  
 «mōssjær, s e kry kē s etē zōrg!...»  
 «e kū: mē:m s øret etē zōrg,» s ekri ty:r:n  
 ū s frōtū l do, «i n falē pu frape si fō:r!»  
 35 zā zā'k ruso, emll:, tō'm prēmje, livrø katrizm:.

1) ūri d ty:r:n, marefal zeneral dez arme dy rwa, ne  
 ū sēz sū ō:z, mō:r ū sēz sū swasāt:kē:z, ō dē ply grū  
 kapiten frā'se.

- «Oui, mais quel grade?  
 «Lieutenant, peut-être?  
 «Ah ben (bien) oui, lieutenant; mieux que ça.  
 «Capitaine?  
 5 «Mieux que ça.  
 «Bigre, colonel?  
 «Mieux que ça, mieux que ça.  
 «Ah ça,» dit le sergent en se rencognant dans la calèche,  
 «vous êtes feld-maréchal donc?  
 0 «Mieux que ça, mon ami.  
 «Miséricorde, c'est l'empereur!  
 «Lui-même,» dit Joseph en déboutonnant son pardessus  
 pour montrer ses décorations.  
 Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voi-  
 5 ture. Le sergent ne pouvait que se confondre en excuses,  
 et supplier son maître d'arrêter pour lui permettre de  
 descendre.  
 «Non pas,» dit Joseph; «après avoir mangé mon faisan,  
 vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi comme  
 0 ça. Vous ne me quitterez qu'à votre porte.»

*D'après un anonyme.*

## 20. Turenne et le valet

Un jour d'été qu'il faisait fort chaud, le vicomte de  
 Turenne<sup>1)</sup>, en petite veste blanche et en bonnet, était à la  
 5 fenêtre, dans son antichambre. Un de ses gens survient et,  
 trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine  
 avec lequel ce domestique était familier. Il s'approche dou-  
 cement par derrière, et d'une main qui n'était pas légère,  
 lui applique un grand coup sur le bas du dos. L'homme  
 0 frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le  
 visage de son maître. Il se jette à ses genoux tout éperdu:  
 «Monseigneur, j'ai cru que c'était George!...»  
 «Et quand même ç'aurait été George,» s'écrie Turenne en  
 se frottant le dos, «il ne fallait pas frapper si fort!»

5 Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile*, Tome I, Livre 4.

1) Henri de Turenne, maréchal-général des armées du roi, né en 1611, mort en 1675, un des plus grands capitaines français.

## pœzi

[le pœzi sɥivã:t sɔ̃ tut, a l eksɛpsjɔ̃ d la d  
 nʃɛ:r, de fã'sɔ̃. nu lez avɔ̃ nɔ̃te pu  
 kɔ̃m si elz etɛ ly. mɛ il ɛ nɛsɛsɛ:r d avɛr  
 5 kɛ lez ɛ:r okɛl ɔ̃ lez a adapte fɔ̃ sy  
 o tekstɔ̃ de mɔ̃difikã'sjɔ̃ ase nɔ̃-brɔ̃z ã s ki kɔ̃s  
 la lɔ̃-gœ:r de vwajɛl, la plãʃ dɛ l aksã d f  
 lez arɛ d la fraʒ, e mɛ:m la fœrmɔ̃ plyz u mwɛ l  
 de mo.]

10

## 21. lɛ pti mus

il etɛt œ pti navir,  
 ki syr la mɛ:r s ãn et ale.  
 il etɛt œ pti navir,  
 ki syr la mɛ:r s ãn et ale.

15

vwala k o bu d yn sɔ̃mɛn:  
 lɛ pɛ, lɛ vɛ lœr a mã'ke.  
 i tɪ:r a la kurtɔ̃ pãj  
 savwa:r ki d ø sœra mã'ʒe.

20

lɛ pti mus ki fɛ le' pãj,  
 la ply kurtɔ̃ lɥi a tɔ̃'be.  
 i plœ:r, i kri : «o' vʃɛrʒɔ̃ mɛ:r,  
 sɛ sra dɔ̃ mwa ki sre mã'ʒe!»

25

mɛz o grã ma vwala k il mɔ̃'t;  
 il nɔ̃ vwa k o dɛ tu kɔ̃te.  
 i mɔ̃'t ãkœ:r ʒysk a la pœm:,  
 i vwa la tɛ:r! il ɛ sɔ̃ve!

30

e tu:s, i fã't : «tɛ:r, tɛ:r!  
 lɛ pti mus, i n sœra pã mã'ʒe!»  
 e tu:s, i fã't : «tɛ:r, tɛ:r!  
 lɛ pti mus, i n sœra pã mã'ʒe!»

ɛ:r pɔ̃plyɛ:r (fã'sɔ̃ d metʃe).

## Poésie

[Les poésies suivantes sont toutes, à l'exception de la dernière, des chansons. Nous les avons notées pourtant comme si elles étaient lues. Mais il est nécessaire d'avertir que les airs auxquels on les a adaptées font subir au texte des modifications assez nombreuses en ce qui concerne la place des voyelles, la place de l'accent de force, les accents de la phrase et même la forme plus ou moins pleine des mots.]

### 21. Le petit mousse

Il était un petit navire,  
 Qui sur la mer s'en est allé.  
 Il était un petit navire,  
 Qui sur la mer s'en est allé.

Voilà qu'au bout d'une semaine  
 Le pain, le vin leur a manqué.  
 Ils tirent à la courte paille  
 Savoir qui d'eux sera mangé.

Le petit mousse qui fait les pailles,  
 La plus courte lui a tombé.  
 Il pleure, il crie: «O Vierge-Mère,  
 Ce sera donc moi qui serai mangé!»

Mais au grand mât voilà qu'il monte;  
 Il ne voit qu'eau de tous côtés.  
 Il monte encor jusqu'à la pomme,  
 Il voit la terre! il est sauvé!

Et tous, ils chantent: «Terre, terre!  
 Le petit mousse, il ne sera pas mangé!»  
 Et tous, ils chantent: «Terre, terre!  
 Le petit mousse, il ne sera pas mangé!»

*Air populaire (chanson de métier).*



## 22. le rwa d savwa

- s ets le rwa      də savwa,  
 s ɛ lə rwa      dɛ bōz āfū;  
 i s ets mi      dā la tɛ:t  
 5 də detrone      lə syltā.  
 e rātāplā,      gər, gər, gər,  
 e rātāplā,      gər də dvū.
- i s ets mi      dā la tɛ:t  
 də detrone      lə syltā;  
 10 i kōpo:za      yn arme  
 də katrəvē      peizū.  
 e rātāplā,      etsɛtera.
- i kōpo:za      yn arme  
 də katrəvē      peizū;  
 15 i pri      pur artijri  
 katrə kanō      də fərblā.  
 e rātāplā,      ets.
- i pri      pur artijri  
 20 katrə kanō      də fərblā,  
 e pur tut      kavalri,  
 lez a:n      dy kuvā.  
 e rātāplā,      ets.
- e pur tut      kavalri,  
 25 lez a:n      dy kuvā;  
 iz ets      fərʒe də vlvrə  
 pur nurir      lə rezimā.  
 e rātāplā,      ets.
- iz ets      fərʒe də vlvrə  
 30 pur nurir      lə rezimā;  
 i mō'tɛ:r      syr yn mō'tap :  
 mō djø,      kə l mō'd ɛ grā!  
 e rātāplā,      ets.
- i mō'tɛ:r      syr yn mō'tap :  
 35 mō djø,      kə l mō'd ɛ grā!  
 i vir      yn pətīt rivjɛ:r,  
 k i pri:r      pur l ɔsɛū.  
 e rātāplā,      ets.

## 22. Le roi de Savoie

C'était le roi de Savoie,  
 C'est le roi des bons enfants;  
 Il s'était mis dans la tête  
 De détrôner le sultan.  
 Et rantanplan, gare, gare, gare,  
 Et rantanplan, gare de devant.

Il s'était mis dans la tête  
 De détrôner le sultan;  
 Il composa une armée  
 De quatre-vingts paysans.  
 Et rantanplan, etc.

Il composa une armée  
 De quatre-vingts paysans;  
 Il prit pour artillerie  
 Quatre canons de fer-blanc.  
 Et rantanplan, etc.

Il prit pour artillerie  
 Quatre canons de fer-blanc,  
 Et pour toute cavalerie,  
 Les ânes du couvent.  
 Et rantanplan, etc.

Et pour toute cavalerie,  
 Les ânes du couvent;  
 Ils étaient chargés de vivres  
 Pour nourrir le régiment.  
 Et rantanplan, etc.

Ils étaient chargés de vivres  
 Pour nourrir le régiment;  
 Ils montèrent sur une montagne:  
 Mon Dieu, que le monde est grand!  
 Et rantanplan, etc.

Ils montèrent sur une montagne:  
 Mon Dieu, que le monde est grand!  
 Ils virent une petite rivière,  
 Qu'ils prirent pour l'Océan.  
 Et rantanplan, etc.

i vīr yn pētīt rivjē:r,  
 k i pri:r pur l œsē;  
 ā vwajā vnī:r l enmi :  
 soꝝ ki pø, alō nuz ā!  
 5 e rātāplā, ets.

rō:d dy pui.

## 23. la fā:sō de matlo

fātōz e byvōz a plē vēr,  
 ð n a k œ zur pur lœ plezi:r;  
 10 si l vā turn, adjø la tē:r!  
 dēmē nu purō rēpartī:r.

lœ sjel ε py:r, la briz ε bōn:,  
 s ε pur nu kœ l sōlēj lqi;  
 syr lœ bō:r nōtrē fā rezōn: :  
 15 espwār, espwār! djø nu kō'dqi.

kā le flo a fak sōkus  
 dy navī:r ebrū:l le flā,  
 laho, la vwa dy pēti mus  
 fāt ākō:r dā le ho'bū.

20 malgre le flo, malgre l ora:z,  
 malgre le vā, malgre la nuqi,  
 espwār, espwār, brāv ekipa:z!  
 s ε tuzur djø ki nu kō'dqi.

emil suvēstr, pari, kalman levi.

25

## 24. ma nōrmā'di

fā:sō popylē:r

kā tu rōnēt a l esperūs,  
 e kœ l ivē:r fqi lwē dē nu ;  
 su lœ bō sjel dē nōtrē frūs,  
 30 kā lœ sōlē:j rēvjē ply du ;  
 kā la naty:r ε rōvērdi ;  
 kā l irō'dēl ε dē rōtur,  
 zō vē rēvwa:r ma nōrmā'di,  
 s ε lœ pei ki m a dōne lœ zur.

Ils virent une petite rivière,  
 Qu'ils prirent pour l'Océan.  
 En voyant venir l'ennemi:  
 Sauve qui peut, allons-nous-en!  
 Et rantanplan, etc.

*Ronde du Puy.*

✓ 23. **La chanson des matelots**

Chantons et buvons à plein verre,  
 On n'a qu'un jour pour le plaisir;  
 Si le vent tourne, adieu la terre!  
 Demain nous pourrons repartir.

Le ciel est pur, la brise est bonne,  
 C'est pour nous que le soleil luit;  
 Sur le bord notre chant résonne:  
 Espoir, espoir! Dieu nous conduit.

Quand les flots à chaque secousse  
 Du navire ébranlent les flancs,  
 Là-haut, la voix du petit mousse  
 Chante encore dans les haubans.

Malgré les flots, malgré l'orage,  
 Malgré les vents, malgré la nuit,  
 Espoir, espoir, brave équipage!  
 C'est toujours Dieu qui nous conduit.

Émile SOUVESTRE, Paris, Calmann-Lévy.

**24. Ma Normandie**

Chanson populaire

Quand tout renaît à l'espérance,  
 Et que l'hiver fuit loin de nous;  
 Sous le beau ciel de notre France,  
 Quand le soleil revient plus doux;  
 Quand la nature est reverdie;  
 Quand l'hirondelle est de retour,  
 Je vais revoir ma Normandie,  
 C'est le pays qui m'a donné le jour.

o mirtø vēr, duz arā:zø,  
 koto feri dez etrā:zø,  
 valō, zardē, fōrē, verzø,  
 mwasō tuzur nuvēl:!

5

la frā:s ē bēl:  
 se destē sō beņi:  
 vīvō pur ēl:!  
 vīvōz yņi!

porja.

10

26. ōē spesimēn de reklam frā:se:z

klēr a dizqi prētū; z e karūt ū bjēto.  
 z y:z dēpqiz ōē mwa dy savō dy kō:go.  
 zø vēr i rōnō:se; il mō rū trō zātij:  
 ō m a priz de:za pur la sōer de ma fi:j.

O myrtes verts, doux orangers,  
Coteaux chéris des étrangers,  
Vallons, jardins, forêts, vergers,  
Moisson toujours nouvelle!  
La France est belle,  
Ses destins sont bénis:  
Vivons pour elle!  
Vivons unis!

PORCHAT.

**26. Un spécimen de réclame française**

Claire a dix-huit printemps; j'ai quarante ans bientôt.  
J'use depuis un mois du savon du Congo.  
Je vais y renoncer; il me rend trop gentille:  
On m'a prise déjà pour la sœur de ma fille.

---

## døzjem parti

proz

27. la fū'sō d rōlā e la nasjonalite frū'se:z

mesjō,

5 dā le' lsō kə ʒ e y l əncœ:r də fœr isi l ane der-  
 nje:r, ʒ e etydje lez ərɪʒin də la literaty:r frū'se:z,  
 e spesjalmā sət parti də nōtre pœzi epik  
 ki a sa rasin e sōn ɛspira:sjō dā la perjød karolē:ʒjen:  
 la marʃ natyrel də s kur m amɛn o'ʒurdʒi  
 10 a vuz ātrɛtni:r də la ʒgōd perjød də nōtre pœzi epik.  
 sɛ k ɛl rɛprezūt e rɔflet, sɛ n ɛ ply la fɔrma:sjō  
 tymyltʉ:z də la nasjonalite frū'se:z, s ɛt ɛ de' mɔmā  
 d arɛ, də satɪsfaksjō, si lō pɔt ɛ'si dɪr, e də splā:  
 dœ:r dā ləkɛl la frūs, prənā plɛnmā kō'sjūs  
 15 d ɛl mɛ:m, a ʒwi d yn fɔrmə ki sū'blɛ definitiv,  
 e dō l epanwismā avst ete prepa:rɛ par d əpsky:r  
 e sū'glūt revɔlɪsjō. nɔtr istwa:r kō't plyzjœ:r  
 də se' haltə grūdjo:z, a fakyn dɛkɛl: la nɔ'sjō,  
 krwajū k ɛl etɛt arivɛ o tɛrmə də sa kurs, a ā'brɛsɛ  
 20 d ɛ rɔar kō:fjū e ʒwajō le' perspektiv k ɛl dɔmint;  
 fakyn a ete d yn dy're bjɛ limite, kwak varjabl,  
 e la marʃ ān avū a bjɛto rəkɔmā'sɛ, avɛk tu  
 se' dā:ʒɛ, tut sez ɛ'sɛrtityd, e tu se' rɛ:v.  
 . . . . . lɛ tɛ:m kə ʒ dwa trɛ'tɛ,  
 25 sɛ truv, sū k ʒ ɛj a lɪ fœr ān o'kyn fasō vjɔlūs,  
 əfri:r a l epok aktʉɛl: de' sy:ʒɛ də medita:sjō prɔfō:d,

## Deuxième Partie

### Prose

#### 27. La Chanson de Roland et la nationalité française

Messieurs,

5 Dans les leçons que j'ai eu l'honneur de faire ici l'année dernière, j'ai étudié les origines de la littérature française, et spécialement cette partie de notre poésie épique qui a sa racine et son inspiration dans la période carolingienne. La marche naturelle de ce cours m'amène aujourd'hui à vous  
 10 entretenir de la seconde période de notre poésie épique. Ce qu'elle représente et reflète, ce n'est plus la formation tumultueuse de la nationalité française, c'est un des moments d'arrêt, de satisfaction, si l'on peut ainsi dire, et de splendeur dans lesquels la France, prenant pleinement conscience  
 15 d'elle-même, a joui d'une forme qui semblait définitive, et dont l'épanouissement avait été préparé par d'obscures et sanglantes révolutions. Notre histoire compte plusieurs de ces haltes grandioses, à chacune desquelles la nation, croyant qu'elle était arrivée au terme de sa course, a embrassé d'un  
 20 regard confiant et joyeux les perspectives qu'elle dominait; chacune a été d'une durée bien limitée, quoique variable, et la marche en avant a bientôt recommencé, avec tous ses dangers, toutes ses incertitudes et tous ses rêves.  
 . . . . . Le thème que je dois traiter se  
 25 trouve, sans que j'aie à lui faire en aucune façon violence, offrir à l'époque actuelle des sujets de méditation profonde



e ʒə l krwa,            də grūz āsepmā.            ʒə n rəpusre pə  
 sət əkəzjō            də mō'tre            kəl ljēz etrwa            ratafst a nu,  
 kəl solidarite re:l:            fət ā:kə:r            tuʒ vi:vārt            sət ā'sjen  
 pœzi frā'se:z            kə nuz avō            si kō:plətmāt ublije  
 5 e k nu krwajō            si bjē mōrt.  
       yn kestjō            rədutabl,            k œ pti nō:brə            d espri,  
 akutyme            a n pə limite            lœr reflɛksjō,            s ete sœl,  
 e dā l silūs,            pəze            ʒysk a prezā,            ε vny bryskēmā,  
 avɛk yn realite            pwapārt,            sə drɛse,            il j a trwa mwa,  
 10 dāvā nu tu:s.            l ynite frā'se:z,            sət ynite            ki sā-  
       blɛ si səlɪd,            si inebṛā:labl,            si eternel:,            sət ynite  
       kə nu nu plɛ:zjōz            a əpəze            a la divizjō            ē:terjæ:r  
       də plyzjæ:r            də no vwazē,            a pary sybitmā            mənase.  
       su l ku            də no dezastɹ,            il a sā:ble            œn ēstū  
 15 kə la kō'sjūs            nasjənal            ete truble,            e la frūs  
       s ε dmā:de            pādāt œ mōmā            d afrɔ:z āgwas            si el egzistē  
       ā:kə:r.            sət kriz            n a pə dyre:            la nəsjō  
       s ε vit rəkœji,            e prezātmā            tut le parti            dy peji  
       afirmə            lœr solidarite            ā kō:sā:trū            ver la defūs  
 20 tu lez efœr            enɛrʒik            də jakœ.            mɛ nu n dāvō pə  
       neglizə            lə tərɪbl avɛrtismā            ki nuz a ete dōne,            e si  
       pur l œr prezārt            nu n avō            pə d ɔ:trə dāvwar,  
       e d ɔ:trə byt            kə la delivrūs            dy səl            āvai,  
       il ε bō            də nu prepə:re            tudsuɪt,            e serjəzmā,  
 25 a s kə nuz ərōz            a fɛ:r            o lād:mē d sə ʒur  
       tū swete.            l istwar            də la literatyr            d œ pœpl,  
       ʒ e y əkəzjō d vu l dī:r            suvā de:ʒa,            ε l istwar  
       də sa vi mōral:,            e partikyljermā            də sa kō'sjūs  
       nasjənal: :            s et a s pwē d vy            kə ʒ vɔz            egzamine  
 30 o'ʒurdʒi            s kə nu puvō rəkœji:r            ā:kə:r            də sypstūs:ʒel  
       e d vital:            dā l etyd            də nōtrə pœzi            la plyz ā'sjen:  
       sə ki fət yn nəsjō,            sə ki dən            veritablēmāt  
       yn patri,            sə n ε pə sœlmā,            mɛ:sjə,            la koegzistūs  
       pyrmā            materjel:,            kree            par la fɔrs,            e mētny  
 35 par l abityd,            d œ sɛrtē nō:brə            d əm            dāz yn mɛ:m  
       asəʒs:ʒjō            pəlitik.            la kəmyno:te            dez ē:tere  
       n i syfi pə            dāvātə:ʒ:            el ε,            dajæ:r,            trə sy:ʒet  
       a ʒ dissudɹ;            e sə fō:dū            syr l egoism,            el nɛ sɔrɛ rjē  
       kree            ki lʒi syrvi:v            d œn ēstū.            sə sō de fɛ  
 40 d œ tut ɔ:tr ərdɹə,            bjē: ply delika            e plyz elve,            ki nu  
       ā:trə lez əm            sɛ:rlə:sjōz            etrwat            e sakre,            ima:ʒ  
       agrā:di            de:ljē d la fami:j.            yn səʒjete            dō le: mū:brə

et, je le crois, de grands enseignements. Je ne repousserai pas cette occasion de montrer quels liens étroits rattachent à nous, quelle solidarité réelle fait encore toute vivante cette ancienne poésie française que nous avons si complètement  
5 oubliée et que nous croyons si bien morte.

Une question redoutable, qu'un petit nombre d'esprits, accoutumés à ne pas limiter leurs réflexions, s'étaient seuls, et dans le silence, posée jusqu'à présent, est venue brusquement, avec une réalité poignante, se dresser, il y a  
10 trois mois, devant nous tous. L'unité française, cette unité qui semblait si solide, si inébranlable, si éternelle, cette unité que nous nous plaisions à opposer à la division intérieure de plusieurs de nos voisins, a paru subitement  
15 menacée. Sous le coup de nos désastres, il a semblé un instant que la conscience nationale était troublée, et la France s'est demandé pendant un moment d'affreuse angoisse si elle existait encore. Cette crise n'a pas duré: la nation s'est vite recueillie, et présentement toutes les parties du pays affirment leur solidarité en concentrant vers la défense tous  
20 les efforts énergiques de chacun. Mais nous ne devons pas négliger le terrible avertissement qui nous a été donné, et si pour l'heure présente nous n'avons pas d'autre devoir et d'autre but que la délivrance du sol envahi, il est bon de nous préparer tout de suite, et sérieusement, à ce que  
25 nous aurons à faire au lendemain de ce jour tant souhaité. L'histoire de la littérature d'un peuple, j'ai eu occasion de vous le dire souvent déjà, est l'histoire de sa vie morale, et particulièrement de sa conscience nationale: c'est à ce  
30 point de vue que je veux examiner aujourd'hui ce que nous pouvons recueillir encore de substantiel et de vital dans l'étude de notre poésie la plus ancienne.

Ce qui fait une nation, ce qui donne véritablement une patrie, ce n'est pas seulement, messieurs, la coexistence purement matérielle, créée par la force et maintenue par  
35 l'habitude, d'un certain nombre d'hommes dans une même association politique. La communauté des intérêts n'y suffit pas davantage: elle est, d'ailleurs, trop sujette à se dissoudre; et, se fondant sur l'égoïsme, elle ne saurait rien créer qui lui survive d'un instant. Ce sont des faits d'un tout  
40 autre ordre, bien plus délicat et plus élevé, qui nouent entre les hommes ces relations étroites et sacrées, image agrandie des liens de la famille. Une société dont les membres

nø sō mē'tnyz ū:sū:blø kə par la fōrs, l abityd,  
 u l ē'terē, pø sypsisste<sup>1)</sup> trē: lō'tū e prezū'te mē:m  
 lez aparū:s le' ply prōspēr; mēz el nø rezistra paz  
 a ō jōk vjōlū ki syprimra la fōrsō sū'tral:, derutra  
 5 sudēnmū lez abityd, e afōlra lez ē'terē.  
 yn sōsjete ē'si kōstrūit et ō py:r mekanism,  
 ki pōt ē:tr ē:ʒenjō e puisū, mē ki n ōfri'ra ply  
 k ōn amū də pjes inērt e bjē'to sepārē si lə rsār  
 ki fē tu muvwar e detruqi. o kō'trēr,  
 10 yn grū:d vi nasjōnal: et esū:sjelmūt ōrganik:  
 setadī:r k il egzist<sup>2)</sup> ū'trē le' diver mū:brē  
 ki la kō'poz de' rapō:r armōnik, fō'de syr la naty:r,  
 la kōstitysjō ē'tim e la fōksjō də fakō d ø.  
 yn tel sōsjete pōt ē:trə grāvmūt atēt, mē,  
 15 a mwē k la vjōlūs ki lūi ε fēt nø swa trē fōrt  
 e syrtu trē: prōlō:ʒe, el sē rfōrmra tuzur:  
 fakō d se' mū:brē kō'servra, ā mem tū k sa vi prōprē,  
 lə bəzwē e l ēstē d yn vi kōmyn avek lez ō'tr;  
 tū k sēt vi nø sra paz etēt dā fakō d ø,  
 20 la rezyrksjō sēra pōsiblə. permēte mwa  
 də fēr kō'prū:drə ma pā'se par kəlkoz egzū'pl.  
 lez ū'pir ōrjā'to, e ply tār l ū'pir rōmē,  
 səlūi d fārləman, səlūi d napōlē, etē de' fōrmō'sjō  
 ki, a diferū dāgre, merit l epitēt d artifi'sjel:  
 25 də mekanik; il sē sō mē'tny plyz u mwē lō'tū  
 par la fōrs, l abityd, u l ē'terē, mē, yn fwa brize,  
 i s sō dissu sū rtur pōsiblə, pask i n j ave paz ūn ø  
 də prē'sip vital: ki py syrvi:vr a lōer dēstryksjō.  
 o kō'trēr, nuz avō vy de' nō'sjō, kōm l alman,  
 30 kōm l itali, aprē de' dezast'rē ki parē'st irē-  
 parablə, sē rkōstitūe par lōer prōprē fōrs,  
 e rprū:dr yn vi ply puisūt: kō'ki:z,  
 demā'brē, mōrsōle də tut fasō, sumiz  
 o trē'tmū le' ply dezōrganizatō:r, elz ō kō'tinqe  
 35 a vi:vrē d yn vi latūt, ki s ε revele viktō-  
 rjōzmū dē' k l ōkū'zjō ε vny. dəpūiz ō sjekl,  
 nuz asistōz avek tristēs a yn lyt u pōtē:trē  
 l issy sra diferūt, u la nō'sjō, kəl'kə rēel kə swa  
 sa vi ōrganik, ε, ō pø l krē:drē, kō'da'ne  
 40 a sykō'be; mē le' kō'disjō ki s sō reyni

1) u sybziste.

2) u egzist.

ne sont maintenus ensemble que par la force, l'habitude ou l'intérêt, peut subsister très longtemps et présenter même les apparences les plus prospères; mais elle ne résistera pas à un choc violent qui supprimera la force centrale, dérou-  
 5 tera soudainement les habitudes et affolera les intérêts. Une société ainsi construite est un pur mécanisme, qui peut être ingénieux et puissant, mais qui n'offrira plus qu'un amas de pièces inertes et bientôt séparées si le ressort qui fait tout mouvoir est détruit. Au contraire,  
 10 une grande vie nationale est essentiellement organique: c'est-à-dire qu'il existe entre les divers membres qui la composent des rapports harmoniques, fondés sur la nature, la constitution intime et la fonction de chacun d'eux. Une telle société peut être gravement atteinte, mais, à moins que  
 15 la violence qui lui est faite ne soit très forte et surtout très prolongée, elle se reformera toujours: chacun de ses membres conservera, en même temps que sa vie propre, le besoin et l'instinct d'une vie commune avec les autres; tant que cette vie ne sera pas éteinte dans chacun d'eux,  
 20 la résurrection sera possible. Permettez-moi de faire comprendre ma pensée par quelques exemples. Les empires orientaux, et plus tard l'empire romain, celui de Charlemagne, celui de Napoléon, étaient des formations qui, à différents degrés, méritent l'épithète d'artificielles, de méca-  
 25 niques; ils se sont maintenus plus ou moins longtemps par la force, l'habitude ou l'intérêt, mais, une fois brisés, ils se sont dissous sans retour possible, parce qu'il n'y avait pas en eux de principe vital qui pût survivre à leur destruction. Au contraire, nous avons vu des nations, comme  
 30 l'Allemagne, comme l'Italie, après des désastres qui paraissaient irréparables, se reconstituer par leur propre force et reprendre une vie plus puissante: conquises, démembrées, morcelées de toutes façons, soumises aux traitements les plus désorganisateur, elles ont continué  
 35 à vivre d'une vie latente, qui s'est révélée victorieusement dès que l'occasion est venue. Depuis un siècle, nous assistons avec tristesse à une lutte où peut-être l'issue sera différente, où la nation, quelque réelle que soit  
 sa vie organique, est, on peut le craindre, condamnée  
 40 à succomber; mais les conditions qui se sont réunies

- pur ekræze            la malcæroz poləp            sō bjēn eksepsjōnel,  
 e kēlkæ teribl        e pærsistūt            k elz et ete,            el n ō pu  
 reysi            ā·kær            a detruir            se l pœplø            polənt  
 la kō'sjūs            dē sa nasjōnalite            e l espwar  
 5 dē sa mēsūs.
- kel ε dō:k,            analize            avēk ē·parsjalite,            set fōrø  
 misterjō:z            ki sē rfy:z            a vivifje            le: kreasjō  
 le: ply pquisūt,            le: kō·bine·zō            le: plyz ē·genjōz,  
 e ki mētjē            opstinemāt yni            le: grup            kē tu kō·kur  
 10 a detruir?            idātik            dā se manifestasjō,            la kō·  
 sjūs nasjōnal            pōt avwar de: sursø            divers            e s̄ devlope  
 dē plyzjær            manjær.            tūtō            el rəpoz            syr la ras,  
 tūtō            syr la kyltyr,            tūtō            syr la rli:zjō,            suvū  
 syr yn kōmynote d vi            ase lō·tū prlō:ze            pur dævniŕ  
 15 yn sægō·d naty:r.            set dærjær ærigin            ε mæ:m,  
 o fō,            sel            a lakel            l analiz            redui tut lez otr.  
 dā l istwar            de: pœplø            kōm dā sel            dez ε:trə vivū,  
 o pwē d vy d la filozofi            fizjōlōgik,            s ε l abityd  
 syfizamā prlō:ze            e ūmagazine,            pur ē·si dir,  
 20 par l ereditē,            ki fini            par determine            e devlope  
 le: fōksjō,            lez ōrgan mæ:m,            lez espēs            e le: grup.  
 s̄ə n kō·trēdi pa            ū s mōmū            s kē z e di            ply hō  
 syr l ē·pquisūs            dē l abityd            a fō·de ō pœpl  
 o vrē sūs            dy mo :            pur k el i swat apt,            i fo  
 25 k el sē trāsform,            k el pa:s            dē la sē:pl abityd  
 eksterjær            a l ēstē ē·tim:,            k el dævjær,  
 pur tut otr œj            kē səlqi d la kritik            sjātifik,  
 kēlkəfō:z            dē prōfō·demā diferū            e d ōen otr ōrdra.  
 kel kē swa            la sursø dirēkt            dē la vi nasjōnal,  
 30 el sē manifest,            ε: z di,            d yn fasō            idātik:  
 el sē manifestø            par l amur.            s et isi            k l ōrganismø  
 d yn nəs·sjō            difær prōfō·demā            dy mekanismø  
 d ōen ā·pir.            la nəs·sjō            n egzistø            reelmū  
 kē kāt el ε:m,            e k el et ε:me.            wi,            s ε l amur  
 35 kē vu truvre            o fō            dē tut nasjōnalite            reel:  
 sō·la sœl            sō frær            e mū:brø            d ōe mēm kō:r  
 ki ε:m            kēlkəfō:z            ū kōmōē.            e nōte lə bjē,  
 il pœyt ε:me            de: fō:z            bjē diferūt,            e il n et o·kyn·  
 mū            nesēsær            kē lør amur            swa parfētū rē·  
 40 zōnabl            e s̄ystifje.            le: rys            ε:m lør tsær  
 kōm lez ā·glē            ε:m lør liberte;            il syfi:            tū k se sū·  
 timū            rēstrō vivū            se l ōe l otrə            dē se: pœpl.

écraser la malheureuse Pologne sont bien exceptionnelles, et, quelque terribles et persistantes qu'elles aient été, n'ont pas réussi encore à détruire chez le peuple mais la conscience de la nationalité et l'espoir de renaissance.

Quelle est donc, analysée avec impartialité, cette force ténace qui se refuse à vivifier les créations les plus ingénieuses, les combinaisons les plus ingénieuses, et qui maintient obstinément unis les groupes que tout concourt à détruire? Identique dans ses manifestations, la conscience nationale peut avoir des sources diverses et se développer plusieurs manières. Tantôt elle repose sur la race, tantôt sur la culture, tantôt sur la religion, souvent sur une communauté de vie assez longtemps prolongée pour devenir une seconde nature. Cette dernière origine est même, au fond, celle à laquelle l'analyse réduit toutes les autres. C'est l'histoire des peuples comme dans celle des êtres vivants, au point de vue de la philosophie physiologique, c'est l'habitude suffisamment prolongée et emmagasinée, c'est ainsi dire, par l'hérédité, qui finit par déterminer et coordonner les fonctions, les organes mêmes, les espèces et les groupes. Je ne contredis pas en ce moment ce que j'ai dit plus haut sur l'impuissance de l'habitude à fonder un peuple au vrai sens du mot: pour qu'elle y soit apte, il faut qu'elle se transforme, qu'elle passe de la simple habitude extérieure à l'instinct intime, qu'elle devienne, pour l'observateur, un autre œil que celui de la critique scientifique, quelque chose de profondément différent et d'un autre ordre.

Quelle que soit la source directe de la vie nationale, elle se manifeste, ai-je dit, d'une façon identique: elle se manifeste par l'amour. C'est ici que l'organisme d'une nation diffère profondément du mécanisme d'un empire. Une nation n'existe réellement que quand elle aime et quand elle est aimée. Oui, c'est l'amour que vous trouvez au fond de toute nationalité réelle. Ceux-là seuls sont frères et membres d'un même corps qui aiment la même chose en commun. Et notez-le bien, ils peuvent avoir des choses bien différentes, et il n'est aucunement nécessaire que leur amour soit parfaitement raisonnable et justifié. Les Russes aiment leur tsar comme les Anglais aiment leur liberté; il suffit: tant que ces sentiments seront vivants chez l'un et l'autre de ces peuples,

i srōt yni par ō ljē rēlmā nasjōnal: lē ljē na-  
sjoṅal ε dō:k ōen amur kōmōē, ki plan  
pur fak sitwajē oḍsy ḍ tu se' dezir e ētere  
partikylje, e dā lkel il ε syr davūs  
5 dē s rā:kō'tre avek n ē:portē kel o'tre sitwajē.  
i fo k la nā'sjō ε:m; il fot o'si k el swat εme:  
i fo k le' sitwajē sāt vi:vmā kē lēer nā'sjō sēl:  
lēer dōn la satisfaksjō dē lēer bēzwē sēpatik,  
e zwis, avek yn rēkōnesūs tuzur nuvel:,  
10 dē lēer kōmyno'te avek el: vwala la veritable vi  
nasjōnal:, ki ofr asyremā yn de' ply bēl fōrm  
dē la vi ymen:, e ki n prū plēmā kō'sjū:s  
d el mē:m kē par la kō:parēzō e l o'pozisjō  
avek d o'trēz o'rganismē d yn par, e d o'trē par  
15 par l ēksprēsijō kē lqi dōn la literaty:r.  
l o'pozisjō de' nā'sjō lez yn oz o'tr, ki kō'ple't  
la kō'sjū:s ētim dē fakyn d el:, a malcōrōzmō  
trō suvū pur kō'sekūs la žaluzi, la hēm:  
l etrwatēs d espri. redqit a se' zystē limit:  
20 el nē dwa dōne o pōeple divē:r kē la zwisū:s  
dē lēer varjete dāz yn ynite ply hot: sēt ynite  
ply hot: sē kō'pō:z dē s kē fak pōepl a d mejēr:  
el fōrm sē k ōn apel la sivilizā'sjō, e ply par-  
tikyljermā la sivilizā'sjō cōrōpeen:, patri agrūd'i  
25 u nu n dezesperō pu, mē:m dā le' kryel mōmā  
kē nu travērsō, dē vwar: sē dōne la mē  
tut le' nā'sjō ki i partisip. mē l o'pozisjō  
de' nā'sjō lez yn oz o'tr ε nesēsēr pur k elz aprēn:  
nō scēlmā a apresje lez o'tr, mē a s kō'prū:dr  
30 el mē:m. elz i pql:z ōen atāsmā ply vif  
a s ki fē lēer vi prōpr; el pōēv, si el sav  
ā prōfite, i perfeksjōne lēer kalite e i kōri:žē  
lēer defo.  
la literaty:r ε l ēksprēsijō dē la vi nasjōnal:  
35 la u i n j a pū d literaty:r nasjōnal:, i n j a k yn vi na-  
sjoṅal ēparfēt. sē sātīmā kōmōē, sēt ideal:  
sēt amur dā lkel tu le' sitwajē d yn nā'sjō  
fraterniz, ε dē sa naty:r, vag e ē:detsmine:  
sē n ε kē par la literaty:r k il s ēksprim:, sē presiz  
40 e s fē rēkōnē:tō dē tu:s avek ā'fāt'rmā. i n syfi pū d a-  
vwar: dē grāz ekrivē pur avwar yn literaty:r  
nasjōnal: i fo kē dā sez ekrivē, sē swat ēksprime

ils seront unis par un lien réellement national. Le lien national est donc un amour commun, qui plane pour chaque citoyen au-dessus de tous ses désirs et intérêts particuliers, et dans lequel il est sûr d'avance de se  
 5 rencontrer avec n'importe quel autre citoyen. Il faut que la nation aime; il faut aussi qu'elle soit aimée: il faut que les citoyens sentent vivement que leur nation seule leur donne la satisfaction de leurs besoins sympathiques, et jouissent, avec une reconnaissance toujours nou-  
 10 velle, de leur communauté avec elle. Voilà la véritable vie nationale, qui offre assurément une des plus belles formes de la vie humaine, et qui ne prend pleinement conscience d'elle-même que par la comparaison et l'opposition avec d'autres organismes d'une part, et d'autre part par l'expression  
 15 que lui donne la littérature.

L'opposition des nations les unes aux autres, qui complète la conscience intime de chacune d'elles, a malheureusement trop souvent pour conséquence la jalousie, la haine, l'étroitesse d'esprit. Réduite à ses justes limites,  
 20 elle ne doit donner aux peuples divers que la jouissance de leur variété dans une unité plus haute: cette unité plus haute se compose de ce que chaque peuple a de meilleur; elle forme ce qu'on appelle la civilisation, et plus particulièrement la civilisation européenne, patrie agrandie où nous  
 25 ne désespérons pas, même dans les cruels moments que nous traversons, de voir se donner la main toutes les nations qui y participent. Mais l'opposition des nations les unes aux autres est nécessaire pour qu'elles apprennent, non seulement à apprécier les autres, mais à se comprendre  
 30 elles-mêmes. Elles y puisent un attachement plus vif à ce qui fait leur vie propre; elles peuvent, si elles savent en profiter, y perfectionner leurs qualités et y corriger leurs défauts.

La littérature est l'expression de la vie nationale: là où  
 35 il n'y a pas de littérature nationale, il n'y a qu'une vie nationale imparfaite. Ce sentiment commun, cet idéal, cet ~~amour~~ dans lequel tous les citoyens d'une nation fraternisent, est, de sa nature, vague et indéterminé: ce n'est que par la littérature qu'il s'exprime, se précise et se fait  
 40 reconnaître de tous avec enchantement. Il ne suffit pas d'avoir de grands écrivains pour avoir une littérature nationale: il faut que, dans ces écrivains, se soit exprimée



avēk pūisū:s            l a:m            mē:m            dē la nāsjō.  
 il j a dā lez o:tē:r,    syrtu    dā le: pō:rt    veritablēmā  
 nasjōno,            tēl vēr,            tēl turny:r,            tēl manjēr  
 dē kō'prū:dr            ōē sā'timā,            tēl kō'sēpsjō            dy mād  
 5 e d la vi            ēksprime d ōē mo,            ki,            dā l a:m  
 dē tu le: kō'sitwajē d l ekrivē,            fē vibre    yn kōrd sēkrēt,  
 ynison:,            ē'tim:,            mūt            fē lez etrā'zē            ki l liz.  
 yn literaty:r    nasjōnal:    ε l elemā    lē plyz ē'destryktiblē  
 dē la vi    d ōē pōepl:    ε l plas    sēt vi    o'dsy dē 'hazar  
 10 dē l istwār,            dez aksidū materjēl;            ε l la prōlō'z  
 pādū dē' sjekl,            aprē k tu l rest,            e l sōl mē:m  
 dē la patri,            lqi a ete ā'lve.            la biblē            n et ε l pa,  
 dēpqi dō: mil ā,            la sōl vrē patri            dē' zūif?  
 e la nasjōnalite grēk            egzistrēt ε l            sūz ōmēr?  
 15 s ε kāt ōē pōepl            a py epruve,            par la literaty:r,  
 sōn ynjō            dē kōer            e d a:m,            sōn idūtite  
 dē sātīmā            e d aspirā'sjō,            k il ε veritablēmā  
 asyre d vi:vr.            ōn a vy            dē no zur            dē literaty:r  
 kree dē nā'sjō,            setadī:r            kē la kō'sjūs            nasjōnal:  
 20 preskē kō:pletmāt etēt,            nē vivā ply            kē dāz ōē pti sērklē  
 d elit,            a rtruve,            su l ē'flyā:s            dez efor-  
 ē'sē'sū d sē pti sērkl,            kō'sū'trē            dā la literaty:r  
 la plenityd            dē sa fōrs            e d sa vi.            sē' murvmū  
 sō dabō:r            kēlkē pō            faktis,            e deple:z  
 25 a l ōpservatō:r            ē'parsjal;            mē kāt il le vwa  
 reyskr            o'si rapidmā            kē plyzjōer d ā'tr ō            ll ō fē,  
 i n pō s rēfyze            a admētrē            k i rēpō'dēt  
 a ōē fēt rēl:,            e k la literaty:r            a sōelmā revēje  
 dā la nā'sjō            yn kō'sjūs            ki sōmsje.  
 30 s et ē'si            k ā sē:kāt ā            nuz avō vy rne:tr            ā bō'hēm  
 la nasjōnalite tje:k            k ō krwajēt etēt;            e sēt nasjōna-  
 lite almād            ε l mē:m,            ki parēt aktqēlmā            si pūisūt  
 e si ōrgōejō:z,            ε l nē s ε rēlmā            devlope  
 kē su l aksjō            ase resūt            dē la literaty:r.            i n j a pa  
 35 trwā: kar dē sjeklē            kē gōt            adresēt a sō  
 ki le' prēmje,            esēje:r            sēt aksjō,            ōn avertismā  
 pō' prōpr            a lez ā'kurazē :            «fē:r            dē vu  
 yn nā'sjō»,            dit il            dāz ōē            dē sē distik,            «almā,  
 vu ll espērez ā'vē;            ply libromā,            ā rvā:f,            fēt dē vu  
 40 dez ōm:»            la nā'sjō            s ε purtā fēt,            e gōt  
 lqi mē:m,            tu kōzmōpolit            k il etē,            a pūi-  
 samā kōtribqe            a la fō'de :            il a dōne            a l a:m

avec puissance l'âme même de la nation. Il y a dans les auteurs, surtout dans les poètes véritablement nationaux, tel vers, telle tournure, telle manière de comprendre un sentiment, telle conception du monde et de la vie exprimée d'un mot qui, dans l'âme de tous les concitoyens de l'écrivain, fait vibrer une corde secrète, unison, intime, muette chez les étrangers qui le lisent. Une littérature nationale est l'élément le plus indestructible de la vie d'un peuple: elle place cette vie au-dessus des hasards de l'histoire, des accidents matériels; elle la prolonge pendant des siècles après que tout le reste, et le sol même de la patrie, lui a été enlevé. La Bible n'est-elle pas, depuis deux mille ans, la seule vraie patrie des Juifs? et la nationalité grecque existerait-elle sans Homère? C'est quand un peuple a pu éprouver, par la littérature, son union de cœur et d'âme, son identité de sentiments et d'aspirations, qu'il est véritablement assuré de vivre. On a vu de nos jours des littératures créer des nations, c'est-à-dire que la conscience nationale, presque complètement éteinte, ne vivant plus que dans un petit cercle d'élite, a retrouvé, sous l'influence des efforts incessants de ce petit cercle, concentrés dans la littérature, la plénitude de sa force et de sa vie. Ces mouvements sont d'abord quelque peu factices, et déplaisent à l'observateur impartial; mais quand il les voit réussir aussi rapidement que plusieurs d'entre eux l'ont fait, il ne peut se refuser à admettre qu'ils répondaient à un fait réel, et que la littérature a seulement réveillé dans la nation une conscience qui sommeillait. C'est ainsi qu'en cinquante ans nous avons vu renaître en Bohême la nationalité tchèque qu'on croyait éteinte; et cette nationalité allemande elle-même, qui paraît actuellement si puissante et si orgueilleuse, elle ne s'est réellement développée que sous l'action assez récente de la littérature. Il n'y a pas trois quarts de siècle que Goëthe adressait à ceux qui, les premiers, essayèrent cette action, un avertissement peu propre à les encourager: «Faire de vous une nation», dit-il dans un de ses distiques, «Allemands, vous l'espérez en vain; plus librement, en revanche, faites de vous des hommes.» La nation s'est pourtant faite, et Goëthe lui-même, tout cosmopolite qu'il était, a puissamment contribué à la fonder: il a donné à l'âme

almūd yn ekspresjō kē nyl avā lūi n avē sy  
 atē:dr, e il a kree ē-si, avēk lez o:trē grūz om  
 dē sō sjekl, ā:trē tu se' kō'patriot, sē ljē ē'tim  
 e vi-vū ki yni mjø kē tut le' f:en e rezist  
 5 a tut lez epe.  
 si nuz aplikō sez opservāsjō a etydje la nā'sjō  
 frū'se:z, nu rkōns'sō bjē vit kē l istwār  
 dē sa fōrmā'sjō rēpo:z syr le' prēsip ki vjen d ētr  
 ekspo:ze. 3 e y okā'zjō dē rakō'te, l ane dernjer,  
 10 le' kōmā'smū d set istwār. nuz avō vy la go:l  
 prive par la kō'kēt rōmēn dē la nasjōnalite seltik,  
 adoptū eksterjōrmū la sivilizā'sjō de' vē'kōer,  
 mē n prēnāt o'kyn par a la vi nasjōnal de' rōmē-  
 ver la fē d l ā'pir, sē pei ete dā l ply tristē  
 15 dezarwā mōral; sōel, a defo d patri tērestre,  
 lē kristjanism ete vny done oz am omwē ōē rfy:z  
 kōmōē dāz yn esperā's d utrē tō:b. l ē'vā'zjō zē-  
 manik amna syr lē sōl dē la go:l yn zōen na-  
 sjōnalite, dā la plenityd e la zwa d sa fōrsē  
 20 nuvelmūt epruve. nuz avō di kōmū le' frū  
 e le' gallorōmē, raprōse par lē kristjanism,  
 s ete pōapō fō'dy, e kōmū dē lōer yn jō  
 ete sōrti, lōr dy demā'bromū d l ā'pir karolē'zjē,  
 ōē nuvo pōepl, anime d ōē veritabl espri nasjōnal,  
 25 e ki fō'de sa kō'sjū:s e sōn ynite syr la fy-  
 zjō d la fjerte zermanik e d la fraternite kretjen:  
 lē trava'j tymyltqō dē l epōk karolē'zjen: prepara  
 l ōrganizā'sjō dē set nasjōnalite frū'se:z suz yn fōrm  
 ā rapō:r avēk sa naty:r: sē fy la fēodalite, setadir  
 30 l ā'f:ēnmū jerarfik de' drwa e de' dāvwar,  
 dēpqi l sōmē zysk a la bā:z dē la nā'sjō. yn fwa  
 sēt grād ō:vr apōpre termine, ver lē miljō  
 dy ō:zjem sjekl, il j y dā l devlōpmū dē la frū:s,  
 alōr definitivmū kōstitqē, ōē pwē d arē e d epa-  
 35 nwismū. s et a st epōk k apartjē la grād pōezi  
 epik, dō la fāsō d rōlū e lē spesimēn  
 lē ply kō'ple: ā ll etydjū, nu kō'prū'drō,  
 mjø k par l istwār de' fē, la sipifikā'sjō mōral e ē'tim  
 dē set epōk: nu rkōns'trō kē nōtrē vi nasjōnal  
 40 ete domine, de' lō:r, par le' dō grād'z ide  
 ki ll ō dēpqi anime e ki lūi ō done tū d rifs  
 e d pūisū:s a diferū mōmū d nōtr istwār: la tū'dū:s

allemande une expression que nul avant lui n'avait su atteindre, et il a créé ainsi, avec les autres grands hommes de son siècle, entre tous ses compatriotes, ce lien intime et vivant qui unit mieux que toutes les chaînes et résiste  
5 à toutes les épées.

Si nous appliquons ces observations à étudier la nation française, nous reconnaissons bien vite que l'histoire de sa formation repose sur les principes qui viennent d'être exposés. J'ai eu occasion de raconter, l'année dernière, les  
10 commencements de cette histoire. Nous avons vu la Gaule privée par la conquête romaine de la nationalité celtique, adoptant extérieurement la civilisation des vainqueurs, mais ne prenant aucune part à la vie nationale des Romains. Vers la fin de l'empire, ce pays était dans le plus triste  
15 désarroi moral; seul, à défaut de patrie terrestre, le christianisme était venu donner aux âmes au moins un refuge commun dans une espérance d'outre-tombe. L'invasion germanique amena sur le sol de la Gaule une jeune nationalité, dans la plénitude et la joie de sa force nouvelle-  
20 vellement éprouvée. Nous avons dit comment les Francs et les Gallo-Romains, rapprochés par le christianisme, s'étaient peu à peu fondus, et comment de leur union était sorti, lors du démembrement de l'empire carolingien, un nouveau peuple, animé d'un véritable esprit national, et  
25 qui fondait sa conscience et son unité sur la fusion de la fierté germanique et de la fraternité chrétienne. Le travail tumultueux de l'époque carolingienne prépara l'organisation de cette nationalité française sous une forme en rapport avec sa nature: ce fut la féodalité, c'est-à-dire l'en-  
30 chaînement hiérarchique des droits et des devoirs, depuis le sommet jusqu'à la base de la nation. Une fois cette grande œuvre à peu près terminée, vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, il y eut dans le développement de la France, alors définitivement constituée, un point d'arrêt et d'épanouisse-  
5 ment. C'est à cette époque qu'appartient la grande poésie épique dont la «Chanson de Roland» est le spécimen le plus complet: en l'étudiant, nous comprendrons, mieux que par l'histoire des faits, la signification morale et intime de cette époque. Nous reconnaitrons que notre vie nationale  
0 était dominée, dès lors, par les deux grandes idées qui l'ont depuis animée et qui lui ont donné tant de richesse et de puissance à différents moments de notre histoire: la tendance

a l ynite e la tūdūs a l skspāsjō. ūn analizū  
 la pœzi d l epok karolēzjen:, nuz i avō kōstate  
 lē kōfli perpetuel ātrē l ide ynitær e l ide ēdi-  
 vidqalist, eksprime suz yn fōrmē kōkret  
 5 par la lyt ātrē la rwajo:te e la feodalite; nuz avō rkōny  
 kē set lyt n ete, ni d par ni d otr, yn gær  
 d ekstermināsjō, e k se: dō: fōrs opoze fersēt a s li-  
 mite, a s balāse, nō a s detruir. a l epok  
 u fy kōpōze la fāsō d rolū, setadir dā la zgō:d mwa-  
 10 tje dy ōzjem sjekl, la kōsiljarsjō re:ve s et  
 opere: grāis a l ekspylsjō dē la dinasti karolēzjen:,  
 la rwajo:te rēprezūt dezōrme sū kōtestāsjō  
 l ynite frāsēz, e la kōstitysijō feodal permēt oz ēstē  
 d ēdepādūs provēsjal dē s afirme sū kōpromētō  
 15 la kōezjō nāsjonal: me de: lōr la tūdūs  
 ynitær dōvjē prepō:derūt dā la nāsjō; el sē dōm  
 pur ideal la kōllaborāsjō perpetuel e vōlō:ter  
 dē tut le: fōrsē dy peji ver ē byt kōmē,  
 su la direksjō dē la rwajo:te, e s byt, el lē plas  
 20 ū dēhōr dē la nāsjō mē:m, dā sōn aksjō syr le: pœple  
 vwazē. fidel a sa dubl ōrigin:, la frūs s āviza:ž  
 kōm farze d yn misjō kretjen e bēllikōz;  
 kōbatrē su sō rwa pur defūd: e prōpaze  
 la rližjō, tēl ē la ply bēl fōksjō k el asip  
 25 a sōn aktivite. set dispozisijō dez espri a prōdqi  
 dā l istwar le: krwazad, ōvrē frāsēz par ekselūs;  
 dā la pœzi, el a dōne nēsūs a l epope karolēzjen:  
 set epope, il ē vrē, ave sa sursō dāz yn epok  
 bjēn āterjær; el sē rataf, par le: fē k el selebr,  
 30 e ū parti par l ide ki l ēspir, a la persōn  
 e o rēp dē farlōman:, mēz el trāsfōrm se: suv-  
 nīr e dōn a s k el ū kōserv yn sipifikāsjō  
 nuvel: la frūs, dā l sūs u nu prēnō s mo,  
 n egzistē paz ākōr kō:plētū su farlōman:;  
 35 lqi mē:m, bjē k il ē preskē realize lē rēv dē la gō:l  
 merōvēzjen:, n ē pa a vrē dir ē rwa frāsē;  
 s ē par yn sōrt dē sypstitysijō kē la frūs rōman:, ne  
 ū grād parti d yn reaksjō kōtrē sōn ōvr, s et  
 atribqe l eritāz dē sa glwar e a pri a sō kōt  
 40 l ideal k il ave kōsy. set ideal ete prōfōdemā  
 sēpatik o karaktær frāsē, dē lōr devlōpe,  
 e ki rgardē dē:za kōm sa veritable tūf d egzarse

à l'unité et la tendance à l'expansion. En analysant la poésie de l'époque carolingienne, nous y avons constaté le conflit perpétuel entre l'idée unitaire et l'idée individualiste, exprimée sous une forme concrète par la lutte entre la royauté et la féodalité; nous avons reconnu que cette lutte n'était, ni de part ni d'autre, une guerre d'extermination, et que ces deux forces opposées cherchaient à se limiter, à se balancer, non à se détruire. A l'époque où fut composée la «Chanson de Roland», c'est-à-dire dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, la conciliation rêvée s'est opérée: grâce à l'expulsion de la dynastie carolingienne, la royauté représente désormais sans contestation l'unité française, et la constitution féodale permet aux instincts d'indépendance provinciale de s'affirmer sans compromettre la cohésion nationale. Mais dès lors la tendance unitaire devient prépondérante dans la nation; elle se donne pour idéal la collaboration perpétuelle et volontaire de toutes les forces du pays vers un but commun, sous la direction de la royauté, et ce but, elle le place en dehors de la nation même, dans son action sur les peuples voisins. Fidèle à sa double origine, la France s'envisage comme chargée d'une mission chrétienne et belliqueuse; combattre sous son roi pour défendre et propager la religion, telle est la plus belle fonction qu'elle assigne à son activité. Cette disposition des esprits a produit dans l'histoire les Croisades, œuvre française par excellence; dans la poésie, elle a donné naissance à l'épopée carolingienne. Cette épopée, il est vrai, avait sa source dans une époque bien antérieure; elle se rattache, par les faits qu'elle célèbre, et en partie par l'idée qui l'inspire, à la personne et au règne de Charlemagne, mais elle transforme ces souvenirs et donne à ce qu'elle en conserve une signification nouvelle. La France, dans le sens où nous prenons ce mot, n'existait pas encore complètement sous Charlemagne; lui-même, bien qu'il ait presque réalisé le rêve de la Gaule mérovingienne, n'est pas à vrai dire un roi français; c'est par une sorte de substitution que la France romane, née en grande partie d'une réaction contre son œuvre, s'est attribué l'héritage de sa gloire et a pris à son compte l'idéal qu'il avait conçu. Cet idéal était profondément sympathique au caractère français, dès lors développé, et qui regardait déjà comme sa véritable tâche d'exercer

syr læ ræst dæ l cærp yn eʒemōni mōral; ū vy  
 d yn grād œvvræ kōmyn: s ɛ pur sœla kœ le tradisjō  
 pœtik syr læ grūt ūprœ:r, dœbōnœ:r efasē  
 ūn alman:; kōservœ:r ʒe nu lœr vitalite e s trās-  
 5 fœrmœ:r fasilmā, o ōzʒem sjekl, ū pœzi tut nā-  
 sjōnal: s ɛ par œ kōtrōsūs k ōn a fē dir a feksplir  
 kœ la frūs ɛ l solda dæ djø; mē d̄ tu lez elōʒ  
 kœ nōtræ nōsjō a ūtād̄y, o'kœ n a rtūtī  
 o'si prōfōdemū dū sō kœ:r : kar i rezym  
 10 sœ k el a tuzur rœ:ve d ɛ:træ, sœ k el a parfwarz ete,  
 e, dizō læ frūs mā o'si, sœ k el s et imagine  
 trō fasilmā k el ete. repūd̄ræ syr læ mō:d la veritē  
 e l bōnœ:r, tēl a ete a plyzjœr rēpri:z la nobl  
 ūbisjō d la frūs; mē s ɛ prēske tuzur par lez arm  
 15 k el s ɛ kry aple a l fœ:r, e trō suvā, nō kōtūt  
 dæ zystifje læ mwajē par la fē, el a sypoze kœ la fē  
 ete zyst pur avwar læ drwa d ūplwaje l mwajē.  
 la veritē kœ la frūs dy mwajenœ:z a vuly  
 repūd̄ræ, s ɛ la rliʒjō kretjœn: vu vu raple  
 20 kœ dœ: lœr kōversjō, le frū sœ proklamœ:r læ pœpl  
 ɛ:me dy krist, ʒwazi par luj pur defūd̄ræ  
 sōn egli:z e rœlve sez o'tel: s ɛ la mœ:m ide  
 kœ la ʒūsō d rolū ɛksprim: si: sjeklœ ply tar.  
 lez enmi ō ʒā:ze, il ɛ vræ : sœ n sō ply  
 25 dez idōlœ:træ k il s aʒi d vē:kræ pur le kōvertir:  
 sœ sō de mahōmetū; mē le kretjē frūs  
 sœ prœkyp pø dæ se' distēksjō : pur nōtræ pœzi,  
 sœ sō tuzur de pajē. se' pajē pœsed  
 l espan: : læ dœvwar dæ la frūs ɛ d la lœr ūlve,  
 30 pars k ilz ōt yn rēliʒjō fo:s; i n ū fo pa plye  
 o pœ:it pur s ekriē avēk yn plœn kōviksjō :

«païen ōn tœrt, e li frāntseiz ōn dreit.»<sup>1)</sup>

[le' pajē ō tœ:r, e le' frūsē ō rœ:zō.]

ʒarlōman n ezit paz œn ɛstā, kāt il a pri  
 35 saragōs, a prōsede dæ la fasō la ply sē:pl  
 a yn kōversjō ū mas dez abitā, k ōn œrē pœr  
 a truve kōfœrm a la liberte d kōsjūs :

1) nuz avōz esje, isi e dā le' paʒ sūvūt, dæ restitue.  
 dā l tskstē trās kri, la prōnōsjœ:sjō aprōksimatī:v dy vjē  
 40 frūsē. nu n markō pa la kātite. — vwar l ūvræ:z dæ  
 rā'bo syr lez «asōnūs dæ la ʒūsō d rolū», e kōpare avēk lez  
 «ekstre dæ la ʒūsō d rolū», par gastō parri:s.

sur le reste de l'Europe une hégémonie morale, en vue d'une grande œuvre commune. C'est pour cela que les traditions poétiques sur le grand empereur, de bonne heure effacées en Allemagne, conservèrent chez nous leur vitalité et se transformèrent facilement, au XI<sup>e</sup> siècle, en poésie toute nationale. C'est par un contresens qu'on a fait dire à Shakespeare que la France est le soldat de Dieu; mais de tous les éloges que notre nation a entendus, aucun n'a retenti aussi profondément dans son cœur: car il résume ce qu'elle a toujours rêvé d'être, ce qu'elle a parfois été, et, disons-le franchement aussi, ce qu'elle s'est imaginé trop facilement qu'elle était. Répandre sur le monde la vérité et le bonheur, telle a été à plusieurs reprises la noble ambition de la France; mais c'est presque toujours par les armes qu'elle s'est crue appelée à le faire, et trop souvent, non contente de justifier le moyen par la fin, elle a supposé que la fin était juste pour avoir le droit d'employer le moyen.

La vérité que la France du moyen âge a voulu répandre, c'est la religion chrétienne. Vous vous rappelez que, dès leur conversion, les Francs se proclamèrent le peuple aimé du Christ, choisi par lui pour défendre son Église et relever ses autels. C'est la même idée que la «Chanson de Roland» exprime six siècles plus tard. Les ennemis ont changé, il est vrai: ce ne sont plus des idolâtres qu'il s'agit de vaincre pour les convertir, ce sont des mahométans; mais les chrétiens français se préoccupent peu de ces distinctions: pour notre poésie, ce sont toujours des païens. Ces païens possèdent l'Espagne: le devoir de la France est de la leur enlever, parce qu'ils ont une religion fausse; il n'en faut pas plus au poète pour s'écrier avec une pleine conviction:

«Païen ont tort, et li Franceis ont dreit.»<sup>1)</sup>

[Les païens ont tort, et les Français ont raison.]

Charlemagne n'hésite pas un instant, quand il a pris Saragosse, à procéder, de la façon la plus simple, à une conversion en masse des habitants, qu'on aurait peine à trouver conforme à la liberté de conscience:

1) Nous avons essayé, ici et dans les pages suivantes, de restituer, dans le texte transcrit, la prononciation approximative du vieux français. Nous ne marquons pas la quantité. — Voir l'ouvrage de RAMBEAU sur les *Assonances de la Chanson de Roland*, et comparer avec les *Extraits de la Chanson de Roland*, par Gaston PARIS.



«ēn la tsiteð n i est rømes païens  
nø seït øtsiz ó døvïent krestiiens.»

[dā la vil i n ε pa reste œ sœl pajē ki n swa tje  
a mwē k i n døvjen kretjē.]

- 5      nø rkønsē vu pa,              dā se' prosede              naivmūt  
atros,              kelkøzyn dez srrø:r              ki n sō paz ākør  
tutafet etē:t              dā notrø pei?              n avō nu pa              røtruve,  
a d o'trøz epøk              de notr istwar,              sø bæzwē  
dø rū:drø              le' pœpl              œrø malgre ø,              a notrø fasō?
- 10   e n pøt ð pa kō'pare              le' gerje              dy ð:zjem sjekl,  
ki propa:ž              si enerzigmā              le kristjanism,              a serš  
fo'tø:r              de repyblík yniversel              ki ð fe žardis  
dø vrē repyblíkē              apøpre              køm le' farleman  
dy vjō pø:em              føze dø vrē kretjē?              nø kō'fō'dō pa
- 15   tutfwa              se' døz ørdre dø fe              dāz œ mem blø:m;  
o ð:zjem sjekl,              ð n kōnsē gø:r              kø la førsø brytal,  
persøn              nø kō'søve              le mwē:drø dut              syr la legitimite  
dø sū:blabløz akt.              øzurdui,              tut ā kō'servā              sø nøble  
bøzwē              d økspā:sjō              ki a fe              e fra              dā l mō:d
- 20   la grūdø:r              de notrø pei,              kō'prønō,              ēstru  
par l økspø:rjās              e la filøzøfi,              kø la liberte              e le prømjø  
ð tu le' drwa,              e k l øpresjō,              sāz ø'trø mwē kri-  
minel;              døvjē              plyz ødjøz ākør              kāt el sø døn  
la fraternite              pur mask              e e sū'sø              fer le bøner
- 25   dø sø              k el økrøz.  
ako'te              dø set grūd ide d la misjō              yniversel  
de la frās,              sel              dø la profō:d ynite              nasjonal  
ēspir              la fāsō d rolā.              s e s dō nu dvō              syrta  
nu suvni:r,              sø dō nuz avō drwa              d ø'trø fjer
- 30   døvā l mō:d.              wi mēs'jō,              il j a u'i: sjekl,              alø:r  
k o'kyn              de nō:sjō              dø l øerøp              n avst ākør pri  
veritablemā              kō'sjū:s              d el mē:m,              kū plyzjø:r  
d ā'tr el;              køm l ā'gløtø:r,              atā'det ā'kør              pur lør fōrma-  
sjō              dez elemāz essū:sjel;              la patri frāsøz              ets fō'de:
- 35   le sū'timā              nasjonal              egziste              dā s k il a  
dø plyz ē'tim;              dø ply nøbl              e d ply tūd'r.  
s e dā la fāsō d rolā              k apare              set divin              økspresjō  
dø «dus frās»,              dā lakel              s et øksprime  
avek tū: d grās              e dø profō'dø:r              l amur
- 40   kø set tø:r              emabl ā'trø tut              ēspire de'za              a sez ā'fū.  
dus frās!              lez almā              nuz øt ā'vje              sø mo,

« En la citet n'i est remés païens  
Ne seit ocis, o devient crestiens. »

[Dans la ville il n'est pas resté un seul païen qui ne soit tué à moins qu'il ne devienne chrétien.]

Ne reconnaissez-vous pas, dans ces procédés naïvement atroces, quelques-unes des erreurs qui ne sont pas encore tout à fait éteintes dans notre pays? N'avons-nous pas retrouvé, à d'autres époques de notre histoire, ce besoin de rendre les peuples heureux malgré eux, à notre façon? Et ne peut-on pas comparer les guerriers du XI<sup>e</sup> siècle, qui propagent si énergiquement le christianisme, à certains fauteurs de république universelle qui ont fait jadis de « vrais républicains » à peu près comme le Charlemagne du vieux poème faisait de « vrais chrétiens »? Ne confondons pas toutefois ces deux ordres de faits dans un même blâme; au IX<sup>e</sup> siècle, on ne connaissait guère que la force brutale, personne ne concevait le moindre doute sur la légitimité de semblables actes. Aujourd'hui, tout en conservant ce noble besoin d'expansion qui a fait et fera dans le monde la grandeur de notre pays, comprenons, instruits par l'expérience et la philosophie, que la liberté est le premier de tous les droits, et que l'oppression, sans être moins criminelle, devient plus odieuse encore quand elle se donne la fraternité pour masque et est censée faire le bonheur de ceux qu'elle écrase.

A côté de cette grande idée de la mission universelle de la France, celle de la profonde unité nationale inspire la « Chanson de Roland ». C'est ce dont nous devons surtout nous souvenir, ce dont nous avons droit d'être fiers devant le monde. Oui, messieurs, il y a huit siècles, alors qu'aucune des nations de l'Europe n'avait encore pris véritablement conscience d'elle-même, quand plusieurs d'entre elles, comme l'Angleterre, attendaient encore pour leur formation des éléments essentiels, la patrie française était fondée: le sentiment national existait dans ce qu'il a de plus intime, de plus noble et de plus tendre. C'est dans la « Chanson de Roland » qu'apparaît cette divine expression de « douce France », dans laquelle s'est exprimé avec tant de grâce et de profondeur l'amour que cette terre aimable entre toutes inspirait déjà à ses enfants. Douce France! Les Allemands nous ont envié ce mot,

e ð væn mā ferfe a ā rtruve l pā-dū dā lær pœd  
 nasjonal: il eksprim yn de fœrm tut partikyljær  
 kœ l patriotism a rvety fe nu, l amurr de  
 notrœ sœl, dœ notrœ natyr tãpere, læ suvnr  
 5 tuzur fer e si amær pur l egzile, dez oris  
 de terē, de bwa e de mōtan kœ noz j  
 ðt eme de l ā-fūs. le græk ave de za truv  
 set karēs pur la mær patri :

«oñ'toi é'gø:ge

10 hē:s gā'ē:s du'namāi glukerō:teron a'llo wide'sthai'») <sup>1)</sup>  
 [ān efe, zœ n pœ rjē vwar dœ ply du k sœ pei]  
 (œdise, fā noef, ver vētsæt);

e s st ø kœ virzil imitē, ā di-zā dœ sō gsrje  
 arzjē ki mœ:r :

15 «stærnitur, et du'lke:s mœ'rie:s rēmini'skitur a'rgo:s.»<sup>1)</sup>  
 [il tō:b, e ā murā, il sœ suvjē dœ la dus argo:s.]

kā rolū sœ sūti murir, di notrœ pœ:t,

«... a rēmēbrer sœ prist  
 dœ dōltse frāntse...»

20 [... il sœ suvē dœ la dus frūs...]

yn otrœ fœrm dy sātīmā nasjonal fe nu,  
 œn otrœ trē karakteristik dœ set amurr ki sœl  
 fe le pœplœ, s e l susi egzalte dœ l œnœ:r dy pei.  
 ð se l syzē dœ la fūsō d rolū : s n e paz  
 25 yn viktwar k el selebr, u dymwē la viktwar  
 n e k la rvū:f d œn eklatū dezastř. rolū  
 e vē: mil frūsē, tut l arjergard dœ l arme d farlœman:  
 sôt atake dū de defile par dez enmi vē: fwa  
 syperjœ:r ā nō:br. o momū u i s aperswāv  
 30 dy pjē:z u lez a atire la traizō, il sœrē tū ōkœr  
 dœ prevnir l āprœ:r, dœ fer vœnir dy skurr.  
 læ sa:z olivje læ kō:se:j; rolū s i rfy:z, par fjerte per-  
 sœnel dabœ:r e par œrgœ:j dœ famij, mē o:si  
 par œnœ:r nasjonal: :

35 1) restitysjo aprksimati:v dœ la prônōsjærjō græk (o  
 tã d œmœ:r) e latin: — l aksātqærjō myzikal dœ se dō  
 lū:g et ēdike par l aksū egy (vwajel egy) e l aksū  
 sirkōfleks (vwajel ki komūs egy e fini gra:v).

Il ont vainement cherché à en retrouver le pendant dans leur poésie nationale. Il exprime une des formes toutes particulières que le patriotisme a revêtues chez nous, l'amour de notre sol, de notre nature tempérée, le souvenir toujours cher, et si amer pour l'exilé, des horizons, des bords, des bois et des montagnes que nos yeux ont aimés dès l'enfance. Les Grecs avaient déjà trouvé cette adresse pour la mère-patrie:

οὔτοι ἔγωγε  
ἤς γαίης δύναμαι γλυκερώτερον ἄλλο ιδέσθαι.<sup>1)</sup>  
[En effet, je ne peux rien voir de plus doux que ce pays]  
(Odyssée, chant IX, vers 27);

Et c'est eux que Virgile imitait, en disant de son guerrier étrusque qui meurt:

«Sternitur, et dulces moriens reminiscitur Argos.»<sup>1)</sup>  
Il tombe, et en mourant, il se souvient de la douce Argos.]

Quand Roland se sentit mourir, dit notre poète,

«... à remembrer se prist  
De douce France...»  
[... il se souvint de la douce France...]

Une autre forme du sentiment national chez nous, un autre trait caractéristique de cet amour qui seul fait les peuples, c'est le souci exalté de l'honneur du pays. On sait le sujet de la «Chanson de Roland»: ce n'est pas une victoire qu'elle célèbre, ou du moins la victoire n'est que la revanche d'un éclatant désastre. Roland et vingt mille Français, toute l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, sont attaqués dans des défilés par des ennemis vingt fois supérieurs en nombre. Au moment où ils s'aperçoivent du piège où les a attirés la trahison, il serait temps encore de prévenir l'empereur, de faire venir du secours. Le sage Olivier le conseille; Roland s'y refuse, par fierté personnelle d'abord et par orgueil de famille, mais aussi par honneur national:

---

1) Restitution approximative de la prononciation grecque (aux temps d'Homère) et latine. — L'accentuation musicale de ces deux langues est indiquée par l'accent aigu (voyelle aiguë) et l'accent circonflexe (voyelle qui commence aiguë et finit grave).

«ne platsēd deū ne ses sājntizmez āndzēles  
ke dža par meī perdeθ sa valór frāntse!»

[ne plēz a djø, ni a se tre sēz ū:z, ke zant  
par mwa la frūs: perde sa valœ:r<sup>1)</sup>!]

5 set valœ:r de la frūs:, ke rolū kō'promt  
ā vulū la defū:drē temerēmū, lez snmi  
s i atak de lœr kō'te :

«ēņkyī perdraθ frāntse tôte s ōnór»

[s et o'zurdūi ke la frūs: va perdre tu sōn ōnœ:r],  
10 dit ē fēf sarazē, ā brūdisū sa lūs devūt ōlivje. —  
nō, s ekri sēlqisi kūt il a žte mœ:r l ēsolā:

«yī ne perdraθ dōltse frāntse sōn lōs!»

[la dus frūs: ne perdra pu o'zurdūi sa glwar:!] ]

la solidarite d l ōnœ:r, ki ajœ:r n egziste ger  
15 ke dā de triby restrēt, s ets dō, de le ōzjem  
sjekl, etūdy ā frūs: a la nœrsjō tut ātjœ:r.  
sē sātīmū i ave mœ:m parfwa, kom ō l vwa  
je rolū, yn egzagerā:sjō dā:žaržœ:r, mē k le gerje  
n ezite pu a sutnir par lœr mœ:r.

20 l amur dy sōl:, l ōnœ:r nasjōnal:, vvala  
dō: de sātīmū ki kō'kur a la formā:sjō de la nasjō-  
nalite frā:se:z d alœ:r; žwapōz i s ki fe lœ ply fœr  
simū de sōsjetez ymœ:n:, l amur dez ēstitysjo  
nasjōnal:. l ā'prœ:r ē:karn pur ēsi dir oz jō

25 dē tu se gerje la frūs: el mœ:m; il parl de kō-  
serve sōn ōnœ:r e d servi:r se desē avek otā  
d ātuzjasme k il parl de prote:žē e d ōnōre  
la patri; fārlēmaj:, de sō kō'te, s idā:tifi  
avek la nœrsjō k il gid:, e s ē dā sō kœ:r

30 ke la frūs: plœ:r lœ plyz amœ:rmū le hœro mœ:r  
a rō:švo. trwa fwa i s pœ:m de dulœ:r  
syr lœr kœ:r sū:glū, il le vū:ž de lœr mœ:trije,  
e ā'sqit, kā la frūs: ē d nuvo mōnase, i n ezit pu,  
dā la grūd batō:j ki termin lœ pœ:m,

35 a kō'batrē lqi mœ:m lœ fēf de l arme snmi,  
k il ty dē sa mē. o'tur dē lqi se pœ:r  
fōt ātū:dr yn vwa tuzur ekute; o'dla d sē kō'sej  
ogyst, la ful de frūsē s ē:klin devū sō fēf

1) la rnome d sa valœ:r.

«Ne placet Deu ne ses saintismes angles  
Que ja par mei perdet sa valor France!»

[Ne plaise à Dieu, ni à ses très saints anges, que jamais par moi la France perde sa valeur<sup>1</sup>)!]

Cette «valeur» de la France, que Roland compromet en voulant la défendre témérairement, les ennemis s'y attaquent de leur côté:

«Encui perdrat France tote s'onor»

[C'est aujourd'hui que la France va perdre tout son honneur], lit un chef sarrasin, en brandissant sa lance devant Olivier. — Non, s'écrie celui-ci quand il a jeté mort l'insolent:

«Ui ne perdrat dolce France son los!»

[La douce France ne perdra pas aujourd'hui sa gloire!]

La solidarité de l'honneur, qui ailleurs n'existait guère que dans des tribus restreintes, s'était donc, dès le XI<sup>e</sup> siècle, tendue en France à la nation tout entière. Ce sentiment y vaît même parfois, comme on le voit chez Roland, une exagération dangereuse, mais que les guerriers n'hésitaient pas à soutenir par leur mort.

L'amour du sol, l'honneur national, voilà deux des sentiments qui concourent à la formation de la nationalité française d'alors; joignons-y ce qui fait le plus fortiment des sociétés humaines, l'amour des institutions nationales. L'empereur incarne pour ainsi dire aux yeux de tous ses guerriers la France elle-même; ils parlent de conserver son honneur et de servir ses desseins avec autant d'enthousiasme qu'ils parlent de protéger et d'honorer la patrie; Charlemagne, de son côté, s'identifie avec la nation qu'il guide, et c'est dans son cœur que la France pleure le plus amèrement les héros morts

Roncevaux. Trois fois il se pâme de douleur sur leurs corps sanglants, il les venge de leurs meurtriers, et ensuite, quand la France est de nouveau menacée, il n'hésite pas, dans la grande bataille qui termine le poème, à combattre lui-même le chef de l'armée ennemie, qu'il tue de sa main. Autour de lui ses pairs font entendre une voix toujours écoutée; au delà de ce conseil auguste, la foule des Français s'incline devant son chef

1) la renommée de sa valeur.

- avek fjerte e respē. tuis saly ā lūi, nō pa l mēz  
 ē'poze par la krēt, me l sē'bōl vivē  
 dē la nō'sjō, le grū rwa ki le diriz avek sagē  
 e pūisū's, sēlūi k la frūs ?avu, pur ā'plwajē
- 5 yn de bēlz ekspresjō dē set vjei lū'g.  
 tu se' trē, mes'jō, kō'kur a donē  
 a la fūsō d rōlū sō karaktē:r grād'jōz, a ā'fēr  
 ē mōnymū ē'kō:parablē, nō soelmā dē notrē poēz,  
 mē d notrē nasjonalite. s n ē paz yn fōrmā'sjō
- 10 faktis, syzēt a s ekrule par syrpriz, k yn nō'sjō  
 ki, il j a qī: sjekl, avēt asi syr dē tēl bōz  
 sōn egzistū's mōral, pri d el mē:m yn kō'sjōs  
 si profō:d e yn ide si hō:t, e prodūl  
 avū tut lez o:tr, dez aspirā'sjō o'si elve. o'dū
- 15 de kōstryksjō tut mekanik dē notrē sū'tralizā'sjō  
 l ynite frūsēz a yn rēzō d ē:trē dy'rablē  
 ki s manifest avek enerzi dā notrē poēzi eroik,  
 e ki ē fō'de syr sē k il j a dā l ymanite dē ply profō  
 e dē ply nōblē, l amūr, l onō:r, e l devumū.
- 20 si, par ē'pōsiblē, la nō'sjō frūsēz pērdē  
 se' tītr, el le rtruvrē dā la literatyr dy mwajenāz,  
 d u vjē dō kē set literatyr e mē'tnū si etrūzē:r  
 a la nō'sjō, e k si pō d pērson s aviz  
 dē la solidarite ē'dissolyblē ki nu rataf mōralmū
- 25 a nō pēr dē tū feodo? bjē dē kōz ō kō'tribuē  
 a amnē s rezylta, kē z n ezit pa, pur ma par,  
 a rgarde kōm dē ply fa:fō. lē mwajenāz  
 n ariva paz a rād'rē syfizamū vjablē la sivilizā'sjō  
 k il avē kōstrūit ā mē'lū lē zermanism
- 30 avek lē kristjanism: tu s k il avē fērfe, vuly, rē've,  
 fyt efase dē la memwar dē poēplē kū la rnsū's  
 lōer prezū'ta l ideal rēsplā'disū dy mō:d ā'tik.  
 set revolysjō nō fy nyl par ply radikal kē dā  
 notrē pei: lē mwajenāz i avē truve sa form
- 35 la ply karakteristik, e il i sybi la reakjō  
 la ply vjōlūt. ān alman, la separā'sjō fy mwē pro  
 fō:d; la rēfōrm, tut ān elwajū par sertē kō'tē  
 lez espri dy mwajenāz, le rtē spādū dā lē kris  
 tjanism, e perpētqā ē'si yn par dē la tradisjō,  
 40 tā'di k fē nu la vi vrēmūt aktiv e ē'tēl'lektū'el  
 s apūija, dē plyz ā plyz ē'sklyzi'vmū, dabō:r  
 syr l ā'tikite, ā'sqit syr la rēzō mōdērn.

avec fierté et respect. Tous saluent en lui, non pas le maître imposé par la crainte, mais le symbole vivant de la nation, le grand roi qui les dirige avec sagesse et puissance, celui que la France «avoue», pour employer une des belles expressions de cette vieille langue.

Tous ces traits, messieurs, concourent à donner à la «Chanson de Roland» son caractère grandiose, à en faire un monument incomparable, non seulement de notre poésie, mais de notre nationalité. Ce n'est pas une formation factice, sujette à s'écrouler par surprise, qu'une nation qui, il y a huit siècles, avait assis sur de telles bases son existence morale, pris d'elle-même une conscience si profonde et une idée si haute, et produit, avant toutes les autres, des aspirations aussi élevées. Au-dessous des constructions toutes mécaniques de notre centralisation, l'unité française a une raison d'être durable, qui se manifeste avec énergie dans notre poésie héroïque, et qui est fondée sur ce qu'il y a dans l'humanité de plus profond et de plus noble, l'amour, l'honneur et le dévouement.

Si, par impossible, la nation française perdait ses titres, elle les retrouverait dans la littérature du moyen âge. D'où vient donc que cette littérature est maintenant si étrangère à la nation, et que si peu de personnes s'avisent de la solidarité indissoluble qui nous rattache moralement à nos pères des temps féodaux? Bien des causes ont contribué à amener ce résultat, que je n'hésite pas, pour ma part, à regarder comme des plus fâcheux. Le moyen âge n'arriva pas à rendre suffisamment viable la civilisation qu'il avait construite en mêlant le germanisme avec le christianisme: tout ce qu'il avait cherché, voulu, rêvé, fut effacé de la mémoire des peuples quand la Renaissance leur présenta l'idéal resplendissant du monde antique. Cette révolution ne fut nulle part plus radicale que dans notre pays: le moyen âge y avait trouvé sa forme la plus caractéristique, et il y subit la réaction la plus violente. En Allemagne, la séparation fut moins profonde; la Réforme, tout en éloignant par certains côtés les esprits du moyen âge, les retint cependant dans le christianisme, et perpétua ainsi une part de la tradition, tandis que chez nous la vie vraiment active et intellectuelle s'appuya, de plus en plus exclusivement, d'abord sur l'antiquité, ensuite sur la raison moderne.



- 5     ān itali,     lō mwajenā:z     n ave zame rō'py     o'si kō-  
 pletmā     k ā frūs     avek le' tradisjō     klassik:  
 la mesūs     n i fy paz yn revolysjō     sybit,  
 mez ō muvmā     kō'tiny.     ā frūs,     ōen abim  
 5 se forma     ātrō l epōk     k ōn apla     barbar  
 e le' tā modern;     ō kōstata bjē     la kō'tinqite  
 dō la vi nasjonal;     ateste dajō:r     par la perpetqite  
 dō la ras respō't,     mez ō n serfa pa     a disserne  
 s k il j ave d reāl     dā set kō'tinqite     aparūt  
 10 dō l istwar     dō frūs.     la monarfi     dō lwi katōr,  
 la filozōfi     dy dizqitjem sjekl,     la revolysjō,     nō fir  
 k elwape d nu     lō suvni:r     dō sez ā'sjēz ā:z,  
 e s n ε k dō nō' zur     k ō grup     ākōr bjē: restrī  
 a aporte     dā sez etyd,     utrō la kyrjōzite     sjātifik,  
 15 lō sātīmā     dō lōer valōer     nasjonal:     il j a lōtā  
 kō lez almā     ā'viza:z     ōtrēmā     le' foz:  
 iz ōt apqije     ā parti     la regenerā'sjō     dō lōer nasjonalite  
 syr lōer ā'sjen     pōezi.     zā'kōb grim     n ε pa scelmā  
 lō ply grā filolōg     dō l alman     dā š dōmē:n  
 20 i sra tuzur site     kōm ōē     de' veritable     fō:datō:r  
 dō la nasjonalite     almā:d     modern.     i s efōrsa  
 dō reveje     la kō'sjūs nasjonal     asupī,     par lō sātīmā,  
 a la fwa sjātifik     e pō:sjōne,     dō la solidārite  
 dy prezā d l alman     avek sō pā'se.     se' grād'z ō:vrā,  
 25 la «grammē:r almā:d»,     la «mitolōgi almā:d»,  
 lez «ūtikite     dy drwa     almā»,     «l istwar  
 dō la lū:g     almā:d»,     lō «dikōjōnē:r     almā»,  
 e zysk a sō rkōej     de' «kō:t d ā'fā     dō l alman»,  
 sō tut     issy     dō set pā'se.     nu n avō paz y  
 30 dō zā'kōb grim:     i n s ε pa     truve     se' nu  
 ōen ōm     ki zwapī     a š dōgre     lō zeni     sjātifik  
 a l amur ē'tūs,     profō,     ā'fātē     dō la patri;  
 e,     dirzō lō,     si ōē zā'kōb grim     n ete gō:r     pōsibl  
 ā frūs,     i n i ete pa     nō ply     nesesē:r.     notrō na-  
 35 sjonālite,     fō'de     il j a prē d mil ā,     n a zame pā'se  
 par lez eprōey     teriblō     ki ōt ebrā:le     la na-  
 sjonālite     almā:d,     si diferūt     a tuz eqar  
 dō la nō:tr.     el n a ete mnase     serjō:zmā  
 k yn fwa,     ō kē:zjem sjekl,     e š zur la     la kō-  
 40 sjūs     nasjonal:,     ki s ēksprim     si enerzīkmā  
 dā la fāsō d rōlā,     s et ēkarne     ply nairvmāt ākō:r  
 dā zā'n d ark.     dōpqi lō:r,     la kestjō     dō l ynite frūsē:z

En Italie, le moyen âge n'avait jamais rompu aussi complètement qu'en France avec les traditions classiques: la Renaissance n'y fut pas une révolution subite, mais un mouvement continu. En France, un abîme se forma entre l'époque qu'on appela barbare et les temps modernes; on constata bien la continuité de la vie nationale, attestée d'ailleurs par la perpétuité de la race régnante, mais on ne chercha pas à discerner ce qu'il y avait de réel dans cette continuité apparente de l'histoire de France. La monarchie de Louis XIV, la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Révolution ne firent qu'éloigner de nous le souvenir de ces anciens âges, et ce n'est que de nos jours qu'un groupe encore bien restreint a apporté dans ces études, outre la curiosité scientifique, le sentiment de leur valeur nationale. Il y a longtemps que les Allemands envisagent autrement les choses: ils ont appuyé en partie la régénération de leur nationalité sur leur ancienne poésie. Jacob Grimm n'est pas seulement le plus grand philologue de l'Allemagne dans ce domaine: il sera toujours cité comme un des véritables fondateurs de la nationalité allemande moderne. Il s'efforça de réveiller la conscience nationale assoupie par le sentiment, à la fois scientifique et passionné, de la solidarité du présent de l'Allemagne avec son passé. Ses grandes œuvres, la «Grammaire allemande,» la «Mythologie allemande,» les «Antiquités du droit allemand,» l'«Histoire de la langue allemande,» le «Dictionnaire allemand,» et jusqu'à son recueil des «Contes d'enfants de l'Allemagne,» sont toutes issues de cette pensée. Nous n'avons pas eu de Jacob Grimm: il ne s'est pas trouvé chez nous un homme qui joignît à ce degré le génie scientifique à l'amour intense, profond, enfantin de la patrie; et, disons-le, si un Jacob Grimm n'était guère possible en France, il n'y était pas non plus nécessaire. Notre nationalité, fondée il y a près de mille ans, n'a jamais passé par les épreuves terribles qui ont ébranlé la nationalité allemande, si différente à tous égards de la nôtre. Elle n'a été menacée sérieusement qu'une fois, au XV<sup>e</sup> siècle, et ce jour-là la conscience nationale, qui s'exprime si énergiquement dans la «Chanson de Roland,» s'est incarnée plus naïvement encore dans Jeanne d'Arc. Depuis lors, la question de l'unité française

- n a **zamez** ete po:ze :                    ð **kõ:te**                    syr sa solidite,  
 dõpu la revolysjõ                    syrtu,                    kãm ð **kõ:t**                    syr la stabi-  
 lite d la **tær**,                    sũz i sõ:ge **zame**,                    sũz ã rjserje  
 lez apu.                    sãpãdã                    kelkez **espri**,                    frape d sertã ft  
 5 ãn aparã:s                    sã porte,                    sã dmã:det                    avek ãkjetyd,  
 dã se: dernje **tã**,                    si sst sekyrite                    ete bjẽn                    ãtjer-  
 mã                    zystifje.                    i rjerje,                    o:dsu d l ynite                    materjel  
 si **kõ:plet**, —                    trã **kõ:plet**                    elã:s! —                    l ynite                    d ide  
 e d sã:timã;                    i sã dmã:dẽ                    kel ete                    l ideal                    kãmõ  
 10 dã la nã:sjõ,                    kel rapõ:r                    armonik                    egzistã  
 ãtrẽ se: parti,                    kel liberte d fõksjonmã                    ave se: di-  
 verz organ:,                    sã k il j ave                    dã sez ãstitysjõ  
 dã **kõ:fõrm**                    a sa naty:r,                    kel amu:r                    puvet ynir  
 tu le **kõ:r**,                    kel not                    ete kapable                    dã fer vibro  
 15 a l ynise                    tut lez **ã:m**.                    i n vwaje **pa**, —                    e set ave  
 syrprã:dra                    pãtã:trẽ                    sã                    ki m fõ                    l õner  
 dã m ãtã:dã; —                    i n vwaje **pa**                    dã notrã literaty:r,  
 tut nasjonal                    k el et                    a plyzjõer                    pwẽ d vy,  
 ã sã:trẽ                    syfizã                    dã vitalite; sã i fruve                    kã la perjõd  
 20 dit klassik                    dã sst literaty:r                    ete definitivmã                    mõt,  
 e k dã la perjõd nuvel:                    lez ãvrvẽ                    veritablemã na-  
 sjonal                    fõze **preskẽ** **kõ:pletmã**                    defo.                    dã l dãmãn  
 dez ide                    e de: krwojã:s,                    i rmarkẽ                    de: separãsjõ  
 tãlmã fort                    kã tut ynite d sã:timã                    dõvne **bjẽ**: difisik  
 25 ãtrẽ sã                    ki profese                    l yn u l o:trẽ                    dez õpinjõ  
**kõ:fyzemã**t azite.                    i sipale                    avek dulõer                    l apã:s  
**preskẽ** total:,                    a l az                    u l **espri**                    sã fõrm,  
 d õen ã:sepãmã                    syperjõer                    kãmõẽ                    ki dona  
 a l akõ:r dez **ã:m**                    yn o:trẽ bõrz                    kã l edykãsjõ  
 30 si syperfisjel                    dã l ã:fã:s.                    iz ãn arivẽ,                    dã lõer mãmã  
 le: ply **sõ:br**,                    a sã dmã:de                    si,                    par derjer  
 l ynite                    guvernemã:tal                    e administrãtiv,                    i j  
 avet ã:kõ:r,                    **bjẽ**: vi:vã:t,                    yn ynite                    nasjonal:  
 si sã mekanism                    admirablemã **kõ:sy**,                    ki fõksjõne si **bjẽ**  
 35 o profi d n ã:portẽ **ki**,                    n ave pa fini                    par sã **sypstitue**  
**põapõ**                    a l organismõ primitif.                    lez epuvã:tablez  
 evenmã                    dã set ane                    nuz ð furni                    a la fwa  
 dã kwa zystifje                    no **krẽ:t**                    e d kwa nu rasyre  
 pur l avnir.  
 40 wi,                    sã dut,                    si le: **fo:z**                    ave lõ:tã marje  
 kãm el **marj**                    dãpu **swasã:dirz ã**,                    la frã:s  
 õrẽ py fini:r                    a sã tur:,                    par dõvnir                    <yn **ãkspre-**

n'a jamais été posée: on comptait sur sa solidité, depuis la Révolution surtout, comme on compte sur la stabilité de la terre, sans y songer jamais, sans en rechercher les appuis. Cependant quelques esprits, frappés de certains faits en apparence sans portée, se demandaient avec inquiétude, dans ces derniers temps, si cette sécurité était bien entièrement justifiée. Ils cherchaient, au-dessous de l'unité matérielle si complète, — trop complète, hélas! — l'unité d'idées et de sentiments; ils se demandaient quel était l'idéal commun de la nation, quel rapport harmonique existait entre ses parties, quelle liberté de fonctionnement avaient ses divers organes, ce qu'il y avait dans ses institutions de conforme à sa nature, quel amour pouvait unir tous les cœurs, quelle note était capable de faire vibrer à l'unisson toutes les âmes. Ils ne voyaient pas, — et cet aveu surprendra peut-être ceux qui me font l'honneur de m'entendre, — ils ne voyaient pas dans notre littérature, toute nationale qu'elle est à plusieurs points de vue, un centre suffisant de vitalité; ils trouvaient que la période dite classique de cette littérature était définitivement morte, et que dans la période nouvelle les œuvres véritablement nationales faisaient presque complètement défaut. Dans le domaine des idées et des croyances, ils remarquaient des séparations tellement fortes que toute unité de sentiment devenait bien difficile entre ceux qui professaient l'une ou l'autre des opinions confusément agitées. Ils signalaient avec douleur l'absence presque totale, à l'âge où l'esprit se forme, d'un enseignement supérieur commun qui donnât à l'accord des âmes une autre base que l'éducation si superficielle de l'enfance. Ils en arrivaient, dans leurs moments les plus sombres, à se demander si, par derrière l'unité gouvernementale et administrative, il y avait encore, bien vivante, une unité nationale, si ce mécanisme admirablement conçu, qui fonctionnait si bien au profit de n'importe qui, n'avait pas fini par se substituer peu à peu à l'organisme primitif. Les épouvantables événements de cette année nous ont fourni à la fois de quoi justifier nos craintes et de quoi nous rassurer pour l'avenir.

Oui, sans doute, si les choses avaient longtemps marché comme elles marchent depuis soixante-dix ans, la France aurait pu finir, à son tour, par devenir «une expres-

- sjõ geografik: »; i n j ərə plyz y də nɑ:sjõ  
 frā:sɛ:z; i n j ərə plyz y, bjɛ:to, k yn «?admi-  
 nistra:sjõ frā:sɛ:z». ā fəzā trā:ble su no pɑ: sɔl  
 kə lɔ krwojɛt inɛbrū:lablə, la katastrof dɛ dizʒisū swa-  
 5 sɑ:tdis nuz a mɔ:trɛ l dɑ:ʒɛ e nu pɛrmɛ d afirme  
 kə nuz i ɛsaprõ. dɔ: ʃo:z nu sɔ restɛ,  
 kə rjɛ, nu l ɛspɛrõ, nɛ pura nuz ā:lve,  
 dɔ de trwaz elemā dɛ l ide nasjɔnal  
 dā la fā:sõ d rɔlū: l amur dy sɔl, dɛ la dus frās,  
 10 e l sɑ:timā dɛ l ɔnɔ:ɛr nasjɔnal: dɔ nu sɔm tus  
 solidɛ:r; sɛ dɛrnjɛ sɑ:timā ɛ bjɛ: viwas,  
 pɔisk i nu fɛ syɔrte dɔpɔi si lɔ:tā, avɛk ɔ kuraʒ  
 ki n ɛ pa prɛ dɛ flɛ:ʃir, yn sitɔ:sjõ  
 ki ɔrɛt abaty tut ɔ:trɛ nɑ:sjõ ā kelkɛ zur.  
 15 sɛ ki nu māk, mɛ s k il st ā nɔtrɛ puvwar  
 dɛ nu dɔnɛ, s ɛ l amur dɛ nɔtrɛ vi nasjɔnal;  
 l atasmā a noz ɛstitysʒõ, lɛ sɑ:timā prɔfõ  
 dɛ nɔtrɛ solidarite. i fot ɛ:mɛ nɔtrɛ vi nasjɔnal  
 dā tut sɛ varjɛtɛ lɔkal:, dā tut sɛ fuz  
 20 istɔrik, dɛsɑ:tralizɛ nɔtrɛ pɑ:sɛ ɔ:si bjɛ k nɔ-  
 trɛ prezū; i fo nu dɔnɛ dɛz ɛstitysʒõ larg,  
 flɛksiblɛ, puvā s plijɛ oz aptityd e o bezwɛ diferū  
 dɛz ɔm ki kɔ:po:z la nɑ:sjõ, ā lɛr ɛspirū  
 a tus egalumā, bjɛ k d yn fāsõ divers,  
 25 la satisfaksʒõ d lɛr sɔ:r e la rkɔnɛsūs pur lɛ peʒi  
 ki lɛ lɛr asyr. il fo k yn edyka:sjõ mjɔ: kɔ:priz  
 rɔdɔn oz a:m sɛt ynite kɛ l mwajɛnɑ:ʒ  
 lɛr asyrɛ dā l egliz, e ki n pɔt ɔzurɔqi  
 sɛ rkɔstitɔɛ kɛ dā la sjūs. ɛbjɛ mɛ:sʒ,  
 30 pur atɛ:drɛ sɛ byt mapifik, i n ɛ paz inytil,  
 krwojɛ lɛ bjɛ, dɛ rmɔ:te par la pɑ:sɛ a sɛt ɛpɔk  
 u la nɑ:sjõ frā:sɛ:z a vrɛmā ʒte dā l sɔl  
 lɛ rasin viwas par lɛ:kel ɛl s i tjɛt ākɔ:r  
 atafe. s ɛ grɑ:s a sɛ fɔrte rasin: kɛ l fɛ:n  
 35 a py si mazɛstɔʒzmā grā:dɪr e rɛpɑ:dr  
 ɔtur dɛ lɔi sɔn ɔ:brɑ:ʒ; ɔzurɔqi kɛ la tɑ:pɛt  
 lɛ sku, rasyrõ nu, s il ān ɛ bezwɛ, ā vwajū  
 ʒysk a kel prɔfõ:dɔɛ:r e dɔpɔi kɔ:bjɛ d sjɛk  
 i plɔ:ʒ dā la tɛ:r nurisjɛ:r.  
 40 sɛrtɔ, nuz avɔz y, dɔpɔi la rɛnɛsūs, yn lite-  
 ratyr ply bɛl, ply varjɛ, ply rif pur lɛ kɔɛr  
 e pur l ɛspri kɛ la pɔɛzi ryd e sɛ:plɛ dy rɔlū;

sion géographique»; il n'y aurait plus eu de nation française; il n'y aurait plus eu, bientôt, qu'une «administration française». En faisant trembler sous nos pas ce sol que l'on croyait inébranlable, la catastrophe de 1870

5 nous a montré le danger et nous permet d'affirmer que nous y échapperons. Deux choses nous sont restées, que rien, nous l'espérons, ne pourra nous enlever, deux des trois éléments de l'idée nationale dans la «Chanson de Roland»: l'amour du sol, de la douce France,

10 et le sentiment de l'honneur national dont nous sommes tous solidaires; ce dernier sentiment est bien vivace, puisqu'il nous fait supporter depuis si longtemps, avec un courage qui n'est pas près de fléchir, une situation qui aurait abattu toute autre nation en quelques jours.

15 Ce qui nous manque, mais ce qu'il est en notre pouvoir de nous donner, c'est l'amour de notre vie nationale, l'attachement à nos institutions, le sentiment profond de notre solidarité. Il faut aimer notre vie nationale dans toutes ses variétés locales, dans toutes ses phases

20 historiques, décentraliser notre passé aussi bien que notre présent; il faut nous donner des institutions larges, flexibles, pouvant se plier aux aptitudes et aux besoins différents des hommes qui composent la nation, en leur inspirant à tous également, bien que d'une façon diverse,

25 la satisfaction de leur sort et la reconnaissance pour le pays qui le leur assure. Il faut qu'une éducation mieux comprise redonne aux âmes cette unité que le moyen âge leur assurait dans l'Eglise, et qui ne peut aujourd'hui se reconstituer que dans la science. Eh bien! messieurs,

30 pour atteindre ce but magnifique, il n'est pas inutile, croyez-le bien, de remonter par la pensée à cette époque où la nation française a vraiment jeté dans le sol les racines vivaces par lesquelles elle s'y tient encore attachée. C'est grâce à ces fortes racines que le chêne

35 a pu si majestueusement grandir et répandre autour de lui son ombrage; aujourd'hui que la tempête le secoue, rassurons-nous, s'il en est besoin, en voyant jusqu'à quelle profondeur et depuis combien de siècles il plonge dans la terre nourricière.

40 Certes, nous avons eu, depuis la Renaissance, une littérature plus belle, plus variée, plus riche pour le cœur et pour l'esprit que la poésie rude et simple du Roland;

- e kũ nu revnõz ekute se lã:ga:z naif, ã sortã  
 dez armoni savã:t de no grã:dz œ:vre litter:r,  
 il nu sã:bl ã:tã:dre le bezejmã d l ã:fã:s.  
 me syrmõ:tõ set premje:r ê:psrjõ, prestõz yn œ:rej  
 5 atã:ti:v e sã:patik, e nu rkõ:stõ kã set ã:fã  
 robyst e sã, plẽ d vigœ:r, de bõ:te e d kura:z,  
 kã set ã:fã ki e de:za le grã pœple frã:se, parl  
 o:si la grã:d lã:ğ frã:se:z; el ora ply tar  
 dez aksã ply suplã, ply nuã:se, ply delika;  
 10 el n ã:n ora zamã de ply plẽ e d ply zystã,  
 ni ki s fas ã:tã:dre de ply lwẽ. kar de: lœ:r,  
 kãm ply d yn fwa dœpi lœ:r, la literaty:r de la frã:s  
 etã la re:n e l inisjatriş de literaty:r vwazin;  
 o:kyn œ:vre de nœtr epøk klassik n a ete tradũt  
 15 ã ply d lã:g, n'a egzerse o:tur de nu  
 yn ê-flyã:s plyz etã:dy e ply dy:rable kã nœtrã vje:j  
 fã:sõ d rolã. wi, dã se: sã:plã vœ:r, dõ z es-  
 pœ:r vu fœ:r kõ:prã:dre la kadã:s libr e asyre,  
 vibrã de:za la vwa d la frã:s, nõ pa set vwa  
 20 mœkõ:z e le:ze:r k el a ã:plwaje de tu tã,  
 avøk trã d sykse pœ:trã, pur raje tu, a kãmã:se  
 par el mœ:m; me set vwa mœ:l e erolk  
 ki a tã d fwa rã:tã:ti dã le: batã:j de kã:r  
 e dã sel dez a:m. le:sõ la, dã sez œ:r  
 25 u l abatmã mœnas trã suvã d nuz ã:vair, le:sõ la  
 rezõne dã no kœ:r, set grã:d vwa d la patri.  
 fãzõ nu rkõ:stõ pur le: fiş de sã ki sã mœ:r  
 a rã:şvo e d sã ki lez õ vã:ze; sykse d lœ:r  
 dã lær bœl kã:kãrd, dã lær ê:vã:sibl yn jõ,  
 30 dã lær fidelite nasjõnal; emõ kãm ø  
 la dus frã:s, la grã:d tã:r, kãm il l apœl ã:kœ:r,  
 u frã:s la librã, pur prã:dre le trwã:zjem nõ,  
 e le ply bo pœ:trã, k il lqi dãn; sã:tõ nu  
 kãm ø respõ:sablã solidœ:rmã de sãn œ:œ:r,  
 35 e swetõ pardesy tut fo:z, kãm rolã,  
 k õ n puqş zamã di:r de nu, kœ, par nœ-  
 trã fo:t, la frã:s a perdy d sa valœ:r!
- gastõ pari:s, le:sõ d uverty:r  
 fet o kolã:z de frã:s, pã:dã l ajs:z de pari,  
 le qit desã:brã dizqisã swasã:tdis.  
 (la pœzi dy mwajena:z, le:sõ e lekty:r,  
 par gastõ pari:s, pari, hafst.)

et quand nous revenons écouter ce langage naïf, en sortant des harmonies savantes de nos grandes œuvres littéraires, il nous semble entendre le bégaiement de l'enfance. Mais surmontons cette première impression, prêtons une oreille attentive et sympathique, et nous reconnaitrons que cet enfant robuste et sain, plein de vigueur, de bonté et de courage, que cet enfant qui est déjà le grand peuple français parle aussi la grande langue française; elle aura plus tard des accents plus souples, plus nuancés, plus délicats; elle n'en aura jamais de plus pleins et de plus justes, ni qui se fassent entendre de plus loin. Car dès lors, comme plus d'une fois depuis lors, la littérature de la France était la reine et l'initiatrice des littératures voisines; aucune œuvre de notre époque classique n'a été traduite en plus de langues, n'a exercé autour de nous une influence plus étendue et plus durable que notre vieille «Chanson de Roland». Oui, dans ces simples vers, dont j'espère vous faire comprendre la cadence libre et assurée, vibrait déjà la voix de la France, non pas cette voix moqueuse et légère qu'elle a employée de tout temps, avec trop de succès peut-être, pour railler tout, à commencer par elle-même; mais cette voix mâle et héroïque qui a tant de fois retenti dans les batailles des corps et dans celles des âmes. Laissons-la dans ces heures où l'abatement menace trop souvent de nous envahir, laissons-la résonner dans nos cœurs, cette grande voix de la patrie. Faisons-nous reconnaître pour les fils de ceux qui sont morts à Roncevaux et de ceux qui les ont vengés; succédons-leur dans leur belle concorde, dans leur invincible union, dans leur fidélité nationale; aimons comme eux la douce France, la grande terre, comme ils l'appellent encore, ou France la libre, pour prendre le troisième nom, et le plus beau peut-être, qu'ils lui donnent; sentons-nous comme eux responsables solidairement de son honneur, et souhaitons par-dessus toutes choses, comme Roland, qu'on ne puisse jamais dire de nous que, par notre faute, la France a perdu de sa valeur!

Gaston PARIS, Leçon d'ouverture faite au Collège de France, pendant le siège de Paris, le 8 décembre 1870.

(*La poésie du moyen âge*, leçons et lectures, par Gaston PARIS, Paris, Hachette.)



## 28. le rwa

- ā dissēsū katrēvēncēf, trwa: sōrt dē person,  
 lez eklezjastik, le nōbl e lē rwa, ave dā l eta  
 la plas eminārt, avek tu lez avā:ta:ž k el kō:part,  
 5 o:torite, bjē, onær, u tut o:mwē, privile:ž,  
 egzā:psjō, gra:s, pā:sjō, preferā:s e l rest.  
 si dāpqi lō:tū iz ave sēt plas, s e k pādā lō:tū  
 il l ave merite. ān efē, par cēn efō:r immā:s  
 e sekylē:r, iz ave kōstruī tur a tur le trwaz asiz  
 10 prēsipal dē la sōsjete mōdern.  
 le plyz enōrmē dē tu sē privile:ž e sēlqi dy rwa;  
 kar, dā sēt etamazō:r dē nōblaz ereditē:r, il e l zeneral  
 ereditē:r. a la verite sōn o:fls n e paz yn sineky:r  
 kōm lēr rā; mēz i kō:part dez ē:kōvenjū  
 15 o:si gra:v e dē tā:ta:sjō pi:r.  
 dē fo:ž sō pērnisjō:ž a l om:, lē mā:k  
 d okypā:sjō e l mā:k dē frē; ni l wazi:te,  
 ni la tutpūisā:s nē sō kō:fōrm a sa naty:r,  
 e l prēs apsoly ki pō tu fē:r, kōm l aristokrasī  
 20 dezōv:re ki n a rjēn a fē:r, fini par dēvni:r inytil  
 e malfōzā. ē:sāsiblēmā, ān akaparā tu lē puvwar,  
 lē rwa s e farže dē tut lē fōksjō; taj immā:s  
 e ki syrpa:s lē fōrs ymen: kar sē n e pwē  
 la revōlysjō, s e la mōnarfi ki a ē:plāte ā frūs  
 25 la sāt:ralizā:sjō administratīv. su la direksjō  
 dy kō:sēj dy rwa, trwa: fōksjōnē:r sypē:po:ze,  
 o sāt:trē lē kō:tro:lō:r zeneral:, dā fak zeneralite  
 l ē:tū:dā, dā fak elēksjō lē sybdelege, mēn tut lez  
 afē:r, fiks, repartis e lē:v l ē:po e la milis,  
 30 tras e fōt egzekyte lē rut, ā:plwa la marefo:se,  
 rēglēmūt la kylty:r, ē:po:ž o parwas  
 lēr tytēl:, e trēt kōm dē valē lē magistra  
 mynisipo.  
 byrōkrasi o sāt:r, arbitrē:r, eksēpsjō e favō:r  
 35 partu, tēl e l rezyme dy sistē:m. yn sāt:ralizā:sjō  
 grō:sjē:r, sū kō:tro:l, sū pyblisite, sūz ynifōrmite,  
 ēstal syr tu l tēritwār yn arme dē pti pafa  
 ki desid kōm žy:ž lē kō:tēstā:sjō k ilz ō  
 kōm parti, rē:pō par delegā:sjō, e pur o:to-  
 40 rize lēr grapija:ž u lōerz ē:sōlā:s, ō tuzū:r  
 a la buf lē nō dy rwa, ki et o:blizē d lē lē:se fē:r.

## 28. Le Roi

En 1789, trois sortes de personnes, les ecclésiastiques, les nobles et le roi, avaient dans l'État la place éminente avec tous les avantages qu'elle comporte, autorité, biens, hon-  
5 neurs, ou, tout au moins, privilèges, exemptions, grâces, pensions, préférences et le reste. Si depuis longtemps ils avaient cette place, c'est que pendant longtemps ils l'avaient méritée. En effet, par un effort immense et séculaire, ils avaient construit tour à tour les trois assises principales de la  
10 société moderne.

Le plus énorme de tous ces privilèges est celui du roi; car, dans cet état-major de nobles héréditaires, il est le général héréditaire. A la vérité son office n'est pas une sinécure comme leur rang; mais il comporte des inconvénients  
15 aussi graves et des tentations pires.

Deux choses sont pernicieuses à l'homme, le manque d'occupation et le manque de frein; ni l'oisiveté ni la toute-puissance ne sont conformes à sa nature, et le prince absolu qui peut tout faire, comme l'aristocratie dé-  
20 sœuvrée qui n'a rien à faire, finit par devenir inutile et malfaisant. Insensiblement, en accaparant tous les pouvoirs, le roi s'est chargé de toutes les fonctions; tâche immense et qui surpasse les forces humaines. Car ce n'est point la Révolution, c'est la monarchie qui a implanté en  
25 France la centralisation administrative. Sous la direction du conseil du roi, trois fonctionnaires superposés, au centre le contrôleur général, dans chaque généralité l'intendant, dans chaque élection le subdélégué, mènent toutes les affaires, fixent, répartissent et lèvent l'impôt et la milice,  
30 tracent et font exécuter les routes, emploient la maréchaussée, réglementent la culture, imposent aux paroisses leur tutelle, et traitent comme des valets les magistrats municipaux.

Bureaucratie au centre, arbitraire, exceptions et faveurs  
35 partout, tel est le résumé du système. Une centralisation grossière, sans contrôle, sans publicité, sans uniformité, installe sur tout le territoire une armée de petits pachas qui décident comme juges les contestations qu'ils ont comme parties, règnent par délégation, et, pour autoriser  
40 leurs grappillages ou leurs insolences, ont toujours à la bouche le nom du roi, qui est obligé de les laisser faire.

- ūn eſt, par sa kōplika:ſjō, sōn irregylarite e sa grū-  
 dœ:r, la maſin eſap a se: priz. œ frederik dō  
 lœve a katr œ:r dy matē, œ napoleō ki dikt  
 yn parti d la nuſi dā sō bē e trawa:j dizqit œr  
 5 par zu:r, i syfret apen: œ tel režim ne va pwē  
 sāz yn atū:ſjō tuzur tūdy, sāz yn enerzi ēfati-  
 gabl, sāz œ disernēmū ēfajibl, sāz yn severite  
 militær, sāz œ zeni syperjœ:r; a se: kō:disjō  
 scœlmā ō pō ſā:ze vētsē miljō d œm ūn otomat,  
 10 e sypstitue sa vōlōte partu lysid:, partu kœrūt,  
 partu prezūt, a lœr vōlōte kō lōn abōli.  
 lwi kē:z lœs «la bōn maſin» marſe tut scœl;  
 e s kātōn dā sōn apati. «il l ō vuly ē:si,  
 iz ō pā:se kō s etē pur lœ mjō,» tel t  
 15 sa faſō d parlo kā lez œpera:ſjō de: ministre  
 n ō pa reysi. il a bo sūtir kō la maſin  
 sō dizlōk<sup>1)</sup>, i n i pō rjē, i n i fē rjē. ā ka d malœ:r,  
 il a sa rezerve pri:ve, sa burs apar. «lœ rwa,»  
 di:ze madam dē pō:padur, «sipre sūz i sō:ze  
 20 pur œ miljō, e dœnret avek pen sū: lwi  
 syr sō pti trezœ:r.» lwi se:z esē:j pādāt œ tū  
 dē syprime plyzjœ:r rwa:z, d ūn ē:trōdquir  
 dē mejœ:r, d adusi:r le: frōtmā dy rest;  
 mē le: pjes sō trō ruje, trō pezūt; i n pō lez agyste,  
 25 lez akorde, le mētnir ā plas; sa mē rtō:b  
 ē:pqisūt e lœse. i s kō:tūt d ē:tr ekonōm  
 pur lqi mē:m, e lœs la vwaty:r pyblik, o mē d kalōn;  
 sō farze d aby nuvo pur rāt:re dā l ā:sjen  
 œrjœ:r d u el nō sōrtira k ā ſ dizlōkū<sup>2)</sup>.  
 30 pur bjē kō:prā:drœ l istwa:r dē nō rwa,  
 pō:zō tuzur ā prēsip kō la frūs e lœr tœ:r,  
 yn fermō trāsmiz dē pœr ā fls, dabœr pōtit,  
 pqi arō:di pōapō, a la fē prodizjœ:zmūt elarzi,  
 paskœ l prōprietær, tuzur oz agē, a truve mwajē  
 35 dē fœr dē bo: ku o depū d se: vwazē; o bu  
 dē qtsāz ā, el kō:prā vētsē mil ljō kœ:re.  
 sertenmā, ā plyzjœ:r pwē, sōn ē:terē e sōn  
 amurprōpre sō dakœ:r avek lœ bjē pyblik;  
 ā sōm:, i n a pa mal zere, e pqiſk  
 40 i s e tuzur agrā:di, il a mjō zere kō bo:ku d orq.  
 dē plys, o:tur dē lqi, nō:bre dē zū ekspœ:r,  
 vjō kō:seje d fami:j, rō:py oz aſœ:r e devwe

1) u dislōk.

2) u dislōkū.

En effet, par sa complication, son irrégularité et sa grandeur, la machine échappe à ses prises. Un Frédéric II levé à quatre heures du matin, un Napoléon qui dicte une partie de la nuit dans son bain et travaille dix-huit heures  
 5 par jour, y suffiraient à peine. Un tel régime ne va point sans une attention toujours tendue, sans une énergie infatigable, sans un discernement infallible, sans une sévérité militaire, sans un génie supérieur; à ces conditions seulement on peut changer vingt-cinq millions d'hommes en  
 10 automates, et substituer sa volonté partout lucide, partout cohérente, partout présente, à leurs volontés que l'on abolit. Louis XV laisse «la bonne machine» marcher toute seule, et se cantonne dans son apathie. «Ils l'ont voulu ainsi, ils ont pensé que c'était pour le mieux,» telle est sa  
 15 façon de parler quand les opérations des ministres n'ont pas réussi. Il a beau sentir que la machine se disloque, il n'y peut rien, il n'y fait rien. En cas de malheur, il a sa réserve privée, sa bourse à part. «Le roi,» disait Mme de Pompadour, «signerait sans y songer pour un  
 20 million, et donnerait avec peine cent louis sur son petit trésor.» Louis XVI essaie pendant un temps de supprimer plusieurs rouages, d'en introduire de meilleurs, d'adoucir les frottements du reste; mais les pièces sont trop rouillées, trop pesantes; il ne peut les ajuster, les ac-  
 15 corder, les maintenir en place; sa main retombe impuissante et lassée. Il se contente d'être économe pour lui-même, et laisse la voiture publique, aux mains de Calonne, se charger d'abus nouveaux pour rentrer dans l'ancienne ornière d'où elle ne sortira qu'en se disloquant.

10 Pour bien comprendre l'histoire de nos rois, posons toujours en principe que la France est leur terre, une ferme transmise de père en fils, d'abord petite, puis arrondie peu à peu, à la fin prodigieusement élargie, parce que le propriétaire, toujours aux aguets, a trouvé moyen de  
 15 faire de beaux coups aux dépens de ses voisins; au bout de huit cents ans, elle comprend 27,000 lieues carrées. Certainement, en plusieurs points, son intérêt et son amour-propre sont d'accord avec le bien public; en somme il n'a pas mal géré, et, puisqu'il s'est tou-  
 10 jours agrandi, il a mieux géré que beaucoup d'autres. De plus, autour de lui, nombre de gens experts, vieux conseillers de famille, rompus aux affaires et dévoués

o dāmē:n,            bōn tē:t            e barbē griz,            lqi fš  
 rēspēktqōzmā            dē rmō'trūs            kāt i depūs trō;  
 suvā            il l ā'gāz            dā lez œ:vræz ytil:,            rut,  
 kano,            otel d ē'valid,            ekol militē:r,            ēstity  
 5 dē sjūs,            atelje d farite,            limit:sjō            dē la mē'mort,  
 tōlerūs            dez eretik:,            rēky:l            dē vø monastik  
 zysk a vē'teōē ū,            asū'ble prōvēs'jal:,            e o'træz  
 etablismā            u refōrm            par lē'kel            œē dāmē:n            feodal  
 sē trās'fōrm            ān œē dāmē:n            mōdērn.            mē,            feodal  
 10 u mōdērn,            lē dāmē:n            ē tuzur            sa prōprijetē  
 dōt il pōt aby'ze            o'tā k y'ze;            ø:r            ki y'z            ā tut li-  
 berte            fini            par aby'ze            avēk tut lisūs.            pādā sūt ā,  
 dē sē:z'sā            swasūtdu:z            a dissēsū            swasūtkatōrz,  
 tut lē' fwa k lē rwa            fēt yn gē:r,            s ē par pik dē  
 15 vanite,            par ē'terē d fami:j,            par kalkyl            d ē'terē  
 prive,            par kō'desū'dūs            pur yn fam: .            lwi kēz  
 kō'dqi lē' sjen            ākō'r ply mal            k i n lez ā'trēprū,  
 e lwi sēz,            dā tut sa pōlitik            s/sterjō:r,  
 tru:y pur ā'trav            lē rē            kō'zygal: .  
 20 a l ē'terjō:r,            lē rwa            vi kōm lez o'trē sēpō:r,  
 mē ply grūd'mā,            pūisk il ē            lē ply grū sēpō:r  
 dē frūs.            markō            dōz u trwa            deta:j.            dap'rē dē' rēlve  
 otātik:,            lwi kēz            a depūsē            pur madam  
 dē pō'padur            trātsi: miljō,            o'mwē            swasūt-  
 25 duz miljō            d o'gurduj.            sēlō darzās'sō,            ā dissēsū  
 sē'kātēōē,            il a dā sez ekyri            katmil ševo,            e lōn asyr  
 kē sa sēl mezō            u persōn:            «a kute            sēt ane  
 swasūtqi miljō»,            prē dy kar            dy rēvny pyblik: .  
 kwa d etōnā,            lōrsk ō kō'sidē:r            lē suvrē            a la manjē:r  
 30 dy tū,            sētadi:r            kōm œē futlē            ki zwi d sō bjē  
 ereditē:r?            i barti,            i rswa,            i dōn dē' fēt,  
 i fas:,            i depūs            sēlō            sa kō'disjō.            dē plys:,  
 etā mē'trē            dē sōn arzū,            i dōn            a ki lqi plē,  
 e tu sē' fwa            sō dē' grūs.            nekē:r,            ā'trūt  
 35 oz afē:r,            tru:v            vē'tqi miljō d pās'jō            syr lē tre-  
 zō:r            rwojal:,            e sito k i tō'b,            s ēt yn debōrklē  
 d arzū            dēvērse            par miljō            syr lē' zū d kurr.  
 mē s ē su kalōn            kē la prōdīgalite            dēvjē fōl: .  
 ōn a fē hō:t            o rwa            dē sa parsimōni;            purkwa sret i  
 40 menāze d sa burs?            lūrse            hō'r dē sa vwa,  
 i dōn:,            il afēt,            i barti,            il efūs:,  
 i vjēt ān ē:d            o zū d sō mō'd,            lē tu

au domaine, bonnes têtes et barbes grises, lui font respectueusement des remontrances quand il dépense trop; souvent ils l'engagent dans les œuvres utiles, routes, canaux, hôtels d'invalides, écoles militaires, instituts  
5 de science, ateliers de charité, limitation de la main-morte, tolérance des hérétiques, recul des vœux monastiques jusqu'à vingt et un ans, assemblées provinciales, et autres établissements ou réformes par lesquels un domaine féodal se transforme en un domaine moderne. Mais,  
10 féodal ou moderne, le domaine est toujours sa propriété dont il peut abuser autant qu'user; or qui use en toute liberté finit par abuser avec toute licence. Pendant cent ans, de 1672 à 1774, toutes les fois que le roi fait une guerre, c'est par pique de vanité,  
15 par intérêt de famille, par calcul d'intérêt privé, par condescendance pour une femme. Louis XV conduit les siennes encore plus mal qu'il ne les entreprend, et Louis XVI, dans toute sa politique extérieure, trouve pour entrave le rets conjugal.

20 A l'intérieur, le roi vit comme les autres seigneurs, mais plus grandement, puisqu'il est le plus grand seigneur de France. Marquons deux ou trois détails. D'après des relevés authentiques, Louis XV a dépensé pour Mme de Pompadour 36 millions, au moins 72  
25 millions d'aujourd'hui. Selon d'Argenson, en 1751, il a dans ses écuries 4000 chevaux, et l'on assure que sa seule maison ou personne «a coûté cette année 68 millions», près du quart du revenu public. Quoi d'étonnant, lorsqu'on considère le souverain à la manière  
30 du temps, c'est-à-dire comme un châtelain qui jouit de son bien héréditaire? Il bâtit, il reçoit, il donne des fêtes, il chasse, il dépense selon sa condition. De plus, étant maître de son argent, il donne à qui lui plaît, et tous ses choix sont des grâces. Necker, entrant  
35 aux affaires, trouve 28 millions de pensions sur le Trésor royal, et sitôt qu'il tombe, c'est une débâcle d'argent déversé par millions sur les gens de cour. Mais c'est sous Calonne que la prodigalité devient folle. On a fait honte au roi de sa parcimonie; pour  
40 quoi serait-il ménager de sa bourse? Lancé hors de sa voie, il donne, il achète, il bâtit, il échange, il vient en aide aux gens de son monde, le tout

ā grā seþnær,                    setadi:r                    ā žtā                    l arž  
 a plen mē.

(lez orizin                    ipolit                    tē:n,                    l ā'sjē rezim:.  
 de la frūs                    kō'tāporen:,                    pari,                    hafst.)

5                    29. la fē d la reþyblik                    zakobin:

si la reþyblik                    zakobin                    mœ:r,                    sē n ē pa sœlm  
 pars̄k el ē                    dekrepit                    e k ō la ty,                    s et ā:kē  
 pars̄k el n ē pa ne                    vjabl:                    de: sōn orizin:,                    il j av  
 ān el                    œ prēsip                    de dissolysjō,                    œ pwa:zō ē:ti:  
 10 e mœrtel:,                    nō sœlmā                    pur o'truq̄l,                    mē pur el mē:n  
 sē ki mē'tjē                    yn sōsjete politi:k:,                    s ē l respe d se mū:b  
 lez œ                    pur lez o'tr,                    ā partikylje,                    lē respe de guveri  
 pur le guvernā                    e de guvernā                    pur le guverne  
 par suq̄t,                    dez abityd                    de kō'fjās                    mytuq̄l  
 15 se le guverne,                    la sertityd fō:de                    kē le guverne  
 n atakrō pa                    le drwa pri:ve;                    se le guvernā,                    la ser  
 tyd fō:de                    kē le guverne                    n asajirō pa                    le p  
 vwa:r pyblik;                    se lez œ                    e se lez o'tr,                    la rkōnsō  
 ē:terjær                    kē se drwa,                    plyz u mwē larž                    u restr  
 20 sōt ē'vjolablē,                    kē se puvwær,                    plyz u mwēz ā:  
 u limite,                    sō legitim:;                    ā'fē,                    la persqaz  
 k ā ka d kō'fi,                    lē prōse                    sōra kō'dqi                    sōlō le fōr  
 admi:ž                    par la lwa                    u par l yza:ž,                    kē pādā le deb  
 lē ply fō:r                    n abyzra pa d sa fōrs,                    e kōe,                    le deba kl  
 25 lē ga:nā                    n ekra:zra pa tutafe l perdā.                    a sēt kī  
 disjō sœlmā,                    i pōt i avwa:r                    kō'kōrd                    ā:trē le g  
 vernā                    e le guverne,                    kō'kur                    de tū  
 a l œvrē kōmyn:,                    pē ē:terjær,                    partā,                    stabilit  
 sekyrite,                    bjēnē:tr                    e fōrs.                    sū sēt dispozis  
 30 ē'tim                    e persistāt                    dez espri                    e de kōer,                    lē  
 mū:k                    ā:trē lez ōm:                    el kōstity                    lē sū'timā sōsj  
 par ekselās;                    ō pō dir                    k el ē l ōm                    dō l e  
 ē l kōer.  
 ō:r,                    dā l eta zakobē,                    sēt ōm a peri;                    el a per  
 35 nō                    par ōen aksidā                    ē'prevy,                    mē par ōen efe fōr  
 dy sistēm,                    par yn kō'sekās                    pratik                    de la teō  
 spekylativ,                    ki,                    eri:žā                    fak ōm                    ā suv  
 apsōly,                    mē fak ōm                    ā gē:r                    avēk tu lez o'tr,                    e k  
 su pretēkst                    de rezēnere                    l spes ymēn:,                    defē:  
 40 ōtōri:ž                    e kō'sakrē                    le pi:rž                    ēstē d la natyr ymēn

en grand seigneur, c'est-à-dire en jetant l'argent à pleines mains.

Hippolyte TAINÉ, *L'ancien régime.*  
(*Les origines de la France contemporaine*, Paris, Hachette.)

## 29. La fin de la République jacobine

Si la République jacobine meurt, ce n'est pas seulement parce qu'elle est décrépète et qu'on la tue, c'est encore parce qu'elle n'est pas née viable: dès son origine, il y avait en elle un principe de dissolution, un poison intime et mortel, non seulement pour autrui, mais pour elle-même. Ce qui maintient une société politique, c'est le respect de ses membres les uns pour les autres, en particulier, le respect des gouvernés pour les gouvernants et des gouvernants pour les gouvernés, par suite, des habitudes de confiance mutuelle; chez les gouvernés, la certitude fondée que les gouvernants n'attaqueront pas les droits privés; chez les gouvernants, la certitude fondée que les gouvernés n'assailiront pas les pouvoirs publics; chez les uns et chez les autres, la reconnaissance intérieure que ces droits, plus ou moins larges ou restreints, sont inviolables, que ces pouvoirs, plus ou moins amples ou limités, sont légitimes; enfin, la persuasion qu'en cas de conflit, le procès sera conduit selon les formes admises par la loi ou par l'usage, que, pendant les débats, le plus fort n'abusera pas de sa force, et que, les débats clos, le gagnant n'écrasera pas tout à fait le perdant. A cette condition seulement, il peut y avoir concorde entre les gouvernants et les gouvernés, concours de tous à l'œuvre commune, paix intérieure, partant, stabilité, sécurité, bien-être et force. Sans cette disposition intime et persistante des esprits et des cœurs, le lien manque entre les hommes. Elle constitue le sentiment social par excellence; on peut dire qu'elle est l'âme dont l'État est le corps.

Or, dans l'État jacobin, cette âme a péri; elle a péri, non par un accident imprévu, mais par un effet forcé du système, par une conséquence pratique de la théorie spéculative qui, érigeant chaque homme en souverain absolu, met chaque homme en guerre avec tous les autres, et qui, sous prétexte de régénérer l'espèce humaine, déchaîne, autorise et consacre les pires instincts de la nature humaine,



tu lez apeti rəfulə də lisūs, d art  
 e d dōminə'sjō. — o nō dy pœpl ideal k il d  
 suvrē e ki n egzistə pə, le zakobē ōt zyryp  
 lamā tu le puvwə:r pyblik, aboli bry  
 5 tu le drwa pri've, trətə l pœplə rētl e  
 kəm yn bə:t də səm, bjē pi, kəm ōn o'tə  
 aplike a lœr o'tomat ymē le ply dy:r kō  
 pur lə mētuir mekanikmā dā la pōsty:r  
 nōrmal e rēd, kə daprs le prēsip, il lqi ē  
 10 dē lœ:r, ā'tr ø e la nə'sjō, tu ljē a ete b  
 la depuje, la sepe e ll afame, la rkōl  
 kāt sl lœr efapə, l ā'fə'ne e la bə'jone a  
 zjœr rəpriz, il l ō bjē py; mē la rekā  
 a lœr guvērnmā, zamt.

15 ā'tr ø, e pur la mē:m rəzō, par yn  
 kō'sekū's də la mē:m teəri, par ōn o't  
 dē mē:mz apeti, nyl ljē n a py tuir. dā l ē'te  
 dy parti, fak faksjō, s etā fə'zə sō pœpl  
 səlō sa lə'zik e səlō se' bəzwē, a rvō  
 20 pur swa, avək le' privile:z də l ər'tədəksi, lə mō  
 də la suvrēntə; pur s asy're le' benefi's də l ər  
 tūs, el a kō'baty se' rival par dez e  
 kō'trēt, fose u kə'se, par dē l  
 e dē' traizō, par dē' gə'tapū e dē' ku d  
 25 avək le' pik də la pōpylas, avək le' bə'jone't də s  
 ā'suit, el a masakre, gijotine, fyzije, dē  
 le' vē'ky kəm trət'rə, tirū u rəbel, e le  
 vivū s ā suvjen. iz ōt apri sō kə  
 lœr kōstitysijō dit eternel; i sə'y sō k  
 30 lœr prōklamə'sjō, lœr sermā, lœr rəspe dy d  
 lœr zystis, lœr ymanite; i s kōnēs pur sō k  
 pur dē frər kəē, turs plyz u mwēz avili e dē  
 sali e deprə've par lœr ōv'r: ā'trə də tēlz  
 la dē'fjūs st ē'ky'rablə. fər dē manifest, dē d  
 35 dē kabal, dē revəlysjō, il lə pœ:v ā  
 mē s mētrə dakər e s sybōrdəne dē  
 a l asādū zystifje, a l o'tərite rəkōny dē  
 kəzōe u d kəl'kōe d ā'tr ø, i n lə pœ'y ply.  
 aprē di:z ā d atā'ta resiprək,

40 le' trwə'mil legīslatœ:r ki ō sje'zə dā lez a  
 suvrən, i n ān ē paz ōe ki puīs kō'te syr l  
 ferūs e syr la fidelite dē sū: frā'se. lə kər

es les appétits refoulés de licence, d'arbitraire et de mination. — Au nom du peuple idéal qu'ils déclarent véritable et qui n'existe pas, les Jacobins ont usurpé légalement tous les pouvoirs publics, aboli brutalement tous les droits privés, traité le peuple réel et vivant comme une bête de somme, bien pis, comme un automate, appliqué à leur automate humain les plus dures contraintes, pour le maintenir mécaniquement dans la posture anormale et raide que, d'après les principes, ils lui infligeaient. Dès lors, entre eux et la nation, tout lien a été rompu; la dépouiller, la saigner et l'affamer, la reconquérir quand elle leur échappait, l'enchaîner et la bâillonner à plusieurs reprises, ils l'ont bien pu; mais la réconcilier à leur gouvernement, jamais.

Entre eux, et pour la même raison, par une autre conséquence de la même théorie, par un autre effet des mêmes appétits, nul lien n'a pu tenir. Dans l'intérieur du parti, chaque faction, s'étant forgé son peuple idéal selon sa logique et selon ses besoins, a revendiqué pour soi, avec les privilèges de l'orthodoxie, le monopole de la souveraineté; pour s'assurer les bénéfices de l'omnipotence, elle a combattu ses rivales par des élections contraintes, faussées ou cassées, par des complots et des trahisons, par des guets-apens et des coups de force, avec les piques de la populace, avec les baïonnettes des soldats; ensuite, elle a massacré, guillotiné, fusillé, déporté les vaincus comme traîtres, tyrans ou rebelles, et les survivants s'en méprennent. Ils ont appris ce que durent leurs constitutions éternelles; ils savent ce que valent leurs proclamations, leurs serments, leur respect du droit, leur justice, leur humanité; ils se connaissent pour ce qu'ils sont, pour des êtres Cain, tous plus ou moins avilis et dangereux, salis et corrompus par leur œuvre: entre de tels hommes, la défiance est incurable. Faire des manifestes, des décrets, des cabales, des révolutions, ils le peuvent encore, mais se mettre d'accord et se subordonner de cœur à l'ascendant justifié, à l'autorité reconnue de quelques-uns ou de quelqu'un d'entre eux, ils ne le peuvent plus.

Après dix ans d'attentats réciproques, parmi les trois mille législateurs qui ont siégé dans les assemblées souveraines, il n'en est pas un qui puisse compter sur la défiance et sur la fidélité de cent Français. Le corps social



est dissous; pour ses millions d'atomes désagrégés, il ne reste plus un seul noyau de cohésion spontanée et de coordination stable. Impossible à la France civile de se reconstruire elle-même; cela lui est aussi impossible que de  
 5 bâtir une Notre-Dame de Paris ou un Saint-Pierre de Rome avec la boue des rues et la poussière des chemins.

Il en est autrement dans la France militaire. Là, les hommes se sont éprouvés les uns les autres et dévoués les uns aux autres, les subordonnés aux chefs, les chefs aux  
 10 subordonnés, et tous ensemble à une grande œuvre. Les sentiments forts et sains qui lient les volontés humaines en un faisceau, — sympathie mutuelle, confiance, estime, admiration, — surabondent, et la franche camaraderie encore subsistante de l'inférieur et du supérieur, la fa-  
 15 miliarité libre et gaie, si chère aux Français, resserrent le faisceau par un dernier nœud. Dans ce monde préservé des souillures politiques et ennobli par l'habitude de l'abnégation, il y a tout ce qui constitue une société organisée et viable, une hiérarchie, non pas extérieure et  
 20 plaquée, mais morale et intime, des titres incontestés, des supériorités reconnues, une subordination acceptée, des droits et des devoirs imprimés dans les consciences, bref, ce qui a toujours manqué aux institutions révolutionnaires, *la discipline des cœurs*. Donnez à ces hommes  
 25 une consigne, ils ne la discuteront pas; pourvu qu'elle soit légale ou semble l'être, ils l'exécuteront, non seulement contre des étrangers, mais contre des Français; c'est ainsi que déjà, le 13 vendémiaire, ils ont mitraillé les Parisiens, et le 18 fructidor, purgé le Corps légis-  
 30 latif. Vienne un général illustre; pourvu qu'il garde les formes, ils le suivront et recommenceront l'épuration encore une fois.

Il en vient un qui, depuis trois ans, ne pense pas à autre chose, mais qui, cette fois, ne veut faire l'opération  
 35 qu'à son profit; c'est le plus illustre de tous, et justement le conducteur ou promoteur des deux premières, celui-là même qui a fait, de sa personne, le 13 vendémiaire, et, par les mains de son lieutenant Augereau, le 18 fructidor. — Qu'il s'autorise d'un simulacre de décret, et se fasse nom-  
 40 mer, par la minorité d'un des Conseils, commandant général de la force armée: la force armée marchera derrière lui. — Qu'il lance les proclamations ordinaires, qu'il appelle à lui

«se kamarad» pur so've la repyblík e fæ'r e  
 la sal de sēsū: se grónadje ātrērō, k  
 ān avā, dā la sal:, e rirō mē:m ā  
 le' depyte, kōstyme kōm a l ōpera, so'te  
 5 pitamū par le' fnē:tr̄. — k il mena:z le' trē  
 k il evit lē nō malsōnā dē diktatō:r, k i  
 ō titrē mōdēst e purtā klassik, rōmē, revōlyš  
 k i swa sē:plē kō'syl avek dō'z o:tr̄: le' m  
 ki n ō pa l lwazir d ētrē de' pyblisist, e k  
 10 repyblíkē kē d ekōrs, nē dmā'drō pa dav  
 i truvrō trē: bō pur lē pōeplē frūsē lōer  
 režim:, lē režim ōtōritē:r  
 i n j a pa d arme, lē kōmā'dmā apsōly  
 d ō sōl: — k il reprim le' zakōbē utre, k il  
 15 lōer resū dekrē syr lez ōta:z e l ā'prōē  
 k il rū'd o persōn:, o prōprijetē, o k  
 la syrte e la sekyrite, k il rōmet l  
 l ekōnōmi e l efikasite dā lez administ  
 k il purvva:j o servis pyblík, oz  
 20 o' rut, oz ekōl: tut la frūs sivil ak  
 sō liberatō:r, sō prōtektō:r, sō reparatō:r.  
 sōlō se' prōprē parōl:, lē režim k il  
 ē «l aljū:š dē la filōzōfi e dy sārbr̄». par f  
 sē k ōn ātū alō:r, s ē l aplikō'sjō de'  
 25 apstrē a la pōlitik, la kōstryksjō lōgik dē  
 dapre kēlkē nō'sjō general e sē:pl, ō plū  
 ynifōrm e rektilij:; ō:r, kōm ō l l a vy, l  
 kō'pōrtē dō d se' plū, l ō anarfik:, l ōtrē dēs  
 30 natyrēlmū, s ē lē zgō kē l mē:tr adōpt,  
 dapre sē plū k il bō'ti, ān ōm pratik, a sārbl  
 ōen edifis solid, abitablē, bjēn aprōprije a sōn  
 tut le' maš dy groz ōevrē, kōd sivil:, yniv  
 kō'kōrda, administrā'sjō prefektōral e sārtralize  
 35 le' deta:j dē l amenazmū e d la distribysjō,  
 a ōen efe d ā'sā:blē, ki ē l ōnnipōtū:š dē  
 l ōnniprezū:š dy guvernēmū, l abolisjō d l in  
 lōkal e prive. ō n a zame fe yn ply bēl k  
 ply simetrik e ply dekorativ d aspe, ply  
 40 fēzūt pur la rē'zō sypērisjel:, plyz aks  
 pur lē bō sā<sup>1)</sup> vylgē:r, ply kōmōd pur l e  
 bōrne, mjō' tny e ply prōprē, mjōz

1) u sū:š .

«ses camarades» pour sauver la République et faire évacuer la salle des Cinq-Cents: ses grenadiers entrèrent, baïonnettes en avant, dans la salle, et riront même en voyant les députés, costumés comme à l'Opéra, sauter précipitamment par les fenêtres. — Qu'il ménage les transitions, qu'il évite le nom malsonnant de dictateur, qu'il prenne un titre modeste et pourtant classique, romain, révolutionnaire, qu'il soit simple consul avec deux autres: les militaires, qui n'ont pas le loisir d'être des publicistes, et qui ne sont républicains que d'écorce, ne demanderont pas davantage; ils trouveront très bon pour le peuple français leur propre régime, le régime autoritaire sans lequel il n'y a pas d'armée, le commandement absolu aux mains d'un seul. — Qu'il réprime les Jacobins outrés, qu'il révoque leurs récents décrets sur les otages et l'emprunt forcé, qu'il rende aux personnes, aux propriétés, aux consciences la sûreté et la sécurité, qu'il remette l'ordre, l'économie et l'efficacité dans les administrations, qu'il pourvoie aux services publics, aux hôpitaux, aux routes, aux écoles: toute la France civile acclamera son libérateur, son protecteur, son réparateur.

Selon ses propres paroles, le régime qu'il apporte est «l'alliance de la philosophie et du sabre». Par philosophie, ce qu'on entend alors, c'est l'application des principes abstraits à la politique, la construction logique de l'État d'après quelques notions générales et simples, un plan social uniforme et rectiligne; or, comme on l'a vu, la théorie comporte deux de ces plans, l'un anarchique, l'autre despotique. Naturellement, c'est le second que le maître adopte, et c'est d'après ce plan qu'il bâtit, en homme pratique, à sable et à chaux, un édifice solide, habitable, bien approprié à son objet. Toutes les masses du gros œuvre, code civil, université, concordat, administration préfectorale et centralisée, tous les détails de l'aménagement et de la distribution, concourent à un effet d'ensemble, qui est l'omnipotence de l'État, l'omniprésence du gouvernement, l'abolition de l'initiative locale et privée. On n'a jamais fait une plus belle caserne, plus symétrique et plus décorative d'aspect, plus satisfaisante pour la raison superficielle, plus acceptable pour le bon sens vulgaire, plus commode pour l'égoïsme borné, mieux tenue et plus propre, mieux arrangée

pur discipline le parti mwajēn e baṣ de l  
 tyr ymēn, pur etjole u garte le parti  
 de la natyr ymēn: — dā set kazernō filoz  
 nu vi'vō dēpqi katrevēz ū.

5 ipolit tē:n, lē guvernamū revolysjōn:r.  
 (lez oriġin de la frūs kō'tā'poren:, pari, haṣ

30. batā:j de piramid  
 (dissēsū katrevē dizqit)

ōn aproṣe dy kē:r, e la dōve s livre la l  
 10 desiziv. murad bē i ave reyni la ply grūd  
 ḡ se mamluk, di:mil apōpre. iz etē  
 par ō nō'brē duble de fe/la, o'kel ō  
 dez arm, e k ōn obligē ḡ sē batrē derjēr le rtrō  
 il ave rasū'ble o'si kelkē mil za  
 15 u spai, depū'dū dy paja, ki, malgre la  
 de bonapart, s etē le'se ū'trone dā l  
 ḡ sez ōpresō:r. murad bē ave fe de prepā  
 de defūs syr le bō:r dy nil. la grūd kē  
 dy kē:r sē truy syr la riv drwat dy  
 20 s etē syr la riv ōpōze, setad:r syr la  
 kē murad bē ave plase sō kū, dūz yr  
 plēn:, ki s etā'dē ū'trē l nil e le piramid de  
 le ply horṡ de l eġipt. vwasi kelz etē se  
 po'zizjō. ō gro: vilā:z, aple embabe, etet  
 25 o flō:v. murad bē i avēt ōrdōne kelkē  
 kō'sy e egzekyte avek l ipōrūs  
 s etet ō sē'plē bwajo ki ū'virōne l  
 dy vilā:z, e de batri immobil:, dō le  
 n etā pa syr afy ḡ kū'pan:, nē puvēt  
 30 deplase. tel etē l kū rtrā'fe dē mu  
 il i ave plase se vētkatmil fe/la e zar  
 pur s i batr avek l ōpinjō'trete akutyme de  
 derjēr le myrā:j. sē vilā:z, retrā'fe e  
 o flō:v, fōrme sa drwat. se mamluk, o l  
 35 de di:mil kavalje, s etā'dē dā la plēn:, ū'trē l  
 e le piramid: kelkē mil kavalje  
 ki n etē lez ōksiljēr de mamluk kē pur  
 e masakre dā l ka d yn viktwar, rē  
 l espa:s ū'trē le piramid e le mamluk: lē l  
 40 de murad bē, ibrain:, mwē bē/likō e mwē

pour discipliner les parties moyennes et basses de la nature humaine, pour étioier ou gâter les parties hautes de la nature humaine. — Dans cette caserne philosophique, nous vivons depuis quatre-vingts ans.

Hippolyte TAINÉ, *Le gouvernement révolutionnaire.*  
(*Les origines de la France contemporaine*, Paris, Hachette.)

### 30. Bataille des Pyramides

(1798)

On approchait du Caire, et là devait se livrer la bataille décisive. Mourad-Bey y avait réuni la plus grande partie de ses Mameluks, dix mille à peu près. Ils étaient suivis par un nombre double de fellahs, auxquels on donnait des armes, et qu'on obligeait de se battre derrière les retranchements. Il avait rassemblé aussi quelques mille janissaires ou spahis, dépendants du pacha, qui, malgré la lettre de Bonaparte, s'était laissé entraîner dans le parti de ses oppresseurs. Mourad-Bey avait fait des préparatifs de défense sur les bords du Nil. La grande capitale du Caire se trouve sur la rive droite du fleuve. C'était sur la rive opposée, c'est-à-dire sur la gauche, que Mourad-Bey avait placé son camp, dans une longue plaine qui s'étendait entre le Nil et les pyramides de Gizeh, les plus hautes de l'Égypte. Voici quelles étaient ses dispositions. Un gros village, appelé Embabeh, était adossé au fleuve. Mourad-Bey y avait ordonné quelques travaux, conçus et exécutés avec l'ignorance turque. C'était un simple boyau qui environnait l'enceinte du village, et des batteries immobiles, dont les pièces, n'étant pas sur affût de campagne, ne pouvaient être déplacées. Tel était le camp retranché de Mourad. Il y avait placé ses vingt-quatre mille fellahs et janissaires, pour s'y battre avec l'opiniâtreté accoutumée des Turcs derrière les murailles. Ce village, retranché et appuyé au fleuve, formait sa droite. Ses Mameluks, au nombre de dix mille cavaliers, s'étendaient dans la plaine, entre le fleuve et les pyramides. Quelques mille cavaliers arabes, qui n'étaient les auxiliaires des Mameluks que pour piller et massacrer dans le cas d'une victoire, remplissaient l'espace entre les pyramides et les Mameluks. Le collègue de Mourad-Bey, Ibrahim, moins belliqueux et moins brave



- kē lqi, sē tns d l o:trē kōte dy nil, avek ē mi-  
 lje d mamluk, avek sez esklarv e se rifēs, pr  
 a sortir dy kē:r, e a s refyzyje ā sirri,  
 si le frā:se ets viktōrjē. ē nō:brē kō:siderable  
 5 dē džerm kuvrē l nil:, e portē tut le rifēs  
 dē mamluk:. tel ets l o:drē dā lkel le dē bē  
 atū:de bōnapart.
- lē trwa: termidō:r (vē:teōē zyje), l arme frā:sez  
 sē mit ā marf avā l zur. el savē k el alst aper-  
 10 sēvwar lē kē:r e rā:kōtre l enmi.  
 a la pwē:t dy zur, el dekuvrit ā:fē a sa go:f,  
 e o:dlā dy flō:v, le ho minarē dē sst grā:d kapital,  
 e a drwat, dā l dezer, le zigō:teske piramid,  
 dō:re par lē sō:lj. a la vy d se mōnymā,  
 15 el s arēta kōm se:zi d kyrjozite e d admirā:sjō.  
 lē vizaz dē bōnapart ets rejonā d ā:tuzjasm;  
 i s mi a galōpe dvā lē rā dē sōlda, e lōer mō:trū  
 lē piramid:, «sō:ze,» s ekriat i, «sō:ze  
 kē dy ho d se piramid karūt sjekle vu kō:tū:pl.»  
 20 ō s avā:sa d ē pa rapid:. ō vwaje, ā s aprōfā,  
 s elve le minarē dy kē:r, ō vwaje furnije  
 la myltityd ki gardē embabe, ō vwaje etē:sle  
 lez arm dē se di:mil kavalje, brijā d ar  
 e d asje, e fōrmāt yn lip immūs. bōnapartē  
 25 fit o:sito se dispozisjō. l arme, kōm a febreis,  
 ets partaze ā sē:divizjō. le divizjō dōst  
 e reuje fōrmē la drwat, vēr lē dezer; la divizjō  
 dyga fōrmē l sū:tr; le divizjō mēnu e bō  
 fōrmē la go:f, lē lō dy nil. bōnapart,  
 30 ki dōpqi lē kō:ba d febreis, ave zy:ze l terē  
 e l enmi, fi se dispozisjō ā kō:sekūs. sak divizjō  
 fōrmēt ē kō:re; sak kō:re ets syr si: rā.  
 derjer, ets le kō:pāni d grōnadje ā plōtō,  
 prēt a rā:fōrse le pwē d atak:. l artijri  
 35 etēt oz ā:gl; le bagaz e le genero o sū:tr.  
 se kō:re ets mu:vā. kāt iz etēt ā marf,  
 dō: kōte marfē syr lē flā. kāt iz etē  
 farze, i dvē s arēte pur fēr frō  
 syr tut le fas. pqi kāt i vulst ā:ve yn pozisjō,  
 40 le prēmje rā dōvē s detafe, pur fōrmē dē kō-  
 lōn d atak, e lez o:trē dōvē reste ān arjer,  
 fōrmā tuzur lē kō:re, mē syr trwaz om

à lui, se tenait de l'autre côté du Nil, avec un million de Mameluks, avec ses esclaves et ses richesses, et à sortir du Caire, et à se réfugier en Syrie, si les Français étaient victorieux. Un nombre considérable de bateaux couvraient le Nil, et portaient toutes les richesses des Mameluks. Tel était l'ordre dans lequel les deux beys attendaient Bonaparte.

Le 3 thermidor (21 juillet), l'armée française se mit en marche avant le jour. Elle savait qu'elle allait recevoir le Caire et rencontrer l'ennemi. A la pointe du jour, elle découvrit enfin à sa gauche, et au delà du fleuve, les hauts minarets de cette grande capitale, à droite, dans le désert, les gigantesques pyramides, éclairées par le soleil. A la vue de ces monuments, elle resta comme saisie de curiosité et d'admiration. Le visage de Bonaparte était rayonnant d'enthousiasme; il se mit à galoper devant les rangs des soldats, et leur montrant les pyramides: *Songez, s'écria-t-il, songez que du temps de ces pyramides quarante siècles vous contemplant.* Il s'avança d'un pas rapide. On voyait, en s'approchant, au-dessus des minarets du Caire, on voyait fourmiller une multitude qui gardait Einbabe, on voyait étinceler les armes de ces dix mille cavaliers, brillants d'or et d'acier, et formant une ligne immense. Bonaparte fit bientôt ses dispositions. L'armée, comme à Chébreïss, fut partagée en cinq divisions. Les divisions Desaix et Dier formaient la droite, vers le désert; la division Kléber formait le centre; les divisions Menou et Bonaparte formaient la gauche, le long du Nil. Bonaparte, qui avait vu le combat de Chébreïss, avait jugé le terrain et l'ennemi, fit ses dispositions en conséquence. Chaque division formait un carré; chaque carré était sur six rangs. Les premiers rangs étaient les compagnies de grenadiers en pelotons, destinés à renforcer les points d'attaque. L'artillerie était en avant; les bagages et les généraux au centre. Ces carrés étaient mouvants. Quand ils étaient en marche, ils marchaient sur le flanc. Quand ils étaient arrêtés, ils devaient s'arrêter pour faire front sur toutes les faces. Puis quand ils voulaient enlever une position, les premiers rangs devaient se détacher, pour former des colonnes d'attaque, et les autres devaient rester en arrière, formant toujours le carré, mais sur trois hommes

dē profōdæ:r                    soelmā,                    e **pre**                    a rk  
 le' kolon d atak:.            telz ete                    le' dispo'zisiǰō            o  
 par bōnapart.                    il kreǰe                    kə sez ē'petuǰ  
 d itali,                    abituǰ d marǰe            o pa d **marǰ**,            yǰ dē k  
 5 a s rezipe                    a set **frwad**                    e ē'pasibl                    immo  
 dē myraǰj.                    il avst y **swē d** lez i **prepa're**.  
 ete done                    syrtu                    dē n **pa sē ha'te d** tire,            d at  
**frwadmā**                    l enmi,                    e dē n fēr **fō**                    k a bu p  
                   ǰ s avā'sa **prešk**                    a la-porte **dy kanō**.            bōna  
 10 ki ete                    dā l kære                    dy **sā'trē**,                    fōrme                    par la di  
 dyga,                    s asy'ra,                    avēk yn **lynēt**,                    dē  
 dy **kū d** embabe.                    il vi                    kē l artijri                    dy  
 n etā **pa**                    syr **afy d** **kā'pap:**,                    nē pure **pa s**  
 dā la **plen:**,                    e k l enmi                    nē sorti're **pa**                    dē rtrā  
 15 s s syr set previ'zǰō                    k il bō'za                    sē' mu'  
 il rezoly                    d apūje                    avēk sē' divi'zǰō                    syr la di  
 setadi:r                    syr lē kō'r                    dē' mamluk,                    ā si  
**hō:r** dē la porte                    dy **kanō d** embabe.                    sōn ē'  
 ete d separe                    le' mamluk                    dy **kū rt**  
 20 dē lez ā'vlōpe,                    dē le puse                    dā l **nil:**,                    e d n  
 embabe                    k apre s ē'trē defe                    **d ō**.                    i n dēv  
 lqi ē'trē difisil                    dē vni'r a **bu d** la myltityd                    ki fu  
 dā s **kū**,                    aprez avwa'r detruǰi                    le' mamluk:  
                   syrleǰū                    i dōna l signal:.                    dēse,                    ki f  
 25 l ekstre'm **drwat**,                    sē mi l prēmje                    ā **marǰ**.                    apū  
 vōne l kære **d re'nje**,                    pūi                    sēlqi d **dyga**,  
 bōnapart.                    le' dōz o'trē                    sirkyte                    o'tur d em  
**hō:r** dē la porte                    dy **kanō**.                    murad **be**,  
 kwak **sāz** ē'strykǰō,                    ete dwe                    d ē **grā** kar  
 30 e d ē kudē:ǰ                    penetrā,                    dāvina syrleǰū                    l ē'  
 d sōn adverse:r,                    e rezoly d **farze**                    pādū s mu  
 desizif.                    il lē'sa                    dō'mil mamluk                    pur a  
 embabe,                    pūi s **presipita**                    avēk lē **restē**                    syr le' **dō:**  
 dē **drwat:**.                    sēlqi d **dēse**,                    ā'gaze                    dā dē' pa  
 35 n ete **paž** ā'kō'r fōrme,                    lōrskē le' prēmje                    kē  
 l abōrdē:r.                    mē i s forma syrleǰū,                    e fy  
 a rēvwa:r                    la **farz**.                    s st yn mas ei  
 kē **sēl**                    dē **qi:mil** kavalje                    galopāt a la  
 dāz yn **plen:**.                    i s **presipite:r**                    avēk yn ē'pett  
 40 ekstrōrdinē:r                    syr la divi'zǰō                    dēse.                    no **bray** s  
 dāvny o'si **frwa**                    k iz avst ete **fugō**                    zō'dis,                    lez at  
 avēk **kalm**,                    e le rsy:r                    a **bu portū**,                    avēk

de profondeur seulement, et prêts à recueillir les colonnes d'attaque. Telles étaient les disposition ordonnées par Bonaparte. Il craignait que ses impétueux soldats d'Italie, habitués de marcher au pas de marche, eussent de la peine à se résigner à cette froide et impassible immobilité des murailles. Il avait eu soin de les y préparer. Ordre était donné surtout de ne pas se hâter de tirer, d'attendre froidement l'ennemi, et de ne faire feu qu'à bout portant.

On s'avança presque à la portée du canon. Bonaparte, qui était dans le carré du centre, formé par la division Dugua, s'assura, avec une lunette, de l'état du camp d'Embabeih. Il vit que l'artillerie du camp, n'étant pas sur affût de campagne, ne pourrait pas se porter dans la plaine, et que l'ennemi ne sortirait pas des retranchements. C'est sur cette prévision qu'il basa ses mouvements. Il résolut d'appuyer avec ses divisions sur la droite, c'est-à-dire sur le corps des Mameluks, en circulant hors de la portée du canon d'Embabeih. Son intention était de séparer les Mameluks du camp retranché, de les envelopper, de les pousser dans le Nil, et de n'attaquer Embabeih qu'après s'être défait d'eux. Il ne devait pas lui être difficile de venir à bout de la multitude qui fourmillait dans ce camp, après avoir détruit les Mameluks.

Sur-le-champ il donna le signal. Desaix, qui formait l'extrême droite, se mit le premier en marche. Après lui venait le carré de Reynier, puis celui de Dugua, où était Bonaparte. Les deux autres circulaient autour d'Embabeih, hors de la portée du canon. Mourad-Bey, qui, quoique sans instruction, était doué d'un grand caractère et d'un coup d'œil pénétrant, devina sur-le-champ l'intention de son adversaire, et résolut de charger pendant ce mouvement décisif. Il laissa deux mille Mameluks pour appuyer Embabeih, puis se précipita avec le reste sur les deux carrés de droite. Celui de Desaix, engagé dans des palamiers, n'était pas encore formé, lorsque les premiers cavaliers l'abordèrent. Mais il se forma sur-le-champ, et fut prêt à recevoir la charge. C'est une masse énorme que celle de huit mille cavaliers galopant à la fois dans une plaine. Ils se précipitèrent avec une impétuosité extraordinaire sur la division Desaix. Nos braves soldats, devenus aussi froids qu'ils avaient été fougueux jadis, les attendirent avec calme, et les reçurent, à bout portant, avec un feu

terible            dē musketri            e d mitraĵj.  
 par lē fŕ,            sez inŕōbrablē kavalje            flate l lō de  
 e galopē            otur dē la sitadēl            āflāme.            kel  
 de ply bray            sē presipitē:r            syr lē bajonet,  
 5 rēturnū            loer ſəvo            e lē rū:versū            syr no fū  
 parvē:r            a fēr brēf,            e trūt            u k  
 vē:r ekspire            o pje d dēse,            o sūtre l  
 dy kārē.            la mas,            turnā brid,            sē  
 dy kārē d dēse            syr sēlqi d rēnje            ki vnet :  
 10 akōji            par lē mēm fŕ,            el rēvē            ver lē  
 d u el etē parti;            mez el tru:va            syr sē dē  
 la divizjō dyga,            kē bōnapart            ave portē            ver lē  
 e fy žtē            dāz yn derut            kō:plet.            alō:r            la  
 sē fit ā dezōrdr.            yn parti            dē fūjā:r            s  
 15 ver nōtrē drwat,            dy kōtē            dē piramid;            yn  
 parsū            su l fŕ d dyga,            ala ſ žtē            dāz eml  
 u el pōrta            la kō:fy:žjō.  
           dē: st ēstū            lē trouble            kōmū:sa            a s r  
 dā l kū rtrā:fe.            bōnapart,            s ān apersevū,            o  
 20 a sē dŕ: divizjō d go:f            dē s aprōje            d sm  
 pur s ān ūpare.            bō            e mēnu            s avī  
 su l fŕ            dē rtrā:fmā,            e arivē            a yn serten diē  
 fir /alt.            lē kārē ſ dedublē:r;            lē prēmje rū s  
 mē:r            ā kolōn            d atak,            tādī k lez  
 25 rēstē:r ā kārē,            figyrā tuzur            dē veritable sita  
 mez o mē:m ēstū,            lē mamluk,            tū            sŕ k r  
 ave lē:se            a embabe,            kē sŕ            ki s  
 refyzje,            vuly:r            nu prevni:r.            i f  
 syr no kolōn            d atak,            tādī k elz etēt ā n  
 30 mē selsi,            s arētū            syrleſū            e s fōrmūt ā  
 avek yn mērvjō:z rapidite,            lē rsy:r            avek fē:r  
 e ān abatir            ēē grā nō:br.            lez ēē sē rē  
 dāz embabe,            u l dezōrdrē            dōvēt skstrēm;            lez  
 fūjū            dā la plēn:,            ātrē lē nil            e nōtrē dr  
 35 fyr fyzije            u puse            dā l flō:v.            lē kolōn d  
 abōrdēr vi:vmā            embabe,            s ān ūpare:r,            e  
 dā l nil            la myltityd            dē fē:lu            e dē:zan  
 bō:ku            sē nwajē:r;            mē kōm lez ežipsjē            sōt eksel  
 zō:r,            lē ply grā nō:brē            d ātr ſ  
 40 a s so:ve.            la zurne            etē fini.            lez s  
 ki etē            prē dē piramid,            e ki atā:dē            la vikt  
 s āfō:sē:r            dā l dezē:r.            murad,            avek lē

ible de monaqueterie et de mitraille. Arrêtés par le feu, innombrables cavaliers flottaient le long des rangs, galopèrent autour de la citadelle enflammée. Quelques-uns des plus braves se précipitèrent sur les baïonnettes, retournant leurs chevaux et les renversant sur nos assins, parvinrent à faire brèche, et trente ou quarante carrés ent expirer aux pieds de Desaix, au centre même carré. La masse, tournant bride, se rejeta du côté de Desaix sur celui de Reynier, qui venait après. Vieille par le même feu, elle revint vers le point où elle était partie; mais elle trouva sur ses derrières la division Dugua, que Bonaparte avait portée vers le Nil, fut jetée dans une déroute complète. Alors la fuite fut en désordre. Une partie des fuyards s'échappa vers la droite, du côté des pyramides; une autre, passant sous le feu de Dugua, alla se jeter dans Embabeh, où elle eut la confusion.

Dès cet instant le trouble commença à se mettre dans les carrés retranchés. Bonaparte, s'en apercevant, ordonna à ses divisions de gauche de s'approcher d'Embabeh pour les empêcher d'emparer. Bon et Menou s'avancèrent sous le feu des ennemis, et, arrivés à une certaine distance, firent former des carrés. Les carrés se dédoublèrent; les premiers rangs se formèrent en colonnes d'attaque, tandis que les autres restèrent en carré, figurant toujours de véritables citadelles.

À ce même instant, les Mameluks, tant ceux que Bonaparte avait laissés à Embabeh, que ceux qui s'y étaient réfugiés, voulurent nous prévenir. Ils fondirent sur nos carrés d'attaque, tandis qu'elles étaient en marche. Mais nos carrés, s'arrêtant sur-le-champ et se formant en carré avec une merveilleuse rapidité, les reçurent avec fermeté, et en abattirent un grand nombre. Les uns se rejetèrent dans Embabeh, où le désordre devint extrême; les autres, restés dans la plaine, entre le Nil et notre droite, furent tués ou poussés dans le fleuve. Les colonnes d'attaque continuèrent vivement d'emparer Embabeh, s'en emparèrent, et jetèrent dans le Nil la multitude des fellahs et des janissaires. Un grand coup se noyèrent; mais comme les Egyptiens sont de mauvais nageurs, le plus grand nombre d'entre eux ne put que se sauver. La journée était finie. Les Arabes, qui étaient près des pyramides, et qui attendaient la victoire, s'enfoncèrent dans le désert. Mourad, avec les dé-

bri d la kavalri, e l vizaž tu sūglā, sē ri  
 ver la ho:t egipt. ibraim:, ki d l o:trē  
 kōtāple sē dezastr, s āfō'sa ver belb  
 pur sē rtire ā si:ri. le: mamluk mir o  
 5 le fō o dzerm ki pōrtē lōer rifs. set p  
 nuz efapa, e no solda vi:r pādā tut la  
 de flo:m devōre ē rif bytē.  
 la batarj nuz avēt apen kute yn sē  
 dē mō:r u blēse; kār, si la defet ē tē  
 10 pur dē kōre āfō'se, la pōrt ē nyl: pur dē k  
 viktōrjō. le: mamluk avē perdy lōer mē  
 kavalje par lē fō u par lē flo. lōer  
 etē dispēse, e la pōssjō dy kēr nuz etēt as  
 set kapital etē dāz ē dezo:dr skstrōrdi  
 15 el rāferm ply d trwōsāmil abitā, e el ē r  
 d yn popylas ferōs<sup>1)</sup> e abryti, ki s  
 a tu lez sksē, e vulē prōfite dy tymyltē pur  
 le: rif palē dē bē. malcōrōzmā la flōtj frō  
 n avē paz ākōr rēmō'te l nil:, e nu n avjō pā l m  
 20 dē l traverse pur ale prūd'rē pō  
 dy kēr. kelkē negōsjā frā'sē ki s i t  
 fyr āvwaje a bōnapart par lē j  
 pur kōvni:r dē l ōkypō'sjō d la vil:. il sē prōl  
 kelkē dzerm pur āvwaje ē detafsmā ki re  
 25 la trūkilite, e mi le: pōson e le: prōp  
 a l abri dē fyrō:r dē la popylas. il  
 lē syrūd'mē dā l kēr, e ala prūd'rē pō  
 dy palē d murad bē.

30 istwar de la revolysjō adolfē tjer, pari, zu  
 frā'se:z,

### 31. la gard nasjonal

pādā le: prēmje zur dy sje:z dē pari  
 (dizqisū swasūtdis:)

pari etēt ē kū. il n etē pōson:, zōen u  
 35 ki n sē fy fēt ēskri:r dā la gardē nasjonal:. z  
 z n e mjōz apri a kōnē:tr e a apēsje lē kara  
 dē la burzwa:zi pari:zjen:, k ā vwajū fōk:  
 set ēstitysjō d la gard nasjonal:. la eklats a plē  
 e s gu d ēdepādā:s frōdō:z, ki tuf a l ē  
 40 plin:, e set onette d sūtimā, vwazin dē la grā:

1) u ferōs.

ris de la cavalerie, et le visage tout sanglant, se retira vers la haute Égypte. Ibrahim, qui de l'autre rive contemplait ce désastre, s'enfonça vers Belbeïs, pour se tirer en Syrie. Les Mameluks mirent aussitôt le feu aux armes qui portaient leurs richesses. Cette proie nous happa, et nos soldats virent pendant toute la nuit les flammes dévorer un riche butin.

La bataille nous avait à peine coûté une centaine de morts ou blessés; car si la défaite est terrible pour des carrés enfoncés, la perte est nulle pour des carrés victorieux. Les Mameluks avaient perdu leurs meilleurs cavaliers par le feu ou par les flots. Leurs forces étaient dispersées, et la possession du Caire nous était assurée. Cette capitale était dans un désordre extraordinaire. Elle renferme plus de trois cent mille habitants, et elle est remplie d'une populace féroce et abrutie, qui se livrait à tous les excès, et voulait profiter du tumulte pour piller les riches palais des beys. Malheureusement la flottille française n'avait pas encore remonté le Nil, et nous n'avions pas le moyen de le traverser pour aller prendre possession du Caire. Quelques négociants français qui s'y trouvaient furent envoyés à Bonaparte par les cheiks, pour convenir de l'occupation de la ville. Il se procura quelques djerms pour envoyer un détachement qui rétablit la tranquillité, et mit les personnes et les propriétés à l'abri des fureurs de la populace. Il entra le surlendemain dans le Caire, et alla prendre possession du palais de Mourad-Bey.

Adolphe THIERS,  
*Histoire de la Révolution française*, Paris, Jouvot.

### 31. La garde nationale pendant les premiers jours du siège de Paris

(1870)

Paris était un camp. Il n'était personne, jeune ou vieux, qui ne se fût fait inscrire dans la garde nationale. Jamais je n'ai mieux appris à connaître et à apprécier le caractère de la bourgeoisie parisienne qu'en voyant fonctionner cette institution de la garde nationale. Là éclatait à plaisir et ce goût d'indépendance frondeuse, qui touche à l'indiscipline, cette honnêteté de sentiments, voisine de la grandeur,



- e s kuraž tu plē d bōnōmi narkwaz, ki n 0re  
 k ō: pa a fē:r pur ɛ:trē dē l eroism, sē melū:z  
 inwi dē kalite mwajēn e d defo tā:perē,  
 ki kō:poz lē burzwa. sē ki syrna:zēt ā:kō:r,  
 5 s ē la bōn ymōer, la gete sēn e fōrt, sēt gete  
 kē nuz avōz erite dē: gō:lwa noz ā:sē:tr,  
 e ki ē la mark ē:delebil dē notrē ras:  
 ōn a rārdevu l matē, o ljō 0rdinē:r dē reynjō  
 dē fak kō:papi. lē: zē:le e lē: nōvis ari:v  
 10 a sēt 0er presi:z, 0er militē:r! kar lē: vrē solda  
 n ā kōnē:s pa d 0tr. lē: malē kōmā:s  
 a debuše ā:trē sēt 0er e dmi e qit 0er,  
 dē tut lē: ry adzasūt. i s sō tūs lēstē  
 d yn sup bjē fō:d u d ō kafe brylū, prezervatif  
 15 rēkōmā:de par lē kōmite kō:syltatif d izjēn  
 kō:trē lē: brujar ē:kjetū dy matē. a qit 0er,  
 ōn ē tūs ā ta. i s āzi d sē debruje. lēz 0fisiē  
 kur: e kri. ō s fōrm tā bjē k mal ā dō hip:;  
 jakō rārtrē sō vārtr u tā sō zabo. ō s ny-  
 20 mērot. s ē la k eklatē oz jō lē: mwē: klerwajū  
 s ki fy lō:tū lē: viš dē la gardō nasjōnal.  
 akō:te d ō vjejar a barbē blū:f, ō zēn 0m  
 presk ē:barb; ply lwē, ō bō gro pē:r  
 dō la vaste bōden trōtē mēny syr dō ptiš zū:b;  
 25 d 0nē:t viza:z dē burzwa pasifik mē:le a dē figyr  
 marsjal d ā:sjē solda; bō:ku d lynet,  
 ki temwape dē mjōpi fa:fōz; dē: ne ru:ž  
 ki aky:zē la kō:plezū:s dē: marsū d vē; s ete  
 lē plyz etrū:ž tōhybōhy d fizjōnōmi disparat  
 30 k ō pyt imagine.  
 ōn ari:v o bastjō vēr ō:z 0er. s ē l 0er  
 dy dezōene. lēz ō: tīr dē: profō:dōer d 0ēn inepuzablē  
 hāvrosak lē: prōvizjō ā:trōse par la menazē:r;  
 d 0:trē sē zēt syr la kūtīn; d 0:trē sē repūd;  
 35 dā lēz 0berz dez āvirō. lē: butēj syksedē  
 o butēj, lē: turne o turne, e lē: galō  
 nē defū:de pa tuzur selqi ki lē: partē,  
 dē lamārtable kō:sekū:s dē se: stasjō fe lē: marsū  
 d vē.  
 40 i n j 0rēt y k ō: mwajē dē prezerve lēz 0m  
 dē se: hazar, s yt ete d lēz astrē:drō, mē:m par kō-  
 trē:t, a ō: trava:j epuzū. la bōzōn nē mā:ke pa:

et ce courage tout plein de bonhomie narquoise, qui n'aurait qu'un pas à faire pour être de l'héroïsme, ce mélange inouï de qualités moyennes et de défauts tempérés, qui composent le bourgeois. Ce qui surnageait encore, c'est la  
 5 bonne humeur, la gaieté saine et forte, cette gaieté que nous avons héritée des Gaulois nos ancêtres, et qui est la marque indélébile de notre race.

On a rendez-vous le matin, au lieu ordinaire de réunion de chaque compagnie. Les zélés et les novices arrivent à  
 10 sept heures précises, heure militaire! car les vrais soldats n'en connaissent pas d'autre. Les malins commencent à déboucher entre sept heures et demie et huit heures de toutes les rues adjacentes. Ils se sont tous lestés d'une soupe bien chaude ou d'un café brûlant, préservatif  
 15 recommandé par le comité consultatif d'hygiène contre les brouillards inquiétants du matin. A huit heures, on est tous en tas. Il s'agit de se débrouiller. Les officiers courent et crient. On se forme tant bien que mal en deux lignes; chacun rentre son ventre ou tend son jabot. On  
 20 se numérote. C'est là qu'éclatait aux yeux les moins clairvoyants ce qui fut longtemps le vice de la garde nationale. A côté d'un vieillard à barbe blanche, un jeune homme presque imberbe; plus loin, un bon gros père dont la vaste bedaine trottait menu sur deux petites jambes;  
 25 d'honnêtes visages de bourgeois pacifiques mêlés à des figures martiales d'anciens soldats; beaucoup de lunettes, qui témoignaient de myopies fâcheuses; des nez rouges qui accusaient la complaisance des marchands de vin; c'était le plus étrange tohu-bohu de physionomies disparates qu'on  
 30 pût imaginer.

On arrive au bastion vers onze heures. C'est l'heure du déjeuner. Les uns tirent des profondeurs d'un inépuisable  
 35 havresac les provisions entassées par la ménagère; d'autres se jettent sur la cantine; d'autres se répandent dans les auberges des environs. Les bouteilles succédaient  
 40 aux bouteilles, les tournées aux tournées, et les galons ne défendaient pas toujours celui qui les portait, des lamentables conséquences de ces stations chez les marchands de vin.

Il n'y aurait eu qu'un moyen de préserver les hommes  
 45 de ces hasards, c'eût été de les astreindre, même par contrainte, à un travail épuisant. La besogne ne manquait pas:

- remçe la tær, kōstru:r de kazmat, drse dez abri,  
kōdquir de farwa, i j ave tuť a fær. me pwē. 3 s  
promne d œ bu a l otrø de la zurne, tu l lō  
de tāt u lō dve s refyzje lō swar. kelkezœ zve  
5 o bufō; d otr o wist u o pike. bo'ku flane  
ā grup, u liže l zurnal, u dorme o solēj.  
pa d otrø korve kō la gard! de zur,  
par lō sypærbø solēj d otøn, le dørz œ:r de faksjō  
10 ete vremā delisjōz. il vē ply tar de tū  
dē plqi batāt e d ne:ž fōdy, ki fyr  
mwēz agreabl. 3n i groelote, su la vastø kapot  
dy solda, pri d frwa zysk a la mwal<sup>1)</sup> dez ois.  
me a set epok, s. etet œ plezir.
- 15 zø m vwa ākør, syr lō terplē dy rāpar,  
u lō m ave mi ā sātinel. dy ho d set spes  
d opservatwar, la vy œ:r syr œ peiza:ž admirabl,  
e derjær sø pudrwajmā lyminø, ki flūbwa  
syr lez ekstrēm limit d l ørizō, dāz œ lwētē  
20 øpsy:r, 3 færf, par la pūse, lō nwær furmijmā  
de kask enmi. 3 n e pwē trouble dā sa rævi  
par l 3brø d yn krēt. lō dāzø n egzistø pæ  
ākør. set ima:ž de la vi militær, sā lez efrwa  
ki ll akōpap ørdinærmā, la nuvotē d la sitqasjō,  
25 la botø sevær dy peiza:ž, sø rgar vag  
dāt 3n āvløp l ørizō, le dør mē apqjō  
syr lō kanō dy fyzi; lō kivi:v de sātinel,  
ki vu rapel dē tāz a otr a la realite, tu sla (sa)  
emø e færm. 3 sū kōm œ misterjø plezir
- 30 a strø temwē d evenmā si prōdigjō k o'kœ sjekle  
n ān ora vy d parēj, e a puvwar dir  
k 3n i a kōtribqe pur sa fæ:ble par! 3 fē d l istwar,  
e d la grūd, e s et yn zwišūs ki n e pa kōmyn.  
la faksjō d nuqi ete ply dyr. kœ d kōriza,
- 35 kœ d brō:fit, kœ d rymatismø nuz avō raporte  
dē se nuqi o rāpar! 3 kufet ākør su le tāt,  
le kazmat n etū pwēt afve. la tāt e pitæresk,  
mez el a l tær grav, pur dē bō burgwa,  
d strø pø kōfortabl e trø fræf, e i n e pa tuzur
- 40 øze dē dormir syr dē la paj!  
kekfwa 3 kit la tāt e va fær œ tur.  
lō sjel e plē d etwal, e la nuqi d yn serenite

1) u mwsl.

remuer la terre, construire des casemates, dresser des abris, conduire des charrois, il y avait tout à faire. Mais point. On se promenait d'un bout à l'autre de la journée, tout le long des tentes où l'on devait se réfugier le soir. 5 Quelques-uns jouaient au bouchon; d'autres au whist ou au piquet. Beaucoup flânaient en groupe, ou lisaient le journal, ou dormaient au soleil.

Pas d'autre corvée que la garde! De jour, par le superbe soleil d'automne, les deux heures de faction étaient 10 vraiment délicieuses. Il vint plus tard des temps de pluie battante et de neige fondue, qui furent moins agréables. On y grelottait, sous la vaste capote du soldat, pris de froid jusqu'à la moelle des os. Mais à cette époque, c'était un plaisir.

15 Je me vois encore, sur la terre-plein du rempart, où l'on m'avait mis en sentinelle. Du haut de cette espèce d'observatoire, la vue erre sur un paysage admirable, et derrière ce poudroisement lumineux, qui flamboie sur les extrêmes limites de l'horizon, dans un lointain 20 obscur, on cherche, par la pensée, le noir fourmillement des casques ennemis. On n'est point troublé dans sa rêverie par l'ombre d'une crainte. Le danger n'existe pas encore. Cette image de la vie militaire, sans les effrois qui l'accompagnent ordinairement, la nouveauté de la situation, 25 la beauté sévère du paysage, ce regard vague dont on enveloppe l'horizon, les deux mains appuyées sur le canon du fusil; le qui-vive des sentinelles, qui vous rappelle de temps à autre à la réalité, tout cela émeut et charme. On sent comme un mystérieux plaisir 30 à être témoin d'événements si prodigieux qu'aucun siècle n'en aura vu de pareils, et à pouvoir dire qu'on y a contribué pour sa faible part! On fait de l'histoire, et de la grande, et c'est une jouissance qui n'est pas commune.

La faction de nuit était plus dure. Que de coryzas, que 35 de bronchites, que de rhumatismes nous avons rapportés de ces nuits aux remparts! On couchait encore sous les tentes, les casemates n'étant point achevées. La tente est pittoresque, mais elle a le tort grave, pour de bons bourgeois, d'être peu confortable et très fraîche, et il n'est pas toujours 40 aisé de dormir sur de la paille!

Quelquefois on quitte la tente et va faire un tour. Le ciel est plein d'étoiles et la nuit d'une sérénité

- admirablə.      ɔ vwa      a l est      l ɔrizɔ      ki blā:fi  
 dushman,      e fini      par sə kolɔ:re      ā roz vif.      atraver  
 la brym      ɛdistɛ:ktə      dy matɛ,      pa:s      kəm dez ɔ:brə,  
 le vjɛ fam      ki apɔrt      de grād gamɛl,  
 5 e syr de treto      ɛprɔvize,      distriby      o ply ɟystə pri  
 e la sup a l ɔnɔ      e l kafe nwar.      ɔ bwa      sɔ bəl  
 dəbu,      ɔ:tu: d ɔɛ fɔ d bivwak,      k ɔ vjɛ d alyme  
 syr la rut,      tut ũn efɔ:ɟā      avɛk le kamarad  
 kek frɔ:z      de bjɛvny.
- 10 la djan      a sone;      lə kŭ      s evɛj.      tu le gard  
 nasjono      sɔrt,      lez jɔ      farɟə d sɔmɛj,      dā de tny  
 ɛpɔsiblə.      l ɔɛ      s st ũvlɔpe      dāz yn vastə      rɔb de fɔ:br  
 e s prɔmɛn      gravmā,      la pip a la buf,  
 dā st akutremā      pɔ ɟerje;      l ɔ:trɔ      dispɛt  
 15 suz yn vastə      kuvertyr      d u la tɛ:t      emɛrɟ  
 par ɔɛ tru rɔ.      le plɛd d ekɔs,      le pardɔsɟ  
 amerikɛ      ā kautsu,      le po d bɛ:t      rule a la tɔj,  
 le mā:to      k ɔ rɟɛt      syr l epɔ:l      a l ɛspanɔ:l,  
 tu le kɔstym      le plyz ɛ:vresɔ:blə      sɔ sɔ la  
 20 dɔne rā:devu.      e kɛl viza:ɟ !      tu:s      fatigue  
 par yn nɔi      d ɛsɔmni !      ɔn ɛ mɔ:rn,      afɛ:se,  
 e le dā klak      lyɟbrɔmā !      yn demjɔ:ɛr      sɔ pa:s,  
 i n i pare ply !      l ɛspri      a rmɔ:te      le rɔ:ɔ:r  
 də la mafin:,      e lɔ rā:trɔ      ɟajardɔmā,      o sɔ  
 25 dy tā:bu:r      e dy klɛrɔ      mɛ:le,      dā la grād vil:,  
 ki a dɔrmi      yn nɔi pɛ:zibl,      tā:di k ɔ vje      syr ɛ:l.  
 la ɟɛ:te !      la ɟɛ:te !      ɟɔ n sɔrɛ      trɔp ɛ:siste  
 syr sɔ pwɛ,      ki ɛ si karakteristik !      ɛl n a ɟamɛz ete,  
 mɛ:m o ply kryɛl ɟu:r      d afiksɟɔ,      serjɔzmā  
 30 miz ā derut:.      ɛl ɛ la fɔrm      ɛssɔ:sjɛlmā      parizjɛn:,  
 dɔ s ũvlɔp isi      tut      le dulɔ:ɛr,      mɛ:m le ply kɔi:  
 zū:t;      tut      le bɛzɔpə,      mɛ:m le ply sevɛ:r.  
 ɟamɛ      la kɔ:sip      nɔ fy ply respektɛ      tut a la fwa  
 e ply      (pɔ:se mwa      l ɛkspresɟɔ),      e ply blage,  
 35 kə par lə gard      nasjonal      parizjɛ.      ɔ s ā mɔkɛ,  
 e ɔ la fɛzɛt      eqzɛkyte      avɛk yn bjɛ      ply rigurɔ:z  
 eqzaktityd      kə n ys fɛ      də veritable      sɔlda,  
 kə l abityd      a rā:dy      ply ku:lā.  
 se: suvni:r      rɛstɔrɔ      parmi le mejɔ:ɛr  
 40 e le plyz      amɔ:zū      kə nuz ɛjɔz      ũpɔrte      dy sjɛ:ɟ.  
 la gard      nasjonal      y ply tar      ɔkɔ:ɟɔ      d ā rkɔ:ji:r  
 ki fy:r      ɛrɔik;      mɛ l mɔmā      n etɛ      pa:z      ākɔ:r      ari:ve

admirable. On voit à l'est l'horizon qui blanchit doucement, et finit par se colorer en rose vif. A travers la brume indistincte du matin, passent, comme des ombres, les vieilles femmes qui apportent de grandes gamelles, et, sur des tréteaux improvisés, distribuent au plus juste prix et la soupe à l'oignon et le café noir. On boit son bol debout, autour d'un feu de bivouac, qu'on vient d'allumer sur la route, tout en échangeant avec les camarades quelques phrases de bienvenue.

La diane a sonné; le camp s'éveille. Tous les gardes nationaux sortent, les yeux chargés de sommeil, dans des tenues impossibles. L'un s'est enveloppé dans une vaste robe de chambre et se promène gravement, la pipe à la bouche, dans cet accoutrement peu guerrier; l'autre paraît sous une vaste couverture d'où la tête émerge par un trou rond. Les plaids d'Écosse, les pardessus américains en caoutchouc, les peaux de bêtes roulées à la taille, les manteaux qu'on rejette sur l'épaule à l'espagnole, tous les costumes les plus invraisemblables se sont là donné rendez-vous. Et quels visages! tous fatigués par une nuit d'insomnie! On est morne, affaissé, et les dents claquent lugubrement! Une demi-heure se passe, il n'y paraît plus! l'esprit a remonté les ressorts de la machine, et l'on rentre gaillardement, au son du tambour et du clairon mêlés, dans la grande ville, qui a dormi une nuit paisible, tandis qu'on veillait sur elle.

La gaieté! la gaieté! Je ne saurais trop insister sur ce point, qui est si caractéristique! Elle n'a jamais été, même aux plus cruels jours d'affliction, sérieusement mise en déroute. Elle est la forme essentiellement parisienne, dont s'enveloppent ici toutes les douleurs, même les plus cuisantes; toutes les besognes, même les plus sévères. Jamais la consigne ne fut plus respectée tout à la fois et plus (passez-moi l'expression), et plus blaguée que par le garde nationale parisien. On s'en moquait, et on la faisait exécuter avec une bien plus rigoureuse exactitude que n'eussent fait de véritables soldats, que l'habitude a rendus plus coulants.

Ces souvenirs resteront parmi les meilleurs et les plus amusants que nous ayons emportés du siège. La garde nationale eut plus tard occasion d'en recueillir qui furent héroïques; mais le moment n'était pas encore arrivé

- de' bo devumã e de sakriřs syprẽ:m. la gard  
o rū'par e la pãlis a l ẽ'terjẽr fõrme  
tu sã sãrvis:.
- set pãlis sã kãplikẽt alã:r d yn ful dẽ detaj  
5 dã la pãsterite nã sã dutra gẽ:r. ki s imajinẽ  
k yn dẽ sã ply serjõ:zz ãkypãrsjõ fy, pãdã  
le' pãmje zur dy sjẽ:z, la jas oz espjõ prysjẽ!  
i fo kãnẽtrẽ pari pur kã'prũdr a kãlz eksẽ  
põ s partẽ yn ide fiks, je sãt pãpylã'sjõ bujãt.  
10 il j yt yn sãmẽn u dõ, u tut le' tãt  
fyr a la lãtrẽ turne e rã'vãrse par sãt pãokypãrsjõ  
dã l ẽspjõnã:z ẽnmi, pãokypãrsjõ tãriblã,  
ki avẽ fini par turne ã fãli. õ vwajẽ dez espjõ  
partu. õn arẽtẽ a tã:r e a travẽ:r le' plyz ẽnẽt  
15 zã dy mã'd, ki avẽ grã pẽn a s sũstrẽ:r  
o fyrcẽr dẽ la ful amõ'te. õ le kã'dujize o pãst  
lẽ ply vwazẽ, u i s fẽze rkãnẽtrẽ, e rsõvẽ  
dez ẽkskyz. malõ:r a ki parlẽ avẽk l aksã  
alzasjẽ! il etẽ sy:r dẽ sãn afẽ:r. la plezã'tri,  
20 kãm il ariv tuzur ã sãt vil, s ãn etẽ mã'le.  
le' mistifikatõ:r krijẽt «o prysjẽ» e sã tne le' kot,  
ã vwajã la figyr ahyri dy pã:vrã djãbl  
apreã'de o kãlẽ. ã debitõ:r pã'se dã la ry  
par ã tãjõ:r u par ã bõtje ẽ'diskrẽ, le dezijẽ  
25 a hoř vwa kãm espjõ, e s sovẽ ã rjã  
dã tu sã kã:r.
- parfwa, lẽ swãr, õ vwajẽ s fõrme lãrtmã  
de grup dẽ ne tã'dy ã l ẽ:r; lẽ grup nã tardẽ pã  
a dõvnr ful. kãsk õ rgardẽ avẽk sãt atã'sjõ?...  
30 yn lymjẽ:r ki brije o katrijem etã:z, e s pãmne  
dã fã:br ã fã:br. yn lymjẽ:r! a di'z ẽ:r  
dy swãr! o ho dy twa d yn mezõ!  
sã n puvet ẽ:trẽ kã de' sijnõ... sã sã de' sijnõ...  
tãne! vwajẽ vu lẽ rãfle vẽ:r?... e le' kãmã'tẽ:r  
35 alẽ lãer trẽ... «õ kãnẽ l portje, sa fam  
ẽ prysjen:, ẽl kaf dez espjõ, sla ẽ syr...;  
i vœl livre pari...» la gard nasjõnal arivẽ,  
yn eskwad s ãpãrẽ dy kã'sjẽrçã trã'blã e mõ'te  
avẽk luj su le' kã:bl. la, õ tru've pãrskẽ tuzur  
40 yn ẽnẽt famij kuzã u lizã su la lã:p fidẽk...  
«me sã mu'vmã d la lymjẽ:r ki pã'se d yn fã-  
nẽ:tr a l o:tr?»

des beaux dévouements et des sacrifices suprêmes. La garde aux remparts et la police à l'intérieur formaient tout son service.

Cette police se compliquait alors d'une foule de détails dont la postérité ne se doutera guère. Qui s'imaginerait qu'une de ses plus sérieuses occupations fût, pendant les premiers jours du siège, la chasse aux espions prussiens! Il faut connaître Paris pour comprendre à quels excès peut se porter une idée fixe, chez cette population bouillante.

Il y eut une semaine ou deux où toutes les têtes furent à la lettre tournées et renversées par cette préoccupation de l'espionnage ennemi, préoccupation terrible, qui avait fini par tourner en folie. On voyait des espions partout. On arrêtait à tort et à travers les plus honnêtes gens du monde, qui avaient grand'peine à se soustraire aux fureurs de la foule ameutée. On les conduisait au poste le plus voisin, où ils se faisaient reconnaître, et recevaient des excuses. Malheur à qui parlait avec l'accent alsacien! il était sûr de son affaire. La plaisanterie, comme il arrive toujours en cette ville, s'en était mêlée. Les mystificateurs criaient *au Prussien* et se tenaient les côtes, en voyant la figure ahurie du pauvre diable, appréhendé au collet. Un débiteur, pressé dans la rue par un tailleur ou par un bottier indiscret, le désignait à haute voix comme espion, et se sauvait en riant de tout son cœur.

Parfois, le soir, on voyait se former lentement des groupes de nez tendus en l'air; le groupe ne tardait pas à devenir foule. Qu'est-ce qu'on regardait avec cette attention?... Une lumière qui brillait au quatrième étage, et se promenait de chambre en chambre. Une lumière! à dix heures du soir! au haut du toit d'une maison! ce ne pouvait être que des signaux... Ce sont des signaux... Tenez! voyez-vous le reflet vert?... Et les commentaires allaient leur train... «Je connais le portier, sa femme est Prussienne, elle cache des espions, cela est sûr...; ils veulent livrer Paris...» La garde nationale arrivait, une escouade s'emparait du concierge tremblant et montait avec lui sous les combles. Là, on trouvait presque toujours une honnête famille cousant ou lisant sous la lampe fidèle...

«Mais ces mouvements de la lumière qui passait d'une fenêtre à l'autre?



«s ε k nuz etjōz            ale            fεrfe            kekfo:z  
 dā l o't fā:br.  
 «e l rēflē vε:r?  
 «s ε k nat papje d tātȳ:r            et ün efs  
 5 dē nuqāš vε:r.»  
     ōē zur,    u plyto    ōē swar,    ōēn ōbzε    ekstrēr-  
 dinε:r    dō la kulō:r    pāsε dy ru:z    o vε:r    e o blō,  
 su la lymjε:r            d yn buzi,            k ō vwaje sō prōmne  
 avεk dez aly:r            ēkjetūt,            amō'ta            tut ōē kartje,  
 10 ki    nō puvā    s eksplike    sō fenōmε:n,    parlε d sakaze  
 e d bryle            set ōpservatwar.            ō fit ēvazjō  
 dā l dōmisil:,            e derjε:r la fnε:tr            ō tru'va,  
 syr sō pεr'fwar,            ōē pεrōkε            ā'paje,            syr ki  
 sō zvwε    lε' rejō    d yn buzi    ā mu'vmā.  
 15    lē gra:v            «zurnal dε' deba»            kō'ta l lādmē,  
 d ōē tō d bōnōmi            narkwaz,            set epizōd  
 dē l εspjōnōmani.            sō fy l ku d grās.            lε' fōli  
 fε' nu            ō sla d bō,            s ε k el sō kurt,  
 si el sō vī:v.            sella    pā'sa vit,            e lō n sō'za ply  
 20 oz εspjō            kō pur arste            lε' vrε,            sē mizerablē  
 dē la dεrnjer klō:s,            ki    su pretεkst            d ale ā ma-  
 rō:d,            sortε d pari            avεk ōē sak            k i dvε rapōrte  
 plē d fu            u d pōm dē tε:r,            e dōnε            oz εnmi  
 nō zurno            e lε' brē            dē rā'sεpmā            k il puvet atrape  
 25 dē kote e d o:tr.

   frā'siskō sarsε,  
 lē sjε:z dē pari (ē'presjō e suvni:r), pari, lafo.

### 32. l ōm ki ε «dā l mu'vmā»

    sēlūila            n ε paz ōē: tip.            sō sō            plyzjō:r.  
 30 il rezym:.            a syporze            tu lε' tip            formāt ōē vōlym:,  
 i kōstity,            lūi,            la tablē dε' matjε:r.            il et eminamā  
 sinoptik:.            il a pur fōksjō            d ε'trē myltipl.            il evoly.  
 il ε dā l pεrpetuēl            dāvni:r            dō parlō            lε' filōzōf.  
 i s syksēd            a lūi mε:m            avεk rapidite.            i desin  
 35 ā sa marfō            la kurbō dy sjεkl.            il ε            sō k ōn ε,  
     ōē pō avū            k ō l swa.            il a l flε:r            dē dmē,  
 e i kōmā:s            a fε'r pwē:drō            dōmē            dā lε' dεrnjerz ō:r  
     dē sō swar.  
     sō kē l ōm a la mōd            ε pur la kup            dy vεstō,  
 40 dε' fvō            e dε' sulje,            il l ε            lūi,            pur lez ōpinjō,

«C'est que nous étions allés chercher quelque chose dans l'autre chambre.

«Et le reflet vert?

«C'est que notre papier de tenture est en effet de 5 nuance verte.»

Un jour, ou plutôt un soir, un objet extraordinaire dont la couleur passait du rouge au vert et au bleu, sous la lumière d'une bougie, qu'on voyait se promener avec des allures inquiétantes, ameuta tout un quartier, 10 qui, ne pouvant s'expliquer ce phénomène, parlait de saccager et de brûler cet observatoire. On fit invasion dans le domicile, et derrière la fenêtre on trouva, sur son perchoir, un perroquet empaillé, sur qui se jouaient les rayons d'une bougie en mouvement.

15 Le grave *Journal des Débats* conta le lendemain, d'un ton de bonhomie narquoise, cet épisode de l'espionomanie. Ce fut le coup de grâce. Les folies chez nous ont cela de bon, c'est qu'elles sont courtes, si elles sont vives. Celle-là passa vite, et l'on ne songea plus aux espions 20 que pour arrêter les vrais, ces misérables de la dernière classe qui, sous prétexte d'aller en maraude, sortaient de Paris avec un sac qu'ils devaient rapporter plein de choux ou de pommes de terre, et donnaient aux ennemis nos journaux et les brins de renseignements qu'ils pouvaient 25 attraper de côté et d'autre.

FRANCISQUE SARCEY,

*Le siège de Paris (Impressions et souvenirs)*, Paris, Lachaud.

### 32. L'homme qui est «dans le mouvement»

Celui-là n'est pas un type. Ce sont plusieurs. Il 30 résume. A supposer tous les types formant un volume, il constitue, lui, la table des matières. Il est éminemment synoptique. Il a pour fonction d'être multiple. Il évolue. Il est dans le perpétuel devenir dont parlent les philosophes. Il succède à lui-même avec rapidité. Il dessine en sa 35 marche la courbe du siècle. Il est ce qu'on est, un peu avant qu'on le soit. Il a le flair de demain, et il commence à faire poindre demain dans les dernières heures de ce soir.

Ce que l'homme à la mode est pour la coupe du veston, 40 des cheveux et des souliers, il l'est, lui, pour les opinions,

le: sã-timã,           lez eta d espri           e le: manjer d etrã.  
 il e           «dã l murvmã.»           keskø s e k lø murvmã?  
 zø n se pa trø.           sa kō'sist           a n etrø pa           o'gurdqi  
 s k ðn etet ijær<sup>1)</sup>.           me ?etr ē'si,           s et etr ē-kōstã,  
 5 e kōm ð ll etet ijær<sup>1)</sup>           par rapør           a avãtjær<sup>1)</sup>,  
 ðn et ē-kōstã           tu kōm ð ll ete,           e par kō'sekũ  
 lō n a pwē           fã'zø.           z se bjē,           mez ðn ãn a y l er;  
 e s e zystø           s ki s apel:           ?etrø dã l murvmã.           o fõ,  
 i m parē k sa kō'sist           a turnø           syr le: talõ.  
 10 s et ø murvmã           sã deplasmã.           s e, pte:trø  
 tre:z agreabl.

l om dã l murvmã,           a l bjē prã:drø,           u et otrø so:z  
 k ø kōleksjønø:r.           il a kōleksjønø           ã sa persøn prøprø,  
 tut lez evolysjō           syksesiv           dø se: kō'tã:porē  
 15 dæpqi k il egzist.           il a ete           yn petit           ã'siklopedi  
 ã'bylãrt,           u ø d se: rzistr           alpē           u fakø           le's yn  
 ã'prēt           fyzitiv           dø sōn eta d a:m.           il a ete ē'prime  
 par se: kō'tã:porē           kōm ø zurnal           a sē: sã-tim:.  
 l epøk           a pã'se syr lqi           kōm ø ru'lo           tipografik:.  
 20 il ã restø           tu barjole.           s et yn manjer           dø «maky-  
 latyr».           s e l om           lø ply kō'tã d lqi           kø z kōnēs;  
 e i n e paz ē'põsible           k i j e d kwa.

\* \* \*

zø ll e tuzurr           kōny.           ver la fē d l ã'pir,  
 il avst ē'vã'te           la mōral           ē'depã'dã:t,           l l'rekō'silja-  
 25 bilite,           lø veløsiped,           l abolisjō           dez arme           permanã:t  
 e l realism.           s ete bokku d so:z,           me a fakyn  
 i tnst o'tã           k oz o:tr,           s et a savwar,           enørmemã.  
 ð l kō'trødirzē           syr ø pwē,           u syr øn o:trø,  
 sölø le: ka.           i n ave           k øn argymã,           me ki ete bõ.  
 30 oz ē'ferjær           i repõ:de           avek ø suri:r           dø mepri:  
 «vu n et dõ pa           dã l murvmã?»;  
 «kø vule vu?           mwa z sqi           dã l murvmã»;  
 o syperjær...           i n kōnø pa d syperjær.  
 ply tar           il ē'vã'ta l septisisme           trã'sã'dã'tal:;  
 35 e l dilettã'tisme           rafine.           il ave l er           d avwar gø'ne  
 o fã:z.           o'mwē           i n afirme ply,           i n trã'fe pa.  
 i n ete ply           trã'fã,           kō'tõ'dã           e asomã.           i n kōlek-  
 sjønø ply           lez agre mã divær           d yn haf d abõrda:z.

1) iær, iær, u jær.

les sentiments, les états d'esprit et les manières d'être. Il est «dans le mouvement». Qu'est-ce que c'est que le mouvement? je ne sais pas trop. Cela consiste à n'être pas aujourd'hui ce qu'on était hier. Mais être ainsi, c'est être inconstant, et  
 5 comme on l'était hier par rapport à avant-hier, on est inconstant tout comme on l'était, et par conséquent l'on n'a point changé. Je sais bien, mais on en a eu l'air; et c'est juste ce qui s'appelle être dans le mouvement. Au fond, il me paraît que cela consiste à tourner sur les talons.  
 10 C'est un mouvement sans déplacement. C'est peut-être très agréable.

L'homme dans le mouvement, à le bien prendre, n'est autre chose qu'un collectionneur. Il a collectionné en sa personne propre toutes les évolutions successives de ses contemporains  
 15 depuis qu'il existe. Il a été une petite encyclopédie ambulante, ou un de ces registres alpins où chacun laisse une empreinte fugitive de son état d'âme. Il a été imprimé par ses contemporains comme un journal à cinq centimes. L'époque a passé sur lui comme un rouleau typographique.  
 20 Il en reste tout bariolé. C'est une manière de «maculature». C'est l'homme le plus content de lui que je connaisse; et il n'est pas impossible qu'il y ait de quoi.

\* \* \*

Je l'ai toujours connu. Vers la fin de l'Empire, il avait inventé la morale indépendante, l'irréconciliabilité,  
 25 le vélocipède, l'abolition des armées permanentes et le réalisme. C'étaient beaucoup de choses, mais à chacune il tenait autant qu'aux autres, c'est à savoir, énormément. On le contredisait sur un point, ou sur un autre, selon les cas. Il n'avait qu'un argument, mais qui était bon.  
 30 Aux inférieurs il répondait avec un sourire de mépris: «Vous n'êtes donc pas dans le mouvement?»; aux égaux: «Que voulez-vous? Moi, je suis dans le mouvement»; aux supérieurs... il ne connaît pas de supérieurs.

Plus tard il inventa le scepticisme transcendantal et le  
 35 dilettantisme raffiné. Il avait l'air d'avoir gagné au change. Au moins il n'affirmait plus, il ne tranchait pas. Il n'était plus tranchant, contondant et assommant. Il ne collectionnait plus les agréments divers d'une hache d'abordage.

ð l truvs mjø.                      ðn ave ptst tær.                      il etst admira-  
 blēmūt afirmatif                      de la nesessite                      de nø rjēn afirme,  
 e profōdemā                      dōgmatic                      dā la sertityd                      de la va-  
 nite ð tu dōgmə.

5                      il ave de surir                      rūtre                      ki etst krysfjā  
 pur sō                      ki n etst pa                      dā l nuvo                      muvmā.  
 o:                      k il i etē,                      lūi!                      kōm ð vwaje bjē                      k il i ave  
 tuzur ete!

«nō,                      mōn ami,                      i fo tu kōprādr,                      e pur tu kō-  
 10 prādr,                      nō krwær a rjē,                      e zwir de tu;  
 e pur zwir de tu,                      nō s atafe                      a kwa k sē swa.  
 i n j a rjē ð ply klær.                      i n j a rjē ð ply sertē.  
 s ē la verite                      apsolū,                      sa,                      n i sjā pwē d verite,  
 sinō                      k i n j a pa d verite.                      vu m sūble                      arjære.

15 vu n et pa                      dā l murvmā.»  
                     ðn etē                      dā l murvmā                      u lō puvet etr;  
 mē lūi                      parsst etre                      dā l murvmā turnā  
 d ē serkle visjō.

\* \* \*

                    il ā dve                      sortir,                      e bjē vit.                      il ē l om  
 20 de mōljær,                      ki etst karakterize                      par l ēkjetyd  
 de fāze ð plas.                      il ē lōkōmōbil,                      e i marf  
 a la vapær.                      s ē pur sa                      k ase suvā                      il deraj.  
 aprē l septisism                      e l dilettātism,                      il ēvāta                      sōpenoær.  
 il lūi ari:v                      d ēvāte                      de fo:z                      ē pō demōde.

25 tēl                      sertē klybmēn                      ki lūs                      spesjalmā  
 lē vjēj fi:j.                      il ēvāta dō                      sōpenoær,                      apōpre  
 ā mēm tū k la fajūs                      revōlysjoær.                      sō n ē pa  
 k i j et ē rapær.                      lē dō:z o:zē                      etē dā l murvmā  
 a la mēm dat,                      vwala tu.                      s et yn rezō                      trē: syfizūt.

30 i fy dō pessimist                      e fajūsje                      avek la mēm  
 kōviksjō.                      il s apersy                      kē l mō:d                      etst abōminabl  
 e la vi                      ē lur fardo.                      i n y pa                      dez er pā:fe,  
 parske s ē d dizuisā trūt,                      mez il y                      dez er prōstre,  
 parske s ē                      mōdern.                      i n fo pa                      fær

35 de kōfyzjō ð filistē.  
                     i m rākōtre,                      e m parlē                      d yn vwa surd,  
 kōm etē                      dy rest                      mōn ørēj,                      kar i fo k l armōni  
 rēpō                      lē plys pōsiblē                      dā la natyr,                      e i m di:ze:  
                     «kōe vuz et                      mōstryō,                      mōn ami!                      kel kloak  
 40 vu fet!                      pōti ta d ørdyr                      dāz yn sātīn                      ēfini!

On le trouvait mieux. On avait peut-être tort. Il était admirablement affirmatif de la nécessité de ne rien affirmer, et profondément dogmatique dans la certitude de la vanité de tout dogme.

5 Il avait des sourires rentrés qui étaient crucifiants pour ceux qui n'étaient pas dans le nouveau mouvement. Oh! qu'il y était, lui! Comme on voyait bien qu'il y avait toujours été!

«Non, mon ami, il faut tout comprendre, et pour  
10 tout comprendre, ne croire à rien, et jouir de tout; et pour jouir de tout, ne s'attacher à quoi que ce soit. Il n'y a rien de plus clair. Il n'y a rien de plus certain. C'est la vérité absolue, cela, n'y ayant point de vérité, sinon qu'il n'y a pas de vérité. Vous me semblez arriéré.  
15 Vous n'êtes pas dans le mouvement.»

On était dans le mouvement où l'on pouvait être; mais lui paraissait être dans le mouvement tournant d'un cercle vicieux.

\* \* \*

Il en devait sortir, et bien vite. Il est l'homme de  
20 Molière, qui était caractérisé par l'inquiétude de changer de place. Il est locomobile, et il marche à la vapeur. C'est pour cela qu'assez souvent il déraile. Après le scepticisme et le dilettantisme, il inventa Schopenhauer. Il lui arrive d'inventer des choses un peu démodées.  
25 Tels certains clubmen qui lancent spécialement les vieilles filles. Il inventa donc Schopenhauer, à peu près en même temps que la faïence révolutionnaire. Ce n'est pas qu'il y ait un rapport. Les deux objets étaient dans le mouvement à la même date, voilà tout. C'est une raison très  
30 suffisante. Il fut donc pessimiste et faïencier avec la même conviction. Il s'aperçut que le monde était abominable et la vie un lourd fardeau. Il n'eut pas des airs penchés, parce que c'est de 1830, mais il eut des airs prostrés, parce que c'est moderne. Il ne faut pas faire de confusion  
35 de Philistin.

Il me rencontrait, et me parlait d'une voix sourde, comme était du reste mon oreille, car il faut que l'harmonie règne le plus possible dans la nature, et il me disait:

»Que vous êtes monstrueux, mon ami! Quel cloaque  
40 vous faites! Petit tas d'ordures dans une sentine infinie!

nē sārte vu pu l bəzwē                      də vu pyrīfje                      ā v  
 trūjzū,                      e d afrū:fl:r                      lē mō:d                      ā l syprī  
 dy rēst,                      ʒ e yn gijōtin                      admirable                      syr yn  
 ki et ā kat mōrso.                      vāne vwar sa.                      s e mēi  
 5 vuz ave l ɛ:r                      də vuz ā susje                      kōm d  
 purtū                      la naty:r                      et yn sinistrē                      mistifik  
 ki nu trō:p                      kryelmā                      ā vy d yn fē                      sype  
 k el nē kōnē pu.                      mē vu n et pu                      dā l murv  
                     ply tar ākō:r                      i dōna                      dā l rys,  
 10 d yn vwa trē: duš                      d illymine                      avek dez ē:fi  
 karesūt,                      fabrika                      yn pēr dē sulje                      k i  
 zamē porte,                      e s fit yn ɔ:m                      d wazo d i  
 sē ki etē mwē                      difisil:                      ʒē l ē:terōʒē                      vō  
 a st epōk,                      e ʒ lūi rū:di                      ʒystis.                      i  
 15 dā l murvmā,                      kōm tuzur,                      mēz i  
 plyz ē:forme                      k a l ɔrdinēr.                      il ave ly                      sērtē  
 o:mwē                      trwōz artiklē                      dē ʒurno                      kō:  
 la literaty:r rys:                      il etēt ɔē dē ply fō:r                      syr la l  
 dē tu                      lē lstrē frā:sē.                      i savē trē: bjē k la «  
 20 dē mō:r»                      e d tōlstōj,                      e «anna karenin:»                      dē g:  
 nu n ā savō                      pu plys,                      vu e mwa,                      n et i pa  
 il etē dō                      dā l murvmā                      slāv  
 k ɔn ā pōt ɛ:trō.                      il avēt yn manjēr                      dē dir lē  
 ki n etē                      k a lūi.                      i sā:blēt ā mā:ʒē.                      kāt  
 25 kō:tā d vu,                      i vuz akōrdē                      la fi  
 dē vu fē:r ā:tre                      dā sōn izba,                      ki etēt o kat  
 etā:ʒ.                      il etē rys,                      ʒysk o bu dy ne,                      o:dlā d  
 i n e paz akutyme d vwar.

30                      il fot ɛ:trō                      dā l murvmā,                      e s n e p  
 ki mā:kre                      a ʒ dōvwar,                      e a s ki e                      sa vōl  
 syr la tēr.

\* \* \*

kar s et yn vōkō:sjō,                      e s et yn fōksjō.                      i j a pu  
 dekre nominatif                      dē la prōvidū:s                      eternel:

35 a kelkō:ʒ.                      il dōn                      l ɔrjūtā:sjō.                      ʒi  
 si vu vule;                      mwa,                      ki l ɛ:m,                      ʒē prefēr dir  
 myltikōlō:r                      o sōmē                      dy mā.                      il e sēlūi                      ki l p:  
 sū l vū,                      e sēlūi o:si,                      ki s ā rū:pli                      avek kō:  
 i sēr dē sip                      e d egzū:pl.                      sū lūi                      lē ʒā ki n pō  
 40 nē srē k dez ē:besil:,                      sē ki srē

Ne sentez-vous pas le besoin de vous purifier en vous détruisant, et d'affranchir le monde en le supprimant? Du reste, j'ai une guillotine admirable sur une assiette qui est en quatre morceaux. Venez voir cela. C'est merveilleux. Vous avez l'air de vous en soucier comme de cela. Pourtant la nature est une sinistre mystificatrice qui nous trompe cruellement en vue d'une fin supérieure qu'elle ne connaît pas. Mais vous n'êtes pas dans le mouvement.»

Plus tard encore il donna dans le russe, parla d'une voix très douce d'illuminé avec des inflexions caressantes, fabriqua une paire de souliers qu'il ne put jamais porter, et se fit une âme d'oiseau de mer, ce qui était moins difficile. Je l'interrogeais volontiers à cette époque, et je lui rendis justice. Il était dans le mouvement, comme toujours, mais il était plus informé qu'à l'ordinaire. Il avait lu certainement au moins trois articles de journaux concernant la littérature russe. Il était un des plus forts sur la question de tous les lettrés français. Il savait très bien que la *Maison des Morts* est de Tolstoï et *Anna Karénine* de Gogol. Nous n'en savons pas plus, vous et moi, n'est-il pas vrai? Il était donc dans le mouvement slave autant qu'on en peut être. Il avait une manière de dire le steppe qui n'était qu'à lui. Il semblait en manger. Quand il était content de vous, il vous accordait la faveur de vous faire entrer dans son *isba*, qui était au quatrième étage. Il était Russe jusqu'au bout du nez, au delà de quoi il n'est pas accoutumé de voir.

Il faut être dans le mouvement, et ce n'est pas lui qui manquerait à ce devoir et à ce qui est sa vocation sur la terre.

\* \* \*

Car c'est une vocation, et c'est une fonction. Il y a pour lui décret nominatif de la Providence éternelle. Il sert à quelque chose. Il donne l'orientation. Girouette, si vous voulez; moi, qui l'aime, je préfère dire flamme multicolore au sommet du mât. Il est celui qui le premier sent le vent, et celui, aussi, qui s'en remplit avec conscience. Il sert de signe et d'exemple. Sans lui les gens qui ne pensent pas ne seraient que des imbéciles, ce qui serait fâcheux.



- gra's a luj, i døvjen de so, kar i j a yn n  
 e a la bøn ær! il et æn ēstryumā ēfinimā sū  
 ēdikatær de muvmā atmōferik. i  
 a se ptit pupe ā muslin, vjōlet,  
 5 u blø squivā la kūtite d vapær d o ā sysj  
 dā l atmōfær. il ε meteorōlōgik, e igrometrik.  
 o'si et il ekselūt om:, kōm tu lez el  
 pwē d fjel. l amurprōpre ki kōvjē a œ s  
 egzāplær dē l ymanite, e vwala tu. e ō  
 10 mwē d vanite kō bjē d otr. œ kōtātumā  
 kōrtiny e ēfajibl, ki tjē a s k i n  
 zame sœl:, zame separe dez om: par yn syper  
 u yn ēferjōrite kelkō:k. il ε kōlēktif:. i s sū  
 dē la vi yniversæl; i se k i  
 15 la pārse d tu l mō:d, pardō, kō tu l  
 pās sa pārse; e sla ε dā la vi œ vj  
 œ rekōfōr e yn asyrās. i va d œ pa f  
 dā l muvmā. i pōs trō:kilmā par se  
 nesēsær. il ε kōm la lyn.  
 20 lō trē distēktif, sajū, s ε k i n s apersw  
 de trāzisiō. il pōs d yn manjer d ætr a yn mē  
 kōtrær sū s avize dy fāzgmā, sū s  
 k il ε dōvny otrē fōz. «i s vwa  
 sū s sē vy fāzē.» o' fō, il a kēl  
 25 k i s ε fē ā luj de metamōfōz; mē il le ramō  
 dāz yn ide general dē «devlōpmā kōt  
 dōt il ε trē fery e prōdizjōzmā flate. i sū v  
 k i rprezāt l ide dy prōgrē. l ide dy p  
 a ete ēvāte par œ fyal ki  
 30 œ prēsvar d ūil:, dāz œ manēz.  
 i vjeji avēk dusær dā sēt ide kōs:  
 i rapel k il a tugur ete dā l muvmā. il ōj  
 avēk atūsijō lē zōen generōsijō e lōer ma  
 dē s muvwar, e i s mō ākōr kōm el:, a pti  
 35 i s menāz yn agōni a la mōd, e yn  
 hōtmā mōdern. i n sōra pa ātēre; kar il ε  
 ti-zū d la kremōsijō. i s et arāzē d mē  
 a s kō'sa vi abutis a œ fur. i sra dā l mu  
 zysk aprē sa mōr.  
 40 kōnū i s apēl? alō, fi  
 mē ptiz ō:kl, kōm ō di ā  
 vu l save bjē. i s apēl kōm nu turs. i s

Grâce à lui, ils deviennent des sots, car il y a une nuance, et à la bonne heure! Il est un instrument infiniment sensible, indicateur des mouvements atmosphériques. Il ressemble à ces petites poupées en mousseline, violettes, roses ou bleues suivant la quantité de vapeur d'eau en suspension dans l'atmosphère. Il est météorologique et hygrométrique.

Aussi est-il excellent homme, comme tous les éléments. Point de fiel. L'amour-propre qui convient à un si bel exemplaire de l'humanité, et voilà tout. Et encore moins de vanité que bien d'autres. Un contentement égal, continu et infaillible, qui tient à ce qu'il ne se sent jamais seul, jamais séparé des hommes par une supériorité ou une infériorité quelconque. Il est collectif. Il se sent vivre de la vie universelle; il sait qu'il pense la pensée de tout le monde, pardon, que tout le monde pense sa pensée; et cela est dans la vie un viatique, un réconfort et une assurance. Il va d'un pas ferme, dans le mouvement. Il passe tranquillement par ses phases nécessaires. Il est comme la lune.

Le trait distinctif, saillant, c'est qu'il ne s'aperçoit pas des transitions. Il passe d'une manière d'être à une manière contraire sans s'aviser du changement, sans se douter qu'il est devenu autre chose. «Il se voit différent sans s'être vu changer.» Au fond, il a quelque idée qu'il s'est fait en lui des métamorphoses; mais il les ramasse toutes dans une idée générale de «développement continu», dont il est très féru et prodigieusement flatté. Il sent vaguement qu'il représente l'idée du progrès. L'idée du progrès a été inventée par un cheval qui tournait un pressoir d'huile dans un manège.

Il vieillit avec douceur dans cette idée consolante. Il rappelle qu'il a toujours été dans le mouvement. Il observe avec attention les jeunes générations et leur manière de se mouvoir, et il se meut encore comme elles, à petit bruit. Il se ménage une agonie à la mode et une mort hautement moderne. Il ne sera pas enterré; car il est partisan de la crémation. Il s'est arrangé de manière à ce que sa vie aboutisse à un four. Il sera dans le mouvement jusqu'après sa mort.

Comment il s'appelle? Allons, Français, mes petits oncles, comme on dit en Russie, vous le savez bien. Il s'appelle comme nous tous. Il s'appelle

le<sup>3</sup>jō d l alwēt:<sup>1)</sup>. i sij ga<sup>ly</sup>:s romany:==  
 e kōm i pu:s sa vi a rsā'ble a tu l mō:==  
 o'si ari'yt il kō fakōē d nu tu:s st ōē pō lqi.

emil fage, etyd e pōtrē.  
 5 (ekstre dy žurnal «lō figaro».)

## 33. le trwa sommar:sjō

o'si vre kō ž m apēl belize:r, e k ž  
 mō rabo dā la mē ū s mōmā, si l per tje:  
 s imazin kō la bōn lōsō k i vjē d nu dōn  
 19 ora servi a kekfo:z, s e k i n kōns pō l pōē  
 dē pari. waje vu msjō, iz ōrō bō  
 nu fyzije ā grā, nu depōrte, nuz espōrte,  
 mēt kajēn o bu d satōri, bure le pō'tō  
 kōm de bari a sardin:, lō parizjē em l emōt,  
 15 e rjē n pura lqi ā'ive s gu la! ōn a sa  
 dā l sū. kes vu vule? s e pa tū la pōlitik  
 ki nuz amy:z, s e l trē k el fe: lez atōlje  
 ferme, le rasā'blēmā, la flōn, e pui  
 ākor kekfo:z ā plys, kō žō n sōrē vu dīr.  
 20 pur bjē kō'prūd sa, i fo st ne, kōm mwa  
 ry d l ōrijō, dāz ēn atōlje d mēny:zje<sup>2)</sup>, e dpui qit ō  
 žysk a kē:ž k ō m a mi ān aprātisa:ž  
 awar ru'le l fo'bur avsk yn watyr a br  
 plēn dē kōpo. a: dam: ! ž pō dīr kō ž m ā sqi peje  
 25 dē revōlysjō, dā s tū la. tu pti, pa ply  
 k yn bōt, dē: k j ave dy brqi dā pari  
 vuz etje syr dē m i wār par ē bu. preskō tuzun  
 ž save sa davū:s. kū ž waje lez uvrije s ān al  
 bratsy bratsu, dā l fo'bur, ā prēnū l trōtwaj  
 30 tut ā larž, le fam syr le port kōzū  
 žsstikylā, e tu se ta d mō:d ki desādē

1) «l'ēgio alauda:rum» u scelmū «alau'da», nī  
 d yn ležjō go'lwa:z dē sezar.

2) u dāz ēn atōlje d mēny:zje. — nuz ēdikō dā:  
 35 yn serten mēzy:r la prōnōsja:sjō dy pōēpl  
 parizjē. o'si, dā s tskst, r vo tuzur l  
 [r velē:r], u mēm u [r velē:r] graseje, setadi

légion de l'alouette<sup>1</sup>). Il signe Gallus Romanus; et comme il passe sa vie à ressembler à tout le monde, aussi arrive-t-il que chacun de nous tous est un peu lui.

Emile FAGUET, *Etudes et portraits.*

(Extrait du journal *Le Figaro*.)

5

### 33. Les trois sommations

Aussi vrai que je m'appelle Bélisaire et que j'ai mon rabot dans la main en ce moment, si le père Thiers s'imagi-  
 10 servi à quelque chose, c'est qu'il ne connaît pas le peuple  
 de Paris. Voyez-vous, monsieur, ils auront beau nous  
 fusiller en grand, nous déporter, nous exporter, mettre  
 Cayenne au bout de Satory, bourrer les pontons comme  
 des barils à sardines, le Parisien aime l'émeute, et rien ne  
 15 pourra lui enlever ce goût-là! On a ça dans le sang.  
 Qu'est-ce que vous voulez? Ce n'est pas tant la politique,  
 qui nous amuse, c'est le train qu'elle fait: les ateliers  
 fermés, les rassemblements, la flâne, et puis encore quelque  
 chose en plus, que je ne saurais vous dire.

20 Pour bien comprendre cela, il faut être né, comme moi,  
 rue de l'Orillon, dans un atelier de menuisier<sup>2</sup>), et depuis  
 huit ans jusqu'à quinze qu'on m'a mis en apprentissage,  
 avoir roulé le faubourg avec une voiture à bras pleine de  
 copeaux. Ah! dame! je peux dire que je m'en suis payé  
 25 des révolutions, dans ce temps-là. Tout petit, pas plus haut  
 qu'une botte, dès qu'il y avait du bruit dans Paris, vous  
 étiez sûr de m'y voir par un bout. Presque toujours je  
 savais ça d'avance. Quand je voyais les ouvriers s'en aller  
 bras dessus, bras dessous, dans le faubourg, en prenant le  
 30 trottoir tout en large, les femmes sur les portes causant,  
 gesticulant, et tous ces tas de monde qui descendaient

1) *Legio alaudarum* ou seulement *alauda*, nom d'une légion gau-  
 loise de César.

2) ou dans un atelier de menuisier. — Nous indiquons dans une  
 35 certaine mesure la prononciation du peuple parisien. Aussi, dans ce  
 texte, (r) vaut toujours (R) [r vélaire] ou même (x) [r vélaire grasseyé,  
 c'est-à-dire non roulé].

- de barjēr,                    ʒə m di:zɛ                    ā farjā                    me l  
 «bən afēr!                    i va j awar                    kekfo:z...»  
                   ān efɛ,                    sa n mū'kɛ pa.                    lə swar,                    i  
 trā fɛ nu,                    ʒ truvɛ                    la butik                    plɛu;                    de  
 5 dy pɛr                    ko:zɛ pəlitik                    o'tur də l etabli,                    de  
 lqi apɔrtɛ l ʒurnal;                    kar dā s tū la                    j avɛ pa  
                   a ē su                    kəm mē'tnā.                    sɔ                    ki vulɛ rs  
 lə ʒurnal;                    sɔ kətizɛ                    a plyzjɔɛr                    dā la mɛm r  
                   e sɔ l pɔrsɛ                    d etaz                    ān etaz...                    papa                    bel  
 10 ki travajɛ                    tugur                    malgre tu,                    pusɛ                    sɔ  
 avɛk kɔlɛr                    ān ā'tā-dā                    lɛ nuvɛl;                    e ʒə m  
 kɔ sɛ ʒur la,                    o mɔmā d sɔ metr a tab,                    la  
 nɔ mū'kɛ ʒamɛ d nu dir:  
                   «tne vu trākil;                    lez ā'fā...                    lɛ  
 15 n ɛ pa kō'tū,                    rapɔr oz afɛr                    də la pəlitik.»  
                   mwa,                    vu pāse,                    ʒ i kō'prɛns pa                    gr  
 a sɛ sakrez afɛr.                    tutmɛm,                    j avɛ d  
 ki m ā'trɛ                    dā la tɛrt,                    a fɔrʃ                    də lez ā  
 kəm                    par egzā:p:  
 20 «set kanɔj                    də ʒi:zo,                    kj et ale                    a gū!»  
                   ʒ savɛ pa hjɛ s kɔ s etɛ k sɔ ʒi:zo,                    ni s kɔ s  
 dir                    d ɛ tr ale                    a gū;                    mɛ s t  
 ʒ repɛtɛ                    avɛk lez o:t:  
                   «kanɔj                    də ʒi:zo...                    kanɔj                    də ʒi:zo!...»  
 25 e ʒ i ale                    d o:tā ply d bō' kɔɛr                    a l  
 kanɔj,                    sɔ pɔ:v                    mɛsjɔ ʒi:zo,                    kɔ dā ma  
 ʒɔ l kō'fɔ'dɛ                    avɛk ɛ grā kɔkɛ d sɛrʒū d  
 ki s tɔnɛ                    o kwɛ d la ry d l ɔrijɔ,                    e m fɛ  
 ʒur                    de mizɛr                    par rapɔr                    a ma fɔrɛt də kɔ  
 30 pɛrsɔn                    nɔ ll ɛ:mɛ                    dā l kartje,                    sɔ grā ru'  
 lɛ' ʃjɛ,                    lez ā'fā,                    tu l mō'd                    lqi etɛt  
 j avɛ k lɔ marsū d vɛ,                    ki d tā'z  
 pur l amadwe,                    lqi glisɛ                    ɛ vɛr də vɛ                    dā l  
 bajmā d sa butik:                    lɔ grā ru:ʒ                    s ɛ  
 35 sūz awar l ɛ:r                    də rjɛ,                    rɔgarde                    a drwat                    e ɛ  
 si j avɛ pa d ʃɛf,                    e pqi,                    ā pɔ'sā,                    ŋi  
 ʒ n e ʒamɛ vy                    siflɛ                    ɛ vɛr də vɛ                    si lɛst  
 lɔ malɛ,                    s etɛ d ʒɛtɛ l mɔmā                    u il avɛ l kud                    ā  
 e d arivɛ                    dɛrjɛr                    ā krijā:  
 40 «gar,                    sɛrgo!...                    vla l ɔfisje.»  
                   ŋn ɛ kəm sa                    dā l pɔɛp də pa'ri,                    s ɛ l sɛrʒū  
 ki pɔrt la pɛn                    də tu.                    ʒ s abity                    a lɛ

des barrières, je me disais en charriant mes copeaux :  
 « Bonne affaire ! il va y avoir quelque chose... »

En effet, ça ne manquait pas. Le soir, en rentrant chez nous, je trouvais la boutique pleine ; des amis du père  
 5 causaient politique autour de l'établi, des voisins lui apportaient le journal ; car dans ce temps-là il n'y avait pas de feuilles à un sou comme maintenant. Ceux qui voulaient recevoir le journal se cotisaient à plusieurs dans la même maison, et se le passaient d'étage en étage... Papa Bélisaire,  
 10 qui travaillait toujours malgré tout, poussait son rabot avec colère en entendant les nouvelles ; et je me rappelle que ces jours-là, au moment de se mettre à table, la mère ne manquait jamais de nous dire :

« Tenez-vous tranquilles, les enfants... Le père n'est pas  
 15 content, rapport aux affaires de la politique. »

Moi, vous pensez, je n'y comprenais pas grand'chose, à ces sacrées affaires. Tout de même, il y avait des mots qui m'entraient dans la tête à force de les entendre, comme, par exemple :

20 « Cette canaille de Guizot, qui est allé à Gand ! »

Je ne savais pas bien ce que c'était que ce Guizot ni ce que cela voulait dire d'être allé à Gand ; mais c'est égal ! je répétais avec les autres :

« Canaille de Guizot... Canaille de Guizot !... »

25 Et j'y allais d'autant plus de bon cœur à l'appeler canaille, ce pauvre M. Guizot, que, dans ma tête, je le confondais avec un grand coquin de sergent de ville qui se tenait au coin de la rue de l'Orillon et me faisait toujours des misères par rapport à ma charrette de copeaux... Personne ne l'aimait dans le quartier, ce grand rouge-là ! Les  
 30 chiens, les enfants, tout le monde lui était après ; il n'y avait que le marchand de vin qui, de temps en temps, pour l'amadouer, lui glissait un verre de vin dans l'entrebâillement de sa boutique. Le grand rouge s'approchait  
 35 sans avoir l'air de rien, regardait à droite et à gauche s'il n'y avait pas de chefs, puis, en passant, *uit!*... Je n'ai jamais vu siffler un verre de vin si lestement. Le malin, c'était de guetter le moment où il avait le coude en l'air, et d'arriver derrière en criant :

40 « Gare, sergo !... voilà l'officier. »

On est comme ça dans le peuple de Paris, c'est le sergent de ville qui porte la peine de tout. On s'habitue à les haïr,

- le' porv **djæ:bl**, a le rgarde kom de' **ʃjæ**  
 le' minist fō de' beti:z, s et o serzū d vi  
 k ō le fe peje, e kāt yn fwa il ari:  
 yn **bøn** revolysjō, le' minist s ā vō a versai:  
 5 e le' serzū d vil dā l kanal:...  
 pur ā rvēni:r dō, a s kē 5 vu dirzē  
**dē:** k j avē kekfo:z dā pa:ri, 5 etē ē de' **prēm:**  
 a l sawar. se' zur la, ō ʃ dōne rūdevu  
 tu le' pti dy kartje, e nu desā:djō āsū:  
 10 le' fo:bur. j avē de' zū ki krije:  
 «s e ry mōmart... nō!... a la pørt sēdnī  
 d o:t ki s etē truve ā kurš de' s kote l:  
 rēvns fyrjō d n awar pa py pāse. le' fa:  
 kurē je le' bulā:ze. ō ferme le' pørt ka:ze:  
 15 tu sa nu mōtē. nu **ʃātjō**, nu buskyl:  
 ā pāsū le' pti marfū de' ry, ki rēlvē bjē v:  
 lērz etalā:z, lērz evātē:r, kōm le' zur de' grā: vō  
 kekfwa, ān ari:vū o kanal, le' p  
 dez ekly:z etē deza turne. de' **fjak**, de' kamj  
 20 s aretē la. le' kōje **zy:re**, le' mō:d s ēkjetē  
 nuz eskaladjō ā kurū set **grūd** pāsrē  
 tut ā marf ki separe alō:r le' fo:bur de' la r  
 dy tū:p, e nuz ari:vjō syr le' bulvar:  
 s e sa kj et amyzū l bulvar, le' mardi gr  
 25 e le' zur d emōt! preskō pa d waty:r  
 ō puve galōpe a sōn e:z syr set **grūd** fōsē  
 ā nu wajū pāse, le' butikje d se' kartj  
 save bjē s kē sa vule dir, e ferme vit lēr magaz  
 ōn ātā:de klake le' vōtē; me tutmē:n  
 30 yn fwa la butik ferme, se' zū la s tōr  
 sy l trōtwar dēvā lēr pørtē, paskē je le' pariz  
 la kyrjōzite e ply fōrt kē tu.  
 āfē nuz apersevjō yn mas nwar, la ful  
 l ākōbrēmū. s etē la!... sēlmū, pur bjē war:  
 35 i s azise d str o prēmje rū; e dam! ōn ā rs  
 vē d se' talōf!... purtū, a fōrš de' pusē  
 dē buskyle, de' ʃ glise āt le' zū:b, nu finis  
 par ari:ve... yn fwa bjē: plase, ān avū d tu l mō:  
 ō respire e ōn etē fje:r. le' fet e k lē spekta  
 40 ā valē la pēn:  
 nōh, waje vu, zame msjō bōka:z, zar  
 msjō melē:g nō m ō dōne ē batmū d kōer part

les pauvres diables, à les regarder comme des chiens. Les ministres font des bêtises, c'est aux sergents de ville qu'on les fait payer, et quand une fois il arrive une bonne révolution, les ministres s'en vont à Versailles, et les sergents de ville dans le canal...

Pour en revenir donc à ce que je vous disais, dès qu'il y avait quelque chose dans Paris, j'étais un des premiers à le savoir. Ces jours-là, on se donnait rendez-vous, tous les petits du quartier, et nous descendions ensemble le faubourg. Il y avait des gens qui criaient:

«C'est rue Montmartre... non!... à la porte Saint Denis.»

D'autres qui s'étaient trouvés en course de ce côté-là revenaient furieux de n'avoir pas pu passer. Les femmes couraient chez les boulangers. On fermait les portes cochères. Tout cela nous montait. Nous chantions, nous bousculions en passant les petits marchands des rues, qui relevaient bien vite leurs étalages, leurs éventaires, comme les jours de grand vent. Quelquefois, en arrivant au canal, les ponts des écluses étaient déjà tournés. Des fiacres, des camions s'arrêtaient là. Les cochers juraient, le monde s'inquiétait. Nous escaladions en courant cette grande passerelle toute en marches qui séparait alors le faubourg de la rue du Temple, et nous arrivions sur les boulevards.

C'est ça qui est amusant, le boulevard, les mardis gras et les jours d'émeute! Presque pas de voitures; on pouvait galoper à son aise sur cette grande chaussée. En nous voyant passer, les boutiquiers de ces quartiers savaient bien ce que cela voulait dire, et fermaient vite leurs magasins. On entendait claquer les volets; mais tout de même, une fois la boutique fermée, ces gens-là se tenaient sur le trottoir devant leurs portes, parce que chez les Parisiens la curiosité est plus forte que tout.

Enfin nous apercevions une masse noire, la foule, l'encombrement. C'était là!... Seulement, pour bien voir, il s'agissait d'être au premier rang; et dame! on en recevait de ces taloches... Pourtant, à force de pousser, de bousculer, de se glisser entre les jambes, nous finissions par arriver... Une fois bien placés, en avant de tout le monde, on respirait et on était fier. Le fait est que le spectacle en valait la peine.

Non, voyez-vous, jamais M. Bocage, jamais M. Mélingue ne m'ont donné un battement de cœur pareil





à celui que j'avais en voyant là-bas, au bout de la rue, dans l'espace resté vide, le commissaire s'avancer avec son écharpe... Les autres criaient :

«Le commissaire! le commissaire!»

6 Moi, je ne disais rien. J'avais les dents serrées de peur, de plaisir, de je ne sais pas quoi; en moi-même je pensais :

«Le commissaire est là...; gare tout à l'heure les coups de trique...»

Ce n'était pas encore tant les coups de trique qui 10 m'impressionnaient, mais ce diable d'homme avec son écharpe sur son habit noir, et ce grand chapeau de monsieur qui lui donnait l'air d'être en visite au milieu des schakos et des tricornes, ça me faisait un effet!... Après un roulement de tambour, le commissaire commençait à 15 marmotter quelque chose. Comme il était loin de nous, malgré le grand silence, sa voix s'en allait dans l'air, et on n'entendait que ça :

«Mn... mn... mn...»

Mais nous la connaissions aussi bien que lui, la loi sur 20 les attroupements. Nous savions que nous avions droit à trois sommations avant d'arriver aux coups de trique. Aussi, la première fois, personne ne bougeait. On restait là, bien tranquille, les mains dans les poches... Par exemple, au second roulement, on commençait à devenir vert, et à 25 regarder de droite et de gauche par où il faudrait passer... Au troisième roulement, prrt! c'était comme un départ de perdreaux, et des cris, des miaulements, un envollement de tabliers, de chapeaux, de casquettes, et puis, là-bas derrière, les triques qui commençaient à taper. Non, vrai! il n'y a 30 pas de pièces de théâtre capables de vous donner de ces émotions-là. On en avait pour huit jours à raconter cela aux autres, et comme ils étaient fiers, ceux qui pouvaient dire :

«J'ai entendu la troisième sommation!...»

Il faut dire aussi qu'à ce jeu on risquait quelquefois 35 des morceaux de sa peau. Figurez-vous qu'un jour, à la pointe Saint-Eustache, je ne sais comment le commissaire fit son compte; mais pas plus tôt le second roulement, voilà les municipaux qui partent, la trique en l'air. Je ne restai pas là à les attendre, vous pensez bien. 40 Mais j'avais beau allonger mes petites jambes, un de ces grands diables s'était acharné sur moi et me serrait de si court, de si court, qu'après avoir senti deux ou trois fois



le vent de sa trique, je finis par la recevoir en plein sur la tête. Dieu de Dieu, quelle décharge! je n'ai jamais vu pareille illumination... On me rapporta chez nous la figure fendue, et si vous croyez que ça m'avait corrigé... Ah! ben (bien) oui, tout le temps que la pauvre maman Bélisaire me mettait des compresses, je ne cessais pas de crier: «Ce n'est pas ma faute... C'est ce gueux de commissaire qui nous a trichés... Il n'a fait que deux sommations!»

Alphonse DAUDET,

*Contes du lundi*, Paris, Charpentier.

**Note.** — Le passé défini, employé par Alphonse Daudet dans la fin de ce conte, est aujourd'hui complètement mort dans le français parlé de la région parisienne; il ne s'entendrait jamais dans la bouche d'un ouvrier parisien. L'auteur a été influencé sans doute soit par le langage littéraire, soit par le français de son pays natal, la Provence: en effet, le passé défini vit toujours dans la plupart des patois et dans le français régional des mêmes territoires. Voir: BRUNOT, *Précis de grammaire historique de la langue française*, page 465; BEYER-PASSY, *Elementarbuch*..., § 152; RAMBEAU, *Modern Language Notes*, Novembre 1893, page 197; Jean PASSY, *Maître Phonétique*, 1893, page 27. — De même, tout Parisien parlant naturellement dirait: «Je ne sais pas», ou: «J' sais pas», et non: «Je ne sais» (page 138-139, ligne 36).



**TROISIÈME PARTIE**

**POÉSIE ET THÉÂTRE**

## trwa'zjem parti

## pœzi

## 34. le korbo e le rnar

5 mē:trē korbo, syr œn arbŕe pŕŕŕe,  
 tēnēt ā sō bēk œ frōma:ž.  
 mē:trē rōna:r, par l o'dœ:r allēŕe,  
 lqi tēt apōpŕe sē lā:ga:ž:  
 «e! bō:žur, mēsjo dy korbo!  
 10 kœ vuz et žoli! kœ vu in sū:ble ho!  
 sū mā:ti:r, si vōtrē rama:ž  
 sē rapōrt a vōtrē plyma:ž,  
 vuz et le feniks dez o:t dē se' bwa.»  
 a se' mo, le korbo nō sē sū pa dē žwa;  
 e pur mō:trē sa bel vwa,  
 15 il u:vr œ laržē bēk, lē:s tō'be sa prwa.  
 le rōna:r s ā sē:zi, e di: «mō bō mēsjo,  
 apŕōne kœ tu flatœ:r<sup>1)</sup>  
 vit o depū dē sēlqi ki ll ekut;  
 sēt lēsō vo bjēn œ frōma:ž sū dut:»  
 20 le korbo, hō'tō e kō'fy,  
 žy:ra, mēz œ pō tar, k ō nō l i pŕā:drē ply.  
 lafō'ten:, fa:bl.

1) dy tū d lafō'ten:, «flatō» rime avek «mēsjo».

## Troisième Partie

### Poésie

#### 34. Le corbeau et le renard

Maître corbeau, sur un arbre perché,  
 Tenait en son bec un fromage.  
 Maître renard, par l'odeur alléché,  
 Lui tint à peu près ce langage:  
 «Eh! bonjour, monsieur du corbeau!  
 Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!  
 Sans mentir, si votre ramage  
 Se rapporte à votre plumage,  
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.»  
 A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie;  
 Et, pour montrer sa belle voix,  
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
 Le renard s'en saisit, et dit: «Mon bon monsieur,  
 Apprenez que tout flatteur<sup>1)</sup>  
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute;  
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.»  
 Le corbeau, honteux et confus,  
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LA FONTAINE, *Fables*.

1) Du temps de La Fontaine, *flatteur* rimait avec *monsieur*.



## 35. le kərbo e le rnar

- le kərbo, tugur mɛ:tr ā fɛ d ɛskrəkri,  
 pur repa:rɛ le tɔ:r kə lqi fi lə rənar,  
 s ɛ d ɔ:n ɔ:trə frɔma:ʒ āpa:rɛ kəlke par.  
 5 lə rənar, tugur mɛ:tr ā fɛ də furbəri,  
 repɛt a nɔtr wazo sa fɔrmyl fɛri:  
 «e bɔ:ʒur,» lqi dit il, «kə vu m sɑ:ble bo!  
 vuz ɛt lə fɛniks...»
- mesir lə kərbo
- 10 devɔ:ra lə frɔma:ʒ oz jɔ dy bɔn apɔ:tr,  
 e lqi kria: «ry:ze matwa,  
 pur mɛ sedqi:r ākɔ:r, ātɔn yn ɔ:trə gam:;  
 o mɛm pje:ʒ syr mɔn ɑ:m,  
 ty nɔ sɔrɛ mɛ prɑ:dr yn sɔɛgɔ:d fwa.»
- 15 pjɛ:r lafɑ:bo:di.

## 36. le fartje āburbe

- lə faetɔ d yn vwaty:r a fwɛ  
 vi sɔ ʃar āburbe. lə pɔvr ɔm ɛtɛ lwɛ  
 dɛ tut ymɛ sɛkur: s ɛtɛt a la kɑ:paj:,  
 20 pre d ɔɛ sɛrtɛ kɑ:tɔ dɛ la bɑ:ʃ brɛtaj:,  
 aple kɛpɛ:r kɔrɑ:tɛ.  
 ɔ set asɛ kə lɔ dɛstɛ  
 adres la le ʒɑ kɑt il vɔ k ɔn āra:ʒ.  
 djɔ nu prezɛrvɔ dy vwaja:ʒ!  
 25 pur vɔnir o fartje āburbe dɑ sɛ ljɔ,  
 lə vwala ki detɛst e ʒy:r dɛ sɔ mjɔ,  
 pestɑ ā sa fyrɔɛr ɛkstre:m,  
 tɑ:to kɔ:trɛ le tru, pqi kɔ:trɛ sɛ ʃɔvo,  
 kɔ:trɛ sɔ ʃar, kɔ:trɛ lqi mɛ:m.  
 30 il ɛvɔk a la fɛ lə djɔ dɔ le travo  
 sɔ si selebrɛ dɑ lɔ mɔ:d:  
 «ɛrky:l,» lqi dit il, «ɛ:d mwa; si tɔ do  
 a porte la mafin rɔ:d,  
 tɔ bra pɔ mɛ tire d isi.»
- 35 sa prijɛ:r ɛtɑ fet, il ātɑ dɑ la ny  
 yn vwa ki lqi parl ɛ:si:

### 35. Le corbeau et le renard

Le corbeau, toujours maître en fait d'escroquerie,  
 Pour réparer les torts que luit fit le renard,  
 S'est d'un autre fromage emparé quelque part.  
 Le renard, toujours maître en fait de fourberie,  
 Répète à notre oiseau sa formule chérie:  
 «Eh! bonjour,» lui dit-il, «que vous me semblez beau!  
 Vous êtes le phénix...»

Messire le corbeau

Dévora le fromage aux yeux du bon apôtre,  
 Et lui cria: «Rusé matois,  
 Pour me séduire encore, entonne une autre gamme;  
 Au même piège, sur mon âme,  
 Tu ne saurais me prendre une seconde fois.

Pierre LACHAMBEAUDIE.

### 36. Le charretier embourbé

Le Phaéton d'une voiture à foin  
 Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin  
 De tout humain secours: c'était à la campagne,  
 Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,  
 Appelé Quimper-Corentin.  
 On sait assez que le Destin  
 Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.  
 Dieu nous préserve du voyage!  
 Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,  
 Le voilà qui déteste et jure de son mieux,  
 Pestant en sa fureur extrême,  
 Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,  
 Contre son char, contre lui-même.  
 Il invoque à la fin le dieu dont les travaux  
 Sont si célèbres dans le monde:  
 «Hercule,» lui dit-il, «aide-moi; si ton dos  
 A porté la machine ronde,  
 Ton bras peut me tirer d'ici.»  
 Sa prière étant faite, il entend dans la nue  
 Une voix qui lui parle ainsi:

«srkyl: vø k ð sæ rømy,  
 puiz il ɛ:d le ʒũ. rəgardə d u prɔvjē  
 l aʃɔpmũ ki tɔ rətjē;  
 o:t d o:tʉr dɔ ʃak ru  
 5 sɔ malœrø mœrtje, sɛt mœ:diʃ bu  
 ki ʒysk a l esjø lez ūdʉi;  
 prũ tɔ pik, e mœ rɔ sɔ kaju ki tɔ nʉi;  
 kɔ:blɛ mwa sɛt œrnjɛ:r. a ty fɛ?» — «wi,» di l œm:  
 «œr bjē, ʒœ vɛ t ɛ:de,» di la vwa: «prũ tɔ fwɛ.»  
 10 «ʒœ ll e pri... k ɛ sœsi! mɔ ʃar marʃ a swɛ!  
 srkyl ū swa lwe!» lœr la vwa: «ty vwa kœm  
 tɛ ʃœvo ɛ:zemũ sɔ sɔ tɪrɛ dɔ la.»  
 ɛ:d twa, lœ sjɛl t ɛ:dra.

lafɔ:ten:, fœ:bj.

15 37. le saytje e l finã:sje  
 œ saytje ʃũ:te dy matē ʒysk o swar;  
 s etɛ mervɛ:j dɔ l vwa:r,  
 mervɛ:j dɔ l wir; il fœzɛ dɛ: pœ:sa:ʒ,  
 ply kɔ:tũ k o:kœ dɛ: sɛt sa:ʒ.  
 20 sɔ vwazē, o kɔ:trɛ:r, etũ tu kuzy d œ:r,  
 ʃũ:te pø, dœrmɛ mwɛz ū:kœ:r:  
 s etst œn œm dɔ finã:s.  
 si, syr lœ pwɛ dy ʒur, parfwaz il sœmje,  
 lœ saytje alœ:r ū ʃũ:tũ l evejɛ;  
 25 e lœ finã:sje sɔ plɛpɛ  
 kœ le: swɛ dɔ la prœvidũ:s  
 n ys paz o marʃɛ fɛ vũ:drœ lœ dœrmir,  
 kœm lœ mã:ʒɛ e lœ bwa:r.  
 ū sœn œtɛl il fɛ vœnir  
 30 lœ ʃũ:tœ:r, e lʉi di: «œr sa, sir gregwa:r,  
 kœ gœpɛ vu par ū?» — «par ū, ma fwa, mœsjø,»  
 dit avek œ tɔ dœ rjœ:r<sup>1)</sup>  
 lœ gajar saytje, «sœ n ɛ pwɛ ma manjɛ:r  
 dœ kɔ:te dœ la sœrt, e ʒ n ū:ta:s gœ:r  
 35 œ ʒur syr l œ:tɔ: il syfi k a la fɛ

1) o tũ d lafɔ:ten:, «rjø» rime avek «mœsjø».

«Hercule veut qu'on se remue,  
 Puis il aide les gens. Regarde d'où provient  
 L'achoppement qui te retient;  
 Ote d'autour de chaque roue  
 Ce malheureux mortier, cette maudite boue  
 Qui jusqu'à l'essieu les enduit;  
 Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit;  
 Comble-moi cette ornière. As-tu fait?» — «Oui,» dit l'homme.  
 «Or bien, je vais t'aider,» dit la voix: «prends ton fouet.»  
 «Je l'ai pris... Qu'est ceci? mon char marche à souhait!  
 Hercule en soit loué!» Lors la voix: «Tu vois comme  
 Tes chevaux aisément se sont tirés de là.»

Aide-toi, le ciel t'aidera.

LA FONTAINE, *Fables*.

### 37. Le savetier et le financier

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir;  
 C'était merveille de le voir,  
 Merveille de l'ouïr; il faisait des passages,  
 Plus content qu'aucun des sept sages.

Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,  
 Chantait peu, dormait moins encor;  
 C'était un homme de finance.

Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,  
 Le savetier alors en chantant l'éveillait;  
 Et le financier se plaignait  
 Que les soins de la Providence  
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,  
 Comme le manger et le boire.

En son hôtel il fait venir  
 Le chanteur, et lui dit: «Or çà, sire Grégoire,  
 Que gagnez-vous par an?» — «Par an, ma foi, monsieur,»  
 Dit avec un ton de rieur<sup>1)</sup>  
 Le gaillard savetier, «ce n'est point ma manière  
 De compter de la sorte, et je n'entasse guère  
 Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin

1) Au temps de La Fontaine, *rieur* rimait avec *monsieur*.

- 3 atrap læ bu dæ l ane :  
 faḵ ʒur amen sō pē.»  
 «ebjē! kə ɣəne vu, dit mwa, par ʒurne?»  
 «tāto plys, tāto mwē: læ mal ɛ kə tuʒur  
 5 (e sū sla no gē sɔret asez ɔnɛt),  
 læ mal ɛ kə dā l ā s ātrɔmɛ:l de ʒur  
 k il fo sɔmɛ; ɔ nu ruɪn ā fɛ:t;  
 l yn fɛ tɔr a l ɔ:tr; e mɛsjø læ kyre  
 de kɛlkə nuvo sē ʒəʒə tuʒur sō prɔn.»
- 10 læ finā:sje, rjā dæ sa naiyte,  
 lqi di: «ʒə vu vø mɛtr ɔʒurdqi syr læ trɔn.  
 prɛne se sāt eky: ɣarde læ avɛk swē,  
 pur vuz ā servir ɔ bɔzwē.»
- 15 læ saytje kry vwa:r tu l arʒū kə la tɛr  
 avɛ, dɛpqi ply dæ sāt ā,  
 prɔdqi pur l yzaz de ʒū.  
 il rɔturnɛ fe lqi: dā sa ka:v il ā:sɛ:r  
 l arʒū, e sa ʒwa a la fwa.  
 ply d fū: il pɛrdi la vwa  
 20 dy mɔmā k il ɣəna sɔ ki kɔz no pɛn:  
 læ sɔmɛ:j kita sō lɔʒi;  
 il y pur ɔ:t le susi,  
 le supsɔ, lez alarmɛ vɛn:  
 tu l ʒur il avɛ l œ:j ɔ gɛ; e la nqi,  
 25 si kɛlkə fa fɔzɛ dy brqi,  
 læ ʒa prɛnɛ l arʒū.
- a la fē, læ pɔvr ɔm:  
 s ā kury fe sɔlqi k il nɔ revɛjɛ ply:  
 «rāde mwa,» lqi dit il, «mɛ fā:sō e mō sɔm:  
 30 e rɛprɛne vo sāt eky.»

lafɔ:ten; fu:bl.

38. l a:n vɛty d la po dy ljō  
 dæ la po dy ljō l a:n s etā vɛty  
 etɛ krē partut a la rō:d;  
 35 e bjē: k animal sū vɛrty,  
 il fɔzɛ trā:ble tu l mō:d.

J'attrape le bout de l'année:  
 Chaque jour amène son pain.»  
 «Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?»  
 «Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours  
 (Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),  
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours  
 Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes;  
 L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé  
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône.»

Le financier, riant de sa naïveté,  
 Lui dit: «Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.  
 Prenez ces cent écus: gardez-les avec soin,  
 Pour vous en servir au besoin.»

Le savetier crut voir tout l'argent que la terre  
 Avait, depuis plus de cent ans,  
 Produit pour l'usage des gens.  
 Il retourne chez lui: dans sa cave il enserme  
 L'argent, et sa joie à la fois.  
 Plus de chant: il perdit la voix  
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.  
 Le sommeil quitta son logis;  
 Il eut pour hôtes les soucis,  
 Les soupçons, les alarmes vaines.  
 Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,  
 Si quelque chat faisait du bruit,  
 Le chat prenait l'argent.

A la fin, le pauvre homme  
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus:  
 «Rendez-moi,» lui dit-il, «mes chansons et mon somme,  
 Et reprenez vos cent écus.»

LA FONTAINE, *Fables*.

### 38. L'âne vêtu de la peau du lion

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu  
 Était craint partout à la ronde;  
 Et, bien qu'animal sans vertu,  
 Il faisait trembler tout le monde.

œ pæti bu d ɔrɛ:j efape par malœ:r,  
 dekuvri la furb e l ɛrœ:r.  
 martē fit alœ:r sōn ɔfis.

5 sō ki n save pu la ry:z e la malis  
 s etœnɛ dœ vwa:r kœ martē  
 fasa le ljō o mulē.

forse zū fō dy brui ũ frūs,  
 par ki sēt apolɔg ɛ rŭdy familje.  
 10 œn ekipa:ž kavalje  
 fē le trwœ kar dœ lær vajūs.

lafō:ten:, fa:bl.

## 39. lœ laborœ:r e sez ũfŭ

travaje, prœne dœ la pen:  
 s ɛ lœ fō ki mŭ:k lœ mwē.

15 œ rij laborœ:r, sŭtŭ sa mœ:r prɔfɛn,  
 fi vœni:r sez ũfŭ, lær parla sŭ temwē.  
 «garde vu,» lær dit il, «dœ vŭdre l erita:ž  
 kœ nuz ō læse no parŭ:  
 œ trezœ:r ɛ kafe dœdŭ.

20 zœ n se pu l ũdrwa, mez œ pœ dœ kura:ž  
 vu lœ fœra tru:ve; vuz ũ vjēdrez a bu.  
 rœmɥe vœtrœ fŭ, dœ: k ōn ɔra fē l u;  
 krœze, fuje, bœfe, nœ læse nyl plas  
 u la mē nœ pa:s e rœpa:s.»

25 lœ pœ:r mœ:r, le fiš vu rœturnœ lœ fŭ,  
 dœsa, dœla, partu; si bjē k o bu dœ l ũ  
 il ũ rapœrta davŭ:ta:ž.

d aržŭ, pwē d kafe. mē lœ pœ:r fy sa:ž  
 dœ lær mō:tre avŭ sa mœ:r  
 30 kœ lœ trava:j st œ trezœ:r.

lafō:ten:, fa:bl.

Un petit bout d'oreille, échappé par malheur,  
 Découvrit la fourbe et l'erreur.  
 Martin fit alors son office.

5 Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice  
 S'étonnaient de voir que Martin  
 Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,  
 Par qui cet apologue est rendu familier.  
 Un équipage cavalier  
 Fait les trois quarts de leur vaillance.

LA FONTAINE, *Fables*.

### 39. Le laboureur et ses enfants

Travaillez, prenez de la peine :  
 C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,  
 Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.  
 « Gardez-vous, » leur dit-il, « de vendre l'héritage  
 Que nous ont laissé nos parents :

Un trésor est caché dedans.

1 Je ne sais pas l'endroit, mais un peu de courage  
 Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout.  
 Remuez votre champ, dès qu'on aura fait l'aouût;  
 Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place  
 Où la main ne passe et repasse. »

5 Le père mort, les fils vous retournent le champ,  
 Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an  
 Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage  
 De leur montrer avant sa mort  
 0 Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE, *Fables*.



## 40. le rwa d iyto

il etæt œ rwa d iyto  
 pø kony dā l istwar,  
 se løvā tar, se kufā to,  
 5 dōrmā fōr bjē sā glwar,  
 e kurone par zantō  
 d œ sē:plø bōne dō kōtō,  
 dit ō.

oho! hoho! aha! haha!  
 10 kel bō pti rwa s ete la!  
 la la.

il faze se katrø røpa  
 dā sō pale dō fo:m,  
 e syr œn an, paz a pa,  
 15 parkurē sō rwajō:m.  
 z̄wajō, sē:pl e krwajā l bjē,  
 pur tuḡ gard i n ave rjē  
 k œ s̄jē.

oho! etsstera.

20 i n ave dō gu ænerø  
 k yn swaf œ pø vi:v;  
 mez ā rā:dā sō pœpl ærø,  
 i fo bjē k œ rwa vi:v.  
 lqi mē:m, a tabl e sā sypo,  
 25 syr fak mui løvet œ po  
 d ē:po.

oho! etsstera.

i n agrū:di pwē sez eta,  
 30 fyt œ vwazē kōmōd:  
 e mōdel de potā:ta,  
 pri lø ple:zir pur kōd:  
 se n ε kē lōrsk il ækspi:ra  
 kē l pœplø, ki l ā:tera,  
 plœ:ra.

35 oho! etsstera.

ō kō:serv ā:kō:r lø portre  
 dō s̄ dip e bō prē:s.

## 40. Le roi d'Yvetot

Il était un roi d'Yvetot  
 Peu connu dans l'histoire,  
 Se levant tard, se couchant tôt,  
 Dormant fort bien sans gloire,  
 Et couronné par Jeanneton  
 D'un simple bonnet de coton,  
 Dit-on.  
 Oh! Oh! Oh! Oh! Ah! Ah! Ah! Ah!  
 Quel bon petit roi c'était là!  
 La, la.

Il faisait ses quatre repas  
 Dans son palais de chaume,  
 Et sur un âne, pas à pas,  
 Parcourait son royaume.  
 Joyeux, simple et croyant le bien,  
 Pour toute garde il n'avait rien  
 Qu'un chien.  
 Oh! Oh! etc.

Il n'avait de goût onéreux  
 Qu'une soif un peu vive;  
 Mais en rendant son peuple heureux,  
 Il faut bien qu'un roi vive.  
 Lui-même, à table et sans suppôt,  
 Sur chaque muid levait un pot  
 D'impôt.  
 Oh! Oh! etc.

Il n'agrandit point ses États,  
 Fut un voisin commode,  
 Et, modèle des potentats,  
 Prit le plaisir pour code.  
 Ce n'est que lorsqu'il expira  
 Que le peuple, qui l'enterra,  
 Pleura.  
 Oh! Oh! etc.

On conserve encor le portrait  
 De ce digne et bon prince.

s ε l ā:se:ɲə d œ kabare  
 famø dā la prəvē:s.  
 le zur də fɛ:t, bjē suvā,  
 la ful s ekri ā by:vā

5

dəvā:  
 oho! hoho! aha! haha!  
 kel bō pti rwa s ete la!  
 la la.

berā:ge, fā:sō (dizqisā trɛ:z).

10

## 41. lez wazo

l ivɛ:r, rədublā se:rava:ʒ,  
 dezəl no twaʒ e no fū;  
 lez wazo syr d o:trə riva:ʒ  
 pørtə lœrz amur e lœr fū.  
 15 mɛ lə kalmə d œn o:tr azil:  
 nə le rā:dra paz ɛ:kōstā:  
 lez wazo kə l ivɛ:r egzil:  
 rəvjɛ:drōt avɛk lə prɛ:tā.

20

a l egzil lə sɔ:r le kō:da:n,  
 e plys k ø nuz ā ʒɛ:misō!  
 dy palɛ e də la kaban:  
 l eko rədizɛ lœr fū:sō.  
 k ilz aʒ d œ bɔ:r ply trā:kil:  
 farne lez œrøz abitā!  
 25 lez wazo kə l ivɛ:r egzil:  
 rəvjɛ:drōt avɛk lə prɛ:tā.

30

wazo fikse syr sət pla:ʒ,  
 nu pørtōz āvi a lœr sɔ:r.  
 de:ʒa ply d œ sō:brə nɲa:ʒ  
 s elɛ:v e grō:d o fō dy nɔ:r.  
 œrø ki syr yn ɛl azil:  
 pø s elwape kəlkeʒ ɛstā!  
 lez wazo kə l ivɛ:r egzil:  
 rəvjɛ:drōt avɛk lə prɛ:tā.

C'est l'enseigne d'un cabaret  
 Fameux dans la province.  
 Les jours de fête, bien souvent,  
 La foule s'écrie en buvant  
 Devant:  
 Oh! Oh! Oh! Oh! Ah! Ah! Ah! Ah!  
 Quel bon petit roi c'était là!  
 La, la.

BÉRANGER, *Chansons* (1813).

#### 41. Les oiseaux

L'hiver, redoublant ses ravages,  
 Désole nos toits et nos champs;  
 Les oiseaux sur d'autres rivages  
 Portent leurs amours et leurs chants.  
 Mais le calme d'un autre asile  
 Ne les rendra pas inconstants:  
 Les oiseaux que l'hiver exile  
 Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,  
 Et plus qu'eux nous en gémissons!  
 Du palais et de la cabane  
 L'écho redisait leurs chansons.  
 Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille  
 Charmer les heureux habitants!  
 Les oiseaux que l'hiver exile  
 Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,  
 Nous portons envie à leur sort.  
 Déjà plus d'un sombre nuage  
 S'élève et gronde au fond du Nord.  
 Heureux qui sur une aile agile  
 Peut s'éloigner quelques instants!  
 Les oiseaux que l'hiver exile  
 Reviendront avec le printemps.

il pã'srõ't a notrø pen:,  
 e l ora:z ã:fē disipe,  
 il røvjē·drõ syr læ vjø fε:n  
 kə tū də fwaz il a frape.  
 5 pur predi:r o valõ fertil:  
 də bo' gur alõ:r ply kōstā,  
 lez wazo kə l ivε:r egzil:  
 røvjē·drõ't avεk læ prē'tā.  
 berā'ge, fāsõ (dizqisā sε:z).

10 **42. læ marki d̄ karaba**  
 vwaje sə vjø marki  
 nu trē'te ā pœple kō'ki;  
 sō kursje defarne  
 də lwē se nu l l a ramne.  
 15 vεr sō vjø kastel:  
 sə nœblø mœrtel:  
 marf ā brā·disā  
 œ sa:br inōsā.  
 fapo ba! fapo ba!  
 20 glwa:r o marki də karaba!

o'mønje, fã'tlē,  
 vaso, vavaso: e vilē,  
 s ε mwa, dit il, s ε mwa  
 ki sœl e retabli mō rwa.  
 25 mε s il nœ m rā  
 le' drwa də mō rā,  
 avεk mwa, kœrblø!  
 il vε'ra bo' zø.  
 fapo ba! fapo ba!  
 30 glwa:r o marki də karaba!

pur mœ kalœmnje  
 bjē k õn ε parle d œ mœnje,  
 ma fami:j y pur fεf  
 œ de fiş də pepē l brεf.

Ils penseront à notre peine,  
 Et, l'orage enfin dissipé,  
 Ils reviendront sur le vieux chêne  
 Que tant de fois il a frappé.  
 Pour prédire au vallon fertile  
 De beaux jours alors plus constants,  
 Les oiseaux que l'hiver exile  
 Reviendront avec le printemps.

BÉRANGER, *Chansons* (1816).

#### 42. Le marquis de Carabas

Voyez ce vieux marquis  
 Nous traiter en peuple conquis ;  
 Son coursier décharné  
 De loin chez nous l'a ramené.  
     Vers son vieux castel  
     Ce noble mortel  
     Marche en brandissant  
     Un sabre innocent.  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !

Aumôniers, châtelains,  
 Vassaux, vavassaux et vilains,  
 C'est moi, dit-il, c'est moi  
 Qui seul ai rétabli mon roi.  
     Mais s'il ne me rend  
     Les droits de mon rang,  
     Avec moi, corbleu !  
     Il verra beau jeu.  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !

Pour me calomnier  
 Bien qu'on ait parlé d'un meunier,  
 Ma famille eut pour chef  
 Un des fils de Pépin le Bref.

dapre mō bla:zō,  
 zə krwa ma me:zō  
 ply nōblə, ma fwa,  
 kə səl dy rwa.  
 5 fapo ba! fapo ba!  
 glwa:r o marki də karaba!

ki m rezistərə?  
 la marki:z a l taburē.  
 pur ɛ:tr evɛ:k ǝ ʒu:r,  
 10 mō dərnje fis sɔi:vra la kur.  
 mō fis lə ba:rō,  
 kwak ǝ pø pəltrō,  
 vøt avwa:r de: krwa:  
 il ʌn ərə trwa.  
 15 fapo ba! fapo ba!  
 glwa:r o marki də karaba!

vi:vō dō:k ʌ rpo.  
 mɛ lō m o:z parlə d ɛ:po!  
 a l eta, pur sō bjē,  
 20 ǝ ʒā:tjəm nə dwa rjē.  
 gra:s a me: kreno,  
 a mez arsəno,  
 zə puiz o prefē  
 dir ǝ pø sō fɛ.  
 25 fapo ba! fapo ba!  
 glwa:r o marki də karaba!

ky:re, fɛ tō dəvwa:r,  
 rā:pli pur mwa tōn ʌ:sā:swa:r.  
 vu, pa:ʒ e varlɛ,  
 30 gɛ:r o vilē, e rəse lɛ!  
 kə də mez ajø  
 se: drwa glərjø  
 pa:s tut ʌ:tje  
 a mez eritje.  
 35 fapo ba! fapo ba!  
 glwa:r o marki də karaba!

berā:ʒe, fā:sō (dizqisā sɛ:z).

D'après mon blason,  
 Ja crois ma maison  
 Plus noble, ma foi,  
 Que celle du roi.  
 Chapeau bas! chapeau bas!  
 Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?  
 La marquise a le tabouret.  
 Pour être évêque un jour,  
 Mon dernier fils suivra la cour.  
 Mon fils le baron,  
 Quoique un peu poltron,  
 Veut avoir des croix:  
 Il en aura trois.  
 Chapeau bas! chapeau bas!  
 Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos.  
 Mais l'on m'ose parler d'impôts!  
 A l'État, pour son bien,  
 Un gentilhomme ne doit rien.  
 Grâce à mes créneaux,  
 A mes arsenaux,  
 Je puis au préfet  
 Dire un peu son fait.  
 Chapeau bas! chapeau bas!  
 Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir,  
 Remplis pour moi ton encensoir.  
 Vous, pages et varlets,  
 Guerre aux vilains, et rossez-les!  
 Que de mes aïeux  
 Ces droits glorieux  
 Passent tout entiers  
 A mes héritiers.  
 Chapeau bas! chapeau bas!  
 Gloire au marquis de Carabas!

BÉRANGER, *Chansons* (1816).



## 43. la sēt aljūs de' pœpl

- z e vy la pε desū:drē syr la tε:r,  
 sēmū dē l ɔ:r, de' flœ:r e dez epi.  
 l ɛ:r etε kalm, e dy djø dā la gε:r  
 5 el etufe le' fudrēz asupi.  
 «a!» dizet el:, «ego par la vajūs,  
 frūsε, ā'gle, bεlʒə, rys u ʒermē,  
 pœplē, fōrmez yn sēt aljūs,  
 e dōne vu la mē.
- 10 pō:vrē mōrtel:, tā dē hε:n vu lō:s;  
 vu nō gute k ǝ penible sōmε:j.  
 d ǝ glōb etrwā divize mjø l espas:  
 fakǝ dā vu ɔra plas o sōlε:j.  
 tu:s atlez o ʃa:r dā la puisūs,  
 15 dy vrε bōnœ:r vu kite lē ʃēmē.  
 pœplē, fōrmez yn sēt aljūs,  
 e dōne vu la mē.
- je vo vwazē vu porte l ɛ:sū:di;  
 l akilō sufl, e vo twa sō bry:le;  
 20 e kā la tε:r et ā'fē refrwadi,  
 lē sōk lū:gi su de' bra mytile.  
 prē dā la bōrn u ʃak eta kōmūs,  
 o'kōn epi n ε py:r dē sāk ymē.  
 pœplē, fōrmez yn sēt aljūs,  
 25 e dōne vu la mē.
- de' potā'ta, dā vo sitez ā flɑ:m,  
 ɔ:z, dy bu dē lœr sεptr ɛ:sōlū,  
 marke, kō'te e rəkō'te lez ɑ:m  
 kē lœr adʒy:ʒ ǝ triō:f sū'glā.  
 30 fε:blē trupo, vu pɑ:se, sū defūs,  
 d ǝ ʒuǰ pēzū suz ǝ ʒuǰ inymē.  
 pœplē, fōrmez yn sēt aljūs,  
 e dōne vu la mē.
- kē mars ā'vē n arēt pwē sa kurs;  
 35 fō'de de' lwa dā vo pei sufrā;  
 dē vōtrē sū nē livre ply la surs

### 43. La Sainte-Alliance des peuples

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,  
 Semant de l'or, des fleurs et des épis.  
 L'air était calme, et du dieu de la guerre  
 Elle étouffait les foudres assoupis.  
 «Ah!» disait-elle, «égaux par la vaillance,  
 Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,  
 Peuples, formez une sainte alliance,  
 Et donnez-vous la main.

Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;  
 Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.  
 D'un globe étroit divisez mieux l'espace:  
 Chacun de vous aura place au soleil.  
 Tous attelés au char de la puissance,  
 Du vrai bonheur vous quittez le chemin.  
 Peuples, formez une sainte alliance,  
 Et donnez-vous la main.

Chez vos voisins vous portez l'incendie;  
 L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;  
 Et quand la terre est enfin refroidie,  
 Le soc languit sous des bras mutilés.  
 Près de la borne où chaque État commence,  
 Aucun épi n'est pur de sang humain.  
 Peuples, formez une sainte alliance,  
 Et donnez-vous la main.

Des potentats, dans vos cités en flammes,  
 Osent, du bout de leur sceptre insolent,  
 Marquer, compter et recompter les âmes  
 Que leur adjudge un triomphe sanglant.  
 Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,  
 D'un joug pesant sous un joug inhumain.  
 Peuples, formez une sainte alliance,  
 Et donnez-vous la main.

Que Mars en vain n'arrête point sa course;  
 Fondez des lois dans vos pays souffrants;  
 De votre sang ne livrez plus la source

o rwaꝝ ē-gra, o vaste kō-kerā.  
 dez astre fo kōꝝyre l ē-flyā:s;  
 efrwa d ē zur, il pa-lirō dāmē.  
 pœple, formez yn sēt aljās,  
 5 e done vu la mē.

wi, libr ā-fē, kē lə mō:d respir;  
 syr lə parse zōtez ē vwal epe.  
 sōme vo fā oz akō:r dē la lir;  
 l āsā dez ar dwa bryle pur la pe.  
 10 l espwar rijā, o sē dē l abō-dā:s,  
 akœjra lē du frqi dē l imē.  
 pœple, formez yn sēt aljās,  
 e done vu la mē.»

ē-si parle set vjerz adō-re,  
 15 e ply d ē rwa repetē se diskur.  
 kām o prē-tā, la tē:r etē pa-re;  
 l otōn ā floe:r raple lez amur.  
 pur l etrā:ze ku'le, bō vē dē frās:  
 dē sa frō-tjē:r il rēprū lē sēmē.  
 20 pœple, formōz yn sēt aljās,  
 e donō nu la mē.

berā:ze, fā'sō (dizqisā dizqit).

#### 44. mōn abi

swa mwa fidel:, o povr abi kē ꝝ em!  
 25 ā:sā:blē nu devnō vjō.  
 dēpqi diz ā, ꝝō tē brōs mwa mē:m,  
 e sōkrat n y pa fē mjō.  
 kū lə sō:r a ta mē:s etōf  
 livrōrē dē nuvo kō'ba,  
 30 imit mwa, rezist ā filōzōf:  
 mō vjēj ami, nē nu sepa:rō pa.

ꝝō mō suvjē, kar ꝝ e bōn memwar,  
 dy prēmje zur u ꝝō tē mi.  
 s etē ma fēt, e pur kō:blē dē glwar,  
 35 ty fy fā'te par mez ami.

Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.  
 Des astres faux conjurez l'influence;  
 Effroi d'un jour, ils pâliront demain.  
 Peuples, formez une sainte alliance,  
 Et donnez-vous la main.

Oui, libre enfin, que le monde respire;  
 Sur le passé jetez un voile épais.  
 Semez vos champs aux accords de la lyre;  
 L'encens des arts doit brûler pour la paix.  
 L'espoir riant, au sein de l'abondance,  
 Accueillera les doux fruits de l'hymen.  
 Peuples, formez une sainte alliance,  
 Et donnez-vous la main.»

Ainsi parlait cette vierge adorée,  
 Et plus d'un roi répétait ses discours.  
 Comme au printemps, la terre était parée;  
 L'automne en fleurs rappelait les amours.  
 Pour l'étranger coulez, bons vins de France:  
 Da sa frontière il reprend le chemin.  
 Peuples, formons une sainte alliance,  
 Et donnons-nous la main.

BÉRANGER, *Chansons* (1818).

#### 44. Mon habit

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!  
 Ensemble nous devenons vieux.  
 Depuis dix ans, je te brosse moi-même,  
 Et Socrate n'eût pas fait mieux.  
 Quand le sort à ta mince étoffe  
 Livrerait de nouveaux combats,  
 Imite-moi, résiste en philosophe:  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,  
 Du premier jour où je te mis.  
 C'était ma fête, et, pour comble de gloire,  
 Tu fus chanté par mes amis.

tān ē·dizā:s,      ki m ənə:r,  
 nē m a pwē      bani      də ləer bra.  
 tu:s il sō prē      a nu fē·te      ā·kə:r :  
 mō vjēj ami,      nē nu sepārō pa.

5      a tō rəvēr      ʒ admir      yn rəpri:z :  
      s et ā·kə:r      ǝ du      suvnir.  
 fəpāt ǝ swar      də fʏl:r      la tū:drə liz,  
      ʒə sū      sa mē      mə rətəni:r.  
      ǝ tə defir,      e set utraz:  
 10      o·prē d ɛl      ā·fɛ:n      mē pa.  
      lizet      a mi dʒ: ʒur      a tū d uvraz:  
      mō vjēj ami,      nē nu sepārō pa.

t ɛ:ʒ ɛ·prepe      de flo də mysk      e d ā:brə  
 k ǝ fat      egzal      ā sē mi·rū ?  
 15      m at ǝ      ʒame vy      dāz yn ā·tjɛ:brə  
      t skspo:ze      o mepri      d ǝ grū ?  
      pur de rybū      la frūs      ā·tjɛ:r  
      fyt ā prwa      a də lō deba ;  
      la floer de fū      bri:j      a ta butənjɛ:r :  
 20      mō vjēj ami,      nē nu sepārō pa.

nē krē ply tū      se ʒur      də kurse ven:,  
      u nōtrə destē      fy parɛ:j ;  
 se ʒur      mē·le      də plezi:r      e də pen:,  
      mē·le      də plʏi      e də solɛ:j.  
 25      ʒə dwa      bjē·to,      il mē lə sū:blə,  
      mētrə      pur ʒame      abi ba.  
      atūz ǝ pø,      nu fini:rōz ā·sū:blə :  
      mō vjēj ami,      nē nu sepārō pa.

berā·ʒe,      fū·sō      (dizqisū diznœf).

30      45. adjø də mæ·ri stʏar

adjø,      farmā pei      də frūs,  
      kə ʒə dwa tū      fɛ·ri:r!  
 berso      də mōn cəʒ:z      ā·fūs,  
 adjø!      tə kite,      s ɛ muri:r.

Ton indigence, qui m'honore,  
 Ne m'a point banni de leurs bras.  
 Tous ils sont prêts à nous fêter encore:  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise:  
 C'est encore un doux souvenir.  
 Feignant un soir de fuir la tendre Lise,  
 Je sens sa main me retenir.  
 On te déchire, et cet outrage  
 Auprès d'elle enchaîne mes pas.  
 Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage:  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre  
 Qu'un fat exhale en se mirant?  
 M'a-t-on jamais vu dans une antichambre  
 T'exposer au mépris d'un grand?  
 Pour des rubans la France entière  
 Fut en proie à de longs débats;  
 La fleur des champs brille à ta boutonnière:  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines  
 Où notre destin fut pareil;  
 Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,  
 Mêlés de pluie et de soleil.  
 Je dois bientôt, il me le semble,  
 Mettre pour jamais habit bas.  
 Attends un peu, nous finirons ensemble:  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

BÉRANGER, *Chansons* (1819).

#### 45. Adieux de Marie Stuart

Adieu, charmant pays de France,  
 Que je dois tant chérir!  
 Berceau de mon heureuse enfance,  
 Adieu! te quitter, c'est mourir.

twa kə ʒ adɔpte pur patri,  
 e d u ʒə krwa mə vwar bani:r,  
 ā:tū lez adjø də mari,  
 frā:s, e gardə sō suvni:r.  
 5 lə vā sufl̥, ʃ kit la pla:ʒ,  
 e pø: tufe də me: sā:ɡlo,  
 djø, pur mə rā:dr a tō riva:ʒ,  
 djø n a pwē sulve le flo!

10 adjø, fərmā pei də frā:s,  
 kə ʒə dwa tū ferir!  
 berso də mōn ɔrø:z ā:fā:s,  
 adjø! tə kite, s ɛ murir.

15 lørsk oz jø dy pœplə kə ʒ ɛ:m,  
 ʒə sɛni le lis eklatū,  
 il aplo:dit o' rā syprɛ:m  
 mwē k o fərmə də mō prētū.  
 ā:vē la grā:dœ:r suvrɛn  
 m atū ʃe lə sō:br ɛkøɛ:  
 20 ʒə n e dezi:re d ɛtrə rɛ:n  
 kə pur rɛpe syr de frā:sɛ.

adjø, fərmā pei də frā:s,  
 kə ʒə dwa tū ferir!  
 berso də mōn ɔrø:z ā:fā:s,  
 adjø! tə kite, s ɛ murir.

25 l amur, la ɡlwar, lə ʒəni,  
 ʃ trøp āni:vre me: bo: ʒur;  
 dā l ɛ:kyltə kaledōni  
 də mō sɔ:r va fā:ʒe lə kur.  
 elɔ:s! ɛ preza:ʒ tərɪblə  
 30 dwa livre mō kœ:r a l efrwa:  
 ʒ e kry vwar dāz ɛ sō:ʒ ərɪbl  
 ɛn ɛfafo drese pur mwa.

35 adjø, fərmā pei də frā:s,  
 kə ʒə dwa tū ferir!  
 berso də mōn ɔrø:z ā:fā:s,  
 adjø! tə kite, s ɛ murir.

Toi que j'adoptai pour patrie,  
 Et d'où je crois me voir banuir,  
 Entends les adieux de Marie,  
 France, et garde son souvenir.  
 Le vent souffle, on quitte la plage,  
 Et, peu touché de mes sanglots,  
 Dieu, pour me rendre à ton rivage,  
 Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,  
 Que je dois tant chérir!  
 Berceau de mon heureuse enfance,  
 Adieu! te quitter, c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,  
 Je ceignis les lis éclatants,  
 Il applaudit au rang suprême  
 Moins qu'aux charmes de mon printemps.  
 En vain la grandeur souveraine  
 M'attend chez le sombre Ecossais:  
 Je n'ai désiré d'être reine  
 Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,  
 Que je dois tant chérir!  
 Berceau de mon heureuse enfance,  
 Adieu! te quitter, c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,  
 Ont trop enivré mes beaux jours;  
 Dans l'inculte Calédonie  
 De mon sort va changer le cours.  
 Hélas! un présage terrible  
 Doit livrer mon cœur à l'effroi:  
 J'ai cru voir, dans un songe horrible,  
 Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,  
 Que je dois tant chérir!  
 Berceau de mon heureuse enfance,  
 Adieu! te quitter, c'est mourir.



frūs, dy miljø dez alarmə,  
 la nøbłe fiĵ de stuġar,  
 kəm ā sə ġur ki vwa se larmə,  
 ver twa turnəra se rəġar.  
 5 mē djø! lə veso trə rapid  
 deġa vøġ su d o:trə sjø,  
 e la nuġi, dā sō vwal ymid,  
 derəb te bə:r a mez jø!

adjø, ġarmā pei de frūs,  
 10 kə ġə dwa tū ġerir!  
 berso de mōn ɔrɔ:z āfūs,  
 adjø! tə kite, s ɛ murir.

berā:ze, ġāsō (dizqisā ɔ:z).

#### 46. lə sē:k mē

15 dez espanol m ɔ pri syr lœr navir,  
 o bə:r lwē:tē u tristəmā ġ ɛrɛ.  
 ɔ:blə debri d ɔn ɛrɔ:k āpir,  
 ġ avɛ dā l ē:d egzile me' rəġrɛ.  
 mē lwē dy kap, aprɛ sē:k ā d apsūs,  
 20 su lə sɔlɛ:ĵ ġə vøġ ply ġwajjø.  
 pɔvrə solda, ġə rəvɛ:re la frūs:  
 la mē d ɔɛ fis mē ferməra lez jø.

25 djø! lə pilot a kriĵe: «sē:telɛn:!»  
 e vwala dō:k u lā:ġi lə hɛ:ro!  
 bōz espanol:, la s etē vɔtrə hɛ:n;  
 nu mɔ:disō se fɛ:r e se' burɔ.  
 ġə nə pɔi rjē, rjē pur sa delivrūs:  
 lə tū n ɛ ply de' trepa ġlɔrjjø!  
 pɔvrə solda, ġə rəvɛ:re la frūs:  
 30 la mē d ɔɛ fis mē ferməra lez jø.

pɔtɛ:tr il dɔ:r, sə bulɛ ɛ:vɛ:sible  
 ki frakasa vɛ' tro:nz a la fwa.  
 nə pɔt il pa, sə rəlɔvā teribl  
 ale murir syr la tɛ:t de' rwa?

France, du milieu des alarmes,  
 La noble fille des Stuarts,  
 Comme en ce jour qui voit ses larmes,  
 Vers toi tournera ses regards.  
 Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide  
 Déjà vogue sous d'autres cieux,  
 Et la nuit, dans son voile humide,  
 Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,  
 Que je dois tant chérir!  
 Berceau de mon heureuse enfance,  
 Adieu! te quitter, c'est mourir.

BÉRANGER, *Chansons* (1811).

#### 46. Le cinq Mai

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,  
 Aux bords lointains où tristement j'étais.  
 Humble débris d'un héroïque empire,  
 J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.  
 Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,  
 Sous le soleil je vogue plus joyeux.  
 Pauvre soldat, je reverrai la France:  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieu! le pilote a crié: «Sainte-Hélène!»  
 Et voilà donc où languit le héros!  
 Bons Espagnols, là s'éteint votre haine;  
 Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.  
 Je ne puis rien, rien pour sa délivrance:  
 Le temps n'est plus des trépas glorieux!  
 Pauvre soldat, je reverrai la France:  
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible  
 Qui fracassa vingt trônes à la fois.  
 Ne peut-il pas, se relevant terrible,  
 Aller mourir sur la tête des rois?

a! sɔ rɔʃe rɔpus l ɛspɛrɔs :  
 l ɛglɛ n ɛ ply dɔ lɔ sɔkrɛ dɛ djɔ.  
 pɔvrɛ sɔlda, ʒɔ rɔvrɛrɛ la frɔs :  
 la mɛ d œ fis mɛ fɛrmɛra lez jɔ.

5 il fatigɛ la viktwar a lɔ suivr :  
 el etɛ lɔs, il nɛ l atɔdi pa.  
 traʎi dɔ: fwa, sɛ grɔt œm a sy viivr .  
 mɛ kɛl sɛrpɔ ũvɔlɔp sɛ pa!  
 dɛ tu lɔrʃe œ pwaʒɔ ɛ l ɛsɔs ;  
 10 la mɔ:r kurɔn œ frɔ viktɔrjɔ.  
 pɔvrɛ sɔlda, ʒɔ rɔvrɛrɛ la frɔs :  
 la mɛ d œ fis mɛ fɛrmɛra lez jɔ.

dɛ k ɔ sɪnal yn nɛf vaɣabɔ:d,  
 « sɛrɛ s lɔi ? » di:z lɛ potɔta.  
 15 « vʃɛt il ũkɔ:r rɛdɔmɔ:de lɛ mɔ:d ?  
 armɔ sudɛ dɔ miljɔ dɛ sɔlda. »  
 e lɔi pɛtɛ:tr, akɔble dɛ sufrɔs,  
 a la patri adres sez adjɔ.  
 pɔvrɛ sɔlda, ʒɔ rɔvrɛrɛ la frɔs :  
 20 la mɛ d œ fis mɛ fɛrmɛra lez jɔ.

grɔ dɛ ʒɛni e grɔ dɛ karaktɛ:r,  
 purkwa dy sɛptr armat il sɔn ɔrgɔɛj ?  
 bjɛn ɔdɔsy dɛ trɔm dɛ la tɛ:r,  
 il apɛrɛ brijɔ syr sɛt ɛkɔɛj.  
 25 sa ɣlwar ɛ la kɔm lɛ fa:r immɔs  
 d œ nuvo mɔ:d e d œ mɔ:d trɔ vjɔ.  
 pɔvrɛ sɔlda, ʒɔ rɔvrɛrɛ la frɔs :  
 la mɛ d œ fis mɛ fɛrmɛra lez jɔ.

bɔz ɛspanɔl:, kɛ vwat ɔ o riva:ʒ ?  
 30 œ drapo nwar! a! grɔ djɔ, ʒɔ frɛmi!  
 kwa! lɔi murir! o ɣlwar! kɛl vɔvɔ:ʒ!  
 ɔtur dɛ mwa plɛ:r sez ɛnmi.  
 lwɛ dɛ sɛ rɔk nu fɔijɔz ũ silɔs ;  
 l astrɛ dy ʒur abɔ:don lɛ sjɔ.  
 35 pɔvrɛ sɔlda, ʒɔ rɔvrɛrɛ la frɔs :  
 la mɛ d œ fis mɛ fɛrmɛra lez jɔ.

berɔʒe, fɔsɔ (disɔisɔ vɛtɛɛ).

Ah! ce rocher repousse l'espérance:  
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.  
Pauvre soldat, je reverrai la France:  
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre:  
Elle était lasse, il ne l'attendit pas.  
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.  
Mais quels serpents enveloppent ses pas!  
De tout laurier un poison est l'essence;  
La mort couronne un front victorieux.  
Pauvre soldat, je reverrai la France:  
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,  
«Serait-ce lui?» disent les potentats.  
«Vient-il encor redemander le monde?  
Armons soudain deux millions de soldats.»  
Et lui peut-être, accablé de souffrance,  
A la patrie adresse ses adieux.  
Pauvre soldat, je reverrai la France:  
La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,  
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?  
Bien au-dessus des trônes de la terre,  
Il apparaît brillant sur cet écueil.  
Sa gloire est là comme le phare immense  
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.  
Pauvre soldat, je reverrai la France:  
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?  
Un drapeau noir! Ah! grands dieux, je frémis!  
Quoi! lui mourir! ô gloire! quel veuvage!  
Autour de moi pleurent ses ennemis.  
Loin de ce roc nous fuyons en silence;  
L'astre du jour abandonne les cieux.  
Pauvre soldat, je reverrai la France:  
La main d'un fils me fermera les yeux.

## 47. le' suvni:r dy pœpl

- ð parlœra dœ sa glwær  
 su læ ʃo:m bjē lō-tā;  
 l œble twa, dā sēkūt ā,  
 5 nœ kœn:tra ply d o'tr istwær.  
**la** vjē:drō le' vilazwa  
 dir alœ:r a kœlkœ vjē:j:  
 « par de' resi d o'trœfwa,  
**mœ:r**, abrœ:ʒœ notrœ vœ:j.  
 10 **bjē**, dit ð, k il nuz œ nuqi,  
 læ pœpl ā:kœ:r læ revœ:r,  
 wi, læ revœ:r.  
 — parle nu dœ lqi, grāmœ:r,  
 parle nu de lqi.» (bi:s)
- 15 mez ā:fā, dā ʃ vilaz,  
 sqivi dœ rwa, il pa'sa.  
 vwala bjē: lō-tā dœ sa:  
 ʒœ vne d ā'trœ ā menaz.  
**a pje**, grē:pū læ koto  
 20 u pur vwær ʒœ m ets miz,  
 il avœ peti ʃapo  
 avœk rœdē:gœt griz.  
 prœ d lqi ʒœ m truble;  
 il mœ di: « bō:ʒur, ma ʃœ:r,  
 25 bō:ʒur, ma ʃœ:r.»  
 — « i vuz a parle, grāmœ:r!  
 i vuz a parle! »
- l ā daprœ, mwa, po'vrœ fami,  
 a pa'ri etāt œ ʒur,  
 30 ʒœ læ vi avœk sa ku:r:  
 i s rā:det a notrœdam:  
 tu le' kœ:r ets kō-tā;  
 ðn admirœ sō kœrtœ:ʒ.  
 ʃakœ di'zœ: « kœl bo' tū!  
 35 læ sjel tuzur læ protœ:ʒ.»  
 sō suri:r ets bjē' du:  
 d œ fiʃ djø l rā:de pœ:r,  
 læ rā:de pœ:r.

## 47. Les souvenirs du peuple

On parlera de sa gloire  
 Sous le chaume bien longtemps;  
 L'humble toit, dans cinquante ans,  
 Ne connaîtra plus d'autre histoire.  
 Là viendront les villageois  
 Dire alors à quelque vieille:  
 «Par des récits d'autrefois,  
 Mère, abrégez notre veille.  
 Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,  
 Le peuple encor le révère,  
 Oui, le révère.  
 — Parlez-nous de lui, grand'mère,  
 Parlez-nous de lui.» (*Bis*)

Mes enfants, dans ce village,  
 Suivi de rois, il passa.  
 Voilà bien longtemps de ça:  
 Je venais d'entrer en ménage.  
 A pied, grimpant le coteau  
 Où pour voir je m'étais mise,  
 Il avait petit chapeau  
 Avec redingote grise.  
 Près de lui je me troublai;  
 Il me dit: «Bonjour, ma chère,  
 Bonjour, ma chère.»  
 — «Il vous a parlé, grand'mère!  
 Il vous a parlé!»

L'an d'après, moi, pauvre femme,  
 A Paris étant un jour,  
 Je le vis avec sa cour:  
 Il se rendait à Notre-Dame.  
 Tous les cœurs étaient contents;  
 On admirait son cortège.  
 Chacun disait: «Quel beau temps!  
 Le ciel toujours le protège.»  
 Son sourire était bien doux:  
 D'un fils Dieu le rendait père,  
 Le rendait père.

— « kel bo: ʒur pur vu, grāmɛ:r!  
kel bo: ʒur pur vu! »

mɛ kã la pɔ:vrə fã:pap:  
fyt ã prwa oz etrã:ʒe,  
5 lqi, bravã tu le dã:ʒe,  
sã:blɛ sœl tœnɪ:r la kã:pap:  
œ swa:r, tu kœm oʒurdqi,  
ʒ ã:tã frape a la port;  
3 u:vrœ. bõ: dʒø! s etã lqi,  
10 sqi:vi d yn fɛ:bl eskœrt.  
i s aswa u m vwala,  
s ekri:ã: « o: kel ɣɛ:r!  
o: kel ɣɛ:r! »  
— « i s et asi la, grāmɛ:r!  
15 i s et asi la! »

« ʒ e fɛ, » dit il; e bjɛ vit  
ʒœ sɛr pikɛt e pɛ: bi;  
pqi:z i sɛʃ sez abi,  
mɛ:m a dœrmi:r lœ fœ ll ɛ:vɪt.  
20 o revɛ:j, vwajã me: p'œ:r,  
il mœ di: « bœn esperã:s!  
ʒœ kur dœ tu se: malœ:r  
su pari vã:ʒe la frã:s. »  
i pa:r; e kœm œ trezœ:r,  
25 ʒ e dœpqi garde sã vɛ:r,  
garde sã vɛ:r.  
— « vu ll avez ãkœ:r, grāmɛ:r!  
vu ll avez ãkœ:r! »

lœ vwasi. mɛz a sa pɛrtœ  
30 lœ hɛ:ro fyt ã:trœ:ne.  
lqi, k œ pap a kurœne,  
ɛ mœ:r dãz yn il dezɛ:rtœ.  
lõ:tã o:kœ nœ l a kry;  
õ di:ʒɛ: « i va pare:trœ.  
par mɛ:r il et akury;  
35 l etrã:ʒe va vwa:r sã mɛ:trœ. »  
kã d ɛ:rœ:r õ nu ti:ra,

— «Quel beau jour pour vous, grand'mère!  
Quel beau jour pour vous!»

Mais quand la pauvre Champagne  
Fut en proie aux étrangers,  
Lui, bravant tous les dangers,  
Semblait seul tenir la campagne.

Un soir, tout comme aujourd'hui,  
J'entends frapper à la porte;  
J'ouvre. Bon Dieu! c'était lui,  
Suivi d'une faible escorte.

Il s'assoit où me voilà,  
S'écriant: «Oh! quelle guerre!

Oh! quelle guerre!»

— «Il s'est assis là, grand'mère!  
Il s'est assis là!»

«J'ai faim,» dit-il; et bien vite  
Je sers piquette et pain bis;  
Puis il sèche ses habits,  
Même à dormir le feu l'invite.

Au réveil, voyant mes pleurs,  
Il me dit: «Bonne espérance!

Je cours de tous ses malheurs  
Sous Paris venger la France.»

Il part; et comme un trésor,  
J'ai depuis gardé son verre,

Gardé son verre.

— «Vous l'avez encor, grand'mère!  
Vous l'avez encor!»

Le voici. Mais à sa perte  
Le héros fut entraîné.  
Lui, qu'un pape a couronné,  
Est mort dans une île déserte.  
Longtemps aucun ne l'a cru;  
On disait: «Il va paraître.  
Par mer il est accouru;  
L'étranger va voir son maître.»  
Quand d'erreur on nous tira,



ma dulœ:r fy bjēn amœ:r!  
 fy bjēn amœ:r!  
 — «djø vu beni'ra, grāmœ:r,  
 djø vu beni'ra.»

5 berā:ge, jā'sō (ver dizqisā vē'tqit).

## 48. epigram:

ō di kə l abe rəkət  
 prœ:f le' sœrmō d o'truqi;  
 mwa, ki se k il lez afēt,  
 10 zə sutjē k il sōt a lqi.

bwalo.

## 49. trwa zur dē kristof kolō

ballad

«ān œrœp! ān œrœp!» — «œspe're!» — «ply d œspwær!» —  
 15 «trwa zur,» lœr di kolō, «e zə vu dœn œ mō:d.»  
 e sō dwa lə mō'trœ, e sōn œ:j, pur lə vwar,  
 persē də l œrizō l immā'site prœfō:d.  
 il marf, e de' trwa zur lə prēmje zur a lqi;  
 il marf, e l œrizō rœky:l dœvā lqi;  
 20 il marf, e lə zur bœ:s. avsk l azy:r də l ō:d,  
 l azy:r d œ sjel sū bœrn, a sez jø, sœ kō'fō.  
 il marf, il marf ā'kœ:r, e tuzur; e la sō:d  
 plō:z e rœplō:z ā'vē dāz yn mœ:r sū fō.

lə pilœt ā silūs, apqije tristēmā  
 25 syr la bær ki kri o miljø de' tenœbrə,  
 ekuŧ dy ruli lə sur myzismā,  
 e de' ma fatige le' krakmā fynœbrə.  
 lez astre də l œrœp ō dispary de' sjø;  
 l ardūt krwa dy syd epuvūt sez jø.  
 30 ā'fē l o'b atād'y, e trœ lūt a parœ:trœ,  
 blā'fi lə pavijō də sa dus klarte.  
 «kolō! vwasi lə zur! lə zur vjē də rœnœ:trœ!» —  
 «lə zur! e kə vwa ty?» — «zə vwa l immā'site.»

Ma douleur fut bien amère!  
 Fut bien amère!  
 — «Dieu vous bénira, grand'mère,  
 Dieu vous bénira.»

BÉRANGER, *Chansons* (vers 1828).

#### 48. Épigramme

• On dit que l'abbé Roquette  
 Prêche les sermons d'autrui;  
 Moi, qui sais qu'il les achète,  
 Je soutiens qu'ils sont à lui.

BOILEAU.

#### 49. Trois jours de Christophe Colomb

Ballade

«En Europe! en Europe!» — «Espérez!» — «Plus d'espoir!» —  
 15 «Trois jours,» leur dit Colomb, «et je vous donne un monde.»  
 Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,  
 Perçait de l'horizon l'immensité profonde.  
 Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;  
 Il marche, et l'horizon recule devant lui;  
 20 Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde,  
 L'azur d'un ciel sans borne, à ses yeux, se confond.  
 Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde  
 Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote, en silence, appuyé tristement  
 25 Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,  
 Écoute du roulis le sourd mugissement,  
 Et des mâts fatigués les craquements funèbres.  
 Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;  
 L'ardente croix du Sud épouvante ses yeux.  
 30 Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,  
 Blanchit le pavillon de sa douce clarté.  
 «Colomb! voici le jour! le jour vient de renaitre!» —  
 «Le jour! et que vois-tu?» — «Je vois l'immensité.»

læ sægō ʒu:r a fʒi. kə fə kəlō? il dæ:r ;  
 la fatig l akɑ:bl̥, e dā l ʒ:br ʒ kəspi:r.  
 «perirat il? o vwa! la mæ:r! la mæ:r! la mæ:r!  
 k il triō:f dæmē, u parʒy:r il ekspi:r.»  
 5 lez ɛ:gra! kwa! dæmē il ɔra pur tō:bo  
 le mæ:r u sōn o:das uvr ɛ fəmə nuvo!  
 e pətæ:trə dæmē lær floz ɛ:pitwajablə,  
 læ pusū vər se: bœ:r kə ʃərʃe sō rəgɑ:r,  
 le lqi fərʒ tufə, ā ru:lū syr le sɑ:blə  
 10 l avā:tyrje kəlō, grāt əm ɛ: ʒu:r ply tɑ:r!

sudē dy ho de ma desā:dit yn vwa :  
 «tæ:r!» s'ekrijət ʒ, «tæ:r, tæ:r!» il s eve:ʒ ;  
 il ku:r: «wi, la vwala, s et ɛl, ty la vwa.»  
 la tæ:r! o du spektakl̥! o trāspœ:r! o mervɛ:ʒ!  
 15 o ʒenerø sūglo k il nə pø rətænir!  
 kə dira fərdinū, l ɔrəp, l avnir?  
 il la dən a sō rwa, sət tæ:r fekō:d ;  
 sō rwa va læ peje de mo k il a. sufɛ:r :  
 de trezœ:r, dez ɔnœ:r, ān ɛʃū:ʒ d ɛ mō:d,  
 20 ɛ trɔ:n, a! s etə pø!... kə rəsy:t il? de fɛ:r!

kazimir delavipa.

### 50. suvni:r dy pei ɔ frūs

rəmū:s

kō:bjē ʒ e dus suvnūs  
 25 dy ʒəli ljø də ma nəšū:s!  
 ma sœ:r, k ilz etə bo, le ʒu:r  
 də frūs!  
 o mō pei, swa mez amu:r  
 tuʒu:r!  
 30 tə suvjət il kə nœtrə mæ:r,  
 o fwaje də nœtrə ʃomjɛ:r,  
 nu prɛ:sɛ syr sō kœ:r ʒwajø,  
 ma ʃɛ:r?  
 e nu bɛ:ʒjō se: blū ʃəvø  
 35 tu dø.

Le second jour a fui. Que fait Colomb? Il dort;  
 La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.  
 «Périra-t-il? Aux voix! La mort! la mort! la mort!  
 Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire.»  
 Les ingrats! Quoi! demain il aura pour tombeau  
 Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau!  
 Et peut-être demain leurs flots impitoyables,  
 Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,  
 Les lui feront toucher, en roulant sur les sables  
 L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!

Soudain du haut des mâts descendit une voix:  
 «Terre!» s'écriait-on, «terre, terre!...» Il s'éveille:  
 Il court: «Oui, la voilà, c'est elle, tu la vois»  
 La terre!... ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!  
 O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!  
 Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?  
 Il la donne à son roi, cette terre féconde;  
 Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts:  
 Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,  
 Un trône, ah! c'était peu!... Que reçut-il? des fers!

Casimir DELAVIGNE.

## 50. Souvenir du pays de France

Romance

Combien j'ai douce souvenance  
 Du joli lieu de ma naissance!  
 Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours  
 De France!  
 O mon pays, sois mes amours  
 Toujours!

Te souvient-il que notre mère,  
 Au foyer de notre chaumière,  
 Nous pressait sur son cœur joyeux,  
 Ma chère?  
 Et nous baisions ses blancs cheveux  
 Tous deux.



Ma sœur, te souvient-il encore  
 Du château que baignait la Dore?  
 Et de cette tant vieille tour  
     Du Maure,  
 Où l'airain sonnait le retour  
     Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille  
 Qu'effleurait l'hirondelle agile?  
 Du vent qui courbait le roseau  
     Mobile,  
 Et du soleil couchant sur l'eau,  
     Si beau?

O! qui me rendra mon Hélène,  
 Et ma montagne, et le grand chêne?  
 Leur souvenir fait tous les jours  
     Ma peine:  
 Mon pays sera mes amours  
     Toujours.

CHATEAUBRIAND.

### 51. Le lac

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
 Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
     Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,  
 Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
 Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
     Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;  
 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;  
 Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes  
     Sur ses pieds adorés.

œ swa:r, t ũ suvjēt il ? nu vœgjōz ũ silūs ;  
 ō n ūtā:det o lwē, syr l ō:d e su le' sjō,  
 kœ lœ brqi de' ramœ:r ki frapēt ũ kadūs  
 te' floz armonjō.

5 tutaku dez aksū ē'konyz a la tœ:r  
 dy riva:ž farmœ frapœ:r lez eko ;  
 lœ flo fyt atū'tif, e la vwa ki m ε fœ:r  
 lœ'sa tō'be se' mo :

« o tū, sypū tō vœl ! e vu, œ'r prœpis,  
 10 sypū'de vœtrœ ku:r !  
 lœ'se nu savu're le' rapid delis  
 de' ply bo dœ no žu:r !

« ase dœ malœrø isi ba vuz ē'plœ:r :  
 ku'le, ku'le pur ø ;  
 15 prœnez avœk lœr žu:r le' swē ki le devœ:r ;  
 ublije lez œrø.

« mœ žœ dœmā:d ũ'vē kelkœ mœmāz ũ'kœ:r,  
 lœ tū m e'fap e fqi ;  
 20 žœ diz a sēt nuqi : swa ply lū't ; e l œrœr  
 va disipe la nuqi.

« emō dō, emō dō ! dœ l œr fyžiti:v,  
 hœ'tō nu, žwisō !  
 l œm n a pwē d pœ:r, lœ tū n a pwē d ri:v ;  
 il ku'l, e nu pa'sō ! »

25 tū žalu, sœ pœt il kœ se' mœmā d ivres,  
 u l amu:r a lō' flo nu versœ lœ bœnœ:r,  
 s ũ'vœl lwē dœ nu dœ la mœ:m vitœs  
 kœ le' žu:r dœ malœ:r ?

e' kwa ! n ũ purō nu fikse o:mwē la tras : ?  
 30 kwa ! pa'se pur žame ? kwa ! tut ū'tje perdy ?  
 sœ tū ki le dœna, sœ tū ki lez efas,  
 nœ nu le rā:dra ply ?

eternite, neū, pa'se, sō:brœz abi:m,  
 kœ fœt vu de' žu:r kœ vuz ũ'glutise ?

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;  
 On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
 Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre  
 Du rivage charmé frappèrent les échos;  
 Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère  
 Laissa tomber ces mots:

«O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,  
 Suspendez votre cours!  
 Laissez-nous savourer les rapides délices  
 Des plus beaux de nos jours!

«Assez de malheureux ici-bas vous implorent:  
 Coulez, coulez pour eux;  
 Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;  
 Oubliez les heureux.

«Mais je demande en vain quelques moments encore,  
 Le temps m'échappe et fuit;  
 Je dis à cette nuit: Sois plus lente; et l'aurore  
 Va dissiper la nuit.

«Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,  
 Hâtons-nous, jouissons!  
 L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;  
 Il coule, et nous passons!»

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,  
 Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,  
 S'envolent loin de nous de la même vitesse  
 Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?  
 Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?  
 Ce temps qui les donna, ce temps que les efface,  
 Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,  
 Que faites-vous des jours que vous engloutissez?



parle : nu rǫdre vu sez eksta:z syblim:  
kø vu nu ravise ?

o' lak ! røse mǫe ! grøt ! fōre øpsky:r !  
vu kø læ tǫ eparn, u k il pø ragøenir,  
5 garde dē sēt nǫi, garde, bel naty:r,  
o'mwē læ suvnir !

k il swa dǫ tō røpo, k il swa dǫ tez øra:z,  
bo lak, e dǫ l aspē dē te rǫjǫ koto,  
e dǫ se nwar sapē, e dǫ se røk so'va:z  
10 ki pǫ:d syr tez o !

k il swa dǫ læ zefir ki fre:mi e ki pa:s,  
dǫ le brǫi dē te bø:r par te bø:r repete,  
dǫ l astr o frō d argǫ ki blǫ:fi ta syrfas  
dē se mǫl klarte !

15 kø læ vǫ ki zø:mi, læ ro'zo ki supir,  
kø le parfō le'zø dē tōn ør ā'bo'me,  
kø tu sø k ðn ā'tǫ, læ vwa u læ respir,  
tu ditz : «ilz ðt ø'me !»

20 lamartin:  
meditarsjō poetik, pari, læmø:r.

## 52. syltǫ, læ fyal arab

læ søløj dy dezø:r næ lǫi ply syr ta lam:,  
o' mō larz jatagǫ ply pøli k ø mirwar,  
u kaida mirē sø viza:z dē fam:  
25 køm ø rejjō sørtǫ dez ð:brø d ø sjel nwar !

ty pǫ par la pwaje o pilje d yn tǫ:t,  
avøk mō nargile, ma sël e mō fyzi ;  
e sǫ:blabl a mō køø:r ki s yz dǫ l atǫ:t,  
la ru:j e læ røpo tē devø:r læ fl:.

30 e twa, mō fjø:r syltǫ, a la krinjø:rø nwar,  
kursje ne dez amur dē la fudr e dy vǫ,  
dō këlke pwal dē zø tigrē la blǫ:ð mwar,  
dō læ sabo mørde syr læ sǫ:blø mu:vǫ,

Parlez: nous rendez-vous ces extases sublimes  
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!  
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,  
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,  
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages  
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,  
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,  
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface  
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
Que les parfums légers de ton air embaumé,  
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,  
Tout dise: «Ils ont aimé!»

LAMARTINE,  
*Méditations poétiques*, Paris, Lemerre.

## 52. Sultan, le cheval arabe

Le soleil du désert ne luit plus sur ta lame,  
O mon large yatagan plus poli qu'un miroir,  
Où Caïda mirait son visage de femme  
Comme un rayon sortant des ombres d'un ciel noir!

Tu pends par la poignée au pilier d'une tente,  
Avec mon narghileb, ma selle et mon fusil;  
Et semblable à mon cœur qui s'use dans l'attente,  
La rouille et le repos te dévorent le fil.

Et toi, mon fier sultan, à la crinière noire,  
Coursier né des amours de la foudre et du vent,  
Dont quelques poils de jais tиграient la blanche moire,  
Dont le sabot mordait sur le sable mouvant,

- kə fə ty mē'tnā, ʃɛr bɛrsæ:r də me' rɛ:v ?  
 mōn ɔrɛ:j ɛmə tū tō pa melɔdjɔ,  
 kā la bryjūt<sup>1)</sup> mɛ:r dō nu sɥivjō le' grɛ:v  
 nu ʒɔtɛ sa frɛʃɔɛ:r e sōn ekym oz jø !
- 5 ty rā'gɔrʒɛ si bo tō ku marbre də vɛ:n,  
 kū sɛl: kə ma mē syr ta krup elā'sɛ,  
 t aple par tō nō, e rəti'rū te' rɛ:n,  
 markɔtɛ də be'ze tō pwal ki fremisɛ !
- 10 ʒə la livre sū pœ:r a tō galo so'va:ʒ.  
 la vag də la mɛ:r, dā lə gɔlfə dɔrmū,  
 mwē:z amurɔzmū bɛrsə prɛ dy riva:ʒ  
 la bark abūdəne a sō balā'smū :
- 15 ka:r, o ply le'ʒe kri ki gō'fle sa pwatrin:,  
 ty t arɛtɛ, turnū tō bɛl ɔɛ:j vɛr te' flū,  
 e rəti'rū tō ʃø dā ta ro:z narin:,  
 də l ekym dy mɔ:r ty lavɛ se' pje blū.
- 20 pūs ty kɛlkəfwə, lə frō ba syr la tɛ:r,  
 a sə mɛ:trɛ vɔny dā tō dezɛ:r natal:,  
 ki parlɛ syr ta krup yn lū:g etrā'ʒɛ:r,  
 e ki t avɛ peje d ɛ mō:so də metal: ?
- pūs ty kɛlkəfwə a la ʒɔen mɛtrɛs  
 ki, pur pare ta brid, huri<sup>2)</sup> d ɛn ɔ'trɛ sjɛl:,  
 detaʃɛ le' rybi u le' flœ:r də sa trɛs,  
 e dō la mē t ɔfrɛ le' blū kristo də mjɛl: ?
- 25 u sāt il ? kə fōt il ? kɛl klima le' rətjɛn: ?  
 le' vɛso dō ty vwa suvū blā'fi:r le' ma,  
 se' grā:z wazo də mɛ:r ki vō e ki rəvjɛn: ,  
 syr tō sɑ:blɛ dɔ're nɛ le' dɛpoz pa.
- 30 nɛ le' hani ty pa də tō nazo sɔnɔ:r ?  
 tō kœ:r dā tō pwa:trɔ:j nɛ bat il pa d amur: ,  
 kū tōn ɔrɛ:j ātū dā le' ʃū də l ɔrɔ:r  
 lə nō, ʃɛr o libū, də sə mɛ:trɛ d ɛ ʒur ?
- 1) u bryjūt.  
 2) le' huri sō de' fam imɑʒinɛ:r ki, daprɛ l korū,  
 35 dwayt ɛ:tr o paradi lez epuz de' myzylmū fidɛl:.

Que fais-tu maintenant, cher berceur de mes rêves?  
 Mon oreille aimait tant ton pas mélodieux,  
 Quand la bruyante<sup>1)</sup> mer dont nous suivions les grèves  
 Nous jetait sa fraîcheur et son écume aux yeux!

Tu rengorgeais si beau ton cou marbré de veines,  
 Quand celle que ma main sur ta croupe élançait,  
 T'appelait par ton nom et, retirant tes rênes,  
 Marquettait de baisers ton poil qui frémissait!

Je la livrais sans peur à ton galop sauvage.  
 La vague de la mer, dans le golfe dormant,  
 Moins amoureuxment berce près du rivage  
 La barque abandonnée à son balancement:

Car, au plus léger cri qui gonflait sa poitrine,  
 Tu t'arrêtais, tournant ton bel œil vers tes flancs,  
 Et, retirant ton feu dans ta rose narine,  
 De l'écume du mors tu lavais ses pieds blancs.

Penses-tu quelquefois, le front bas sur la terre,  
 A ce maître venu dans ton désert natal,  
 Qui parlait sur ta croupe une langue étrangère,  
 Et qui t'avait payé d'un monceau de métal?

Penses-tu quelquefois à la jeune maîtresse  
 Qui, pour parer ta bride, houri<sup>2)</sup> d'un autre ciel,  
 Détachait les rubis ou les fleurs de sa tresse,  
 Et dont la main t'offrait les blancs cristaux de miel?

Où sont-ils? Que font-ils? Quels climats les retiennent?  
 Les vaisseaux dont tu vois souvent blanchir les mâts,  
 Ces grands oiseaux de mer qui vont et qui reviennent,  
 Sur ton sable doré ne les déposent pas.

Ne les hennis-tu pas de ton naseau sonore?  
 Ton cœur dans ton poitrail ne bat-il pas d'amour,  
 Quand ton oreille entend dans les chants de l'aurore  
 Le nom, cher au Liban, de ce maître d'un jour?

---

1) ou bruyante.

2) Les houris sont des femmes imaginaires qui, d'après le Coran, doivent être au paradis les épouses des musulmans fidèles.



Oh! oui! Car, de ta selle en détachant mes armes,  
 Tu me jetas tout triste un regard presque humain;  
 Je vis ton œil bronzé se ternir, et deux larmes  
 Le long de tes naseaux glissèrent sur ma main.

LAMARTINE,  
*Méditations poétiques*, Paris, Lemerre.

### 53. Le pélican

Fragment de la *Nuit de mai*

.....  
 Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,  
 Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,  
 Ses petits, affamés, courent sur le rivage,  
 En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.  
 Déjà, croyant saisir et partager leur proie,  
 Ils courent à leur père avec des cris de joie,  
 En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.  
 Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,  
 De son aile pendante abritant sa couvée,  
 Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.

Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte  
 En vain il a des mers sondé la profondeur;  
 L'Océan était vide et la plage déserte;  
 Pour toute nourriture il apporte son cœur.  
 Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,  
 Partageant à ses fils ses entrailles de père,  
 Dans son amour sublime il berce sa douleur,  
 Et, regardant couler sa sanglante mamelle,  
 Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,  
 Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.

Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,  
 Fatigué de mourir dans un trop long supplice,  
 Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;  
 Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,  
 Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,  
 Il pousse dans la nuit un si funeste adieu,

kø lez wazo de mæ:r dezertø læ riva:ʒ,  
 e kø læ vwajazø:r atarde syr la pla:ʒ,  
 sã:tã pã:se la mæ:r, sã rækãmã:d a djø.

pø:ɛt, s et ẽ:si kø fõ le grã pø:ɛt.  
 5 il læ:s s egøje sø ki vi:vt œ tã ;  
 me le festẽz ymẽ k il sœrvøt a lœr fœ:t  
 rœsã:blø la plypa:r a sø de pelikã.

alfred dæ myse,  
 10 pœzi nuvel:, pari, farpã:tje e faskel:.

#### 54. fã:sõ dæ barberin:

bo: fœvalje ki parte pur la gœ:r,  
 k ale vu fœ:r  
 si lwẽ d isi ?  
 15 vwaje vu pã kø la nuji ẽ prãfõ:d,  
 e kø læ mõ:d  
 n ẽ kø susi ?

vu ki krwoje k yn amu:r del:se  
 dæ la pã:se  
 20 s ã:fuit ẽ:si,  
 elã:s ! elã:s ! fœrfœ:r dæ rœnøme,  
 vøtrø fyne  
 s ã:vøl o:si.

bo: fœvalje ki parte pur la gœ:r,  
 25 k ale vu fœ:r  
 si lwẽ dæ nu ?  
 õ ã: vœ plœ:re, mwa ki mœ læ:se dir  
 kø mõ suri:r  
 ete si du.

alfred dæ myse,  
 30 kœmedi e prœverb, pari, farpã:tje e faskel:.

Que les oiseaux des mers désertent le rivage,  
 Et que le voyageur attardé sur la plage,  
 Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.  
 Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;  
 Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes  
 Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.

. . . . .

Alfred de MUSSET,  
*Poésies nouvelles*, Paris, Charpentier et Fasquelle.

#### 54. Chanson de Barberine

Beau chevalier qui partez pour la guerre,  
 Qu'allez-vous faire  
 Si loin d'ici?  
 Voyez-vous pas que la nuit est profonde,  
 Et que le monde  
 N'est que souci?

Vous qui croyez qu'une amour délaissée  
 De la pensée  
 S'enfuit ainsi,  
 Hélas! hélas! chercheur de renommée,  
 Votre fumée  
 S'envole aussi.

Beau chevalier qui partez pour la guerre,  
 Qu'allez-vous faire  
 Si loin de nous?  
 J'en vais pleurer, moi qui me laissais dire  
 Que mon sourire  
 Était si doux.

Alfred de MUSSET,  
*Comédies et Proverbes*, Paris, Charpentier et Fasquelle.



## 55. syr yn mort

[dā l tækstē sɣivū, nu ʃɛɣʃō a dōne yn an  
 ply fin dē la prōnōsjɔ:sjō e a nōte l aksū myzī  
 ō rmarkra la devokalizɔ:sjō dē vwajel e dē kē  
 5 vokalik, koze par lē ʃɣʃ, u ʃɣʃōtmū, dā sē  
 sillab avūt yn poz, (vŷ), (dī), (vəkŷ), (lŷ)<sup>1)</sup>,  
 frekū:ʃ dē deplasmū d aksū pur ko:z emō:sjōnēl:  
 pur rezylta dō sillab fōrt kō:sektyi:v, dō la prē  
 ē ply fōrt kē la zgō:d.<sup>2)</sup> — syr sē deplasmū d a  
 10 vwa:r cēn artiklē dē zū pasi dā «fōnētīfē ʃtu:dj  
 to:m trwa, dizɣisū katrēvēdis, artiklē rēprōdɣi  
 parti par pōl pasi, «sō dy frā:sē» e «ʃā:zmū fōnē  
 e par jo:hān stōrm, «ēplīfē filōlōgi:», dō:zjēm edisj  
 la lō:gō:r dēz arē et ē:dike par lē nō:brē dē virgyl

15 el etē bēl: /,,, si la nuɣi,  
 ki dō:r dā la sō:brē ʃapēl:  
 u mikel ū:z a fē sō li /,,,  
 immōbil: /, pō:t etrē bēl: /<sup>4)</sup>.

20 el etē bōn: /,,, s il syfl  
 k ā pū:sū la mē s u:v r e dōn: /,  
 sū kē djō n ē rjē: vŷ /, rjē: dī /,,,  
 si l ō:r sū pitjē / fē l o:mōn: /.

25 el pū:sē /,,, si l vē: brɣi  
 d yn vwa dus e kadū:sē  
 kōm lē rɣiso ki zēmi /,  
 pō fēr krwa:r a la pū:sē /.

30 el prijē /,,, si dō: bō:z jō,  
 tū:to s atafūt a la tēr,  
 tū:to sē lvū vēr lē sjō /,  
 pōeɣ s aple la prijē:r /.

- 1) vwa:r l ētrodyksjō, paragraf vē:tɣit, e karū  
 2) vwa:r l ētrodyksjō, paragraf swasātdu:z, e sē:kā  
 3) vwa:r l ētrodyksjō, paragraf vē:tɣit.  
 4) i s aɣl d yn staty d mikel ū:z rēprezātū la nu

## 55. Sur une morte

[Dans le texte suivant, nous cherchons à donner une analyse plus fine de la prononciation et à noter l'accent musical. On remarquera la dévocalisation des voyelles et des consonnes vocaliques, causée par le *chuche* ou chuchotement, dans certaines syllabes avant une pause, *vu, dit, vécu, lu*<sup>1)</sup>, et la fréquence des déplacements d'accent pour cause émotionnelle, ayant pour résultat deux syllabes fortes consécutives, dont la première est plus forte que la seconde.<sup>2)</sup> — Sur ces déplacements d'accent, voir un article de Jean PASSY dans *Phonetische Studien*, 1890, article reproduit en partie par Paul PASSY, *Sons du Français et Changements phonétiques*, et par Johan STORM, *Englische Philologie*, 2<sup>e</sup> édition. — La longueur des arrêts est indiquée : le nombre des virgules.<sup>3)</sup>]

Elle était belle, si la Nuit  
Qui dort dans la sombre chapelle  
Où Michel-Ange a fait son lit  
Immobile peut être belle.<sup>4)</sup>

Elle était bonne, s'il suffit  
Qu'en passant la main s'ouvre et donne,  
Sans que Dieu n'ait rien vu, rien dit:  
Si l'or sans pitié fait l'aumône.

Elle pensait, si le vain bruit  
D'une voix douce et cadencée,  
Comme le ruisseau qui gémit,  
Peut faire croire à la pensée.

Elle priait, si deux beaux yeux,  
Tantôt s'attachant à la terre,  
Tantôt se levant vers les cieux,  
Peuvent s'appeler la prière.

1) Voir l'Introduction, §§ 28 et 46.

2) Voir l'Introduction, §§ 72 et 56.

3) Voir l'Introduction, § 28.

4) Il s'agit d'une statue de Michel-Ange représentant la nuit.

el orē suri<sup>^</sup>,,, si la floer  
 ki n s e pwēt epanwi,  
 puvs s uvri:r a la frēfoer  
 dy vā ki pās<sup>^</sup>, e ki ll ubli<sup>^</sup>.

5 el orē plœ:re<sup>^</sup>,,, si sa mē,  
 syr sō kœ:r frwadmā poze<sup>^</sup>,  
 y zame dā l arzil ymē,  
 sū'ti la selēstē roze<sup>^</sup>.

10 el orēt ε:me<sup>^</sup>,,, si l orgœ:j,  
 parē:j a la lā:p inytil,  
 k ōn alym prē d ō sarkœ:j<sup>^</sup>,  
 n y vœje, syr sō kœ:r steril.

el ε mōrt, e n a pwē: ve:ký.  
 el fœzē sū'blā d vī:vrē<sup>^</sup>,  
 15 dē sa mē ε tō'be lē li:vrē<sup>^</sup>,  
 dā lœkēl el n a rjē: lý.

alfred dē mysē, oktobrē dizqisū karūtđø,  
 pœzi nuvel:, pari, farpātje e faskēl.

## 56. tristēs

20 z e pērdy ma fōrs e ma vi,  
 e mez ami e ma gētē;  
 z e pērdy zysk a la fjerte  
 ki fœzē krwō:r a mō zēni.

kū z e kōny la verite,  
 25 z e kry kē s etēt yn ami;  
 kū zō l e kō'ki:z<sup>1)</sup> e sū'ti,  
 z ōn etē de'za degūtē.

1) lez edisjō dā sēt pœzi port «kō'pri:z». me dā lē  
 manyskri dā l ortœ:r kē z e y su lez jō, i j a «kō'ki:z».  
 30 ēj at i y foṭ d ēpresjō nō korize, u o kō'trœ:r kōreksjō  
 syr eprœ:v? s e s kē z ipō:r. — zū pasi.

Elle aurait souri, si la fleur  
 Qui ne s'est point épanouie,  
 Pouvait s'ouvrir à la fraîcheur  
 Du vent qui passe et qui l'oublie.

Elle aurait pleuré, si sa main,  
 Sur son cœur froidement posée,  
 Eût jamais dans l'argile humain  
 Senti la céleste rosée.

Elle aurait aimé, si l'orgueil,  
 Pareil à la lampe inutile  
 Qu'on allume près d'un cercueil,  
 N'eût veillé sur son cœur stérile.

Elle est morte et n'a point vécu.  
 Elle faisait semblant de vivre.  
 De sa main est tombé le livre  
 Dans lequel elle n'a rien lu.

Alfred de Musset, Octobre 1842,  
*Poésies nouvelles*, Paris, Charpentier et Fasquelle.

#### 56. Tristesse

J'ai perdu ma force et ma vie,  
 Et mes amis et ma gaité;  
 J'ai perdu jusqu'à la fierté  
 Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,  
 J'ai cru que c'était une amie;  
 Quand je l'ai conquise<sup>1)</sup> et sentie,  
 J'en étais déjà dégoûté.

1) Les éditions de cette poésie portent « comprise ». Mais dans le manuscrit de l'auteur que j'ai eu sous les yeux, il y a « conquise ». Y a-t-il eu faute d'impression non corrigée, ou au contraire correction sur épreuve? C'est ce que j'ignore. — Jean Passy.

e purtūt el et eternel:,  
 e sō ki sō sō paise d el:,  
 isi bu ō tut ipære.

5 djø parl, il fo k ō lqi repō:d.  
 læ scel bjē ki mē ræst o mō:d  
 e d avwar kelkēfwa plære.

alfred dē mysz, byri, katarzə zūē dizqisū karūt:,  
 pœzi nuvel:, pari, farpūtje e faskel:.

## 57. le dōz il:

10 il e dōz il dōt œ mō:d  
 sepa:r le dōz oseū,  
 e ki dē lwē domin l ō:d,  
 kōm de tæ:t dē zeū.  
 ō dævin:, ā vwajū le sim:,  
 15 kē djø le tī:ra dez abim,  
 pur œ fōrmidable desē;  
 lær frō dē ku d fudre fym:,  
 syr lær flā ny la mæ:r ekym:,  
 de volkū grō:d dā lær sē.

20 sez il:, u læ flo sē brwa  
 ātrə dez ekæj defarne,  
 sō kōm dō vso dē prwa,  
 d yn ā:kr eternel ā:snē.  
 la mē ki d se nwar riva:z  
 25 dispo:za le sit so:va:z  
 e d efrwa le vuly kuvri:r,  
 le fi si terible, pøtæ:trə,  
 pur kē bōnapart i py næ:trə,  
 e napoleō i muri:r!

30 « la fy sō berso! — la sa tō:b! »  
 pur le sjēkle, s ān et ase.  
 se mo, k œ mō:d nē:s u tō:b,  
 nē sērō zamēz efase.

Et pourtant elle est éternelle,  
 Et ceux qui se sont passés d'elle,  
 Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.  
 Le seul bien qui me reste au monde  
 Est d'avoir quelquefois pleuré.

Alfred de Musset, Bury, 14 juin 1840,  
*Poésies nouvelles*, Paris, Charpentier et Fasquelle.

### 57. Les deux îles

Il est deux îles dont un monde  
 Sépare les deux Océans,  
 Et qui de loin dominant l'onde,  
 Comme des têtes de géants.  
 On devine, en voyant les cimes,  
 Que Dieu les tira des abîmes,  
 Pour un formidable dessein;  
 Leur front de coups de foudre fume,  
 Sur leurs flancs nus la mer écume,  
 Des volcans grondent dans leur sein.

Ces îles, où le flot se broie  
 Entre des écueils décharnés,  
 Sont comme deux vaisseaux de proie,  
 D'une ancre éternelle enchainés.  
 La main qui de ces noirs rivages  
 Disposait les sites sauvages  
 Et d'effroi les voulut couvrir,  
 Les fit si terribles, peut-être,  
 Pour que Bonaparte y pût naître,  
 Et Napoléon y mourir!

«Là fut son berceau! — Là sa tombe!»  
 Pour les siècles, c'en est assez.  
 Ces mots, qu'un monde naisse ou tombe,  
 Ne seront jamais effacés.

syr sez il:, a l aspe sō:brə,  
 vjē·drō, a l apel dē sōn ō:brə,  
 tu le' pœple dē l avnir;  
 le' fudrə ki frap lœr kræt,  
 5 e lœrz ekœj, e lœr tã·pæt,  
 nē sō ply kē sō suvnir!

lwē d no riv, ebrū·le  
 par lez ōra:z dē sō sō:r,  
 syr se' dōz ilz izole  
 10 djø mi sa nēsūs e sa mō:r;  
 afē k il py vœnir o mō:d  
 sū k yn sœkus prōfō:d  
 anō'sa sō prēmje mōmū;  
 e kœ, syr sō li militær,  
 15 ōfē, sū rēmje la tær,  
 il pyt skspire dushman!  
 viktør ygo, ød, pari, hetsel.

## 58. pur le' po:vɔ

dā vo fæt d ivær, rif, œrø dy mō:d,  
 20 kā lə bal turnwajū dē se' fō vuz inō:d,  
 kā partu a l ō·tur dē vo pa vu vwaje  
 brije e rejone kristo, mirwær, balystrə,  
 kādela:brœz ardū, serkl etwale dē lystɔ,  
 e la dūs e la zwa o frō dē kō·vje;  
 25 tã·di k œ tē·brē d ō:r sōnū dā vo dāmœ:r  
 vu fū:z ō zvajø fū la vwa grav dez œ:r,  
 o! sō·ze vu parfwa kē dē fē devœre,  
 pœtær œn ē·dizū, dā le' karfuar sō:brə,  
 s arēt, e vwa dā·se vo lyming:zz ō:br  
 30 o vitrə dy salō dœ·re?  
 sō·ze vu k il ε la su lə zivɔr e la nœ:z,  
 sē pœ:r sū trava:j kē la famin asjœ:z?  
 e k il sē di tu ba: « pur œ sœl:, kē dē bj  
 a sō larzø festē kē d ami sē rekri!  
 35 sē rif ε bjæn œrø, sez ō·fū lqi suri.  
 rjē kē dā lœr zwε, kē dē pē pur le' mjē

Sur ces îles à l'aspect sombre  
 Viendront, à l'appel de son ombre,  
 Tous les peuples de l'avenir;  
 Les foudres qui frappent leurs crêtes,  
 Et leurs écueils, et leurs tempêtes,  
 Ne sont plus que son souvenir!

Loin de nos rives, ébranlées  
 Par les orages de son sort,  
 Sur ces deux îles isolées  
 Dieu mit sa naissance et sa mort;  
 Afin qu'il pût venir au monde  
 Sans qu'une secousse profonde  
 Annonçât son premier moment;  
 Et que sur son lit militaire,  
 Enfin, sans remuer la terre,  
 Il pût expirer doucement!

Victor Hugo, *Odes*, Paris, Hetzel.

#### 58. Pour les pauvres

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,  
 Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,  
 Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez  
 Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,  
 Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,  
 Et la danse et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnait dans vos demeures  
 Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,  
 Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,  
 Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,  
 S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres  
 Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,  
 Ce père sans travail que la famine assiège?  
 Et qu'il se dit tout bas: « Pour un seul, que de biens!  
 A son large festin que d'amis se récrient!  
 Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.  
 Rien que dans leurs jouets, que de pain pour les miens! »



e pui a vōtrē fēt il kō'par ā sōn a:m  
 sō fwaje u zamē ne rējōn yn flām,  
 sez ā:fūz afame, e lōer mē:r ā lā'bo,  
 e syr ē pō dē pō'j, etā'dy e mjet,  
 5 l ajōel:, kē l ivē:r, elā:s! a de'za fēt  
 ase frwad pur lē tō'bo.

kar djō mi se' dēgre o fortynz ymēn:.  
 lez ē vō tu kurbe su lē fardo de' pēn;  
 o bā'kē dy bōncē:r bjē pō sō kō'vje;  
 10 tu:s n i sō pwēt asi egalmāt a l ez.  
 yn lwa, ki d ā'ba sā'bl ē'zyst e mōvēz,  
 dit oz ē: «zwise!» oz o'tr: «ā'vje!»

set pā'se ē sō'br, amē:r, inegzōrabl,  
 e fermāt ā silā:s o kōer dy mizerablē.  
 15 rif, cērō dy zur, k ā'dō:r la vōlypte,  
 kē sē nē swa pa lūi ki de' mē vuz araf  
 tu se' bjē sypērfly u sō rēgar s ataf;  
 o: kē sē swa la farite!

l ardūt farite kē lē pō:vr idolō:trē!  
 20 mē:r dē sō pur ki la fōrtyn ē marō:trē!  
 ki rēlē:v e sutjē sō k ō ful ā pā'sā,  
 ki, lōrsk il lē fōdra, sē sakrifjā tut,  
 kōm lē djō martl:r dōt ēl sūi la rut,  
 dirā: «by:ve! mā:zē! s ē ma fē:r e mō sū.

25 kē sē swat el:, o' wi, rif! kē sē swat el:  
 ki, bi'zu, djamā, rybū, hō'fē, dā'tel:  
 pōrlē, safir:, zwajo tuzur fo, tuzur vē,  
 pur nurir l ē'dizū e pur sō've voz a:m,  
 de' bra dē voz ā'fū e dy sē dē vō' fam:  
 30 araf tut a plēn mē!

dōne, rif! l o'mōn ē sōer dē la prijē:r.  
 elā:s! kāt ē vjējā:r, syr vōtrē sō'ej dē pjēr,  
 tu rwadi<sup>1)</sup> par l ivē:r, ā'vē tō'b a zōnu;  
 kā le' pōtiz ā'fū, le' mē dē frwa ru'zi,  
 35 ramō:s su vō pje le' mjet dez ōrzi,  
 la faš dy sēpōer sē deturnē dē vu.

1) u redi.

Et puis à votre fête il compare en son âme  
 Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,  
 Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,  
 Et, sur un peu de paille, étendue et muette,  
 L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite  
 Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.  
 Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;  
 Au banquet du bonheur bien peu sont conviés;  
 Tous n'y sont point assis également à l'aise.  
 Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,  
 Dit aux uns: «Jouissez!» aux autres: «Enviez!»

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,  
 Et fermente en silence au cœur du misérable.  
 Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,  
 Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache  
 Tous ces biens superflus où son regard s'attache;  
 Oh! que ce soit la charité!

L'ardente charité que le pauvre idolâtre!  
 Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre!  
 Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,  
 Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,  
 Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,  
 Dira: «Buvez! mangez! c'est ma chair et mon sang.»

Que ce soit elle, oh! oui, riches! que ce soit elle  
 Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,  
 Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,  
 Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,  
 Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes  
 Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! l'aumône est sœur de la prière.  
 Hélas! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,  
 Tout roidi<sup>1)</sup> par l'hiver, en vain tombe à genoux;  
 Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,  
 Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,  
 La face du Seigneur se détourne de vous.

1) ou *raidi*.

dōne! afē kə djø, ki dət le fami:j,  
 dən a vo fīs la fōrs, e la grā:s a vo fīj;  
 afē kə vōtrə vip ɛ tuzur ǝ du frui;  
 afē k ǝ ble ply my:r fas plije vo grā:z;  
 5 afē d ɛtrə mejō:r; afē də vwar lez ū:ž  
 pə:se dā vo rē:v la nuji!

dōne! il vjēt ǝ zur u la tər nu lēs.  
 voz o:mən: laho vu fōt yn rīfēs:  
 dōne! afē k ǝ di:z: «il a pitje də nu!»  
 10 afē kə l ɛ:dizū kə glas le tā:pət,  
 kə lə pō:vre ki sufr akote də vo fət,  
 o sēj də vo palē fiks ǝn ǝj mwē žalu.

dōne! pur ɛtr ɛme dy djø ki sə fit ǝm:  
 pur kə lə mefū mɛ:m ū s ɛ:klinū vu nɔm:  
 15 pur kə vōtrə fwaje swa kalm e fraternel:  
 dōne! afē k ǝ zur, a vōtr ǝr dərnjər,  
 kōtrə tu vo pefe vuz ɛje la prijər  
 d ǝ mū:djū pquisūt o sjel:!

viktər ygo,  
 20 le fəj d ǝtən:, parl, hetsel:.

### 59. pūisk isi ba tut a:m

pūisk isi ba tut a:m  
 dən a kəlko  
 sa myzik, sa flɑ:m,  
 25 u sō parfō;

pūisk isi tut fo:z  
 dən tuzur  
 sōn epin u sa ro:z  
 a sez amur;

pūisk avril dən o fɛ:n  
 ǝ brui farnū;  
 30 kə la nuji dən o pen:  
 l ubli dərnu;

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,  
 Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles;  
 Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;  
 Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;  
 Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges  
 Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! Il vient un jour où la terre nous laisse.  
 Vos aumônes là-haut vous font une richesse.  
 Donnez! afin qu'on dise: «Il a pitié de nous!»  
 Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,  
 Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,  
 Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,  
 Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,  
 Pour que votre foyer soit calme et fraternel;  
 Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,  
 Contre tous vos péchés vous ayez la prière  
 D'un mendiant puissant au ciel!

Victor Hugo,  
*Les feuilles d'automne*, Paris, Hetzel.

### 59. Puisqu'ici-bas toute âme

Puisqu'ici-bas toute âme  
 Donne à quelqu'un  
 Sa musique, sa flamme,  
 Ou son parfum;

Puisqu'ici toute chose  
 Donne toujours  
 Son épine ou sa rose  
 A ses amours;

Puisqu'avril donne aux chênes  
 Un bruit charmant;  
 Que la nuit donne aux peines  
 L'oubli dormant;

puiskə l ɛ:r a la brū:f  
 dən l wazo ;  
 kə l o:b a la pɛrvū:f  
 dən ɛ̃ pø d o ;

5 puiskə, lɔrsk ɛl ari:v  
 s i rəpɔ:zə,  
 l ɔ'd amɛ:r a la ri:v  
 dən ɛ̃ be:zə ;

zə tə dən:, a sɛt ɔ:r,  
 pū:fə syr twa,  
 10 la fo:z la məjɔ:r  
 kə ʒ ɛj ā mwa !

rəswa dō ma pū:se,  
 tristə dajɔ:r,  
 15 ki kəm yn ro:zə,  
 t ari:v ā plɔ:r !

rəswa me' vø sū nō:br  
 o' mez amur !  
 20 rəswa la flu:m u l ɔ:brə  
 də tu me' zur !

me' trūspɔ:r plē d ivrɛs,  
 py:r də supsō,  
 e tut le' karɛʒ  
 də me' fū:sō !

25 mōn ɛspri, ki sū' vwal:,  
 vɔg o haza:r,  
 e ki n a pur etwal:  
 kə tō rəga:r !

ma my:z, kə lez ɔ:r  
 30 bɛrsə rɛ:vū,  
 ki plɛ:rū kū ty plɔ:r,  
 plɔ:r suvū !

Puisque l'air à la branche  
 Donne l'oiseau;  
 Que l'aube à la pervenche  
 Donne un peu d'eau;

Puisque, lorsqu'elle arrive  
 S'y reposer,  
 L'onde amère à la rive  
 Donne un baiser;

Je te donne, à cette heure,  
 Penché sur toi,  
 La chose la meilleure  
 Que j'aie en moi!

Reçois donc ma pensée,  
 Triste d'ailleurs,  
 Qui, comme une rosée,  
 T'arrive en pleurs!

Reçois mes vœux sans nombre,  
 O mes amours!  
 Reçois la flamme ou l'ombre  
 De tous mes jours!

Mes transports pleins d'ivresses,  
 Purs de soupçons,  
 Et toutes les caresses  
 De mes chansons!

Mon esprit qui, sans voile,  
 Vogue au hasard,  
 Et qui n'a pour étoile  
 Que ton regard!

Ma muse, que les heures  
 Bercent rêvant,  
 Qui, pleurant quand tu pleures,  
 Pleure souvent!

rəswa, mō bjē selēst,  
 o' ma bo'te,  
 mō kœ:r, dō rjē nə rēstə,  
 l amur o'te!

5 viktər ygo,  
 le vwaz ēterjœ:r, pari, hetsel:.

60. a kwa bō ūtā:drə

a kwa bō ūtā:drə  
 lez wazo de' bwu?  
 10 l wazo lə ply tā:drə  
 fū:t dā ta vwa.

kə djø mō:tr u vwal:  
 lez astre de' sjø!  
 la ply py:r etwal:  
 15 bri:j dā tez jø.

k avril: rənuvəl:  
 lə ʒardē ā flœ:r!  
 la flœ:r la ply bəl:  
 flœ:ri dā tō kœ:r.

20 sət wazo de' flɑ:m,  
 sət astre dy ʒur,  
 sət flœ:r de' lɑ:m,  
 s apəl l amur!

25 viktər ygo, rqi blus,  
 aktə dəʒjəm:, sɛ:n prəmje:r, pari, hetsel:.

61. sɛ'zō de' smɑ:j; lə swər

s ɛ lə məmũ krepyskylē:r.  
 5 admir, asi suz œ portaj,  
 sɛ rēstə de' ʒur dō s eklē:r  
 30 la dɛrnjɛr œ:r dy travaj.

Reçois, mon bien céleste,  
 O ma beauté,  
 Mon cœur, dont rien ne reste,  
 L'amour ôté.

Victor HUGO,  
*Les Voix intérieures*, Paris, Hetzel.

60. À quoi bon entendre

À quoi bon entendre  
 Les oiseaux des bois?  
 L'oiseau le plus tendre  
 Chante dans ta voix.

Que Dieu montre ou voile  
 Les astres des cieux!  
 La plus pure étoile  
 Brille dans tes yeux.

Qu'avril renouvelle  
 Le jardin en fleur!  
 La fleur la plus belle  
 Fleurit dans ton cœur.

Cet oiseau de flamme,  
 Cet astre du jour,  
 Cette fleur de l'âme,  
 S'appelle l'amour!

Victor Hugo, *Ruy Blas*,  
 acte deuxième, scène première, Paris, Hetzel.

61. Saison des semailles; le soir

C'est le moment crépusculaire.  
 J'admire, assis sous un portail,  
 Ce reste de jour dont s'éclaire  
 La dernière heure du travail.



dā le tær, dē nūi bēne,  
 zē kōtū:pl emy le hō:jō  
 d ō vjējar ki zēt a pwaje  
 la mwasō fyty:r o sijō.

5 sa hō:t silwet nwar  
 dōmin le profō labur.  
 ō sū a kēl pwē il dwa krwar:  
 a lā fūit ytil: de zūr.

10 va, il marfē dā la plēn immā:s,  
 vjē, lūs la grēm o lwē,  
 ru:vre sa mē, e rākōmā:s.  
 e zē medit, opsy:r temwē,

15 pādū kē deplwajū sē vwal:,  
 l ō:br u sē mē:l yn rymō:r,  
 sū:bl elarzi:r zysk oz etwal:  
 lē zēt ogystē dy sēmō:r.

viktōr ygo,  
 le fāsō de ry e de bwa, parl, hetsel.

## 02. apre la bata:j

20 [sē tekst e trās kri sūivā le mēm prēsip kē l nymero sē:kātsē:k.]

mō pēr „ sē he:ro o suri:r si du √,  
 sū:vi d ō sēl huzar k il ē:met ā:trē tūs  
 pur sa grūd bravur\ e pur sa hō:t tūj „  
 parkurēt a fēval: „ lē swar d yn bata:j „  
 25 lē fū kuvēr dē mō:r „ syr ki tō:be la nūi \.  
 il lūi sū:bla dā l ō:br ā:tā:dr ō fē:ble brūi \.  
 s etēt ōn espanol: dē l arme ā derut: „  
 ki s trē:ne √ „ sū:glū √ „ syr lē bō:r dē la rut: √ „  
 rā:lū „ brize „ livid: „ e mō:r\ plys k a mwatje „  
 30 e ki di:ze „ « a bwar \, a bwar \, par pitjē! »  
 mō pēr emy „ tā:dit a sō huzar fidē: √  
 yn gurde dē rēm ki pādēt a sa sē: \ „  
 e di „ « tjē „ dōn a bwar \ a sē po:vre blēse \. »  
 tutaku „ o mōmū u lē huzar bē:se  
 35 sē pā:fe ver lūi „ l ōm: „ yn espeš dē mō:r √ „

Dans les terres, de nuit baignées,  
Je contemple, ému, les haillons  
D'un vieillard qui jette à poignées  
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire  
Domine les profonds labours.  
On sent à quel point il doit croire  
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,  
Va, vient, lance la graine au loin,  
Rouvre sa main, et recommence.  
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,  
L'ombre, où se mêle une rumeur,  
Semble élargir jusqu'aux étoiles  
Le geste auguste du semeur.

Victor Hugo,  
*Les Chansons des rues et des bois*, Paris, Hetzel.

## 62. Après la bataille

[Ce texte est transcrit suivant les mêmes principes que le N° 55.]

Mon père, ce héros au sourire si doux,  
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous  
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,  
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,  
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.  
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.  
C'était un Espagnol de l'armée en déroute  
Qui se traînait, sanglant, sur le bord de la route,  
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,  
Et qui disait: «A boire, à boire par pitié!»  
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle  
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,  
Et dit: «Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé.»  
Tout à coup, au moment où le housard baissé  
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,

se:zit ðe pistole k il etrejet ā:kō:r „  
 e vi:z o frō mō pē:r, ā krijū «karamba ^!»  
 lē ku pō:sa si prē kē lē fapo tō:ba ^ „  
 e kē lē fyal fit ðen ekar ān arjē:r \ .  
 5 «ðon lūi tutmē:m a bwar» \ „ di mō pē:r \ .  
 viktōr ygo, la lezū:d de sjsklø, pari, hetsel: .

## 63. ðen imn armonjō

ðen imn armonjō sō:r de fōej dy trū:blø ;  
 le vwajazō:r krē:tif, ki vō la nūi ā:sū:blø,  
 10 hō:s la vwa dā l ō:br, u lō dwa sē hā:te.  
 lē:se tu sē ki trū:blø  
 fū:te.

le marē fatige sōmē:j syr lē gufrø.  
 la mēr blō u vezy:v epū se flo dē sufrø,  
 15 sē tē dē k il s etē, e se:s dē zēmī:r.  
 lē:se tu sē ki sufrø  
 dōrmī:r.

kū la vi ε mōvē:z, ō la rē:v mējō:r.  
 lez jōz ā plō:r o sjel sē lē:vt a tut ð:r ;  
 20 l espwar vēr djø sē turn, e djø l ū:tā krije.  
 lē:se tu sē ki plō:r  
 prije.

s ε pur rōnē:tr ajō:r k isi bā ō sykō:b.  
 tu sē ki turbijōn, apartjēt a la tō:b.  
 25 il fo dā lē grā tu tot u tar s apsørbe.  
 lē:se tu sē ki tō:b  
 tō:be !

viktōr ygo, le katrø vū d l espri, pari, hetsel: .

## 64. l idøl:

30 o kōrs a fōvø pla! kē ta frūs etē bēl:,  
 o grū sōlē:j dē messidō:r !  
 s etēt yn kaval ē:dō:tabl e rābēl:,  
 sū frē d asje ni rē:n d ð:r ;

Saisit un pistolet qu'il étraignait encore,  
 Et vise au front mon père, en criant: «Caramba!»  
 Le coup passa si près que le chapeau tomba,  
 Et que le cheval fit un écart en arrière.  
 «Donne-lui tout de même à boire,» dit mon père.

Victor HUGO, *La Légende des siècles*, Paris, Hetzel.

### 63. Un hymne harmonieux

Un hymne harmonieux sort des feuilles du tremble;  
 Les voyageurs craintifs, qui vont la nuit ensemble,  
 Haussent la voix dans l'ombre où l'on doit se hâter.

Laissez tout ce qui tremble  
 Chanter.

Les marins fatigués sommeillent sur le gouffre.  
 La mer bleue où Vésuve épand ses flots de soufre,  
 Se tait dès qu'il s'éteint, et cesse de gémir.

Laissez tout ce qui souffre  
 Dormir.

Quand la vie est mauvaise, on la rêve meilleure.  
 Les yeux en pleurs au ciel se lèvent à toute heure;  
 L'espoir vers Dieu se tourne, et Dieu l'entend crier.

Laissez tout ce qui pleure  
 Prier.

C'est pour renaître ailleurs qu'ici-bas on succombe.  
 Tout ce qui tourbillonne appartient à la tombe.  
 Il faut dans le grand tout tôt ou tard s'absorber.

Laissez tout ce qui tombe  
 Tomber!

Victor HUGO, *Les quatre vents de l'esprit*, Paris, Hetzel.

### 64. L'idole

O Corse à cheveux plats! que ta France était belle,  
 Au grand soleil de messidor!  
 C'était une cavale indomptable et rebelle,  
 Sans frein d'acier ni rênes d'or;

- yn **ʒymā** so'va:ʒ a la **krup** rystik,  
 fymāt ākō:r dy sā de' rwa ;  
 mē **fjē:r**, e d ō pje fō:r **hœrtā** lə sol ātik,  
 librē pur la **prœmjēr** fwa !  
 5 **zamez** o'kyn **mē** n avē p'asē syr **el**:  
 pur la fle'tri:r e l' utra:ʒe ;  
**zame** se' largə **flū** n avē p'ortē la **sēl**:  
 e lə **harnē** də l' etru:ʒe ;  
 tu sō **pwal** rəlqi:ʒe, e **bēl** vagabō:d,  
 10 l' œj **ho**, la **krup** ā murvmā,  
 syr se' **zart** drēsē, el **efrējē** lə mō:d  
 dy **brqi** də sō **hanismā**.  
 ty pary, e sito kə ty **vi** sōn aly:r,  
 se' rē si **suplez** e **dispo**,  
 15 **sā'tō:r** ē'petqə, ty **pri** sa fəvly:r,  
 ty mō'ta **b:otē** syr sō **do**.  
**alō:r**, kōm el **ē'mē** lə rymcō:r də la **gē:r**,  
 la **puḍr** e lə tū'burr **batū**,  
 pur fū də **kurs** alō:r, ty lqi dōna la **tē:r**,  
 20 e de' **kō:ba** pur p'astū :  
**alō:r**, ply də **rəpo**, ply d **nqi**, ply d **sōm**:,  
 tuzur l' **ē:r**, tuzur lə **travaj**,  
 tuzur kōm dy **sā:bl** ekra:ʒe de' kō:r d **ōm**:,  
 tuzur dy **sū** ʒysk o' pwatra:j !  
 25 **kē:z ā**, sō dyr sabo, dā sa **kursə** rapid,  
 brwaja de' ʒenera:sjō ;  
**kē:z ā**, el p'asa fymāt, a tuʒ **brid**,  
 syr lə vāttrə de' n'a:sjō.  
**ā'fē**, l'a:ʒ d ale sū fini:r sa **karjē:r**,  
 30 d ale sūz y:ʒe sō **ʒəmē**,  
 də petri:r l' ynivē:r, e kōm yn **pusjē:r**,  
 də sulve lə ʒūr **ymē**,  
 lə **zarez** epqi:ʒe, **haltūt** e sū fōrs,  
 prē də fle'fjir a fak **pa**,  
 35 **el** dēmā:da **grais** a sō **kavalje** kōrs ;  
 mē **būro**, ty n' ekuta **pa** !  
 ty la p'esa ply fō:r də ta **kuis** **nervōz** ;  
 pur etufē se' kriz **ardū**,  
 ty rəturna lə mō:r dā sa **buʒ** **havōz**,  
 40 də **fyrō:r** ty **brizə** se' **dū** ;  
**el** sə rəlva : mez ō **ʒu:r** də **batra:j**,  
 nə puvū ply **mōrdrə** se' **frē**,

Une jument sauvage à la croupe rustique,  
     Fumante encor du sang des rois;  
 Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,  
     Libre pour la première fois!  
 Jamais aucune main n'avait passé sur elle  
     Pour la flétrir et l'outrager;  
 Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle  
     Et le harnais de l'étranger;  
 Tout son poil reluisait et, belle vagabonde,  
     L'œil haut, la croupe en mouvement,  
 Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde  
     Du bruit de son hennissement.  
 Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,  
     Ses reins si souples et dispos,  
 Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,  
     Tu montas botté sur son dos.  
 Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,  
     La poudre et les tambours battants,  
 Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,  
     Et des combats pour passe-temps:  
 Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,  
     Toujours l'air, toujours le travail,  
 Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,  
     Toujours du sang jusqu'au poitrail!  
 Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide,  
     Broya des générations;  
 Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,  
     Sur le ventre des nations.  
 Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,  
     D'aller sans user son chemin,  
 De pétrir l'univers, et, comme une poussière,  
     De soulever le genre humain,  
 Les jarrets épuisés, haletante et sans force,  
     Près de fléchir à chaque pas,  
 Elle demanda grâce à son cavalier corse;  
     Mais, bourreau, tu n'écoutes pas!  
 Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse;  
     Pour étouffer ses cris ardents,  
 Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,  
     De fureur tu brisas ses dents;  
 Elle se releva: mais un jour de bataille,  
     Ne pouvant plus mordre ses freins,

murūt, el tōba syr œ li dæ mitru:j,  
e dy ku tæ kusa le rē.

ogystæ barbje,  
jāb, pari, dāty.

5

## 65. apareja:z

kū lə navir ε prε pur sa kursə lwētən:  
kə tu le parsaze sōt arivēz a bær,  
e kə la briz ε bən: a ki s āva dy pær:  
«lövō l ākr e partō,» di lə vjō kapitən:.

10 alær, le matlo, o kabestū dæ fɛ:n,  
avək œ fū plētif, avək œ ryd efær,  
tir, tir lōtū la lōg e lurdə fɛ:n  
ki s ataf avək l ākr o sɑ:blə k el mær.

zə kō-prū, matlo, purkwa sə fū ε trist,  
15 e zə kō-prūz o:si purkwa l ākrə rezist,  
ɑ:! s ε k el s akrəf a tu lə kær ymē:

o trākil: riva:z, a la vjɛ:j dæmœ:r,  
a l epuz, o berso dæ kelk āfū ki plœ:r,  
e ki la tjēt ākær dā sa pœtit mē!

20

zozef o:trū,  
pœ:m dæ la mær, pari, kalman levi.

## 66. le dø kortɛ:z

dø kortɛ:z sə sō rūkō:trez a l egli:z.  
l œ ε mœrn: — i/ kōdʒi la bjær d œn āfū;  
25 yn fam lə suj, prɛskə fəl:, etufū  
dū sa pwatrin ā fō lə sāglo ki la briz.

l o:trə, s et œ batɛ:m. — o bra ki lə defū  
œ nurisō gazu:j yn nət ēdesiz;  
sa mær, lʒi tādū lə du sē k il epuz,  
30 l ābras tut ātje d œ rəgar trišfū!

Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,  
Et du coup te cassa les reins.

Auguste BARBIER,  
*Jambes*, Paris, Dentu.

### 65. Appareillage

Quand le navire est prêt pour sa course lointaine,  
Que tous les passagers sont arrivés à bord,  
Et que la brise est bonne à qui s'en va du port:  
« Levons l'ancre et partons, » dit le vieux capitaine.

Alors, les matelots, au cabestan de chêne,  
Avec un chant plaintif, avec un rude effort,  
Tirent, tirent longtemps la longue et lourde chaîne  
Qui s'attache avec l'ancre au sable qu'elle mord.

Je comprends, matelots, pourquoi ce chant est triste,  
Et je comprends aussi pourquoi l'ancre résiste,  
Ah! c'est qu'elle s'accroche à tout le cœur humain:

Au tranquille rivage, à la vieille demeure,  
À l'épouse, au berceau de quelque enfant qui pleure,  
Et qui la tient encor dans sa petite main!

Joseph AUTRAN,  
*Poèmes de la mer*, Paris, Calmann-Lévy.

### 66. Les deux cortèges

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.  
L'un est morne: — il conduit la bière d'un enfant;  
Une femme le suit, presque folle, étouffant  
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. — Au bras qui le défend  
Un nourrisson gazouille une note indécise;  
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,  
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant!



ð batiz, ðn apsu, e læ tã:plø sæ vid:  
 le' dø fam, alø:r, sæ krwazũ su l apsid,  
 ešũ:zt ðe kudø:ej, o'sito deturne ;

, e — mærvøjø røtur k ēspir la prijē:r ! —  
 5 la zœn mæ:r plø:r ā røgardā la bjē:r,  
 la fam ki plø:rē surit o nuvo ne !

zozefē sulari, pari, læmæ:r.

### 67. midi

10 midi, rwa dez ete, epã:dy syr la plæn:,  
 tã:b ā naþ d arzũ de' hō'tøer dy sjel blø.  
 tu sæ tē. l ɛr fiã'bwa e bry:l sãz alæn: ;  
 la tæ:r et asupi ā sa røb dæ fš.

15 l etũdy et immã:s, e le' šũ n ð pwē d ð:br  
 e la surs ɛ tari u by've le' trupo ;  
 la lwē'ten: føre, dð la lizjē:r ɛ sð:brø,  
 dør labu, immøbil:, ũn ðe p'œzũ røpo.

20 sœl:, le' grã: ble my'ri, tæl k yn mæ:r dørre,  
 sæ deru:lt o lwē, dedeþø dy sœmē:j ;  
 pasifkz ā'fũ dæ la tæ:r sakre,  
 ilz epui:z sũ pœ:r la kup dy sœlē:j.

parfwa, kœm ðe supi:r dæ lœr a:m bry'lã:t,  
 dy sē dez epi lur ki myrmyr't ā'tr ø,  
 yu ð:dyls'jð mæzestqø:z e lã't  
 s øvē:j, e va murit a l orizð pudrø.

25 nð lwē, kœlkø bø blã, kufe parmi lez ørb,  
 ba:vt avøk lã'tøer syr lœr fanðz epe,  
 e suiv dæ lœrz jø lã'gisãz e sypørb  
 læ rœ:v ē'terjœer k il n ašē:v zame.

30 œm:, si læ kœr plē dæ zwa u d amertym:,  
 ty parse ver midi dā le' šũ radjø,  
 fyi ! la natyr ɛ vid:, e læ sœlē:j kð:sym: :  
 rjē n ɛ vivũ isi, rjē n ɛ trist u zwajø.

On baptise, on absout, et le temple se vide.  
 Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,  
 Echantent un coup d'œil aussitôt détourné;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière! —  
 La jeune mère pleure en regardant la bière,  
 La femme qui pleurait sourit au nouveau-né!

Joséphin SOULARY, Paris, Lemerre.

### 67. Midi

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,  
 Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.  
 Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine;  
 La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,  
 Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;  
 La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,  
 Dort, là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,  
 Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil;  
 Pacifiques enfants de la terre sacrée,  
 Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,  
 Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,  
 Une ondulation majestueuse et lente  
 S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,  
 Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,  
 Et suivent de leurs yeux languissants et superbes  
 Le rêve intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,  
 Tu passais vers midi dans les champs radieux,  
 Fuis! La nature est vide, et le soleil consume:  
 Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

mē si, dezabyze de larməz e dy ri:r,  
 altere dē l ubli dē sē mō:d azite,  
 ty vø, nē saǰū ply pardone u mo:dir,  
 gute yn syprēm e mōrne vølypte,

5 vjē! lē solēj tē parl ū parəl syblim:;  
 dā sa flū:m ē-plakabl apsorbē twa sū: fē;  
 e rəturn a pū lū vēr lē sitez ē-fim:,  
 lē kær: trūpe s:ēt fwa dā lē n:ēū divē.

ləkō:t dē lil:,  
 10 pō:mz ūtik, pari, ləmēr.

### 68. kō'ba d l ā'fū eraklēs

l ō:brē silū:sjō:z o' lwē sē deru:lē.  
 alkme:n, ejū lave sē fls, gōrge dē lē,  
 ān ē krø buklije a la bōrdyrē hot,  
 15 erōik bērsō, lē kuša kōt a kōt,  
 e surjū, lēr di: «dōrme, mē bjēn ē:mē;  
 bō e plē dē sū:te, mē fēr pēti, dōrme;  
 kē la nūi bjēvejūt, e lēz ōer divin:  
 fārmē d ē rev d ō:r voz ū:mz ā'fū:tin:!»

20 ēl di, karsa d yn lē:zēr mē  
 l ē e l o:tr ū:lase dā lēr kuf d ērē,  
 e la flt ōssile, bēzū lēr frē vizaz,  
 e kō:gyrū pur ø lē sinistrē preza:z.  
 alō:r, lē du sōmē:j, ān aflē:rū lērz jø,  
 25 lē bērsa d ē rāpo inōsū e zvajø.

sēt d astrē, la nūi, o miljø dē sa kurs,  
 vēr l ōksidū ply nwar pusē lē fār dē l urs.  
 tu sē tē:zē, lē mō, lē vilz e lē bwa,  
 lē kri dy mizerabl e lē susi dē rwa.  
 30 lē djø dōrmē, rēvū l o:dōer dē sakrifis:;  
 mē vejū sōel:, hēra, fekō:d ān artifs:;  
 syssita dō dragōz ekāje, dō sērpū  
 ōribl, o rēpli azyrēz e rū:pū,  
 ki dāvēt etufe, mesaze dē sa hē:n,  
 35 dā sō bērsō gērje l ā'fū dē la tebē:n.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,  
 Altéré de l'oubli de ce monde agité,  
 Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,  
 Goûter une suprême et morne volupté,

Viens! Le soleil te parle en paroles sublimes;  
 Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin;  
 Et retourne à pas lents vers les cités infimes,  
 Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

LECONTE DE LISLE,  
*Poèmes antiques*, Paris, Lemerre.

### 68. Combat de l'enfant Héraklès

L'ombre silencieuse au loin se déroulait.  
 Alkmène ayant lavé ses fils, gorgés de lait,  
 En un creux bouclier à la bordure haute,  
 Héroïque berceau, les coucha côte à côte,  
 Et, souriant, leur dit: «Dormez, mes bien-aimés;  
 Beaux et pleins de santé, mes chers petits, dormez;  
 Que la Nuit bienveillante et les Heures divines  
 Charment d'un rêve d'or vos âmes enfantines!»

Elle dit, caressa d'une légère main  
 L'un et l'autre enlacés dans leur couche d'airain,  
 Et la fit osciller, baisant leurs frais visages,  
 Et conjurant pour eux les sinistres présages.  
 Alors, le doux Sommeil, en affleurant leurs yeux,  
 Les berça d'un repos innocent et joyeux.

Ceinte d'astres, la Nuit, au milieu de sa course,  
 Vers l'occident plus noir poussait le char de l'Ourse.  
 Tout se taisait, les monts, les villes et les bois,  
 Les cris du misérable et le souci des rois.  
 Les dieux dormaient, rêvant l'odeur des sacrifices;  
 Mais veillant seule, Héra, féconde en artifices,  
 Suscita deux dragons écaillés, deux serpents  
 Horribles, aux replis azurés et rampants,  
 Qui devaient étouffer, messagers de sa haine,  
 Dans son berceau guerrier l'enfant de la Thébaine.

il frā:ʃis læ sœ:j e sō dublæ pilje,  
e dardæ lær œ:j glo:k o fō dy buklje.

ifklō:s, ā syrso, a l aspæ de: dœ bæt,  
dæ la lū:ġ ki sifl, e de: dā tut præt,  
5 trā:bl, e sō zœn kœ:r sœ glas, e pālisā,  
dā sa tærro:ʀ sudæn:, il zæt œ kri persā,  
sœ deba e vø fqi:r læ dā:zæ ki læ præs.

mæz eraklēs, dœbu, dā se: lū:ġ sœ dres,  
s ataf o dœ sœrpā, ri:v a lær ku viskø  
10 se: dwa divē, e fæ, ā zwāt avæk ø,  
zaji:r, kom yn bræ:z, o:dala dæ l ørbīt  
lær gløbz elarzi su l etrēt sybit.  
il fwæt āvē l ɛ:r: mys kyløz e gōfle,  
l āfā sakre le: tjē, le sœku etrā:gle,  
15 e rit ā le vwajū, plē dæ ra:z e dæ bæv,  
sœ tœrdræ tut o:tur dy buklje kō:kāv,  
puiz il le zæt mœ:r læ lō de: marbræ blā,  
e krwæ:z pur dœrmir se: pœti bra sū:glā.

lœkō:t dæ lil:,  
20 pœ:mz ātik, pari, lœmœ:r.

## 69. læ rā:devu

il ɛ tar:, l astrœnœm o vœ:jz œpstine,  
syr sa tur:, dā læ sjel u mœ:r læ dœrnje brqi,  
ʃerfœ dez il d œ:r, e læ frō dā la nqi,  
25 rœgard a l ɛ:fini blā:fi:r de: matine;

le: mō:d fqi parœ:jz a de: grœ:n vane;  
l epæ furmijmā de: nebylœ:z lqi;  
mæz atā:tif a l astr œfœvle k il sqi,  
il læ sœm e lqi di: «rœvjē dā mil ane.»

30 e l astrœ rœvjē:dra. d œ pa ni d œn ɛstā  
il nœ sœræ fro:de la sjā:s etœrnæl;  
dez œm pa:rsō, l ymanite l atū;

Ils franchissent le seuil et son double pilier,  
Et dardent leur œil glauque au fond du bouclier.

Iphiclos, en sursaut, à l'aspect des deux bêtes,  
De la langue qui siffle et des dents toutes prêtes,  
Tremble, et son jeune cœur se glace, et, pâissant,  
Dans sa terreur soudaine, il jette un cri perçant,  
Se débat et veut fuir le danger qui le presse.

Mais Héraklès, debout, dans ses langes se dresse,  
S'attache aux deux serpents, rive à leurs cous visqueux  
Ses doigts divins, et fait, en jouant avec eux,  
Jaillir, comme une braise, au delà de l'orbite  
Leurs globes élargis sous l'étreinte subite.  
Ils fouettent en vain l'air: musculeux et gonflés,  
L'Enfant sacré les tient, les secoue étranglés,  
Et rit en les voyant, pleins de rage et de bave,  
Se tordre tout autour du bouclier concave,  
Puis il les jette morts le long des marbres blancs,  
Et croise pour dormir ses petits bras sanglants.

LECONTE DE LISLE,  
*Poèmes antiques*, Paris, Lemerre.

#### 69. Le rendez-vous

Il est tard, l'astronome aux veilles obstinées,  
Sur sa tour, dans le ciel où meurt le dernier bruit,  
Cherche des îles d'or, et, le front dans la nuit,  
Regarde à l'infini blanchir des matinées;

Les mondes fuient pareils à des graines vannées;  
L'épais fourmillement des nébuleuses luit;  
Mais, attentif à l'astre échevelé qu'il suit,  
Il le somme et lui dit: «Reviens dans mille années.»

Et l'astre reviendra. D'un pas ni d'un instant  
Il ne saurait frauder la science éternelle;  
Des hommes passeront, l'humanité l'attend;



D'un œil changeant, mais sûr, elle fait sentinelle;  
 Et, fût-elle abolie au temps de son retour,  
 Seule, la Vérité veillerait sur la tour.

SULLY-PRUDHOMME,  
*Les Épreuves*, Paris, Lemerre.

### 70. Le vase brisé

Le vase où meurt cette verveine  
 D'un coup d'éventail fut fêlé;  
 Le coup dut l'effleurer à peine:  
 Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,  
 Mordant le cristal chaque jour,  
 D'une marche invisible et sûre,  
 En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,  
 Le suc des fleurs s'est épuisé;  
 Personne encore ne s'en doute,  
 N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,  
 Effleurant le cœur, le meurtrit;  
 Puis le cœur se fend de lui-même,  
 La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,  
 Il sent croître et pleurer tout bas  
 Sa blessure fine et profonde;  
 Il est brisé, n'y touchez pas.

SULLY-PRUDHOMME,  
*Stances*, Paris, Lemerre.



## 71. la mœ:r      dez wazo

læ swa:r,    o kwē dy fθ,    ʒ e sōʒe    bjē de fwa  
 a la mœ:r    d œn wazo,    kskkœpar    dā le bwa :  
 pā'dū    le tristē ʒu:r    dē l ivē:r    mœnœtœn:,  
 5    le po:vrœ ni    dezœ:r,    le ni    k œn abū'dœn:,  
 sē balū:st    o vū    syr læ sjel    gri d fœ:r.  
 o!    kœm lez wazo    dwa:v muri:r    l ivē:r !  
 purtū    lorskē vjē'dra    læ tū    de vjœst,  
 nu nœ truvrō pa    lær delika    skœlœt  
 10    dā le ʒœzō    d avril,    u nuz i'rō    kuri:r.  
 œskœ    lez wazo    sē kaf    pur muri:r ?

frā'swa kœpe,  
 pœzi,    pari,    lœmœ:r.

## 72. l œ u l o:tr̥

15    s etœt    ā tœrmidœ:r,    a la kō'sjœrʒœri.  
  
 ilz ets la    dœ'sū,    parke    pur la tyri,  
 pœlmœ:l,    arpā'tū    læ sinistra    preo.  
 la tœ:rœ:r    rœdublœ.    dœrnje ku    dy fleo  
 syr lez epi !    dœrnjez ekle:r    dē la tā:pœt !  
 20    syr pari    kōstœrne,    læ sā'glū    kuptœ:t  
 fœksjœnœ    sū trœ:v.    iz ets la    dœ'sū,  
 kō'dœne    u dymwē    syspœkt,    tuis inœsū !  
 fak matē    œn œm,    a figy:r    faruf,  
 ā'trœ,    pœi rœtirū    sa pip    dē sa buf  
 25    e li'zū    bjœn u mal    sez immō:d    papje,  
 apœ,    par lær nō    suvūt œstrœpje,  
 sœ    k atū'de dœ'hœ:r    la fatal    farœt.  
 mœ l œm    dē fakœ    a parti:r    ets prœ:t ;  
 læ nuvo    kō'dœne,    sū mœ:m    avwar frœmi,  
 30    sē lœvœ,    ā-brasœ    a la hœrt    œn ami  
 e repō'dœ :    «prezū !»    a l apœl    sā'gine:r.  
 muri:r    etœt alœ:r    yn fo:z    œrdine:r ;  
 e tuis,    le ʒū dy pœpl    e le ʒū    kœm il fo,  
 dy mœm pa    trā'kil    alœt a l efafo.  
 35    læ ʒirō'dē    murœ    kœm læ rwœjalist.

## 71. La mort des oiseaux

Le soir, au coin du feu, j'ai songé bien des fois  
 A la mort d'un oiseau, quelque part dans les bois :  
 Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,  
 Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,  
 Se balancent au vent sur le ciel gris de fer.  
 Oh! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver!  
 Pourtant lorsque viendra le temps des violettes,  
 Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes  
 Dans les gazons d'avril, où nous irons courir.  
 Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir?

François COPPÉE,  
*Poésies*, Paris, Lemerre.

## 72. L'un ou l'autre

C'était en Thermidor, à la Conciergerie.

Ils étaient là deux cents, parqués pour la tuerie,  
 Pêle-mêle, arpentant le sinistre préau.  
 La Terreur redoublait. Derniers coups du fléau  
 Sur les épis! Derniers éclairs de la tempête!  
 Sur Paris consterné, le sanglant coupe-tête  
 Fonctionnait sans trêve. Ils étaient là deux cents,  
 Condamnés ou du moins suspects, tous innocents!  
 Chaque matin un homme, à figure farouche,  
 Entrait, puis, retirant sa pipe de sa bouche  
 Et lisant bien ou mal ses immondes papiers,  
 Appelait, par leurs noms souvent estropiés,  
 Ceux qu'attendait dehors la fatale charrette.  
 Mais l'âme de chacun à partir était prête;  
 Le nouveau condamné, sans même avoir frémi,  
 Se levait, embrassait à la hâte un ami  
 Et répondait: «Présent!» à l'appel sanguinaire.  
 Mourir était alors une chose ordinaire;  
 Et tous, les gens du peuple et les gens comme il faut,  
 Du même pas tranquille allaient à l'échafaud.  
 Le girondin mourait comme le royaliste.

ɔ:r œ zur dɛ se tãz afrø, l ɔm a la list,  
 ã fezã sãn apel dã læ trupo parke,  
 vøŋ dɛ prønõse sɛ nã: «farlɛ lɛge!»  
 kã parlãt a la fwa, dø: vwa lɔi repõdir;  
 5 e dy rã dɛ kaptif dø: viktim sɔtir.  
 l ɔm eklata dɛ rir ã dirzã: «z e l fwa.»

l œ dɛ dø prizɔnje etɛt œ vjø burgwa,  
 debri dɛ kɛlk ãsjɛ parlɛmã dɛ provɛs,  
 ã pudr, e ki gardɛ, su sãn abi trɔ mɛs,  
 10 l ɛr dip e frwa k ave lɛr depyte dy tjɛr;  
 l ɔtr, œ zɔɛn ɔfisje, o frõ kalm, oz jø fjɛr,  
 trɛ: bo su lɛr hãjõ dɛ sã vjɛj ynfɔrm.

l ɔm a la list, sjã puse sã rir enɔrm,  
 rɛpri: «vuz ave dõ tu dø læ mɛm nã?»  
 15 «nu sɔm prɛ tu dø,» fi læ vjɛjar. «nã nã,»  
 di læ grefje, «i fo s esplike, kã z parl.»

tu lɛr dø sɛ nomɛ lɛge; tu lɛr dø, farl;  
 tu lɛr dø dɛ la vɛj iz etɛ kõdane.  
 alɔr l ɔtrɛ, rulã se groz jøz avine:  
 20 «dy djãblɛ si z sɛ ki dɛr dø zɔ prefɛr!  
 sitwãjɛ, arãze ãtrɛ vu sɛt afɛr,  
 mɛ sã pɛrdrɛ dɛ tã, kar sã sõ n atã pa.»

læ zɔɛn vɛt o vjø e lɔi parla tu ba;  
 l ɛrɔk marje fy trɛ ku:r a debatrɛ:  
 25 «marje, n ɛ s pa?» — «wi.» — «kõbjɛ d ãfã?» —  
 [«katrɛ.»]

læ grefje repetɛt ã rjã: «depsjõ!»  
 «s ɛ mwa ki dwa murir,» di l ɔfisje. «marjõ!»

frãswa kɔpe, pœzi,  
 (lɛ: resi e lez elezi), pari, læmɛr.

il plɛ:r dã mõ kɛ:r  
 kɔm il plø syr la vik,  
 kɛl ɛ sɛt lægɔɛr  
 ki penɛ:trɛ mõ kɛ:r?

Or, un jour de ces temps affreux, l'homme à la liste,  
 En faisant son appel dans le troupeau parqué,  
 Venait de prononcer ce nom: «Charles Leguay!»  
 Quand, parlant à la fois, deux voix lui répondirent;  
 5 Et du rang des captifs deux victimes sortirent.  
 L'homme éclata de rire en disant: «J'ai le choix.»

L'un des deux prisonniers était un vieux bourgeois,  
 Débris de quelque ancien parlement de province,  
 En poudre, et qui gardait, sous son habit trop mince,  
 ) L'air digne et froid qu'avaient les députés du tiers;  
 L'autre, un jeune officier, au front calme, aux yeux fiers,  
 Très beau sous les haillons de son vieil uniforme.

L'homme à la liste, ayant poussé son rire énorme,  
 Reprit: «Vous avez donc tous deux le même nom?»  
 ) «Nous sommes prêts tous deux,» fit le vieillard. «Non, non,»  
 Dit le greffier, «il faut s'expliquer, quand je parle.»

Tous les deux se nommaient Leguay; tous les deux, Charle;  
 Tous les deux de la veille ils étaient condamnés.  
 Alors l'autre, roulant ses gros yeux avinés:  
 ) «Du diable si je sais qui des deux je préfère!  
 Citoyens, arrangez entre vous cette affaire,  
 Mais sans perdre de temps, car Samson n'attend pas.»

Le jeune vint au vieux et lui parla tout bas;  
 L'héroïque marché fut très court à débattre:  
 5 «Marié, n'est-ce pas?» — «Oui.» — «Combien d'enfants?»  
 |— «Quatre.»

Le greffier répétait en riant: «Dépêchons!»  
 «C'est moi qui dois mourir,» dit l'officier. «Marchons!»

FRANÇOIS CORRÉE, *Poésies*,  
 (*Les récits et les élégies*), Paris, Lemerre.

30 **73. Il pleure dans mon cœur**

Il pleure dans mon cœur  
 Comme il pleut sur la ville,  
 Quelle est cette langueur  
 Qui pénètre mon cœur?

o' brqi du də la plqi  
 par tɛ:r e syr lə twa!  
 pur œ kœ:r ki s ũnqi,  
 o' lə fũ də la plqi!

5 il plœ:r sũ rɛ:zõ  
 dũ sə kœ:r ki s ekœ:r.  
 kwa! nyl traizõ?  
 sə dœ:j ɛ s:ũ rɛ:zõ.

10 s ɛ bjē la pi:r pɛ:n:  
 də nə savwa:r purkwa,  
 sãz amu:r e sũ hɛ:n,  
 mō kœ:r a tũ də pɛ:n! :

pəl vɛ:lɛ:n:,  
 rəmã:s sũ parəl:, parl, vanje.

### teatr

15 74. sɛ:n dy burzwa zã'tijom:

[dũ sɛt farmãrt pjɛs, mɔljɛ:r mɛt ũ sɛ:n  
 œ bõ burzwa ð sõ tũ, ki, aprɛz avwar fɛ sa fortyn  
 dũ l kœmɛrʃ dy dra, s ɛ mi dũ la tɛ:t, vɛr ka-  
 20 rãtsɛ:k ũ, də dœvni:r œm də kalite. la sɛ:n  
 kə nu pybliʃõ rɛprezã:t sez efɔ:r pur akeri:r  
 l ɛstryksjõ ki lqi mũ:k. utrə sɛ kalite d ɛspri  
 e də gɛtɛ, ɛl œfrə, pur lɛ lɛktœ:r də s li:vɔ,  
 œn ɛtɛrɛ spɛsjal: : kwak la fɔnɛtik n egzista pɔz alɔ:r  
 25 kœm sjũ:s, mɔljɛ:r dœn kɛzkə deskripsjõ ð sõ,  
 ki, pur strə fɛt dũz œn ɛspri satirik, nɛ sõ  
 pɔ mwē rɛmarkablə pur l epøk. nu pã:sõ  
 kə tu lɛ fɔnɛtist sõt ase zũ d ɛspri pur prã:dr  
 ũ bœn pa:r sɛt zõli parodi ki a ete fɛt  
 30 par avũ:ʃ də lœr lœsõ.  
 nu n avõ pɔ fɛrʃɛ a rɛstitʃɛ la prɔnõ'sjarsjõ

O bruit doux de la pluie  
 Par terre et sur les toits!  
 Pour un cœur qui s'ennuie,  
 O le chant de la pluie!

5 Il pleure sans raison  
 Dans ce cœur qui s'écœure.  
 Quoi! nulle trahison?  
 Ce deuil est sans raison.

0 C'est bien la pire peine  
 De ne savoir pourquoi,  
 Sans amour et sans haine,  
 Mon cœur a tant de peine!

Paul VERLAINE,  
*Romances sans paroles*, Paris, Vannier.

15

## Théâtre

### 74. Scène du Bourgeois gentilhomme

[Dans cette charmante pièce, Molière met en scène un bon bourgeois de son temps, qui, après avoir fait sa fortune dans le commerce du drap, s'est mis dans la tête, 20 vers quarante-cinq ans, de devenir homme de qualité. La scène que nous publions représente ses efforts pour acquérir l'instruction qui lui manque. Outre ses qualités d'esprit et de gaieté, elle offre, pour les lecteurs de ce livre, un intérêt spécial: Quoique la phonétique n'existât pas alors 25 comme science, Molière donne quelques descriptions de sons qui, pour être faites dans un esprit satirique, ne sont pas moins remarquables pour l'époque. Nous pensons que tous les phonétistes sont assez gens d'esprit pour prendre en bonne part cette jolie parodie qui a été faite par avance 30 de leurs leçons.

Nous n'avons pas cherché à restituer la prononciation

dy tã. mež ð rmarkra ãtrø le lã:g de dø: per-  
 sœna:ž, œ sertē nō:brø de diferã:š djalektal: .  
 mæsjo žurdē parlø tu bœnmã, kom sa luj vjē.  
 sō mœ:trø s et œserve, etydje; i parlø lã:tmã,  
 5 kœm i kō'vjē a œ profesœ:r, u:vrø le vwajel de «le:,  
 dœ:, mœ:...» (kō'pa're pa'ž vē, nœt), kō'servø l ø<sup>1)</sup>  
 feminē aprø vwajel: su la fœrm d œn alō:žmã  
 e d yn le'žœ:r diftōgœ:žō, kœm dã l œst de la frã:s.  
 (mœ:trø fœnetik, dizqisã katrœvœdu:ž, pa'ž sã vē'teœ.)]

10 le mœ:trø de filozofi, mæsjo žurdē

le mœ:trø de filozofi [ki vjē ð sœ batr avœk lez o:trø  
 profesœ:r de mæsjo žurdē], rakœmœdã sō kœle. —  
 vœnōž a nœtrø lœsō.

mæsjo žurdē. — a: mæsjo, žø sqi fa:fe de ku  
 15 k i vuz ð dœne!

le mœ:trø de filozofi. — sœla n ε rjē. œ filozof  
 sœ rœvwar kom il fo le fo:ž; e ž vœ kō'pozø  
 kō'tr ø yn satir dy stil de žyvenal:  
 ki le defirra dœ la bœl fasō. le:sō sla. kœ vule vuz

20 aprã:dr ?

m. žurdē. — tu s kœ ž pure; kar ž e tut lez ã'vi  
 dy mō:d d et savã; e ž ã'ra:ž<sup>2)</sup> kœ mō pœ:r  
 e ma mœ:r nœ m œj pa fe bjœn etydje  
 dã tut le sjã:s, kã ž ete žœn:.

25 le mœ:trø de filozofi. — sœ sãrtimã e rœzœnable;  
 «nam:, sine dœktrina, vita estœ kwa:zi mœrti:s  
 ima:go.»<sup>3)</sup> vuz ã'tã'de sla, e vu save lœ latē,  
 sã dut ?

m. žurdē. — wi; me fet kœm si  
 30 žø n lœ save pa. esplike mwa s kœ sa vø dir.

1) ø = œ. vwa:r l œtrodyksjō, paragraf karã'teœ.

2) «ž ã'ra:ž» nœ š di ply gœ:r ožurdqi dã s sã:s.  
 i j a natyrelmã, dã mœljœ:r, bœku ð fo:ž  
 ki n sō ply d la kō'versœ:sjō kō'tã'pœren: nu n rœlvō  
 35 kœ le ply sajã:t.

3) kō'trœrmã a s kœ nuz avō fe pa'ž swasãtsœ:ž, nu  
 donō isl la prœnō'sjã:sjō abitqel dy latē ã frã:s.

du temps. Mais on remarquera, entre les langues des deux personnages, un certain nombre de différences dialectales. M. Jourdain parle tout bonnement, comme ça lui vient. Son maître s'est observé, étudié; il parle lentement, comme il convient à un professeur, ouvre les voyelles de *les, des, mes* ... (comparez p. 20, note), conserve l' *e*<sup>1)</sup> féminin après voyelle sous la forme d'un allongement et d'une légère diphtongaison, comme dans l'est de la France. (*Maître Phonétique*, 1892, p. 121.)]

0                    **Le Maître de philosophie, M. Jourdain**

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE [*qui vient de se battre avec les autres professeurs de M. Jourdain*], *raccommodant son collet*. — Venons à notre leçon.

M. JOURDAIN. — Ah! monsieur, je suis fâché des coups  
15 qu'ils vous ont donnés!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous  
20 apprendre?

M. JOURDAIN. — Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage<sup>2)</sup> que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

25 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago*.<sup>3)</sup> Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. JOURDAIN. — Oui; mais faites comme si je ne le  
30 savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

1) Voir l'Introduction, § 41.

2) *J'enrage* ne se dit plus guère aujourd'hui dans ce sens. Il y a naturellement, dans Molière, beaucoup de choses qui ne sont plus de la conversation contemporaine. Nous ne relevons que les plus sail-  
35 lantes.

3) Contrairement à ce que nous avons fait p. 76, nous donnons ici la prononciation habituelle du latin en France.



- lê mɛ:trə də filozofi. — sɔla vø dir, kə «sā la sjūs,  
la vij e prɛsk yn imaz də la mɔ:r.»  
m. ʒurdē. — sɔ latē la a rɛ:zɔ.
- lê mɛ:trə də filozofi. — n ave vu pwē kelkə  
5 prɛ:sip, kelkə kɔmā:smū də sjūs ?  
m. ʒurdē. — o wi; ʒ se lir e ekri:r.  
lê mɛ:trə də filozofi. — par u vu plɛt il  
kə nu kɔmā:sjɔ ?<sup>1)</sup> vule vu kə ʒ vuz aprɛn  
la lɔʒik ?
- 10 m. ʒurdē. — kɛskə s e k sɛt lɔʒik ?  
lê mɛ:trə də filozofi. — s ɛt ɛl ki ā:sɛpə  
lɛ trwaz ɔperɑ:sjɔ də l ɛspri.  
m. ʒurdē. — ki sɔt ɛl; sɛ trwaz ɔperɑ:sjɔ d l  
ɛspri ?
- 15 lê mɛ:trə də filozofi. — la prɛmjɛ:r, la zɡɔ:d  
e la trwɑ:ʒjɛm:. la prɛmjɛ:r, ɛ də bjɛ kɔ:sɔvwar,  
par lê mwajɛ dez yniverso; la zɡɔ:d, də bjɛ ʒy:ʒɛ,  
par lê mwajɛ də kategɔri; e la trwɑ:ʒjɛm:, də bjɛ ti:rɛr  
yn kɔ:sekūs, par lê mwajɛ də figy:r: «barbara,  
20 selarɛ:t, dariji, ferijo, baraliptɔn:», ɛtsetera.<sup>2)</sup>  
m. ʒurdē. — wala də mo ki sɔ trə rebarbatif !  
sɛt lɔʒik la n mɛ rvjɛ pwē. aprɛnɔ o:trɛ fo:ʒ  
ki swaj ply ʒɛli.  
lê mɛ:trə də filozofi. — vule vuz aprū:drɔ
- 25 la mɔral: ?  
m. ʒurdē. — la mɔral: ?  
lê mɛ:trə də filozofi. — wi.  
m. ʒurdē. — kɛsk ɛl di, sɛt mɔral: ?  
lê mɛ:trə də filozofi. — ɛl trɛ:t də la felisite,
- 30 ā:sɛp oz ɔm a mɔdɛrɛ lɔɛr pɑ:sjɔ, e...  
m. ʒurdē. — nɔ, lɛ:sɔ sa. ʒɛ sɔi biljɔ  
kɔm tu lɛ dʒɑ:bl, e i n j a mɔral ki tʒɛn: :  
ʒɛ m vø mɛtr ā kɔlɛ:r tu mɔ su, kāt i m ā prāt ā:vi.  
lê mɛ:trə də filozofi. — ɛ s la fizik kə vu
- 35 vulez aprū:drɔ ?  
m. ʒurdē. — kɛsk ɛl fɑ:t, sɛt fizik: ?

1) ʒ dirɛ plyto o:ʒurɔʒi: «par u vule vu k nu  
kɔmā:sjɔ ? »

2) tu sa ɛt ā stil də skɔlastik:. sɛ dɛrnjɛ mo dezɔp  
40 divɛr ʒā:r də silɔʒismə.

Le MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN. — Ce latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — N'avez-vous point quelques  
5 principes, quelques commencements des sciences?

M. JOURDAIN. — Oh! oui; je sais lire et écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Par où vous plaît-il que nous commençons?<sup>1)</sup> Voulez-vous que je vous apprenne la  
logique?

0 M. JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN. — Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

15 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures: *Barbara, Celarent, Darii,*  
20 *Ferio, Baralipon, etc.*<sup>2)</sup>

M. JOURDAIN. — Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs! Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Voulez-vous apprendre la  
25 morale?

M. JOURDAIN. — La morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Oui.

M. JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Elle traite de la félicité,  
30 enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. JOURDAIN. — Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne: je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Est-ce la physique que  
35 vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

---

1) On dirait plutôt aujourd'hui: *Par où voulez-vous que nous commençons?*

2) Tout cela est en style de scolastique. Ces derniers mots dé-  
40 signent divers genres de syllogismes.

l̥ə mɛ:trə də filozofi. — la fizik ɛ sɛl ki eks-  
 plik l̥ə pr̥ɛsɪp̥ də fo:z natyrel:, ɛ l̥ə pr̥ɔprijet̥e  
 də k̥ɔ:r; ki diskur̥ də la naty:r̥ d̥ɛz elem̥ū,  
 də meto, də minero, də pj̥ɛ:r, də pl̥ū:t̥z  
 5 e d̥ɛz animo, ɛ nuz ā:st̥ɛnə l̥ə k̥o:z d̥ə tu l̥ə  
 meteɔ:r, l̥ arkā:sjel:, l̥ə f̥ə v̥olū<sup>1)</sup>, l̥ə k̥ɔm̥ɛt̥,  
 l̥ɛz ekle:r, l̥ə t̥ɔnɛ:r, la fudrə, la pl̥i:ɟ, la nɛ:z,  
 la gr̥ɛ:l, l̥ə v̥āz ɛ l̥ə turbij̥ō.

m. gurdē. — i j a tr̥ə ɟ t̥ɛ:tamar̥ laddū,  
 10 tr̥ə d̥ brujamini.

l̥ə mɛ:trə də filozofi. — k̥ə vule vu d̥ō  
 k̥ə ɟ vuz apr̥ɛn: ?

m. gurdē. — apr̥ɛnə mwa l̥ ɔrtɔgraf̥.

l̥ə mɛ:trə də filozofi. — tr̥ɛ: v̥ɔl̥ɔt̥j̥ɛ.

15 m. gurdē. — apr̥ɛ, vu m apr̥ɛ:dre l̥ almana,  
 pur sawar̥ k̥ūt i j a d̥ la lyn:, ɛ k̥ūt i n̥ j ān a pw̥ɛ.

l̥ə mɛ:trə də filozofi. — swat. pur bj̥ɛ su:iv̥r̥e  
 v̥ɔtr̥ə p̥ū:s̥ɛj̥, ɛ tr̥ɛ:t̥e s̥ɛt matj̥ɛ:r̥ ā filozof̥,  
 il fo k̥ɔm̥ā:se, s̥ɛl̥ō l̥ ɔrd̥r̥ə d̥ɛ fo:z, par yn egzak̥t̥e  
 20 k̥ɔnɛs̥ū:s̥ d̥ə la naty:r̥ d̥ɛ l̥ɛtr̥ ɛ d̥ la dif̥ɛr̥ūt̥  
 manj̥ɛ:r̥ d̥ə l̥ə pr̥ɔn̥ō:se tut. ɛ l̥ad̥sy,  
 ɟ e a vu dir̥ k̥ə l̥ə l̥ɛtr̥ə s̥ō divi:z̥ɛj̥z ā vwaj̥ɛl:,  
 ɛ:si diɟ vwaj̥ɛl:, pars̥ə k̥ elz eksprim̥ l̥ə vwa; ɛ ā  
 k̥ō:s̥ɔn:, ɛ:si ap̥l̥ɛj̥ k̥ō:s̥ɔn:, pars̥ə k̥ el s̥ɔn: av̥ɛk̥ l̥ə  
 25 vwaj̥ɛl:, ɛ n̥ə f̥ō k̥ə marke l̥ə div̥ɛrs̥ɔz arti-  
 kyl̥ɔ:s̥j̥ō d̥ɛ vwa.<sup>2)</sup> il j a s̥ɛ: vwaj̥ɛlz u vwa:  
 a, e, i, o, y.

m. gurdē. — ɟ ā:t̥ā tu sa.

l̥ə mɛ:trə də filozofi. — la vwa a s̥ə f̥ɔrm  
 30 ān uvr̥ū f̥ɔ:r la buf: a.

m. gurdē. — a, a: wi.

l̥ə mɛ:trə də filozofi. — la vwa e s̥ə f̥ɔrm

1) u f̥ə f̥ɔl̥ɛ.

2) s̥ɛ: d̥ɛfinis̥j̥ō n̥ə s̥ō paz̥ ir̥ɛpr̥ɔf̥abl̥ə. l̥ə vwaj̥ɛl: s̥ōt̥  
 35 ɛ:si ap̥l̥ɛ pask̥ el n̥ə s̥ō k̥ə d̥ɛ: modifik̥ɔ:s̥j̥ō d̥ə la vwa, u  
 vibr̥ɔ:s̥j̥ō d̥ɛ: k̥ord̥ v̥ɔkal: (vwa:r̥ l̥ ɛ:tr̥ɔdyks̥j̥ō, para-  
 graf̥ kar̥āt̥kat̥ɟ). k̥ūt o k̥ō:s̥ɔn:, l̥ɔr̥ n̥ō m̥ɛ:m̥ ɛ m̥ɔv̥ɛ;  
 kar̥ il ɛ p̥ɔs̥ibl̥ə d̥ə l̥ə pr̥ɔn̥ō:se s̥ā vwaj̥ɛl:, ɛ s̥ ɛ s̥ k̥ə nu f̥ɔz̥ō  
 k̥ā nu di:z̥ō «pst», «ft», ɛts̥ɛt̥ɛr̥a.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La physique et celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants<sup>1)</sup>, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN. — Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN. — Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Très volontiers.

M. JOURDAIN. — Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et, là-dessus, j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix.<sup>2)</sup> Il y a cinq voyelles ou voix: A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN. — J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix A se forme en ouvrant fort la bouche: A.

M. JOURDAIN. — A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix E se forme

1) ou feux follets.

2) Ces définitions ne sont pas irréprochables. Les voyelles sont ainsi appelées parce qu'elles ne sont que des modifications de la voix, ou vibration des cordes vocales (voir l'Introduction, § 44). Quant aux consonnes, leur nom même est mauvais; car il est possible de les prononcer sans voyelle, et c'est ce que nous faisons quand nous disons *pst*, *chut*, etc.

- ā raprōfū la maʃwar d ābu dē sel d āho :  
 a, e.  
 m. zurdē. — a, e; a, e. ma fwa, wi.  
 a: kə sla e bo !<sup>1)</sup>
- 5 lē mē:trə dē filozōfi. — e la vwa i, ā raprōfūt  
 ākər davā:ta:z lē maʃwar l yn dē l o:tr,
 e ekartū lē dø kwē dē la buʃ ver lez ərəj :  
 a, e, i.  
 m. zurdē. — a, e, i, i, i, i. sla e vrē.
- 10 viv la sjūs !  
 lē mē:trə dē filozōfi. — la vwa o sē form  
 ā ruvrū lē maʃwar, e raprōfū lē lē:vrē  
 par lē dø kwē, lē ho e lē ba: o.  
 m. zurdē. — o, o: i n j a rjē d ply zyst.
- 15 a, e, i, o, i, o. sla et admirable ! i, o, i, o:  
 lē mē:trə dē filozōfi. — l uvertyr dē la buʃ  
 fē zystemū kom ōē pti rō ki rēprezūt ōen o.  
 m. zurdē. — o, o, o: vuz ave rēzō, o. a:  
 la bēl fo:z kē d sawar kskfo:z !
- 20 lē mē:trə dē filozōfi. — la vwa y sē form  
 ā raprōfū lē dū, sū lē zwē:dr ātjermū, e alō:žū  
 lē dø lē:vrēz ā dēhər, lez aprōfūt o:si  
 l yn dē l o:trē, sū lē zwē:drē tutafē: y.  
 m. zurdē. — y, y: i n j a rjē d ply veritable: y.
- 25 lē mē:trə dē filozōfi. — vo dø lē:vrē s alō:ž  
 kom si vu fēzje la mu:w: d u vjē kē si vu la vule fē:r  
 a kēlkō, e vu mōke dē lqi, vu nē sərje lqi dī:r  
 kē y:  
 m. zurdē. — y:, y: sla e vrē. a: kē n ɛ:z
- 30 etydje ply to pur sawar tu sa !  
 lē mē:trə dē filozōfi. — dēmē, nu vērō  
 lez o:trē lētrē, ki sō lē kō:sən:  
 m. zurdē. — esk i j a dē fo:z o:si kyrjō:z  
 k a sēlsī ?
- 35 lē mē:trə dē filozōfi. — sū dut. la kō:sən dē,  
 par eqzū:plē, sē prōnō:s ā dōnū dy bu d la lū:g  
 o:dsy dē dū d āho: da.  
 m. zurdē. — da, da. wi. a: lē bēl fo:z !  
 lē bēl fo:z !

en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut: A, E.

M. JOURDAIN. — A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!<sup>1)</sup>

5 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles: A, E, I.

M. JOURDAIN. — A, E, I, I, I, I. Cela est vrai.  
0 Vive la science!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas: O.

M. JOURDAIN. — O, O. Il n'y a rien de plus juste.  
5 A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN. — O, O, O. Vous avez raison, O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

20 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix U se forme en rapprochant les dents, sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait: U.

M. JOURDAIN. — U, U. Il n'y a rien de plus véritable: U.

25 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue: d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN. — U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je  
30 étudié plus tôt pour savoir tout cela!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN. — Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

35 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut: DA.

M. JOURDAIN. — DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

---

10 1) On dirait plutôt aujourd'hui: *Ah! que c'est beau!*

- le **mɛ:trə** de filozofi. — l **ɛf**, ãn apujã le **dã**  
d **ã:ho** syr la **lɛ:vɾə** de **ɔsu**: **fa**.
- m. **ɟurdɛ̃**. — **fa**, **fa**. s e la verite! **ɑ:**  
mõ **pɛ:r** e ma **mɛ:r**, kɛ ɟ vu vø d **mal**!
- 5 le **mɛ:trə** de filozofi. — e l **ɛ:r**, ã portã  
le **bu d la lã:g** ɟysk o **ho** dy **pale**; de sarte  
k **etã fro:leɪ** par l **ɛ:r** ki sɔ:r **avek fɔrs**,  
el lqi **sɛd**; e **rɔvjɛ̃** **tuzurz** o mem **ã:drwa**,  
fɔzãt yn **manjɛ:r** de trã:blẽmã: **r**, **r:a**.<sup>1)</sup>
- 10 m. **ɟurdɛ̃**. — **r**, **r**, **r:a**; **r**, **r**, **r**, **r**, **r**,  
**r:a**. **sla** e **vɾɛ**. **ɑ:** l abil **om** kɛ **vuz ɛt**,  
e **ɟ** e **perdy d tã**! **r**, **r**, **r**, **r:a**.
- le **mɛ:trə** de filozofi. — ɟɔ **vuz eksplikre** a **fõ**  
tut sɛ: **kyrjɔzite**.
- 15 m. **ɟurdɛ̃**. — ɟ **vuz ã pri**. o **rɛst**, i fo kɛ ɟ **vuz fas**  
yn **kõfidã:s**. ɟɔ **sujz amurɔ** d yn **persõn**  
de **grã:d kalite**, e ɟ **swetɾɛ k** **vu m ɛ:dasje**?  
a lqi **ekrɪ:r** **kekfo:z** **dãz ɛ̃ pti bijɛ** kɛ ɟ **vø lɛ:se**  
**tõ:be** a sɛ: **pje**.
- 20 le **mɛ:trə** de filozofi. — **fɔr bjɛ̃**!  
m. **ɟurdɛ̃**. — **sa sra galã**, **wi**?  
le **mɛ:trə** de filozofi. — **sã: dut**. **sõ: ɟ** **de: vɛ:r**?  
kɛ **vu lqi vulez ekɪ:r**?
- m. **ɟurdɛ̃**. — **nõ nõ**; **pwɛ̃ d vɛ:r**.
- 25 le **mɛ:trə** de filozofi. — **vu n vule** kɛ **d la pro:z**?  
m. **ɟurdɛ̃**. — **nõ**, ɟɔ **n vø** ni **pro:z** ni **vɛ:r**.  
le **mɛ:trə** de filozofi. — **il fo bjɛ̃** kɛ **sɛ swa**  
l **ɛ̃n u l ɔ:trɛ**.
- m. **ɟurdɛ̃**. — **purkwa**?
- 30 le **mɛ:trə** de filozofi. — **par la rɛ:zõ**, **mɛsjɔ**,  
k **il n i a**, **pur s eksprime**, kɛ **la pro:z** u **lɛ: vɛ:r**.  
m. **ɟurdɛ̃**. — **i n j a k la pro:z** u **lɛ: vɛ:r**?

1) s **ɛt yn trɛ: bõn** **deskripsjõ** de l **ɛ:r** **lɛgwal rule**,  
**apɔpre** **yniversel** **ã:kɔ:r** **ã frũ:ɟ** **dy tã d mɔljɛ:r**.

35 (**vwar** l **ɛ:trɔdyksjõ**, **paragraf** **vɛ:tsis**, **sɛ:kã:t**.)  
2) si **mɛsjɔ ɟurdɛ̃** **vivɛt ɔ:ɟurdɪ**, i n **mãkre pa d dɪ:r**:  
«**ɟɔ vudɾɛ k vu m ɛ:dje**.»

3) nu **dirjõ** **plyto** **ɔ:ɟurdɪ**: «**ɛ:ɟ de: vɛ:r**?»

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous: FA.

M. JOURDAIN. — FA, FA. C'est la vérité! Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

5 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement: R, RA<sup>1</sup>).

10 M. JOURDAIN. — R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

15 M. JOURDAIN. — Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez<sup>2</sup>) à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

20 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Fort bien!

M. JOURDAIN. — Cela sera galant, oui?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. Sont-ce des vers<sup>3</sup>) que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN. — Non, non; point de vers.

25 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN. — Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN. — Pourquoi?

30 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN. — Il n'y a que la prose ou les vers?

1) C'est une très bonne description de l' (r) lingual roulé, à peu près universel encore en France du temps de Molière. (Voir l'Introduction, §§ 26, 50.)

2) Si M. Jourdain vivait aujourd'hui, il ne manquerait pas de dire *Je voudrais que vous m'aidiez.*

3) Nous dirions plutôt aujourd'hui: *Est-ce des vers?*



le mæ:trə də filozəfi. — nō mēsjs<sup>1)</sup>. tu sə ki  
n ɛ pwē pro:z ɛ vɛ:r, e tu sə ki n ɛ pwē vɛ:r  
ɛ pro:z.

m. zurdē. — e kəm lō parl, keske  
5 s e dō k sa ?

le mæ:trə də filozəfi. — də la pro:z.

m. zurdē. — kwa! kã ʒ di: «nikol:  
aparte mwa me' pũtufɫ, e m dāne mō bāns d nqi»,  
s e d la pro:z ?

10 le mæ:trə də filozəfi. — wi mēsjs.

m. zurdē. — par ma fwa, i j a ply d karāt ũ  
kə ʒ di d la pro:z, sã k ʒ ũ sysə rjē<sup>2)</sup>; e ʒ vu sũ  
lə plyz oblige dy mō:d də m awa:r apri sa.  
ʒ vudre dō lqi met dāz ɛ bije: «bel marki:z,  
15 vo boz jø mə fō muri:r d amur»; me ʒ vu-  
dre k sa fy mi d yn manjer galāt, kə sa fy turne  
ʒũtimũ.

le mæ:trə də filozəfi. — mètre kə lɛ fɔ də sez jø  
redqi:z vōtre kœ:r ũ sũdrə; kə vu sufre  
20 nqit e zur pur el lɛ vjølũ:ʒ d ɛ...

m. zurdē. — nō nō nō; ʒə n vø pwē tu sa.  
ʒə n vø kə s kə ʒ vuz e di: «bel marki:z,  
vo boz jø mə fō muri:r d amur.»

le mæ:trə də filozəfi. — il fo bjēn etā:dr ɛ pø  
25 la fo:z.

m. zurdē. — nō, vu di: ʒ<sup>3)</sup>. ʒə n vø kə se sœl  
parl la dũ l bije, me turne a la mōd,  
bjēn arũ:ʒə kəm i fo. ʒ vu pri də m dir ɛ pø,  
pur wa:r, lɛ diversə manjer dōt ɔ le pø metr.

30 le mæ:trə də filozəfi. — ɔ pø lɛ mètre prēmjernũ  
kəm vuz ave di: «bel marki:z, vo boz jø  
mə fō muri:r d amur.» u bjē: «d amur muri:r

1) nu dirjō o kō:trɛ:r: «wi mēsjs», par  
aprobə:sjō də s k a di mēsjs zurdē. le «nō» s akord  
35 avek l ide negati:v də la fra:ʒ presedūt.

2) mēsjs zurdē diret o:zurdqi: «i j a ply d karāt ũ kə ʒ di  
d la pro:z sã k ʒ ũ saʒə rjē», «sã l sawa:r», u «sũz ũ rjē  
sawa:r». «sys» fəre pā:se o vɛrɔ «syse».

3) «vu di: ʒ» nə ʒ di ply.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Non, monsieur<sup>1</sup>). Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN. — Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est  
5 donc que cela ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — De la prose.

M. JOURDAIN. — Quoi ! Quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose ?

10 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. — Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien<sup>2</sup>); et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise,*  
15 *vos beaux yeux me font mourir d'amour* ; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit  
20 et jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN. — Non, non, non ; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise,*  
*vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien étendre un peu  
25 la chose.

M. JOURDAIN. — Non, vous dis-je<sup>3</sup>). Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

30 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — On peut les mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien : *D'amour mourir*

1) Nous dirions au contraire : *Oui, monsieur*, par approbation de ce qu'a dit M. Jourdain. Le *Non* s'accorde avec l'idée négative de la phrase précédente.

2) M. Jourdain dirait aujourd'hui : *Il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en sache rien, sans le savoir, ou sans en rien savoir*. *Susse* ferait penser au verbe *sucer*.

3) *Vous dis-je* ne se dit plus.

- mə fõ,            bəl markiz,            vo boz jø.»            u bjē:  
 «voz jø bo      d amur mə fõ,      bəl markiz,      muri:r.»  
 u bjē:      «muri:r      vo boz jø,      bəl markiz,      d amur  
 mə fõ.»      u bjē:      «mə fõ      voz jø bo      muri:r,  
 5 bəl markiz,      d amur.»  
           m. zurdē. —            me də tut se' fasõ la,            lakel  
 e la mejæ:r?  
           lə mæ:trə            də filozofi. —            səl kə vuz ave dit:  
 «bəl markiz,      vo boz jø      mə fõ muri:r      d amur.»  
 10 m. zurdē. —            sɔpã'dã            ʒ n e pwēt etydje,  
 e ʒ e fe sa            tu dy prēmje ku.            ʒə vu rmersi  
 də tu mõ kœ:r,      e ʒ vu pri d vœnir      dæmē      døbœnœ:r.  
           lə mæ:trə            də filozofi. —            ʒə n i mǎ'kre pa.
- mɔlje:r,
- 15                    lə burzwa      ʒã'tijom:,      akte dɔ,      sɛ'n sis:.

*me font, belle marquise, vos beaux yeux. Ou bien: Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir. Ou bien: Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font. Ou bien: Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise,*  
5 *d'amour.*

M. JOURDAIN. — Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

10 M. JOURDAIN. — Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je n'y manquerai pas.

MOLIÈRE,

15

*Le Bourgeois gentilhomme*, Acte II, Scène 6.

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Préface</b> . . . . .	page VII
INTRODUCTION . . . . .	
	IX
<b>Coup d'œil sur nos principes</b> . . . . .	XI
<b>Notions de phonétique française</b> . . . . .	XIX
<i>Liste alphabétique des signes employés</i> . . . . .	XXII
<i>Voyelles</i> . . . . .	XXVIII
Tableau des voyelles . . . . .	XXIX
Voyelles orales d'avant . . . . .	XXXI
Voyelles orales d'arrière . . . . .	XXXII
Voyelles orales d'avant arrondies . . . . .	XXXIII
Voyelles nasales . . . . .	XXXIV
Voyelles faibles . . . . .	XXXVI
<i>Consonnes</i> . . . . .	XXXVII
Voix et souffle . . . . .	XXXVIII
Détail des consonnes . . . . .	XL
Tableau des consonnes . . . . .	XLII
<i>Assimilation</i> . . . . .	XLV
<i>Syllabes</i> . . . . .	XLVII
<i>Accent de force et accent musical</i> . . . . .	XLVIII
<i>Caractères généraux du système phonétique français, anglais     et allemand</i> . . . . .	XLIX
<b>Observations spéciales au présent ouvrage</b> . . . . .	LII
<b>OUVRAGES PHONÉTIQUES RECOMMANDÉS</b> . . . . .	LV

## PREMIÈRE PARTIE

**Exercices Préliminaires****Prose**

<b>Textes en double transcription</b> . . . . .	2
1. Un oiseau intelligent, Jean Passy, 1866—1898 . . . . .	4
2. Une mauvaise farce, Jean Passy . . . . .	12

**Anecdotes linguistiques**

3. Ce qu'on croit prononcer n'est pas ce qu'on prononce, Jean Passy . . . . .	16
4. Langue littéraire et langue du peuple, Jean Passy . . . . .	16
5. Lafon et l'amateur, Ernest Legouvé, 1807—1903 . . . . .	18
6. Pas d' s ! Ernest Legouvé . . . . .	20
7. Rhumatisme et exercisme . . . . .	22
8. Un compliment peu gracieux . . . . .	22

	page
9. Pataquès . . . . .	22
10. Nodier et Dupaty . . . . .	22
11. Poitrine de caleçon, Jean PASSY . . . . .	24
12. Saint-Germain, Madame! Jean PASSY . . . . .	24
13. Une aventure d'hôtel, Jean PASSY . . . . .	26
14. Trois minutes pour dix francs . . . . .	28
<b>Amusettes phonétiques</b>	
15. Monsieur Sans-souci, etc. . . . .	32
<b>Calembours et devinettes</b>	
16. La Fontaine Dauphine, etc. . . . .	32
<b>Contes divers</b>	
17. D'où vient l'orage? Jean PASSY . . . . .	38
18. Une repartie un peu vive, Jean PASSY . . . . .	38
19. L'empereur Joseph II et le sergent, <i>d'après un anonyme</i> . . . . .	38
20. Turenne et le valet, J.-J. ROUSSEAU, 1712—1778 . . . . .	42
<b>Poésie</b>	
21. Le petit mousse, <i>air populaire (chanson de métier)</i> . . . . .	44
22. Le roi de Savoie, <i>ronde du Puy</i> . . . . .	46
23. La chanson des matelots, É. SOUVESTRE, 1806—1854. . . . .	48
24. Ma Normandie, Frédéric BÉRAT, 1800—1855 . . . . .	48
25. La France est belle, PORCHAT, 1800—1864 . . . . .	50
26. Un spécimen de réclame française . . . . .	52

## DEUXIÈME PARTIE

## Prose

27. La Chanson de Roland et la nationalité française, Gaston PARIS, 1839—1903 . . . . .	56
28. Le Roi, Hippolyte TAINÉ, 1828—1893 . . . . .	90
29. La fin de la République jacobine, H. TAINÉ . . . . .	96
30. Bataille des Pyramides, Adolphe THIERS, 1797—1877. . . . .	104
31. La garde nationale pendant les premiers jours du siège de Paris, Francisque SARCEY, 1828—1899 . . . . .	112
32. L'homme qui est « dans le mouvement », Émile FAGUET, né en 1847 . . . . .	122
33. Les trois sommations, Alphonse DAUDET, 1840—1897. . . . .	132

## TROISIÈME PARTIE

## Poésie

34. Le corbeau et le renard, Jean de LA FONTAINE, 1621—1695 . . . . .	144
35. Le corbeau et le renard, Pierre LACHAMBEAUDIE, 1806—1872 . . . . .	146

	page
36. Le charretier embourbé, LA FONTAINE . . . . .	146
37. Le savetier et le financier, LA FONTAINE . . . . .	148
38. L'âne vêtu de la peau du lion, LA FONTAINE . . . . .	150
39. Le laboureur et ses enfants, LA FONTAINE . . . . .	152
40. Le roi d'Yvetot, Pierre-Jean de BÉRANGER, 1780—1857	154
41. Les oiseaux, BÉRANGER . . . . .	156
42. Le marquis de Carabas, BÉRANGER . . . . .	158
43. La Sainte-Alliance des peuples, BÉRANGER . . . . .	162
44. Mon habit, BÉRANGER . . . . .	164
45. Adieux de Marie Stuart, BÉRANGER . . . . .	166
46. Le cinq Mai, BÉRANGER . . . . .	170
47. Les souvenirs du peuple, BÉRANGER . . . . .	174
48. Épigramme, Nicolas BOILEAU-DESPRÉAUX, 1636—1711 .	178
49. Trois jours de Christophe Colomb, Casimir DELAVIGNE, 1793—1843 . . . . .	178
50. Souvenir du pays de France, François-René de CHATEAU- BRIAND, 1768—1848 . . . . .	180
51. Le lac, Alphonse de LAMARTINE, 1790—1869 . . . . .	182
52. Sultan, le cheval arabe, LAMARTINE . . . . .	186
53. Le pélican, Alfred de MUSSET, 1810—1857 . . . . .	190
54. Chanson de Barberine, MUSSET . . . . .	192
55. Sur une morte, MUSSET ( <i>Intonation marquée</i> ). . . . .	194
56. Tristesse, MUSSET . . . . .	196
57. Les deux îles, Victor HUGO, 1802—1885 . . . . .	198
58. Pour les pauvres, Victor HUGO . . . . .	200
59. Puisqu'ici-bas toute âme, Victor HUGO . . . . .	204
60. À quoi bon entendre, Victor HUGO . . . . .	208
61. Saison des semailles; le soir, Victor HUGO . . . . .	208
62. Après la bataille, Victor HUGO ( <i>Intonation marquée</i> ) :	210
63. Un hymne harmonieux, Victor HUGO . . . . .	212
64. L'idole, Auguste BARBIER, 1805—1882 . . . . .	212
65. Appareillage, Joseph AUTRAN, 1813—1877 . . . . .	216
66. Les deux cortèges, Joséphin SOULARY, 1815—1891 . .	216
67. Midi, LECONTE DE LISLE, 1820—1894 . . . . .	218
68. Combat de l'enfant Héraklès, LECONTE DE LISLE . . .	220
69. Le rendez-vous, SULLY-PRUDHOMME, 1839—1907 . . .	222
70. Le vase brisé, SULLY-PRUDHOMME . . . . .	224
71. La mort des oiseaux, François COPPÉE, né en 1842 . .	226
72. L'un ou l'autre, COPPÉE . . . . .	226
73. Il pleure dans mon cœur, Paul VERLAINE, 1844—1896.	228

### Théâtre

74. Scène du <i>Bourgeois gentilhomme</i> , MOLIÈRE, 1622—1673	230
TABLE DES MATIÈRES . . . . .	246
CORRECTIONS et ADDITIONS . . . . .	250

## Association Phonétique Internationale.

---

Le but que poursuit l'Association est le développement de l'étude scientifique et pratique des langues parlées, en se servant des derniers résultats des recherches phonétiques et de l'expérience pédagogique.

Ses principes d'enseignement, en ce qui concerne les langues étrangères, sont résumés dans le programme suivant:

1. Ce qu'il faut étudier d'abord dans une langue étrangère, ce n'est pas le langage plus ou moins archaïque de la littérature, mais le langage parlé de tous les jours.

2. Le premier soin du maître doit être de rendre parfaitement familiers aux élèves les *sons* de la langue étrangère. Dans ce but il se servira d'une transcription phonétique, qui sera employée à l'exclusion de l'orthographe traditionnelle pendant la première partie du cours.

3. En second lieu, le maître fera étudier les *phrases* et les tournures idiomatiques les plus usuelles de la langue étrangère. Pour cela il fera étudier des textes suivis, dialogues, descriptions et récits, aussi faciles, aussi naturels et aussi intéressants que possible.

4. Il enseignera d'abord la grammaire inductivement, comme corollaire et généralisation des faits observés pendant la lecture; une étude plus systématique sera réservée pour la fin.

5. Autant que possible, il rattachera les expressions de la langue étrangère directement aux idées ou à d'autres expressions de la même langue, non à celles de la langue maternelle. Toutes les fois qu'il le pourra, il remplacera donc la traduction par des leçons de choses, des leçons sur des images, et des explications données dans la langue étrangère.

6. Quand plus tard il donnera aux élèves des devoirs écrits à faire, ce seront d'abord des reproductions de textes déjà lus et expliqués, puis de récits faits par lui-même de vive voix; ensuite viendront les rédactions libres; les versions et les thèmes seront gardés pour la fin.

N. B. — Ce programme indique les *tendances générales* de l'Association, non l'opinion individuelle de *chaque membre*.

En ce qui concerne la langue maternelle, l'Association préconise l'emploi d'un alphabet phonétique pour l'enseignement de la lecture aux enfants et aux illettrés, comme moyen d'arriver rapidement à lire d'abord la littérature en transcription phonétique, puis la littérature en orthographe usuelle.

---

Le siège de la Société est à Bourg-la-Reine, Seine, 20 rue de la Madeleine.



### Corrections et Additions

Les lecteurs voudront bien excuser les fautes d'impression qui subsistent encore dans notre livre, malgré tous les efforts du correcteur, e raison des grandes difficultés typographiques qu'il présente. *Ils devront aussi se rappeler nos observations des §§ 53, 55, 69.* — Je conseille de faire de suite au texte les modifications suivantes :

page		page
XXI, l. 40	1899, 2 <sup>nd</sup> édition 1908,	44, l. 2 sō tut,
XXXVI, 3	forte [= accentuée	49, 2 l'Océan;
XLV, 1	(l̄yī), (t̄yil:),	73, 26 distinctions :
LV, 26	<i>Texts</i> , 1908 <sup>2</sup> , Leipzig,	77, 7 aimés
LVII, 9	1906, 1907, 1908,	82, 1 k̄:-
LVII, 11	XVI, XVII, XVIII, Berlin.	85, 26 signalaient
6, 5 (I)	tuzur pa;	89, 24 Laissons-la,
12, 26 (I)	« ebjē,	112, 40 grādœ:r,
13, 29	bu:spirene.	119, 35 national
14, 5 (II)	uinjæwsperson:;	129, 3 j'ai
14, 18 (II)	dəvətmərsodœ:r.	136, 1 d̄ja:bl̄,
16, 24	tā'diskə	191, 20 ouverte;
38, 14	ekəl:.	195, 17 lit,
		213, 1 étreignait
		230, 15 15 . . . . . te:tr̄
		241, 36 dire:
		248, 38 COPPÉE, 1842—190

*M.H.*  
*75*  
*Q*





